

AIX-MARSEILLE UNIVERSITE

Université de Provence

THESE

pour obtenir le grade de

DOCTEUR D'AIX-MARSEILLE UNIVERSITE

Formation doctorale :

Sciences du langage

Présentée et soutenue publiquement

Par :

RUCHOT THIERRY

le 8 décembre 2008

UNE GRAMMAIRE DES VERBES DE PERCEPTION

EN RUSSE MODERNE

Directeur de thèse :

MME GUIRAUD-WEBER MARGUERITE

JURY:

MME BONNOT CHRISTINE

M FEUILLET JACK

M ROUDET ROBERT

M ZAREMBA CHARLES

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier toutes les personnes qui m'ont soutenu durant ces années de recherche. Mes formateurs à l'université de Toulouse, dont M. Comtet, auprès duquel j'ai commencé à aborder les secrets de la linguistique russe. Mes collègues actuels à l'université de Toulouse et notamment Mme Kapps qui m'a permis d'intervenir lors des séminaires de Master 2 de russe pour présenter certaines des idées que je développe ici, notamment sur la subordination, et pour les discussions que nous avons eues sur divers sujets de linguistique. Ma reconnaissance va tout particulièrement à Mme Guiraud-Weber qui m'a soutenu pendant ces années de labeur, malgré la distance géographique et la rareté de nos rencontres, qui m'a encouragé durant les moments de doute, a su me donner confiance dans mes recherches, m'a prodigué de nombreux conseils toujours très éclairants sur des questions variées et qui, surtout, a été pour moi un exemple de démarche scientifique et de probité. Je la remercie également de m'avoir fait découvrir de nombreux travaux qui ont influencé le cours de ma recherche.

J'ai également une pensée pour certains élèves du lycée Paul Sabatier de Carcassonne et de l'université de Toulouse le Mirail, dont les questions m'ont poussé à entrevoir des problèmes que, peut-être, seule la réalité pédagogique permet d'apercevoir. Toujours convaincu que la compréhension était nécessaire pour l'acquisition d'une langue, j'ai été conduit souvent par ma pratique et par l'interaction avec l'auditoire à des réflexions enrichissantes.

Un grand merci à mes informateurs en France et en Russie pour leur patience. J'ai une pensée toute particulière pour Mme Lomovsky pour sa constante promptitude à répondre à mes questions et pour les avis éclairants qu'elle m'a donnés.

Enfin, bien entendu, je voudrais remercier ma famille pour son soutien constant durant ces dernières années où il m'a fallu associer vie familiale, vie professionnelle et une préoccupation constante pour les verbes de perception. Un grand merci à Jean et Marcelle Roblès, sans le soutien desquels ce travail aurait été impensable. Et bien sûr un remerciement

particulier à mon épouse, Izolda qui, en plus d'être une de mes informatrices, a dû mettre bien des choses entre parenthèses dans sa vie pour me permettre de réaliser cette thèse dans les meilleures conditions et à mon fils, qui a souvent dû se battre avec cette thèse pour recevoir l'attention qu'il méritait. Qu'ils soient tous convaincus de ma profonde gratitude.

Table des matières

REMERCIEMENTS.....	3
INTRODUCTION.....	9
PREMIERE PARTIE.....	21
Généralités.....	21
CHAPITRE I	23
PRÉLIMINAIRES THÉORIQUES.....	23
1.1. Généralités : la nécessité d'une approche théorique.....	23
1.2 Les différentes approches de la structure argumentale.....	26
1.2.1. Les approches lexico-centriques et projectionnistes.....	28
1.2.1.1. La logique des prédicats, la grammaire de valences et la sous-catégorisation.....	28
1.2.1.2 Les approches générativistes.....	35
1.2.1.3 La notion de rôles sémantiques.....	39
1.2.1.4 La décomposition lexicale du prédicat et l'interface lexique-syntaxe.....	49
1.2.1.4.1 La décomposition lexicale.....	50
1.2.1.4.2 Les théories de corrélation et l'interface lexique-syntaxe.....	56
1.2.2 La notion de construction.....	58
1.2.2.1 Qu'est-ce qu'une construction ?.....	58
1.2.2.2 Quelques particularités de la Grammaire de Constructions Radicale.....	63
1.3 La notion de subordination.....	69
1.3.1 La phrase complexe et les constructions polyprédicatives.....	70
1.3.2 La subordination.....	73
1.4 Les propositions arguments en russe.....	86
DEUXIEME PARTIE.....	91
LA CLASSE DES VERBES DE PERCEPTION	91
CHAPITRE II	93
LA DELIMITATION CONCEPTUELLE DES VERBES DE PERCEPTION.....	93
2.1 La notion de perception : généralités.....	93
2.1.1 Les rapports entre la langue et la perception.....	94
2.1.2 Les verbes de perception comme classe onomasiologique.....	100
2.2 La délimitation sémantique du concept de perception.....	102
2.2.1 Le type de sémantique utilisée.....	102
2.2.2. Les verbes de perception et le problème des primitifs sémantiques.....	106
2.2.3 Le statut de la composante perceptive dans la structure sémantique du verbe.....	108
2.3 Fonction communicative des verbes de perception dans l'acte de langage.....	111
CHAPITRE III	116
LA CLASSE DES VERBES DE PERCEPTION.....	116
3.1. Classification sémantique des verbes de perception.....	116
3.1.1 La modalité de perception.....	116
3.1.2 Perception agentive/non agentive.....	123
3.1.3. Perception réelle vs perception irréelle ou incertaine.....	124
3.1.4. Verbes de perception directe vs indirecte.....	126
3.2 Le champ des verbes de perception	132

3.3 Les verbes et constructions exclues de notre étude.....	136
3.4 Les extensions sémantiques et la métaphore.....	139
CHAPITRE IV.....	151
LA STRUCTURE ARGUMENTALE DES VERBES DE PERCEPTION.....	151
4.1. La distinction verbes de perception agentive/non-agentive.....	151
4.2 La notion d'agentivité dans les verbes de perception.....	155
4.3 Le deuxième argument du verbe de perception, la notion de Patient et la transitivité.....	164
4.4 Les notions de sujet et d'objet pour les verbes de perception.....	172
4.5 Le cas particulier des verbes de perception fictive.....	175
4.6 Le problème de la diathèse et la dimension communicative	179
CHAPITRE V.....	192
LE TYPE DE SITUATION ET LE PROBLEME DE L'ASPECT.....	192
5.1 Généralités.....	192
5.2 Le type de situations aspectuelles avec les verbes de perception.....	195
5.2.1 Le dynamisme.....	198
5.2.2 Le caractère duratif.....	204
5.2.3 L'agentivité et la télicité.....	209
5.2.4 Ponctualité.....	214
5.2.5 Bilan provisoire.....	216
5.3 Les verbes de perception et l'aspect grammatical.....	217
TROISIEME PARTIE.....	243
LE DEUXIÈME ARGUMENT DES VERBES DE PERCEPTION.....	243
CHAPITRE VI.....	245
VALENCES NOMINALES ET PRÉPOSITIONNELLES	245
6.1 Les valences nominales des verbes de vision.....	246
6.1.1 Les verbes de perception visuelle passive.....	246
6.1.1.1 Perception et reconnaissance d'un objet.....	247
6.1.1.2. Les constructions avec des pronoms indéfinis.....	249
6.1.1.3 La question des contextes opaques/transparents.....	254
6.1.1.4 Fond et figure dans la perception.....	261
6.1.1.5 Les types de noms désignant le Percept avec les verbes de perception passive et l'échelle concret-abstrait.....	264
6.1.2 Les compléments des verbes de perception visuelle active	271
6.1.3. Les constructions avec prédication incorporée dans le groupe nominal.....	274
6.2. Les compléments des verbes d'audition.....	276
CHAPITRE VII.....	278
LES PROPOSITIONS ARGUMENTS INTRODUITES PAR KAK ET ČTO.....	278
7.0 Préliminaires.....	278
7.1 Les mots subordonnants.....	279
7.2 Les mots subordonnants kak et čto : nature, sémantique.....	284
7.3 La question de la concordance des temps	290
7.4 Type de prédicats et choix et de la modalité.....	298
7.5 Contraintes sur la personne du sujet.....	301
7.6 La négation, l'interrogation et le problème de la factivité.....	302
7.7 Remarques sur l'ordre des mots.....	307

7.8 Particularité des verbes d'audition	307
CHAPITRE VIII.....	310
LES PROPOSITIONS ARGUMENTS INTRODUITES PAR BUDTO ET ČTOBY.....	310
8.1. Les propositions introduites par budto.....	310
8.2 Le type de prédicats et la concordance des temps.....	313
8.3. Les propositions introduites par čtoby.....	314
CHAPITRE IX.....	321
LES PROPOSITIONS ARGUMENTS INTERROGATIVES ET EXCLAMATIVES.....	321
9.1. Les propositions subordonnées interrogatives.....	321
9.1.1 Généralités sur l'interrogation en russe.....	321
9.1.2. La subordonnée interrogative partielle	325
9.1.2.1. Les prédicats admettant une subordonnée interrogative partielle	325
9.1.2.2. Interprétation sémantique de la construction et problème de la factivité.....	329
9.1.2.3. Le type de prédicat à l'intérieur de la subordonnée, le temps et l'aspect.....	330
9.1.3. Cas particuliers : les constructions délibératives et les interrogatives cachées.....	332
9.1.4 Les propositions subordonnées interrogatives totales et alternatives.....	333
9.2. Les propositions subordonnées exclamatives.....	335
9.2.1. Caractérisation des constructions exclamatives.....	335
9.2.2. Les subordonnées exclamatives.....	339
9.2.3 Les verbes de perception pouvant régir une subordonnée exclamative.....	342
9.2.4 Spécificité sémantique et pragmatique de la construction.....	343
9.2.5. Fectivité, temps, aspect et modalité.....	348
9.3. Les relatives à antécédent pronominal.....	352
CHAPITRE X	355
COMPARAISON AVEC D'AUTRES TYPES DE VERBES RÉGISSANT DES PROPOSITIONS ARGUMENTS.....	355
10.1. Présentation. La hiérarchie des verbes recteurs.....	355
10.2. Comparaison avec des verbes plus élevés dans la hiérarchie.....	357
10.3. Comparaison avec les verbes qui sont au-dessous dans la hiérarchie.....	360
CONCLUSIONS.....	364
INDEX.....	373
BIBLIOGRAPHIE.....	378

INTRODUCTION

Le titre de ce travail, une grammaire des verbes de perception, peut paraître paradoxal car, généralement, on écrit une grammaire d'une langue, à la rigueur on admet que l'on puisse écrire une grammaire du verbe ou du nom dans une langue, mais il est plus rare d'écrire la grammaire d'un sous-groupe lexical dans une partie de discours. Pour autant, une partie de la linguistique actuelle va précisément dans ce sens. Maurice Gross (1968, 1975, 1977 entre autres) a été l'un des premiers à reconnaître la nécessité, dans une approche distributionnelle stricte, de partir des lexèmes d'une certaine partie de discours recensés dans un bon dictionnaire et d'étudier l'ensemble des constructions dans lesquels ils peuvent entrer. Il est arrivé à la conclusion que, dans l'absolu, il n'y avait pas deux lexèmes qui se comportaient exactement de la même façon. Si cela est exact, il est tout de même possible d'arriver à des généralisations intéressantes en étudiant un niveau intermédiaire entre la partie du discours dans son ensemble et les lexèmes particuliers. C'est le niveau des classes sémantiques de verbes. La méfiance de Gross et de ses disciples à l'égard des études à base sémantique l'ont peut-être empêché de faire le pas supplémentaire vers une grammaire des classes sémantiques.

Les linguistes sont trop souvent partis d'une définition des catégories grammaticales à partir de la partie de discours dans son ensemble. Or, on sait bien depuis longtemps que la catégorie du nombre, par exemple, ne fonctionne pas de la même façon pour tous les noms et que cela dépend fortement de la signification des noms, autant que de la latitude interprétative des marqueurs de nombre eux-mêmes, qui peut se différencier d'une langue à l'autre (cf. par ex. Gak 1975). Partir des classes lexicales intermédiaires semble un bon compromis entre l'étude des parties du discours et celle de lexèmes isolés, devant permettre de construire une grammaire à base empirique plus réaliste et d'éviter des généralisations trop hâtives qui ne sont parfois valables que pour les cas les plus typiques. Aujourd'hui, cette idée fait du chemin et semble constituer une voie prometteuse¹.

Cependant, pour dissiper d'emblée un doute possible, nous ajoutons qu'il n'est absolument pas nécessaire que tous les lexèmes partageant une certaine base sémantique,

¹ Voir, notamment, Franckel & Lebaud (1990), Newman (1996), Soares da Silva (1999), Padučeva (2004), Montaner Montava (2005).

suffisante pour les regrouper, se comporte exactement de la même façon au regard des différentes constructions grammaticales. Mais les classes sémantiques constituent, à notre avis, un bon point de départ pour essayer de comprendre les points communs et les différences que l'analyse descriptive aura pu mettre au jour. C'est aussi, nous semble-t-il, un bon moyen pour s'attaquer au projet, défini il y a quelques années par Apresjan (1995b) d'une "description intégrale de la langue", où "intégrale" doit être compris comme intégratrice, c'est-à-dire traitant de front les aspects lexicaux, morphologiques, syntaxiques, sémantiques, pragmatiques et discursifs, condition indispensable pour comprendre le fonctionnement de la langue.

Le choix des verbes de perception s'explique par le fait qu'il s'agit d'un groupe de verbes relativement peu nombreux, qui peuvent donc être aisément circonscrits et qui présentent des propriétés linguistiques très intéressantes. Bien qu'ils aient fait l'objet de nombreuses études dans diverses langues, y compris le russe, il y a encore beaucoup d'aspects à étudier pour bien comprendre leur fonctionnement. Particulièrement, certains verbes de perception, surtout parmi les plus centraux, présentent une extrême variété de constructions. Voyons quelques exemples avec un verbe de perception typique, *videt'*:

(1) a. Vesennij prilët ptic uže načalsja : včera videl vorob'ëv [Čexov Corpus National, par la suite noté CN]

'Les migrations printanières des oiseaux ont commencé : hier j'ai vu des moineaux'

(1) b. Vy by videli, kak Egor s Mironovym eë peli [Presse CN]

'Si vous aviez vu comment Egorov et Mironov l'ont chanté!'

(1) c. Sam videl, kak za 10-15 minut dizajner vydaval gotovyj variant plana ili risoval eskiz inter'era v nužnom stile [Presse CN]

'J'ai vu moi-même le designer livrer en 10 ou 15 minutes une version achevée d'un plan ou dessiner l'esquisse d'un intérieur dans le style requis.'

(1) d. Semën Semënovič snjav očki, vidit, čto na sosne nikto ne sidit. [Daniil Xarms CN]

'Semën Semënovič ayant ôté ses lunettes, voit qu'il n'y a personne assis sur la branche'

(1) e. Ot sil'nyx udarov v golovu, on počti ne videl, što proisxodit vokrug. [Presse CN]

' À force de recevoir des coups violents dans la tête, il ne voyait presque plus ce qui se passait autour'

Ces exemples ne représentent pas l'intégralité des structures possibles avec ce verbe, mais ils démontrent suffisamment la variété des structures. En ne prenant en compte que le deuxième argument (l'objet), nous pouvons donner une analyse préalable très approximative de ces phrases. Dans (1).a, on a un deuxième argument exprimé sous la forme d'un groupe nominal à l'accusatif (ici animé), Dans (1) b. et (1) c. on a des propositions subordonnées introduites par *kak*. On verra cependant qu'elles n'ont pas la même valeur : la proposition en (1) b. peut être considérée comme une subordonnée exclamative, tandis que celle en (1).c représente un cas de subordonnée complétive introduite par *kak*. En (1) d. on a une complétive introduite par *čto* dont la valeur sémantique diffère de celle des subordonnées complétives en *kak*. Enfin, en (1) e. on a une proposition subordonnée interrogative introduite par *čto*.

Comme nous le voyons, l'utilisation de marqueurs identiques (avec malgré tout, visiblement, une différence prosodique qui est loin d'être insignifiante) ne signifie pas pour autant que nous ayons affaire à la même structure. Il s'agit en fait de constructions distinctes du point de vue sémantique. Nous ne pouvons pas nous permettre d'affirmer une différence sémantique si celle-ci ne s'accompagne pas de certaines différences du point de vue syntaxique et nous essaierons de montrer que l'apparente identité de structures cache effectivement des différences plus profondes qui se manifestent à travers des comportements syntaxiques distincts.

Dans ce travail, nous essaierons de répondre à un ensemble de questions concernant ces verbes de perceptions et leurs structures :

1) D'abord la question de leur signifié lexical. Bien que notre travail n'ait pas la prétention d'être un travail de lexicologie, nous essaierons de développer une description lexicologique de quelques verbes centraux, de les situer par rapport aux autres verbes de la classe et d'éclairer les différences entre eux. Dans la mesure où nous soutenons l'idée, par ailleurs largement acceptée aujourd'hui, selon laquelle le signifié du verbe détermine, au moins en partie, le choix des arguments et leur réalisation, il nous faudra une description lexicale qui soit suffisante pour expliquer les structures syntaxiques que l'on rencontre avec

ces verbes. Il est aujourd'hui assez largement admis que ce ne sont pas tous les éléments du signifié verbal qui ont une incidence sur ces structures syntaxiques. Nous essaierons précisément de déterminer quels sont ces éléments importants. Il sera cependant évident que l'on ne peut pas se limiter en linguistique à une étude des propriétés sémantiques des verbes qui ont une incidence directe sur le choix et l'expression des arguments et que la sémantique du verbe et d'autres éléments lexicaux doit être étudiée au moyen d'une sémantique riche du type de la sémantique des frames développée par ex. dans le cadre de la Grammaire de Construction (Goldberg 1995, Fillmore, Kay & O'Connor 1988, Croft 2001) ou dans l'esprit des travaux d'Apresjan (1995) et de son école ou de Wierzbicka(1980, 1995, 1996).

2) Ensuite la question du nombre d'arguments et de leur identité sémantique. C'est la question, très débattue, des rôles sémantiques. Nous considérons que l'approche traditionnelle en termes de listes de rôles est inadéquate dans la mesure où les rôles sont souvent étudiés indépendamment de la signification du verbe et que cette approche ne permet guère d'expliquer les relations entre les rôles des différents arguments d'un verbe (pourquoi par ex. un agent est associé typiquement à un patient et non pas à un Expérient) et n'éclaire pas suffisamment le problème du choix des relations syntaxiques (sujet, objet ou oblique) ni de la réalisation formelle des arguments. Cela ne signifie pas qu'il faille abandonner l'idée que les arguments ont un apport sémantique dans la structure de la phrase, mais cet apport doit être étudié en relation avec le signifié verbal et avec l'ensemble de la construction dont ils font partie. Autrement dit, la notion de rôle est dérivée : les arguments n'ont pas de rôle indépendamment du verbe qui les régit dans une construction particulière et ce qu'il nous faut expliquer, ce sont les éléments sémantiques dans le signifié verbal et dans la construction qui sont responsables de l'interprétation sémantique des arguments. Par ailleurs, nous considérons, à l'instar de la Grammaire de Construction, qu'il faut distinguer les rôles concrets liés à un verbe particulier et qui sont distincts probablement pour chaque verbe et des rôles plus abstraits liés à des constructions, elles-mêmes porteuses de sens, avec lesquels les valences verbales sont mises en relation.

3) La question du type de situation et de l'aspect grammatical. Effectivement, les verbes de perception présentent un comportement très atypique en ce qui concerne l'aspect et cela doit conduire à se poser la question des critères de définition des corrélations aspectuelles,

celle des emplois des aspects en contextes ou significations particulières et celle de la signification générale des aspects, si tant est que l'on puisse trouver une telle signification générale. L'étude de l'aspect à partir de ce type de verbes est intéressant parce que, le plus souvent, les auteurs ont étudié l'aspect sur la base des verbes téliques, les plus typiques de la corrélation aspectuelle. S'il existe aujourd'hui de nombreuses études aspectuelles portant sur des classes lexicales particulières, qui ont permis de déterminer différents types de corrélation, les études sont souvent peu précises et se limitent à quelques exemples. Nous verrons que cette attitude à l'égard des classes moins typiques a conduit souvent à des définitions inexactes fondées sur des ressemblances superficielles. En fait, les verbes de perception s'inscrivent difficilement dans une des classes existantes, et cela doit conduire à adopter une classification moins rigide, tenant compte de la variété des constructions spécifiques et des propriétés lexicales des verbes.

4) La question de la différence entre les arguments nominaux, les arguments prépositionnels et les arguments propositionnels. La possibilité de prendre des arguments nominaux objets est considéré comme la caractéristique des verbes transitifs. Mais, au delà de la transitivité, se pose le problème des restrictions sémantiques sur le type d'objet ou encore ce que nous appellerons l'ontologie naïve des types d'arguments. Il en est de même de la possibilité de se construire avec une préposition qui dépend fortement des propriétés sémantiques de l'objet prépositionnel. Enfin, tous les verbes dans les langues n'admettent pas d'arguments propositionnels et cette combinatoire est fortement restreinte du point de vue sémantique. Nous essaierons de savoir quels sont les éléments sémantiques qui sont responsables de ce choix. Nous nous poserons aussi la question des rapports entre la structure argumentale et la structure aspectuelle.

5) La question du choix de l'orientation des arguments (choix du premier argument et du second) et la question des fonctions syntaxiques (notions de sujet et d'objet) en diathèse active. Nous parlerons aussi brièvement des autres diathèses impliquant l'introduction de matériel morpho-syntaxique supplémentaire (postfixe *-sja*, verbe auxiliaire) et une réorganisation des arguments.

6) La question de la réalisation morpho-syntaxique des arguments nominaux (choix d'un cas, éventuellement d'une préposition etc.). Il ne nous sera pas possible cependant de traiter de

façon complète le problème de la préposition et de sa contribution sémantique pour tous les verbes de perception requérant une préposition pour introduire leur deuxième argument car ce problème mériterait un long exposé à lui seul.

7) La question du type d'arguments propositionnels acceptés par un verbe. Comme nous l'avons vu dans les exemples (1) b-e, les arguments propositionnels peuvent être de diverse nature et avoir une interprétation sémantique très diverse. Cette interprétation est elle-même, selon nous, le fruit d'une interaction complexe entre le signifié du verbe de perception, les significations du matériel lexical et morpho-syntaxique à l'intérieur de la proposition subordonnée et les significations plus abstraites qui viennent du type de constructions, au delà des lexèmes concrets qui viennent les instancier. De toute évidence, les propositions subordonnées en fonction d'arguments représentent des arguments beaucoup plus complexes que les arguments nominaux (et sans doute prépositionnels) dans la mesure précisément où elles sont des propositions et où chacun de leurs éléments constitutifs (temps-aspect-mode, conjonction, type des groupes nominaux, détermination, négation) peut avoir une incidence, plus ou moins importante, sur l'interprétation de la structure globale. D'autre part, comme nous le verrons, il y a des propriétés sémantiques et pragmatiques qui sont spécifiques aux propositions subordonnées et qui font que, dans une certaine mesure, les propositions subordonnées sont des propositions dégradées. En devenant subordonnées, elles ne perdent pas seulement leur indépendance syntaxique, mais elles subissent également une perte d'autonomie sémantique et communicative. De ce fait, elles doivent être "congruentes" avec l'information sémantique fournie par le verbe recteur et par d'autres éléments exprimés sur celui-ci ou auprès de celui-ci (négation, temps-aspect-mode). Ainsi la question 7) va pouvoir se découper en un ensemble de sous-questions spécifiques.

- 7)a. Quels arguments propositionnels sont acceptés par un verbe et qu'est-ce qui dans le verbe recteur est responsable de ce choix ?

- 7)b. Quels autres éléments de la structure rectrice, autre que le verbe lui-même, ont une incidence dans ce choix ?

- 7)c. Y a-t-il un sens à accorder un rôle sémantique à un argument propositionnel comme on le fait pour un argument nominal ? Et, d'une manière plus générale, est-il correct d'assimiler les propositions subordonnées régies à des propositions substantives comme cela

se fait souvent aussi bien dans la grammaire traditionnelle russe (et pas seulement dans celle-ci) que dans la théorie, plus élaborée, de la translation de Lucien Tesnière ?

- 7)d. Quelles différences sémantiques internes peut-on constater entre les divers types de subordonnées (interprétation de fait ou d'événement, interprétation "interrogative" ou "exclamative") et quels éléments sont responsables de ses interprétations ?

- 7)e. Dans quelle mesure certains choix grammaticaux à l'intérieur de la subordonnée (aspect et temps du verbe, possibilités d'introduire une négation, mode verbal etc.) sont-ils déterminés par la structure rectrice et par quoi précisément ? Au contraire, qu'est-ce qui est autonome dans la structure subordonnée ?

Comme on le voit, les questions posées par les verbes de perception sont extrêmement vastes. La tradition d'études de ces problèmes est également large, même si peu de travaux tentent de répondre à toutes ces questions à la fois. Le caractère restrictif de plusieurs recherches est dû au fait que les auteurs ont abordé isolément soit l'aspect purement lexical, soit l'aspect syntaxique, soit l'aspect philosophique ou psychologique, soit l'aspect sémantique, soit, plus rarement, l'aspect pragmatique et que cela les a conduit à négliger d'autres aspects. Ainsi, les travaux de syntaxe pure négligent généralement la question de la polysémie lexicale, qui est pourtant importante pour comprendre le comportement syntaxique. Les études sémantiques (et plutôt sémantico-pragmatiques) sont sans doute les plus complètes, dans la mesure où elles sont contraintes, pour être efficaces, d'inclure au moins en partie les autres aspects y compris, parfois, la riche tradition de discussions philosophiques sur la perception. Nous pensons qu'il n'y a pas de frontière nette entre ces différents domaines et nous partons de l'idée, assez largement répandue aujourd'hui, selon laquelle les seules entités à distinguer sont le plan de l'expression et le plan du contenu. Les éléments du plan de l'expression et leurs combinaisons (inventaire lexical, morphologie et syntaxe, prosodie) sont associés à des valeurs sémantiques (plan du contenu) et intégrés dans un réseau de communication et dans un ensemble de connaissances et de croyances sur le monde, gérées dans le discours (pragmatique). En ce sens, les différents niveaux traditionnellement distingués en linguistique (morphologie, syntaxe, lexicologie, sémantique, pragmatique) peuvent être regroupés en deux grandes classes : le plan de l'expression et le plan du contenu avec, à l'intérieur de chacun de ces plans, un continuum entre les différents niveaux plutôt que des divisions strictes. Ainsi, la

distinction entre sémantique (y compris la sémantique lexicale) et pragmatique dans le plan du contenu ou celle entre syntaxe, morphologie et lexique dans le plan de l'expression ne sont souvent qu'une question de plus ou de moins plutôt que d'opposition tranchée. Bien entendu, il ne s'agit pas de les abolir complètement et il existe des arguments en faveur d'une reconnaissance de ces distinctions (par ex. la structure des morphèmes dans le mot et leur façon de se combiner n'est pas équivalente à celle des mots dans la phrase), mais ce qui est important, c'est qu'il n'y a pas de frontière stricte ce qui explique que l'on a souvent constaté que les études proprement morphologiques abordaient des questions de syntaxe et vice versa, sans que cela doive forcément être considéré comme un défaut.

D'autre part, nous privilégions une vision du sens (contenu linguistique) compris plutôt comme le fruit d'une interaction de différents éléments à l'intérieur de constructions que comme le résultat d'une compositionnalité stricte qui en ferait la simple addition d'éléments linguistiques distincts. C'est notamment le credo des grammaires de constructions, mais celles-ci ont surtout fait porter l'accent sur le fait que le sens peut être construit à différents degrés de schématisation : une construction très schématique travaillant essentiellement au niveau des catégories est porteuse de signification, même si cette signification est très abstraite, par ex. les différentes structures prédicativo-argumentales abstraites permises par une langue avant leur instanciation par des lexèmes concrets. Elles seront ensuite concrétisées après l'introduction d'éléments lexicaux et grammaticaux variables (temps, aspect etc.), compatibles avec cette construction qui apporteront une signification plus élaborée. La situation de communication, la prise en compte du rôle de l'interlocuteur, même potentielle dans le cas d'un monologue, les inférences qui peuvent s'appuyer sur des éléments exprimés ou sur des principes cognitifs et communicatifs plus généraux viendront ensuite compléter l'interprétation. Notre conception est cependant un peu différente de celles de certaines grammaires de constructions dans la mesure où nous exprimerons certaines réserves à l'égard de la notion de schématisation. Nous essaierons de montrer qu'il est préférable de prendre en considération d'abord les constructions concrètes de la langue incluant souvent des unités lexicales spécifiques, car poser d'emblée des schémas abstraits conduit souvent à négliger des différences importantes dans le fonctionnement de la langue. Ce n'est qu'au niveau suivant que l'on peut se demander si l'on peut essayer de formuler des généralisations. D'autre part, pour

atteindre cet objectif, il faut se placer sur une base conceptuelle ou cognitive et non pas sur des critères purement formels. Cela nous conduira ainsi à remettre en cause la notion d'Expérient très courante dans les travaux linguistiques ou certaines conceptions des propositions subordonnées ou de l'aspect qui se fondent sur des généralisations trop précoces.

Notre approche est en gros concordante avec celle qui est présentée depuis quelques années par William Croft sous le nom de Grammaire Radicale de Construction et qui plaide également pour une prise au sérieux de la distribution et pour une généralisation uniquement au niveau conceptuel avec minimisation de l'appareil syntaxique (Croft 2001, Cristofaro 2003). Cela veut dire aussi que, dans notre conception, il n'y a quasiment pas de place pour une syntaxe pure (entendue en général comme indépendante des significations), dans la mesure où, à tous les niveaux, les constructions syntaxiques peuvent être associées à des valeurs sémantiques spécifiées. Tout au plus peut-on accorder à une syntaxe pure l'étude de phénomènes qui ne font pas l'objet de choix signifiants, notamment la linéarisation non-signifiante de certains éléments qui doit obligatoirement faire l'objet d'un choix dans une langue (ainsi l'ordre adjectif/substantif, dans les langues où celui-ci est rigide, n'est pas signifiant mais doit être, malgré tout, fixé du fait du caractère linéaire de la chaîne parlée).

Les aspects philosophiques ou psychologiques des discussions sur la perception et les constructions avec des prédicats de perception dans les langues ne nous intéresseront pas en eux-mêmes ici, mais seulement dans la mesure où ils peuvent éclairer le fonctionnement des constructions langagières. En effet, la langue ne reflète, comme on le sait, que de façon très lointaine et imparfaite ce que la science ou la philosophie peuvent nous faire connaître d'un objet et, en ce sens, il n'y a pas de raison que les constructions linguistiques représentent de façon exacte le processus cognitif de la perception. Les données de ces domaines ne nous intéresseront donc que de façon plus limitée et indirecte.

Notre domaine d'études sera le russe moderne, c'est-à-dire un état de langue couvrant environ deux siècles, depuis le début du XIXe siècle et l'apparition en Russie d'une brillante tradition littéraire autour d'une langue modernisée jusqu'au début du XXIe siècle. Par ailleurs, nous privilégierons les témoignages de la langue du XXe et XXIe siècle car le XIXe siècle pourrait nous fournir des données déjà archaïques. Notre étude portera plutôt sur des

documents écrits tirés essentiellement des corpus en ligne de russe que l'on peut trouver sur les sites <http://heckel.sfb.uni-tuebingen.de/cgi-bin/cqp.pl> et <http://ruscorpora.ru/> (celui-ci sera indiqué par CN). Nous utiliserons cependant aussi les données orales fournies dans une des rubriques du second corpus, sachant que les documents oraux représentent pour le moment une partie peu significative du corpus en question. D'autre part, ce corpus est transcrit et il ne représente pas toutes les données du texte oral. Ainsi, certaines données qui peuvent être essentielles pour le travail sur l'oral telles que l'intonation, les hésitations et les pauses ne sont pas fournies par le corpus. En fait, l'exploitation des exemples oraux n'a pas pour fin ici d'aboutir à une exploration spécifique du fonctionnement des faits étudiés dans la langue orale et de ses différences avec l'écrit, ni à une étude systématique de la fréquence d'apparition de certaines constructions dans différents registres discursifs. Ce type de recherches, si intéressant soit-il, devrait faire l'objet d'une autre étude. Cela explique que nous ayons décidé de laisser de côté, dans la mesure du possible, tout ce qui a trait à la prosodie. Parfois, nous manipulerons néanmoins une notion essentiellement informelle d'intonation et d'accent comme on la trouve par exemple dans les travaux de Padučeva (1985, 2004 : 93-113). Nous sommes conscients des limitations liées à ces restrictions d'autant plus que nous considérons que la langue doit être étudiée comme un ensemble de constructions dans lesquelles sont spécifiées parallèlement tous les traits du signifiant et du signifié or, la structure prosodique fait incontestablement partie des spécifications, aussi bien formelles que sémantiques/pragmatiques de l'énoncé. Nous pensons cependant qu'il est possible d'apprendre déjà un grand nombre de choses sur les faits étudiés sans prendre en compte la prosodie et qu'il est préférable de renvoyer l'étude de celle-ci à une époque où l'on disposera de modèles satisfaisants pour intégrer les faits prosodiques avec la description des faits lexicaux, syntaxiques, etc. De même, nous nous sommes restreints dans l'étude des variations de l'ordre des mots, car cela aurait supposé une conception élaborée de la structure informationnelle (ou division actuelle) de l'énoncé. Ces conceptions sont plus développées que dans le cas de la prosodie, mais elles sont pour le moment extrêmement nombreuses et morcelées et ne nous ont pas toujours paru éclairantes. Mais, lorsque cela sera nécessaire, nous prendrons tout de même en compte certains faits de position.

Nous avons décidé également de nous restreindre à une étude essentiellement

synchronique de ces structures, même si l'aspect diachronique et notamment l'étude des processus de grammaticalisation des marqueurs grammaticaux représentent un thème de recherche extrêmement intéressant. Il nous est apparu que ce type de recherches dépassait largement nos possibilités actuelles du fait de sa complexité théorique, de l'ampleur du matériel à analyser, de la quantité et de la qualité des données accessibles, et du format de ce travail.

De la même façon, notre travail n'utilise que de façon limitée, mais un peu plus que les données diachroniques, les données typologiques. Il existe déjà un certain nombre d'études qui considèrent les verbes de perception sous un de leurs aspects dans une approche contrastive ou typologique². Une étude typologique sur un groupe de verbes peut porter sur le découpage du champ lexical et les possibilités de lexicalisation de différentes nuances sémantiques dans chaque langue, mais elle peut aussi porter sur les marques grammaticales liées à ces groupes de verbes (aspect par ex.) ou encore sur la structure argumentale et les possibilités de réalisation des arguments et sur les aspects du lexique qui y sont liées. C'est surtout ce dernier aspect qui nous intéressera, mais la typologie lexicale présentera aussi un intérêt pour nous dans la mesure où elle nous aidera à délimiter la classe des verbes de perception (*cf.* notamment Viberg 1984).

La structure de notre travail sera la suivante :

Dans le chapitre 1, nous donnons un inventaire des discussions théoriques de ces cinquante dernières années qui nous semblent importantes pour notre travail, notamment autour de notions telles que la valence, les rôles sémantiques et proto-rôles, la décomposition sémantique du prédicat, la réalisation des arguments et l'interface syntaxe-sémantique et morphologie-sémantique ainsi que la subordination ; nous en profitons pour donner nos propres positions qui serviront de base à ce travail.

Dans les chapitres 2 et 3, nous délimitons la notion de perception d'un point de vue

2 Ainsi, certaines études contrastives ponctuelles sur les verbes de perception et leur comportement syntaxique existent pour le français et l'anglais (Miller & Lowrey 2003), l'anglais, les langues romanes et un certain nombre d'autres langues encore (Guasti 1994), l'anglais et le polonais (Kryk 1978, 1979), l'akatec, une langue maya et l'anglais, chez Schüle, le lituanien, l'anglais et le russe chez Usoniene (1999, 2001a, 2001b) Il existe aussi une étude partielle pour le russe et l'anglais, surtout du point de vue des propriétés aspectuelles (Lubensky 1984, Fici Giusti 1993). L'étude de Hénault-Sakhno (2002) porte plutôt sur les problèmes de synonymie lexicale dans une approche contrastive russe-français et ne nous intéresse qu'indirectement pour une étude syntaxique.

conceptuel, puis nous étudions la classes des verbes de perception en russe en essayant de dégager une classe de verbes centraux, compacte et cohérente, qui nous servira de fil rouge par la suite. Nous abordons également la question des extensions de sens, métaphoriques ou autres. Nous tentons une approche lexicologique d'un certains nombres d'entre eux.

Dans le chapitre 4, nous étudions la structure argumentale des verbes de perception retenus pour notre étude. Nous y analysons les rôles sémantiques des arguments en nous intéressant à la structure de l'événement profilée par le verbe, nous développons les notions d'agentivité et de transitivité et abordons brièvement les possibilités diathétiques des verbes de perception.

Dans le chapitre 5, nous essayons de déterminer le type aspectuel (type de situation) des verbes de perception en montrant que les critères traditionnels ne permettent de ranger ces verbes dans une classe rigide. Puis nous abordons le problème épineux de l'aspect grammatical pour ces verbes, de la notion de couple et des emplois particuliers.

Dans le chapitre 6, nous étudions les valences nominales et prépositionnelles des verbes de perception.

Dans les chapitres 7-9, nous abordons l'étude des arguments propositionnels : propositions introduites par *čto* ou par *kak* (ch. 7), les propositions en *budto* et les propositions en *čtoby* (ch. 8), les propositions interrogatives et les propositions exclamatives (ch. 9), . Pour chacun de ces types de subordonnée, nous aborderons notamment les propriétés internes et externes des subordonnées qui expliquent leur fonctionnement.

Dans le chapitre 10, nous comparons ces verbes et leurs constructions avec d'autres verbes admettant également des propositions arguments et présentant des similitudes sémantiques et syntaxiques afin de souligner les différences et les ressemblances des constructions. Nous aborderons notamment les verbes de parole, les verbes modaux, les constructions factitives ou les verbes d'émotion et d'attitude propositionnelle. Cette étude comparative ne pourra être qu'une esquisse pouvant ouvrir sur une étude future beaucoup plus ambitieuse des verbes admettant des propositions arguments.

Enfin, la conclusion essaie de dégager un panorama plus général des verbes de perception en russe et des nombreuses constructions dans lesquels ils entrent et nous revenons sur les questions qui restent à étudier ou qu'il nous semble nécessaire de mettre en perspective.

PREMIERE PARTIE

Généralités

CHAPITRE I

PRÉLIMINAIRES THÉORIQUES

1.1. Généralités : la nécessité d'une approche théorique

Dans ce chapitre, nous poserons quelques jalons théoriques qui nous serviront pour la suite du travail. Il ne s'agit pas ici de développer une théorie linguistique complète et encore moins une théorie flambant neuve, mais notre approche est plutôt tournée vers ce que l'on appelle les grammaires cognitives et les grammaires de constructions et particulièrement le modèle développé depuis quelques années par Croft (2001, à paraître). Cette présentation se veut un minimum théorique indispensable pour aborder la description des faits empiriques.

D'emblée, nous voulons établir une distinction qui nous semble importante entre la description des faits et leur explication. Cette distinction a été la plupart du temps négligée ou rendue floue par les représentants de nombreux courants linguistiques influents, qu'ils se veuillent formalistes ou fonctionnalistes. La Grammaire générative a été le premier courant à faire cette distinction, mais aussi à l'effacer dans la mesure où les générativistes considèrent qu'une description des structures linguistiques formalisée et d'un haut niveau de généralité peut servir de modèle de la connaissance innée que les locuteurs ont du langage. Les langues particulières ne seraient que des instanciations de cette Grammaire Universelle sous-jacente à toutes les langues déclinée en une série de principes généraux et de paramètres supposés en nombre limité qui fixent les différences structurelles entre les langues. Dans cette approche, le lexique en est venu, comme nous le verrons à jouer un rôle de plus en plus important, après avoir longtemps été considéré uniquement comme le dépositaire des aspects idiosyncratiques, non universels et non généralisables des langues.

Dans la vision générativiste, une description correcte et très générale des langues doit aussi être une explication des structures linguistiques puisque ce que l'on est censé décrire, c'est la structure universelle sous-jacente à toutes les langues et rendre compte ainsi de la nature même du savoir linguistique. L'hypothèse des générativistes, suivis par d'autres

théories, consiste à dire que les langues sont comme elles sont parce que leurs structures correspondent à un savoir inné, génétique. Cela garantit l'universalité de la structure des langues et doit permettre d'expliquer comment les enfants peuvent apprendre la langue si vite et en étant exposés à des stimuli très pauvres (argument du stimulus minimal). Le défaut de cette approche, c'est qu'elle n'explique guère ultimement pourquoi cette langue innée, universelle est comme elle est et pas autrement.

Implicitement, la plupart du temps, les modèles fonctionnalistes ont également souvent confondu description et explication, mais sans doute dans le sens contraire. Les fonctionnalistes essaient d'expliquer le pourquoi des structures linguistiques à partir de contraintes communicatives et, parfois, cognitives. Cette fois-ci, ce sont les descriptions qui se font en général dans des termes qui permettent une explication fonctionnelle, partant du principe que tous les faits linguistiques ont une justification fonctionnelle. Ils sont alors obligés parfois d'avoir recours à des principes conflictuels en supposant que chaque langue doit faire un choix pour chaque structure entre un principe fonctionnel général qui peut annuler un autre principe. Cela a conduit leurs opposants à mettre en doute le bien-fondé de cet approche, car on pouvait avoir l'impression que le fonctionnalisme pouvait expliquer tout et n'importe quoi de manière tout à fait arbitraire. Les fonctionnalistes se heurtent aussi au fait que, la plupart du temps, la justification fonctionnelle des structures ne peut être retracée que d'un point de vue diachronique, à travers l'étude des processus de grammaticalisation et que dans un état donné de la langue, ceux-ci peuvent être opaques. Même si les explications en termes fonctionnels peuvent paraître très convaincantes et très ingénieuses, elles ne représentent le plus souvent qu'une théorie de l'apparition des structures et de leur différenciation d'une langue à l'autre.

L'explication des faits linguistiques est une tâche très importante, mais elle n'en est pas moins différente de la tâche de description des faits. La description des faits linguistiques est une tâche fondamentale et surtout une véritable tâche théorique. Ce n'est que dans un deuxième temps, une fois cette description réalisée, que l'on peut se poser la question du pourquoi.

Il serait erroné de penser qu'une description des langues pourrait être a-théorique, alors que seules les approches explicatives seraient théoriques. Une description des langues est tout

aussi théorique qu'une explication, sans quoi elle serait totalement inconsistante. La langue est un objet observable mais l'observation directe en linguistique ne nous livre guère la clé d'une description correcte. Réaliser la description d'une langue, c'est faire des hypothèses qui sont censées rendre compte de faits de langues de façon empiriquement adéquate et suffisamment générale, établir des découpages et des classifications, mettre au jour des schémas de structuration qui sous-tendent une multitude de productions linguistiques attestées ou possibles. Nous considérons donc que toute description linguistique est forcément une activité théorique. Les travaux qui se prétendent a-théoriques sont tout au plus des recherches qui ne sont pas coulés dans le moule pré-formé d'une des grandes théories constituées, cela ne signifie absolument pas qu'ils ne s'appuient pas sur une théorie. Ces travaux se distinguent souvent par le fait qu'ils accordent une grande importance aux faits empiriques et essaient d'éviter d'imposer un modèle *a priori* et rigide sur les faits linguistiques. S'ils n'assument en général qu'un minimum de principes *a priori* ou qu'ils se restreignent dans la mesure du possible de poser des structures sous-jacentes très abstraites et très différentes des structures de surface, les descriptions qu'ils fournissent n'en sont pas moins théoriques.

En ce qui nous concerne, nous avons tendance à penser que l'explication des faits linguistiques et des similitudes et différences entre les langues est plutôt à rechercher dans des principes cognitifs et dans certaines contraintes communicatives que dans les gènes humains, même si cela n'exclut pas la possibilité qu'une partie de la structure des langues soit génétiquement pré-codée, peut-être d'ailleurs comme résultat de l'"absorption" génétique de principes fonctionnels et cognitifs. Mais, en quelque sorte, nous nous déclarons agnostiques sur la question de la génétique linguistique. Nous croyons en revanche qu'à l'origine, aussi bien que dans l'évolution des langues, certains principes fonctionnels et cognitifs ont pu jouer dans la conformation des faits de langues. Mais, dans un état synchronique particulier, il n'y a aucune raison d'affirmer que ces principes continuent à jouer et qu'ils sont présents dans la connaissance inconsciente que les locuteurs ont de leur langue. L'évolution linguistique tend à gommer ces principes voire à les neutraliser par des processus de grammaticalisation qui rendent opaques le jeu de ces principes. Pour une argumentation plus approfondie en faveur d'une séparation entre théories descriptives et théories explicatives, cf. Dryer (2006).

Notre tâche dans ce travail sera donc surtout la description d'un fragment de la langue

russe moderne, appuyé sur une approche théorique que nous essaierons de rendre cohérente, adéquate aux faits et suffisamment générale. "Suffisamment générale" ne doit pas signifier que la généralité doit être recherchée à tout prix, même lorsque cela nous oblige à poser des structures extrêmement abstraites comme celles qui sont posées par la grammaire générative, qui contraignent à supposer l'existence de toute une série de catégories et d'opérations n'ayant pas forcément de matérialisation dans la langue. Un tel niveau de généralité n'est pas nécessaire. Les généralisations doivent rester suffisamment proches des faits de langues et éviter dans la mesure du possible de poser des catégories et opérations pour lesquelles nous n'avons pas de témoignages directs. Il n'est effectivement pas certain que la connaissance d'une langue comporte des principes aussi généraux et que le cerveau humain ne puisse pas emmagasiner des connaissances moins générales, plus nombreuses ou même plus redondantes. Si on adopte une approche constructiviste du savoir langagier plutôt qu'innéiste, il n'est absolument pas nécessaire de poser un tel niveau de généralité.

Dans un deuxième temps, nous essaierons parfois de donner une explication des faits, en montrant notamment que les structures de la langue reflètent en grande partie notre façon de conceptualiser le monde.

1.2 Les différentes approches de la structure argumentale

Aujourd'hui, le problème majeur de la syntaxe sans doute est celui du rapport entre lexicale et syntaxe ainsi qu'entre sémantique et syntaxe. Elle est bien révolue cette époque où les structures syntaxiques pouvaient être étudiées comme de purs schémas formels totalement indépendants des structures lexicales et des significations. La grammaire générative a été un des premiers courants à intégrer une dimension lexicale dans la grammaire, car les générativistes s'étaient rendu compte que les règles et les transformations qui étaient postulées dans le modèle d'origine étaient trop peu contraintes et que si l'on ne prenait pas en compte les propriétés des unités lexicales, le modèle pouvaient générer des séquences inacceptables du point de vue sémantique mais aussi, ce qui était encore plus grave pour le modèle, agrammaticales en ne prenant pas en compte par exemple les propriétés valencielles des

verbes. Aujourd'hui, plus ou moins toutes les approches linguistiques tentent de résoudre le problème des rapports entre le lexique et la grammaire, ainsi qu'entre la syntaxe et la sémantique (voire aussi la pragmatique). Ceci est traité parfois en termes d'interfaces.

Dans ce chapitre, nous caractériserons trois groupes d'approches qui essaient de caractériser la relation prédicat-arguments et leurs relations avec d'autres éléments de la structure syntaxique de la phrase.

Dans les travaux de ces dernières années, la plupart des auteurs adoptent une version ou une autre d'une approche lexicaliste, verbo-centrique et projectionniste. Ces approches accordent une grande importance au lexique en partant de l'idée que ce sont les propriétés du lexique verbal qui donnent (une partie de) ses propriétés à la syntaxe. Même les modèles qui reconnaissent l'autonomie de la syntaxe comme le modèle générativiste s'occupent aujourd'hui de plus en plus du problème de l'interface entre lexique et syntaxe, en posant un principe de projection du lexique sur la syntaxe qui signifie que la syntaxe hérite ses structures du lexique et qu'elle n'est pas libre d'introduire, de supprimer, de modifier ou de déplacer des éléments si ceux-ci sont impliqués par le lexique. Cela concerne bien sûr tout particulièrement la question du nombre d'arguments, de leurs rôles sémantiques et de leur réalisation morpho-syntaxique. Nous commencerons donc par passer en revue ces notions et certaines des approches de ces problèmes et nous montrerons qu'elles ne sont pas exemptes de faiblesses.

Ensuite, nous aborderons un autre concept qui a pris une certaine importance ces dernières années, celui de construction. Les approches en termes de constructions issues du courant cognitiviste ont tendance à être opposées systématiquement à l'approche projectionniste.

Nous essaierons de montrer que l'opposition entre ces deux approches est trop catégorique, une des approches ayant tendance à tout ramener au lexique verbal, l'autre ayant tendance au contraire à surévaluer l'autonomie sémantique des constructions et à poser une trop grande instabilité du lexique. Chacune d'entre elles permet d'éclairer essentiellement un aspect particulier et les deux types d'approches pèchent précisément par leur incapacité à trouver une interface entre les deux aspects. Nous proposerons une approche différente, plus proche de celle développée par Croft ces dernières années sous le nom de Radical construction Grammar/Grammaire de Construction Radicale (Croft 2001) et également de travaux qui

tentent de réaliser une synthèse entre lexicalisme et constructionnisme (Mendoza Ibañez & Mairal Usón 2006). Cette tentative nous semble digne d'intérêt, car elle essaie de capter les faits de langues concrets sans leur imposer un modèle abstrait préconstruit très contraignant et tout en s'efforçant de mettre en rapport ces aspects propres aux langues particulières avec des déterminations universelles et des classifications typologiques. Elle se veut donc une théorie qui rende compte des faits empiriques dans leurs propres termes pour essayer, dans une deuxième étape, de les rattacher à des déterminations universelles à l'issue d'un travail typologique. Nous essaierons ainsi de montrer qu'il est nécessaire de reconnaître un niveau de constructions moins abstrait que celui reconnu en général par la Grammaire de constructions et directement en rapport avec les lexèmes concrets ou les classes de lexèmes.

Nous aborderons ensuite la notion de subordination, car une grande partie de ce travail sera concerné par les possibilités de compléter un verbe au moyen d'une proposition. Après avoir passé en revue un certain nombre d'approche de la subordination, notamment des subordonnées arguments qui nous intéressent ici au premier chef, nous aborderons le problème de la subordination d'un point de vue sémantique et argumenterons en faveur des avantages de ce traitement par rapport aux traitements formels qui essaient d'en donner une définition universelle à partir de la structure syntaxique.

Dans cette partie, nous nous intéresserons particulièrement aux possibilités que chacune des approches ouvre pour l'étude des verbes de perception qui constituent notre fil rouge dans ce travail.

1.2.1. Les approches lexico-centriques et projectionnistes

1.2.1.1. La logique des prédicats, la grammaire de valences et la sous-catégorisation

La logique des prédicats est au départ un modèle purement logique, mais très vite il a été utilisé pour la représentation des faits de langues dites "naturelles" (opposés notamment au langage logique). Le prédicat est considéré comme une espèce de foncteur mettant en relation

des termes ou arguments. La logique des prédicats classique reconnaît des variables et des constantes d'individus et des variables et constantes de prédicats qui les mettent en relation pour former des propositions. Les individus doivent remplir correctement le nombre de places ouvertes par un prédicat. La possibilité qu'une proposition soit également argument d'un prédicat est aussi reconnue, mais il n'y a pas de place pour les différentes formes de subordination qui existent réellement dans les langues naturelles. La théorie est complétée par une interprétation sémantique en termes de conditions de vérité. Cet instrument est cependant trop faible pour permettre de traiter de la variété des structures rencontrées dans les langues naturelles s'il n'est pas complété, comme dans les grammaires catégorielles contemporaines ou la grammaire de Montague, par une théorie des types permettant de construire autant de types qu'il y a de parties de discours et de syntagmes dans la langue, mais ces approches ne sont pas équivalentes au calcul des prédicats, car elles développent un modèle syntaxique plus proche du modèle générativiste fonctionnant plutôt sur un modèle sujet+prédicat que sur un modèle prédicat (x, y, z...).

Les approches logiques classiques se sont relativement peu intéressées à un traitement lexical explicite qui relierait le lexique à la syntaxe. Ainsi, la logique des prédicats du premier ordre donnerait pour les verbes de perception une représentation du type voir (x, y), voir (x, p) qui nous indique que le verbe *voir* peut prendre deux arguments dont le deuxième peut être une proposition. Mais elle ne permet guère d'aller plus loin, car elle ne précise pas ce qui fait que tel verbe peut prendre tel nombre d'arguments. De même, la représentation sémantique des arguments est insuffisante et la logique des prédicats se limite à un traitement en termes de conditions de vérités qui mettent en relation, dans une vision ensembliste, des arguments existant dans le monde (ou dans un monde possible) avec un prédicat qu'ils vérifient dans ce même monde. Mais rien dans cet analyse ne nous permet de prévoir les associations possibles entre prédicats et arguments. Ces approches ne sont donc guère adéquates pour la représentation des faits linguistiques qui requièrent que l'on puisse prévoir les combinaisons possibles. Dans le cadre de la grammaire de Montague et d'autres courants logiques, des tentatives ont été faites pour mieux représenter ces liaisons à travers un traitement intensionnel (cf. Dowty 1990, Moreno Cabrera 2003) . Ces approches rejoignent alors d'autres courants que nous verrons plus tard.

Un autre concept proche de celui de la logique des prédicats est celui de valence. La notion de valence a été introduite en linguistique dans les années cinquante par le français Lucien Tesnière (1959). Elle est très populaire dans les linguistiques russe et allemande où elle a connu des développements originaux, mais beaucoup moins en France et dans la linguistique anglo-saxonne. Chez Tesnière, cette notion est essentiellement syntaxique, car l'auteur est assez sceptique sur la possibilité de développer une théorie de la syntaxe à base sémantique. Les versions de ses successeurs, cependant, incluront de plus en plus des considérations sémantiques. En linguistique, la valence est liée aux mots qui peuvent fonctionner comme prédicats dans une langue et constitue même un trait définitoire de ces classes de mots dans de nombreuses approches. Ainsi, un prédicat est un mot appartenant à une des parties de discours "lexicales" ou "pleines" qui peut ouvrir une ou plusieurs places devant être remplies correctement par des groupes syntaxiques d'un certain type. La valence est en fait une mise en forme du concept plus ancien de rection ou régime utilisée dans la grammaire traditionnelle. Il faut noter que Tesnière travaille à l'intérieur d'un modèle qui ne comporte pas de notion de syntagme, mais opère à partir du concept de dépendances reliant des mots et non pas des groupes de mots. Le syntagme n'est, dans cette conception, qu'un épiphénomène, même si certains auteurs reconnaissent son utilité dans certaines constructions comme la coordination (cf. Hudson 1990), mais l'adoption d'un modèle de dépendance n'est pas une nécessité pour ceux qui utilisent le concept de valence. Tesnière utilise une terminologie différente de celle qui est utilisée ici et dans la majorité des travaux anglophones. Plutôt que de parler d'arguments, terme issu de la logique, il parle d'actants, terme plus marqué du point de vue sémantique, bien que Tesnière se défende de lui donner une interprétation trop sémantique. On connaît bien sa métaphore du petit drame dans lequel les actants jouent des rôles précis comme les acteurs d'une pièce. Mais Tesnière coupe net ici à une approche qui aurait pu être beaucoup plus sémantique puisqu'il se contente de parler de premier actant, deuxième actant etc. sans donner de précisions sur leur rôle sémantique par rapport aux prédicats, ni sur leur fonction, ni sur les restrictions de combinatoire sémantique (animé, humain etc.). De plus, rien ne nous dit pourquoi tel ou tel actant est le premier, le deuxième actant etc. Il s'agit visiblement d'une détermination lexicale totalement arbitraire qui est liée au savoir linguistique concernant chaque unité lexicale particulière.

En revanche, Tesnière développe une théorie complète des catégories pouvant remplir le rôle d'actant et des transformations, appelées "translations", qui permettent à certaines catégories syntaxiques d'être transférées dans une autre catégorie et de pouvoir jouer les rôles syntaxiques typiquement dévolues à ces catégories. Cette théorie de la translation, avec son aspect mécanique de transfert d'une catégorie à l'autre constitue, à notre avis, le point le plus faible de cette théorie, car elle établit une équivalence trop directe et rigide entre des catégories primaires (en gros des parties du discours) et des catégories issues du processus de translation. Comme Tesnière travaille en terme de mots et non pas de syntagmes, sa translation prend des mots parfois avec des dépendants pour les faire passer d'une partie de discours à l'autre. Cela conduit ainsi Tesnière à classer les subordonnées en substantivales, adjectivales et adverbiales, ce qui ne nous semble pas adéquat. De même, depuis longtemps, le fait qu'il pouvait y avoir une certaine équivalence entre groupe prépositionnel et adverbe avait été remarquée par certains grammairiens ainsi : *lentement* = *avec lenteur*, *habilement* = *d'une manière habile*. Mais cette équivalence n'est toujours qu'imparfaite et pas toujours possible. Ainsi, les adverbes d'énoncé du type *heureusement* ou ceux portant sur l'énonciation comme *franchement* ne se laisse guère remplacer par des groupes propositionnels et nous verrons qu'il en est de même pour beaucoup de subordonnées dites "substantives".

Nous renoncerons aussi ici à utiliser le terme d'actant que nous considérons comme moins satisfaisant que le terme d'arguments, dans la mesure où il rappelle trop le terme d'acteur et a donc une trop forte charge sémantique. Dans une telle approche, il y aurait bien peu de sens à parler d'actant lorsque le rôle d'un actant peut être rempli par une proposition subordonnée. De même, même si nous utiliserons parfois le terme de circonstants, nous lui préférons celui d'adjoint, également répandu dans beaucoup de travaux actuels sur ces problèmes, pour désigner des éléments de la structure syntaxique qui sont dans la dépendance syntaxique d'un prédicat, mais qui ne sont ni requis, ni régis formellement par celui-ci et qui, du point de vue sémantique, prennent le prédicat ou d'autres éléments de la phrase dans leur portée. Nous utiliserons aussi le terme d'adjet proposé par Feuillet (1988) pour désigner des éléments qui sont requis mais non régis et qui ont donc la forme de circonstant mais entrent dans la réaction du verbe.

Le concept de valence a été développé chez certains auteurs ultérieurs à Tesnière. Aujourd'hui, les linguistes russes qui représentent le modèle Sens↔Texte distinguent généralement les valences sémantiques et les valences syntaxiques. Les premières sont données par la glose sémantique des verbes et sont constitués des participants que la situation désignée par le prédicat doit comporter pour que cette situation puisse être proprement nommée par ce prédicat. Testelec (2001 : 158) en donne la définition suivante :

"On appelle **valence sémantique** ou **participant** d'un lexème L toute variable (non-liée) X qui rentre dans la glose (description de la signification) de L. Chaque lexème ayant au moins un ou plusieurs participants s'appelle **mot prédictif** ou **prédicat**". (caractères gras de l'auteur)³

. Si l'on retranche un de ces participants (en dehors des cas d'ellipses restituables dans le contexte), on a, en général, une situation présentant une forte similitude, mais aussi des différences non-triviales et qui ne peut plus porter le même nom. L'exemple souvent donné par les linguistes russes est celui de paires de verbes comme *prêter* et *vendre* dont le deuxième suppose, outre le fait que l'objet prêté doive être rendu (différence sémantique), une somme d'argent qui vienne compenser pour le vendeur la perte de l'objet vendu (valence supplémentaire). Cet argument est obligatoirement présent dans le sens du mot *vendre*, même si par ailleurs il n'a pas toujours de réalisation explicite.

Les valences syntaxiques,elles, comportent les arguments qui peuvent être réalisés auprès d'un verbe. Testelec (ibid. : 162) les définit ainsi :

"On appelle **valence syntaxique** de L un trait sélectif qui indique que le lexème L peut avoir en tant que tête ou en tant que dépendant un mot W (ou un constituant de catégorie syntagmatique C). La valence syntaxique pour un dépendant s'appelle valence **active** ou **interne** et la valence syntaxique pour une tête s'appelle **passive** ou **externe**" (caractères gras de l'auteur).

³ Notons que dans la tradition russe, la valence désigne tout autant la propriété du prédicat d'ouvrir des places de participants que ces places elles-mêmes. Nous préférons conserver ici le terme de valence pour désigner la propriété et conserver le terme de "participants" pour les places de valences sémantique et d'"arguments" pour la valence syntaxique

Par ailleurs, on distingue des valences obligatoires qui conduisent à une agrammaticalité si elles ne sont pas remplies et les valences facultatives qui dans certaines circonstances peuvent ne pas être réalisées, même si, du point de vue sémantique, elles sont sous-entendues par le sens du verbe (voir l'exemple de la somme d'argent pour *vendre* cité plus haut). Dans un certain nombre de cas, l'absence ou la présence d'une valence marque une différence de sens ou d'acception d'un lexème, tandis que dans d'autres cas on peut rétablir un argument omis ou poser un argument indéterminé. Nous ne nous étendrons pas plus sur ce problème ici (cf. Testelec, *ibid.* : ch. 3, §3) dans la mesure où il ne nous intéressera pas spécialement dans la suite de l'exposé.

Pour être complète, la valence sémantique doit préciser :

- le nombre d'arguments qui est donné par la sémantique du verbe
- la caractéristique sémantico-référencielle des arguments
- les fonctions ou rôles sémantiques des arguments dans le signifié de la phrase.

La valence syntaxique, elle, doit préciser :

- le nombre d'arguments réalisables du point de vue syntaxique
- les fonctions syntaxiques des arguments (sujet, objet...)
- la partie de discours des têtes (ou "noyaux") des syntagmes qui représentent les arguments d'un prédicat (substantif, adjectif...)
- le caractère obligatoire ou optionnel de la présence d'un argument sémantique dans la phrase
- éventuellement la réalisation des arguments (cas, prépositions "vides" en termes de la théorie de Tesnière, ordre des mots), mais cette partie est parfois laissée à une valence morphologique ou en tout cas à une autre module morphologique⁴.

Ainsi dans ces versions actuelles, la notion de valence se rencontre dans plusieurs modèles et dépasse largement la notion initiale développée par Tesnière. Cette théorie ne

⁴ Par exemple, Mel'čuk (1974) distingue deux niveaux syntaxiques, profond et de surface, dont le dernier va fournir l'entrée pour le niveau morphologique profond qui précisera la présence d'une certaine morphologie flexionnelle qui sera elle-même traitée par le niveau morphologique de surface pour recevoir une caractérisation de sa réalisation avant d'être traitée enfin par le niveau phonologique et d'aboutir à une réalisation phonétique (nous simplifions considérablement).

constitue pas, notons-le, une théorie complète de la langue ou même de la syntaxe puisque tout dans la langue n'appartient pas au domaine de la valence ni même sans doute de la dépendance. Il nous semble aussi que les approches valenciennes ont un certain nombre de défauts que nous allons analyser.

D'abord, certains modèles ne s'appuient pas sur un modèle de décomposition lexicale du lexème prédicatif satisfaisant et ne permettent donc pas de mettre en relation la sémantique du prédicat et le rôle des actants. Echappent à cette critique cependant les approches de linguistes russes comme Apresjan (1996) ou encore l'approche de Faber et Mairal Usón (1999), appelée grammaire lexématique-fonctionnelle, inspirée d'idées de Coseriu et de Martin Mingorance qui s'appuient sur un modèle de sémantique lexicale explicite et rigoureux.

Un deuxième reproche, plus important c'est que très souvent on ne sait pas très bien comment la valence est reliée à la réalisation formelle dans la proposition (ordre des mots, cas) et à la fonction syntaxique (sujet, objet), si ce n'est par stipulation. Ces théories n'ont pas toujours développé d'interface entre la syntaxe et la sémantique, problème qu'essaient de surmonter aujourd'hui de nombreuses théories. C'est ce que nous verrons dans les sections suivantes. Sans une telle analyse, une approche valencienne est obligée simplement de poser que tel argument sera sujet ou objet et réalisé de telle ou telle façon. Cela rend aussi très arbitraire les processus diathétiques, qu'ils soient traités en termes de transformations ou de configurations différentes d'arguments.

Enfin, un des problèmes les plus graves que l'on retrouvera dans les approches suivantes, c'est de tout ramener au verbe. Cela a au moins deux inconvénients :

- premièrement, on a tendance à ignorer la contribution des arguments dans le sens global de la construction
- deuxièmement, elles conduisent à des problèmes lorsque l'on a plusieurs configurations d'arguments. On est alors souvent contraint de poser une simple polysémie voire homonymie du verbe à chaque fois qu'on a une configuration différente. C'est particulièrement le cas lorsque l'argument est une subordonnée et lorsque ce verbe peut prendre des types de subordonnées différents. Il semble que cette approche rende aussi difficile l'étude de la structure interne de la proposition subordonnée, le choix du mode lorsqu'il y a une alternance possible ou le rôle d'éléments extérieurs à la valence du verbe

mais qui peuvent agir sur la valence, par ex. la négation. Il n'est sans doute pas impossible de répondre à ces questions dans un modèle purement valenciel, mais nous soutiendrons que ces types de réponses ne sont pas les plus naturelles, ni les plus satisfaisantes, et qu'il est possible de répondre à ces questions sans abandonner totalement la notion de valence mais en lui donnant une place moins exclusive.,

1.2.1.2 Les approches générativistes

Le lexique a acquis une place prépondérante également dans les théories générativistes de ces dernières années. Cette situation contraste avec les périodes précédentes dans le développement de la théorie, notamment avec les années soixante où le générativisme, héritier en cela des théories structuralistes américaines inspirées par les travaux de Bloomfield et de ses disciples, avaient tendance à sous-estimer le rôle du lexique et à considérer que son étude était la partie la plus ennuyeuse et, peut-être, la moins systématique de la linguistique. Dans les premières versions de la grammaire générative, le traitement du lexique est relativement pauvre, car les générativistes avaient tendance à considérer que les structures syntaxiques étaient indépendantes des items lexicaux qui devaient s'insérer dans ces structures et des représentations sémantiques qui en résultaient. Ce n'est que dans les années soixante que le lexique commence à jouer un rôle, mais il comporte essentiellement des informations sur le nombre d'arguments que prend en verbe avec quelques restrictions sémantiques sur le type d'arguments que peut prendre tel ou tel verbe, exprimées en termes de traits du type [+/- animé]. Une telle approche ne permet guère d'expliquer pourquoi tel ou tel verbe peut prendre un nombre défini d'arguments ni pourquoi il les organise d'une façon plutôt que d'une autre. Mais dès les années soixante, les générativistes se rendent compte que la théorie standard permet d'engendrer absolument tout et n'importe quoi puisqu'il n'y a aucune contrainte sur la façon de lier les éléments lexicaux avec les structures générées par le composant syntaxique, et on aboutit donc à des séquences agrammaticales (problème de la surgénérativité) en plus des structures grammaticales correctement engendrées. La linguistique générative s'est donc dotée d'un lexique plus structuré comportant des restrictions sur le type d'arguments, leur nombre et

leur place dans la configuration. Ces indications donnent ce que l'on appelle la sous-catégorisation d'un verbe ("sous", car la première catégorisation est en termes de parties du discours). Elles consistent notamment en deux types de règles : celles de sélection catégorielle (*c-selection*) qui indiquent le type de catégories pouvant être la tête du syntagme qui occupe une certaine position ouverte par le verbe et celles de sélection sémantique (*s-selection*) qui est responsable des restrictions sémantiques, exprimées, comme nous l'avons déjà vu, en termes de traits comme [+/- animé] etc. Mais la sous-catégorisation n'est pas encore liée à la structure sémantique du verbe ni à la notion de rôles qui se développe à la même époque à la périphérie du modèle génératif (Fillmore 1968 ; cet auteur a toujours eu une attitude ambiguë à l'égard du générativisme).

À la même époque, un courant dissident du générativisme, la Sémantique générative, propose de placer la sémantique en amont du composant syntaxique et développe un modèle de décomposition sémantique du lexique, notamment du lexique prédicatif, qui doit permettre de prévoir le nombre d'arguments et leur place dans la configuration. Ils utilisent pour cela un métalangage basé sur ce qu'il suppose être un petit inventaire de primitifs sémantiques. L'exemple typique est la décomposition du lexème *kill* dans un travail de McCawley en termes de 'x cause y to die' (McCawley 1976). Cette décomposition permet de montrer que x qui est plus près du prédicat supérieur dans la décomposition doit être exprimé plus près du verbe que l'argument y. Cette approche ne sera cependant pas suivie à l'époque et le groupe de théoriciens qui la défend va s'auto-dissoudre. C'est pourtant vers une évolution de ce type que se dirige une bonne partie de la linguistique depuis près d'une vingtaine d'années. C'est aussi une voie semblable que prend, très tôt, et, dans l'ensemble, indépendamment, une bonne partie de la linguistique russe (cf. entre autres Apresjan 1995b (1974)).

À partir des années soixante-dix, la théorie générative "orthodoxe" exclut les transformations qui touchent la structure interne des mots (Chomsky 1970), ce qui conduit à traiter les processus morphologiques par des règles différentes de celles de la syntaxe. Cela va s'accompagner de l'adoption d'une théorie beaucoup plus contrainte de la structure lexicale qui réduit le nombre de transformations et assigne à toutes les catégories syntagmatiques une même structure (théorie X barre), ce qui conduit à une nette simplification des règles algorithmiques et même, à terme, à la suppression des règles syntagmatiques. Chomsky finit

par affirmer qu'il n'est plus utile de conserver des règles de sélection catégorielle et que ces informations sont données par d'autres principes tels que le Principe de Projection Lexicale et la Théorie des Cas. Ainsi, seules les règles de sélection sémantique doivent être conservées. Le lexique joue alors un rôle d'entrée pour les représentations syntaxiques. Toutes les catégories syntagmatiques sont regroupées selon un modèle uniforme autour de têtes syntaxiques munies d'un type syntaxique (partie de discours). Le lexique est dit "se projeter" sur la structure syntaxique, ce qui signifie que la structure syntaxique doit être en concordance avec les structures spécifiés par le lexique et, notamment, elles doivent respecter les contraintes sur les arguments, leur nombre, leurs rôles sémantiques et leur position. Les transformations doivent conserver la structure donnée par le lexique, d'où l'introduction des traces, éléments abstraits, sans expression phonétique qui occupent la place des éléments déplacés et sur lesquels peuvent porter certaines opérations syntaxiques s'appliquant en principe à des éléments à expression phonétique qui pourraient occuper la même place dans la configuration. D'autres éléments à signifiant zéro (pro, PRO...) sont introduits pour rendre compte, notamment, des arguments non réalisés phonétiquement de verbes à forme non finies. Cette approche multiplie les éléments abstraits à signifiant zéro.

Un élément constant dans la théorie générativiste est la représentation des fonctions syntaxiques (sujet et objet) en termes configurationnels : le sujet est l'argument externe au SV, tandis que l'objet est la soeur du verbe dans une structure arborescente. Le sujet et l'objet sont donc privés de véritable pertinence syntaxique. De même, le cas de la théorie des Cas est purement un cas structurel qui est assigné par une catégorie (la catégorie Infl assigne le cas nominatif à l'argument externe qui est son spécifieur dans la théorie X' et la catégorie V assigne le cas accusatif à l'argument qui est le Complément dans la structure X'. Cette hypothèse va permettre peu à peu d'intégrer un plus grand nombre de structures telles que les structures monoargumentales inaccusatives et inergatives qui, du point de vue sémantique, sont des situations requérant un seul actant. celui-ci est un agent dans le cas des verbes inaccusatifs (*tousser, éternuer*) et un patient dans le cas des inergatifs (*tomber, aller*) (cf. Perlmutter 1978). On suppose qu'en structure profonde les arguments sont positionnés près de la catégorie qui leur assigne un rôle sémantique et que, ensuite, ils se déplacent en structure de surface afin de recevoir un cas dans une position où un cas peut leur être assigné. Ces

traitements étant complexes et techniques, nous ne les détaillerons pas ici.

Nous pensons que ces traitements, quoique fort astucieux, ne sont guère satisfaisants. Ils obligent à adopter une structure rigide très arbitraire et à poser des transformations pour faire le lien entre la structure profonde et la structure de surface. Or, ces transformations ne semblent pas avoir de réalité mentale : rien n'a pu prouver que les individus construisaient d'abord une structure dans un ordre pour la transformer ensuite. D'autre part, le principe de Conservation de la structure lexicale qui veut que les structures lexicales projetées sur la syntaxe soient conservées à toutes les étapes a contraint les générativistes à introduire des traces qui peuvent faire l'objet de certains processus syntaxiques et aboutit à une profusion d'éléments zéros qui rendent la théorie encore moins plausible. Mais surtout, pour ce qui nous intéresse, cette théorie a les défauts de certaines approches valenciennes : elles permettent mal d'expliquer pourquoi les rôles sont choisis dans cet ordre et quelles sont les relations entre plusieurs rôles. Dans certains cas de non réalisation des arguments tels que l'omission possible d'arguments dans certains contextes, on est contraint de poser une approche polysémique pour le verbe, car il n'y a pas de moyen de représenter un élément sémantique qui n'a pas de représentation phonétique, par exemple on aura *manger*¹ et *manger*², selon que *manger* est suivi d'un argument objet ou non. D'autre part cette théorie se heurte au problème des cas de réalisation non canonique des arguments dans la mesure où les cas nominatif et accusatif sont assignés de façon purement syntaxique au contraire des autres cas dont on reconnaît qu'ils sont liés à la sémantique. On peut difficilement comprendre alors le choix de cas différents avec un certain nombre de verbes de sens proche comme

- (1) Ja ljubljū ètot cvet/mne nraivsja ètot svet
'J'aime cette couleur/cette couler me plaît'.

Le problème est encore plus grand avec des verbes comme les verbes de perception qui nous intéressent et dont certains peuvent prendre plusieurs arguments propositionnels de forme différente. On est encore une fois contraint à poser des structures purement homonymiques ou une polysémie non spécifiée pour traiter ces cas.

Ces dernières années, cependant, des tentatives très intéressantes ont été développées par des générativistes pour régler le problème de ce que l'on appelle l'interface syntaxe-

sémantique (*cf.*, pour un compte-rendu précis et critique : Levin & Rappaport Hovav : 2005, Butt : 2006). La théorie de Larson (Larson 1988) adoptée dans le modèle minimaliste consiste en fait à introduire dans la syntaxe une forme de décomposition lexicale purement syntaxique en découpant le groupe verbal en plusieurs sous-groupes possédant des têtes abstraites ("verbes légers") qui ont toutes une position de spécifieur et une position de complément. Encore une fois, cette approche a pour résultat de multiplier les catégories abstraites déjà démultipliées dans la grammaire générative par l'adoption de têtes de syntagmes non-lexicales (les têtes fonctionnelles) du type Asp (Aspect) T (Temps) AgrSubj (accord avec le sujet) etc. Ainsi, les arguments peuvent être représentés comme arguments du V ou comme arguments du verbe léger qui se trouve plus haut que lui dans la configuration. Beaucoup plus proches de nos intérêts sont les conceptions qui ont développé une décomposition à base sémantique telle que Jackendoff 1990 ou Levin & Rappaport Hovav 1998, 2005, Mateu Fontanals 1997, Wechsler 1995, Moreno Cabrera 2003. Pour présenter ce type d'approches, cependant, il nous faut introduire les notions de rôles sémantiques, de décomposition sémantique et de *linking*.

1.2.1.3 La notion de rôles sémantiques

Cette notion fondamentale fait aujourd'hui partie de l'attirail conceptuel de toutes les théories syntaxiques (et sémantiques). Elle est apparue dans les années soixante dans les travaux de Fillmore (Fillmore 1968, 1970) et a été reprise par de nombreux linguistes (Jackendoff 1990, Givón 2001, Dowty 1991, Van Valin & LaPolla 1997, Kibrik 2002 (1992) etc. voir aussi Levin & Rappaport Hovav 2005 pour une synthèse critique). Du point de vue terminologique, il existe de nombreuses autres dénominations : théta-rôles, rôles thématiques, cas profonds etc., mais nous nous tiendrons à celle de rôles sémantiques.

L'idée est une extension sémantique assez logique des concepts introduits par Tesnière. Les participants du "petit drame" reçoivent un rôle dans la situation qui est décrit par le prédicat. Cela suppose, bien entendu, une compatibilité sémantique entre les participants et le type de rôles assigné par le prédicat. Depuis les travaux Fillmore, on dispose d'une série de listes de rôles sémantiques données par différents auteurs qui prétendent inventorier en un

petit nombre de catégories tous les rôles sémantiques qui peuvent être réalisés en fonction d'arguments (certains auteurs proposent aussi des rôles qui sont réalisés le plus souvent voire exclusivement comme adjets (but, résultat etc.)). Mais, en fait, aucune de ces listes de rôles ne fait l'unanimité. Donnons un exemple de listes assez extensive (Testelec, *ibid.* : 214) :

Agent : initiateur de l'action animé, qui la contrôle (capable par sa volonté de la débiter ou de l'interrompre)

Patient : participant impliqué plus que les autres dans l'action et subissant au cours de celle-ci les changements les plus importants par rapport aux autres participants (existence/non-existence, changement de composition, de forme, position dans l'espace...)

Bénéfactif : participant de la situation (habituellement animé) dont les intérêts sont affectés durant sa réalisation, qui en tire un profit ou en subit un détrimet.

Expérient : récepteur d'une information auprès des verbes de perception ou source d'une sensation involontaire.

Instrument : objet inanimé à l'aide duquel se fait une action, mais qui lui-même ne subit aucun changement durant sa réalisation.

Destinataire : récepteur d'un propos auprès des verbes de parole (parfois fusionné avec le Bénéfactif)

Source : lieu à partir duquel se fait un déplacement

Destination : lieu vers lequel se fait un déplacement.

Fillmore (1970) dans ses travaux montre que l'approche en termes de rôles permet d'expliquer les différences entre certains verbes de sens très proche. Son exemple bien connu est celui des verbes du type *break* 'casser' et *hit* 'frapper' en anglais qui partagent un certain nombre de constructions, mais divergent dans d'autres constructions. On peut représenter ses résultats ainsi :

(2) a. John broke the window with a rock

'John a cassé la fenêtre avec une pierre'

b. John hit the fence with a stick

'John a frappé la clôture avec un bâton'

a. A rock broke the window

'Une pierre a cassé la fenêtre'

b. A stick hit the fence

'Un bâton a frappé la clôture'

- a. The window broke
'La fenêtre s'est cassée'
- b.*The fence hit
*'La clôture s'est frappée'
- a. The window was broken
'La fenêtre a été cassée/était cassée'
- b. The fence was hit
'La fenêtre a été frappée/*était frappée'
- a. I broke his leg
'J'ai cassé sa jambe'
- b. I hit his leg
'J'ai frappé sa jambe'
- a. *I broke him on the leg
'Je l'ai cassé sur la jambe'
- b. I hit him on the leg
'Je l'ai frappé sur la jambe'

Fillmore montre que ces différences de distribution peuvent être expliquées si l'on pose deux ensembles de rôles distincts pour ces verbes et il montre que d'autres verbes suivent le même modèle :

Break-verbes : Agent, Instrument, Objet : *bend* : 'plier' 'courber', *fold* 'replier' 'plier' *shatter* 'briser' 'mettre en morceaux' *crack* 'fendre'

Hit-verbes : Agent, Instrument, Destination : *slap* 'claquer' *bump* 'heurter' *stroke* 'repasser' 'caresser'

Cette approche présente une série de problèmes. Premièrement, comme le signale Testelec, cette liste n'est pas complète et on peut douter qu'il soit même possible de donner une liste complète. Quel est le rôle du deuxième participant d'un verbe comme *appartenir* ? Le premier participant d'un verbe comme *regarder* est-il exactement le même que celui d'un verbe comme *voir* ? De même, certains distinguent le Patient, objet affecté, créé, détruit ou transformé et le Thème, objet déplacé en s'appuyant sur des différences (morpho-)syntaxiques. Mais le Patient est lui-même souvent divisé en Patient Effectué (créé) et Patient Affecté et d'autres distinctions plus fines ont encore été proposées. Le Bénéfactif n'est pas toujours

distingué du Destinataire. Certains auteurs distinguent deux rôles d'Instrument selon que l'Instrument est ce qui permet directement de réaliser l'action (un bâton pour casser qqch.) ou qu'il est un intermédiaire qui ne réalise pas directement l'action (la cuillère pour manger la soupe). En fait, une étude sémantique très précise du lexique devrait conduire à définir autant de configurations de rôles qu'il y a de verbes (ce que reconnaissent Dowty 1989 ou Van Valin & LaPolla 1995).

Deuxièmement, les listes de rôles sémantiques ne permettent pas de prévoir la réalisation morpho-syntaxique des arguments. Ainsi, on a pu signaler que certains rôles étaient trop généraux pour permettre des généralisations dans une langue ou entre langues. C'est la raison pour laquelle les linguistes ont été conduits à poser de plus en plus de rôles comme ceux de Patient Effectué et Patient Affecté que nous avons passé en revue. A l'inverse, cette approche ne permet pas d'expliquer par elle-même pourquoi certains rôles sont réalisés le plus souvent de façon identique dans la même langue et parfois de façon différente dans diverses langues. Ainsi, les linguistes ont depuis longtemps remarqué que dans les verbes de perception, le premier argument de *regarder* ou ses équivalents dans d'autres langues était régulièrement réalisé de la même façon qu'un Agent, alors qu'avec le verbe *voir*, on pouvait avoir une configuration d'arguments et une réalisation morpho-syntaxique de ces arguments très différentes de celles que l'on a dans une construction avec un Agent (par exemple configuration datif/nominatif). Une prise en compte de ces différences nous obligerait à poser des listes de rôles différentes d'une langue à l'autre pour des verbes plus ou moins de même signification ou alors devrait poser des procédures complexes du type transformations pour relier les rôles à leur réalisation. Nous ne voyons pas comment faire cela de façon convaincante.

De même, l'approche en terme de listes de rôles ne permet pas d'expliquer les différences de réalisation des rôles auprès d'un même verbe (cf. le problème bien connu des verbes *spray-load* en anglais ou de *charger* en français : charger qqchose sur qqchose ou charger qqchose de qqchose), à moins de poser une polysémie du lexème verbal sans essayer de relier les différentes significations ou de multiplier les rôles d'une manière *ad hoc*. Et elle ne permet pas non plus par ailleurs de prévoir quel rôle sera réalisé à quelle position. Ainsi, il est bien connu que, sans utilisation d'une diathèse particulière qui réorganise les arguments

(passif...), l'Agent d'un verbe, lorsque celui-ci en comporte un, sera réalisé comme premier argument du verbe, en fonction de sujet, du moins dans les langues où l'on peut dégager une telle notion. En l'absence d'un Agent, d'autres arguments peuvent être sujets, mais comme nous le verrons, cela se fait selon une hiérarchie de rôles dont l'établissement est d'ailleurs tout aussi problématique que la liste de rôles.

Enfin, dans cette approche, l'assignation de rôles pour un verbe particulier paraît arbitraire. Dans l'exemple de Fillmore ci-dessus, l'auteur nous donne une liste de rôles et postule que la différence de rôles explique correctement la différence entre des types de verbes mais, si on s'arrête à ce niveau, on n'a guère de moyens d'expliquer pourquoi tel ou tel type de verbes peut prendre telle ou telle configuration. Définir le sens d'un verbe par ses arguments nous semble un peu comme mettre la charrue devant les boeufs car, intuitivement, c'est plutôt le type de situation désignée par le verbe qui doit indiquer les rôles sémantiques de ses arguments et non pas le contraire. Sans quoi, rien ne nous permet d'expliquer pourquoi le premier argument de *voir* n'est pas un agent. De plus, les listes de rôles n'expliquent pas que l'on ait des restrictions sur le nombre de configurations de rôles possibles auprès d'un verbe et sur leur ordre. Ainsi, il est peu probable que l'on ait un verbe qui prennent pour rôles un instrument, un expérimenté et un bénéficiaire. Or cette restriction est loin d'être arbitraire.

Certains auteurs ont noté que le problème était que les rôles étaient considérés comme des primitifs indécomposables et qu'on n'avait ainsi guère de moyens de saisir les ressemblances entre certains rôles du point de vue de leur comportement et de leur réalisation. C'est un peu le même problème qui se pose si on considère le phonème comme l'unité ultime de l'analyse phonologique. Son découpage en traits a permis d'atteindre des généralisations beaucoup plus significatives dans la formulation de règles. L'hypothèse selon laquelle les rôles seraient indécomposables oblige aussi à admettre qu'à chaque argument ne peut correspondre qu'un seul rôle dans la mesure où ceux-ci sont discrets. Cela ne permet guère de différencier alors le premier argument du verbe *voir* et celui de *regarder*. Si les deux sont qualifiés d'Expérimenté, nous perdons de vue l'idée que, dans *regarder*, la vision n'est pas un processus spontané, mais le résultat d'un effort qui conduit à cette perception. Il semble donc que le premier argument de regarder soit plus "agentif" que celui de *voir*.

Cela a d'ailleurs conduit certains auteurs à découper les rôles en traits sémantiques sur le

modèle de la phonologie, ce qui devrait en permettre une analyse plus fine et moins arbitraire que par simple étiquetage. On pourrait ainsi poser que la différence entre l'argument de *regarder* et celui de *voir* est due à la différence d'un trait [+/-contrôle] ou quelque chose de semblable, toutes choses égales par ailleurs. Mais les approches qui décomposent les rôles en traits ne sont pas dénuées de défaut non plus. Elles nous donnent des informations très insuffisantes si elles ne sont pas liées à une décomposition sémantique précise du verbe, car elles ne permettent pas d'expliquer pourquoi tel ou tel verbe peut prendre tels ou tels rôles et, inversement, pourquoi certains rôles sont généralement associés à un certain type verbe. Ainsi, les listes de rôles, atomiques ou décomposés en traits, ne nous disent rien sur le fait que le rôle d'Agent a une relation particulière avec le rôle de Patient. Cette approche ne permet guère non plus de délimiter le nombre d'arguments possible si ce n'est par une simple postulation auprès de chaque entrée lexicale, comme le faisait déjà Tesnière, alors qu'on peut avoir l'impression que le nombre d'arguments accepté par un verbe n'est pas arbitraire, mais dépend en grande partie de la signification du verbe. Ce fait avait déjà été remarqué dans le cadre de l'Ecole Sémantique de Moscou avec la notion de valence sémantique du verbe que nous avons déjà évoquée plus haut (*cf.* Apresjan 1974).

Une autre solution proposée pour capturer les similitudes de réalisations de différents rôles est de poser l'existence de proto-rôles qui sont des groupements de différents rôles appartenant à différentes classes de relations prédicato-argumentales. Dans ce type d'approches, on reconnaît donc au moins deux niveaux : un premier niveau comportant un large inventaire de rôles entrant dans des configurations particulières, dépendant de chaque verbe particulier, et un groupement plus resserré, limité en général à deux proto-rôles qui "chapeautent" chacun plusieurs de ces rôles particuliers. Les proto-rôles sont supposés être utiles pour la grammaire, car ils permettent de prévoir des similitudes de comportement et de réalisation syntaxique entre différents rôles. L'une des premières approches de ce type a été proposée par Dixon (1994) qui distingue deux rôles appelés A et O qu'il utilise pour étudier la distribution des constructions ergatives et accusatives en comparant la réalisation de ces rôles avec des verbes transitifs et avec des verbes intransitifs. Une approche du même type est développée dans Kibrik (2002 (1992)).

Mais c'est à Dowty (1990) que revient le mérite d'avoir développé une théorie cohérente des proto-rôles pour étudier les différences de réalisation des rôles au delà des quelques classes prototypiques de verbes qui étaient habituellement donnés comme exemple par les linguistes et à les mettre en relation avec les rôles particuliers. L'approche de Dowty fait partie des approches qui utilisent une version non atomiste des rôles. Chaque rôle est défini par un ensemble de propriétés qui ne sont pas nécessaires ni suffisantes, mais seulement prototypiques. Autrement dit, telle ou telle propriété peut être absente pour un des arguments mais, s'il possède plus de propriétés typiques qu'un autre argument, alors c'est lui qui sera associé au rôle dont il possède les propriétés typiques. Voici les rôles dégagés par Dowty et les propriétés qu'ils dégagent.

Propriétés prototypiques de l'Agent :

- a. volitional involvement in the event or state
- b. sentience (and/or perception)
- c. causing an event or change of state in another participant
- d. movement (relative to the position of another participant)
- e. exists independently of the event named by the verb

Propriétés prototypiques du Patient

- a. undergoes a change of state
- b. incremental theme
- c. causally affected by another participant
- d. stationary relative to movement of another participant
- (e. does not exist independently of the event, or not at all)

Dowty en tire la conséquence suivante :

"In predicates with grammatical subject and object, the argument for which the predicates entails the greatest number of proto-Agent properties will be lexicalized as the subject of the predicate, the argument having the greatest number of proto-Patient entailments will be lexicalized as the direct object."

Il reconnaît également une propriété importante qui n'était pas reconnue dans les premiers modèles de rôles sémantiques et qui est toujours rejetée par les courants générativistes récents :

"Non discreteness : proto-roles obviously neither exhaustively classify arguments (some arguments have neither role) nor uniquely (some arguments may share the same role) nor discretely (some arguments could qualify partially but equally for both proto-roles).

Quelques années plus tard, Van Valin (Van Valin & LaPolla 1997) développe un autre modèle similaire, mais plus élaboré dans le cadre de la Grammaire des Rôles et de la Référence. À la différence de Dowty pour lequel les rôles sont identifiés directement par la confrontation avec des ensembles de propriétés prototypiques, Van Valin reconnaît un niveau de rôles spécifiques à chaque lexème, par ex. Percepteur et Percept et un niveau de proto-rôles plus généraux et plus pertinents au niveau des généralisations grammaticales ainsi que des principes pour associer les rôles spécifiques aux proto-rôles. Ces deux modèles présentent un certain nombre d'avantages par rapport à l'approche en termes de listes, en présentant une approche moins rigide qui admet que certains rôles peuvent avoir plus ou moins les propriétés d'Agent ou de Patient, que certains rôles peuvent avoir les propriétés des deux proto-rôles. Mais si elle n'est pas complétée par une théorie du lexique verbal et des rapports entre la sémantique du verbe et le choix des rôles⁵, elle se prête aux mêmes critiques que l'approche par liste, notamment elle ne permet guère d'expliquer la façon dont les arguments munis d'un rôle particulier sont choisis par le verbe ni pourquoi on ne trouve pas dans les langues n'importe quelle configuration de rôles. Ainsi, dans l'approche de Dowty, les propriétés prototypiques sont déterminées séparément pour chaque proto-rôle, ce qui ne permet pas de prévoir quels faisceaux de propriétés pour chaque rôle sont compatibles avec quel autre faisceau de propriété pour l'autre rôle, de même que l'approche classique ne permettait pas d'expliquer la co-occurrence habituelle d'un Agent et d'un Patient. Un autre aspect

5 C'est d'ailleurs un aspect dont est conscient Dowty qui n'exclut pas d'associer son approche à une approche en terme de sémantique verbale. Van Valin, lui a développé une approche explicite en terme de décomposition lexicale du verbe dont nous parlerons plus loin.

problématique est que les propriétés typiques ne sont guère hiérarchisées dans le modèle de Dowty, ce qui fait qu'elles ont le même poids à l'égard de l'assignation du proto-rôle. Cela ne permet pas alors d'expliquer le choix lorsqu'un argument a des propriétés des deux rôles. C'est par exemple ce qui peut se passer lorsque un sujet est une Force (Effecteur chez Van Valin) qui ne possède pas les deux premières propriétés typiques (implication volontaire, conscience et/ou perception). Le modèle ne donne pas d'indication précise pour calculer le nombre de propriétés nécessaires et leur poids respectif dans le choix du sujet et de l'objet.

Il nous faut dire un mot également des hiérarchies de rôles. Certains auteurs ont proposé des hiérarchies de rôles qui permettent de prévoir le choix du sujet et, chez certains auteurs, également de l'objet voire de l'objet indirect (appelé aussi oblique). L'approche hiérarchique est à peu près aussi problématique que les autres approches des rôles. Elle donne l'impression de capter une intuition utile, mais les hiérarchies pèchent par leur hétérogénéité pour les mêmes raisons que nous avons déjà citées : les hiérarchies seront plus ou moins développées selon le nombre de rôles que l'on reconnaît. D'autre part, elles vont être différentes selon le nombre de propriétés syntaxiques que l'on prétend expliquer avec leur aide (passivation, réflexivisation, contrôle du sujet sous-entendu d'un complément à l'infinitif régi etc.). Néanmoins, surtout dans les approches fonctionnalistes et typologiques, les théories actuelles font rarement l'économie des hiérarchies de rôles. Voici quelques unes de ces hiérarchies :

Fillmore 1968 : Agt>Instr>Obj

Jackendoff 1990 : Agt>Destination/Source/Localisation>Thème

Larson 1988 : Agt>Thème>Destination>Oblique

Van Valin 1990 : Agt>Effecteur>Exp>Loc>Thème>Patient

Nous n'avons donné ici qu'un petit nombre des hiérarchies qui ont été proposées. Ces hiérarchies sont très difficiles à manier d'autant plus qu'elles sont sensibles à différents facteurs qui peuvent être spécifiques à une construction particulière (organisation informative ou division actuelle, diathèses, augmentation de valence (causativisation) etc.). Sans méconnaître l'importance en typologie de ces hiérarchies (et une grande partie des résultats en typologie ont été présentés sous forme de hiérarchies permettant de capter des universaux implicatifs), nous utiliserons ici ces hiérarchies avec prudence, considérant qu'il n'existe pas encore de hiérarchie satisfaisante et que, probablement, les choses sont plus complexes et

supposent, dans l'idéal, l'utilisation de plusieurs hiérarchies complémentaires interagissant de façon complexe pour prendre en compte plusieurs dimensions.

Toutes les approches utilisant des rôles sémantiques présentent des problèmes difficiles à résoudre : elles n'arrivent pas à prévoir correctement le rapport entre les rôles et les fonctions syntaxiques ni l'appariement de certains rôles avec certains verbes.

Pour illustrer notre critique, revenons aux verbes de perception. Nous voyons difficilement comment des rôles sémantiques classiques permettraient de capter les différences entre *smotret'* et *videt'*. Des rôles atomiques, comme nous l'avons dit, ne permettraient pas de les différencier ces deux verbes, car on serait obligé soit de postuler que *smotret'* a pour premier argument un Agent tandis que *videt'* a un Expérient et alors on ne pourrait plus capter leur lien sémantique incontestable ; soit, au contraire, on les réunit sous l'étiquette d'Expérient et alors on ne peut plus guère les différencier et expliquer des différences de comportement syntaxique. Une approche en termes de rôles multiples permettrait de mieux capter cette différence en reconnaissant par exemple que le premier argument de *smotret'* est à la fois Expérient+Agent. Mais comme nous le verrons le verbe *smotret'* n'est pas un verbe agentif typique, pas du même type en tout cas que *rezat'* 'couper' ou *stroit'* 'construire'. D'autre part, le lien entre les arguments n'est pas explicité et, si l'on a l'impression qu'il y a une différence entre le premier actant de *smotret'* et *videt'* avec une plus grande agentivité du côté de *smotret'*, il est plus difficile de voir un changement net entre le deuxième argument de ces verbes. Or, il paraîtrait logique qu'un agent soit associé à un Patient de quelque sorte dans un verbe qui présente une structure transitive. Cependant, le deuxième argument de *smotret'* peut difficilement être considéré comme un Patient et, si l'on prenait cette décision, alors se poserait de nouveau la question de savoir pourquoi on devrait le différencier du deuxième argument de *videt'* qui est considéré généralement comme porteur du rôle Stimulus. Même un cumul des deux rôles Stimulus+Patient ne nous sauve guère, car du point de vue syntaxique on va retrouver les mêmes restrictions pour ces deux types de verbes, notamment la difficulté à utiliser ces verbes dans une constructions passive, avec ce paradoxe même que la forme de participe passé passif de *uvidet'* : *uviden* (14 exemples dans le Corpus National de la langue russe) est beaucoup plus courante que celle de *posmotret'* : *?posmotren*, qui en fait ne se rencontre jamais dans les corpus et semble donc faire l'objet d'un blocage.

Cela ne peut pas être le fruit du hasard ou d'une simple lacune de la morphologie. Nous essaierons par la suite d'expliquer ces différences.

Les proto-rôles nous donnent des résultats plus fins, mais nous considérons qu'elle présente deux défauts déjà signalés :

- ils ne permettent pas de mettre en relation les deux rôles argumentaux de façon précise en passant outre la signification verbale

- d'autre part, nous considérons que le choix des arguments est étroitement lié, à travers la signification du verbe, au type aspectuel, ce sur quoi nous reviendrons plus tard. Les proto-rôles ne permettent pas de capter correctement ce lien avec la signification aspectuelle, même si certains traits peuvent être mis en relation avec des traits aspectuels.

1.2.1.4 La décomposition lexicale du prédicat et l'interface lexic-syntaxe

Certains auteurs ont proposé de renoncer aux rôles et de remplacer l'approche en termes de rôles par une décomposition du lexème verbal qui est censée fournir directement les rôles à partir de la signification verbale. Mais cette approche n'explique en général pas directement le choix de la fonction syntaxique et encore moins du marquage morphologique, d'autant plus qu'elles ont été développées de façon très intensive tout particulièrement dans le modèle générativiste et que ce modèle ne reconnaît pas de signification propre aux constructions morphosyntaxiques. Elles doivent donc être complétées par une interface entre le lexique et la morpho-syntaxe.

Toutes ces conceptions ont été développées sur la base de l'anglais où il existe une forme de phrase relativement canonique avec un sujet aux propriétés bien identifiées ayant plus ou moins toujours la même réalisation morphosyntaxique. On a par ailleurs fait le plus souvent abstraction de toute une série de constructions non canoniques en anglais et dans d'autres langues qui présentent une plus grande variété de réalisations morphosyntaxiques. Ainsi, beaucoup de ces théories, dont la théorie initiale des rôles de Fillmore, ignoraient complètement le marquage morphologique des cas sur les éléments nominaux, tandis que d'autres considéraient la morphologie comme un simple réflexe de configurations syntaxiques en

structure profonde. Cela pose des problèmes évidents pour ceux qui travaillent sur des langues à morphologie riche comme le russe présentant plus de cas de marquage non canonique des arguments.

Une des alternatives proposées à partir des années 70-80 pour obvier ce fossé entre lexique et (morpho-)syntaxe consiste à construire une théorie de la corrélation (*linking*) qui permet de conserver une autonomie des structures morphosyntaxiques en ne reliant la réalisation morphosyntaxique que de façon indirecte avec la représentation sémantique. Vu le nombre de conceptions existant à l'heure actuelle, il ne nous sera possible d'en aborder qu'un petit nombre. Nous parlerons d'abord des théories de décomposition lexicale, puis nous aborderons la question de la corrélation ou interface lexique-syntaxe.

1.2.1.4.1 La décomposition lexicale

De plus en plus dans la linguistique actuelle, les auteurs se sont doté d'un système plus ou moins élaboré de décomposition lexicale, particulièrement des lexèmes prédicatifs et surtout des verbes, afin de trouver des généralisations sur les rôles sémantiques et leur appariement auprès de certaines classes de verbes. Ces propositions tentent de pallier les défauts relevés dans les approches en termes de rôles. Si, dans les années 70, certains auteurs avaient tendance à se servir des rôles pour décrire le sens d'un verbe, aujourd'hui, on a plutôt tendance à considérer que c'est le verbe qui porte dans sa signification des éléments qui sont responsables de son comportement syntaxique au point que certains auteurs (Jackendoff 1990 notamment) considèrent les rôles comme un épi-phénomène qui se déduit de la configuration fournie par le lexique. Comme nous l'avons déjà signalé, la grammaire générative elle-même a développé une version qui découpe le groupe verbal en plusieurs niveaux dont chacun est capable de prendre des arguments et qui sont censés aussi rendre compte de l'ordre d'apparition des constituants et de certains adjoints à valeur aspectuelle (adverbes de fréquence par ex.). Au départ, les différents niveaux posés par les auteurs sont interprétés essentiellement comme syntaxiques (notamment dans les travaux de Hale et Keyser (2002) ou chez Larson 1989), mais de plus en plus des auteurs essaient de montrer que derrière ces

niveaux syntaxiques se cachent un fondement sémantique. Il existe aujourd'hui plusieurs systèmes de décomposition du verbe qui essaient d'expliquer directement le rôle des arguments par leur place dans la décomposition lexicale. Nous allons passer en revue certaines de ces tentatives.

Dès les années soixante-dix, dans la linguistique russe, Mel'čuk, Apresjan et les représentants de l'école Sens↔Texte proposent de décrire le sens des lexèmes sous forme de paraphrases dans lesquelles des lettres X, Y et Z représentent des variables d'arguments. Un exemple bien connu est celui du verbe *dogonjat'*

X dogonjaet Y : X i Y peremeščajutsja v odnom napravlenii, pričëm X naxoditsja vpered i Y-a i rasstojanie mežd'u X-om i Y-om umen'shaetsja ('X rattrape y : X et Y se déplacent dans la même direction, par ailleurs, x se trouve devant Y et la distance entre X et Y se réduit')

La glose ne doit pas contenir plus de variables qu'il n'y a d'arguments ("participants") sémantiques. Il faut signaler que cette glose est bien destinée à rendre compte des actants sémantiques, dans la mesure où les auteurs glosent en fait tous les éléments de la situation. Cela conduit donc à prendre en compte des participants qui ne sont pas obligatoirement réalisés. Ainsi, dans l'analyse du verbe *prodavat'* 'vendre', la glose donnera comme variable d'argument quelque chose du type : pour la somme Z. Or, on peut tout à fait dire sans anomalie grammaticale : *on prodal svoj dom* 'il a vendu sans maison'

Dans cet exemple, ni le participant avec le rôle de destinataire ni le participant 'somme d'argent' ne sont réalisés. Dans ce système, il est donc nécessaire de mentionner séparément quels arguments peuvent être omis et lesquels sont indispensables pour que la structure soit acceptable. C'est ce qui a poussé les auteurs à postuler une autre valence, syntaxique celle-ci, sans qu'il soit d'ailleurs toujours clair de savoir comment la valence syntaxique est liée à la valence sémantique, car les deux niveaux sont conservés bien distincts.

Ces auteurs formulent une exigence très forte à l'égard des gloses, à savoir qu'elles puissent remplacer le lexème glosé dans tous les contextes pour une même acception du lexème. Ils sont aussi d'accord sur le fait que, pour éviter les cercles vicieux dans les gloses, celles-ci doivent utiliser un sous-ensemble des langues naturelles constitué de primitifs sémantiques, c'est-à-dire de lexèmes exprimant des significations élémentaires (indécomposables), traduisibles et donc verbalisables dans toutes les langues et nécessaires

pour la glose d'un grand nombre de significations. Mais le modèle Sens↔Texte et l'École Sémantique de Moscou, en cela héritiers du structuralisme, ont tendance à traiter séparément chaque signification d'un mot polysémique, d'où l'utilisation particulière du terme de lexème pour désigner un mot polysémique pris dans une de ses significations particulières. Cela permet de se débarrasser du problème de la polysémie mais ne permet pas de retrouver l'unité du mot. Par ailleurs, ces courants théoriques se sont effectivement occupés de polysémie, dès l'ouvrage fondateur d'Apresjan (1974) qui, bien qu'il traitât plutôt de synonymie a lancé des pistes pour l'étude de la polysémie, mais un aspect qui a été délaissé, c'est la mise en relation de la polysémie avec les différences de schémas (morpho-)syntaxiques. On relève par ailleurs les mêmes lacunes dans le modèle de Wierzbicka.

Dans la lexicologie explicative et combinatoire de Mel'čuk et ses collaborateurs, un système de fonctions lexicales a été introduit pour rendre compte aussi de la combinatoire, notamment des aspects de la combinatoire d'un lexème qui correspondent à de grandes rubriques de sens régulièrement verbalisées, mais réalisées par une grande variété de moyens idiosyncrasiques, dépendant du lexème auprès duquel ces fonctions sont réalisées; l'exemple le plus souvent donné est celui de la fonction Magn qui exprime le haut degré de manifestation d'une propriété, action etc. Ex. : Magn (applaudissements)= fournis signifie que le haut degré est exprimé conventionnellement auprès du lexème *applaudissements* par l'adjectif *fournis*. Avec d'autres lexèmes cependant, d'autres collocations seront utilisées pour exprimer la même signification. Aujourd'hui, près de 70 fonctions sont reconnus dans le modèle (cf. Mel'čuk, Clas & Polguère 1995). Dans ce modèle, les significations des lexèmes sont glosés comme chez Apresjan et Wierzbicka au moyen de primitifs sémantiques pris aux langues naturelles, même si ces auteurs ont parfois admis l'introduction de lexèmes n'existant pas en russe comme *kauzirovat'*. Il n'est cependant pas exclu d'utiliser également l'appareil fourni par les fonctions lexicales afin de capter des significations générales pouvant rentrer dans la signification d'un lexème. Aucun de ces systèmes de description cependant ne dépasse véritablement la simple postulation pour la question de la corrélation entre la décomposition sémantique, les rôles et la réalisation morphosyntaxique des arguments. D'autre part, la plupart des auteurs utilisent malgré tout des rôles comme dans la grammaire de Fillmore et n'essaient pas de déduire systématiquement les rôles des arguments d'un rapport avec les sous-

parties de la décomposition lexicale. On retombe donc sur tous les problèmes déjà cités pour les rôles : problème d'étiquetage, problème de l'étendue de la liste, question de la mise en rapport des rôles avec le sens du verbe etc.

Levin & Rappaport Hovav (2005) proposent un autre système de décomposition. Elles utilisent également un certain nombre de verbes primitifs, mais uniquement pour la décomposition de la partie structurelle de la signification, celle qui est censée être responsable du choix des arguments et donc des propriétés grammaticales de la phrase ; ces prédicats primitifs sont appelés "*lexical semantic templates*". La partie idiosyncrasique du verbe qui sert à distinguer le verbe du point de vue lexical d'autres verbes est considérée comme une constante et n'est pas glosée. Elle est cependant représentée par des variables distribuées en un petit nombre de types et qui doivent être instanciés par une constante lexicale représentant le sens lexical idiosyncrasique en question. Ainsi, cela permet aux auteurs de capter les aspects identiques des différents verbes. Par exemple, pour les verbes de changement d'état, elles proposent :

[[x ACT] CAUSE [BECOME[y < *MELT* >].

Les auteurs distinguent (1998 : 108) les schémas lexicaux sémantiques (*lexical semantic templates*) suivants :

- a. [x ACT < manner >] (activité)
- b. [x < *STATE* >] (état)
- c. [BECOME[x < *STATE* >] (achèvement)
- d [x ACT < manner >] CAUSE [BECOME[x < *STATE* >]] (accomplissement contrôlé)
- e. [x CAUSE [BECOME[y < *STATE* >]]] (accomplissement non contrôlé)

Les schémas sont en nombre fini au contraire des constantes, mais les auteurs proposent que les constantes puissent être associés à un ensemble fixe de types tels que état, chose, manière, place etc. Les types sont ensuite associés aux schémas lexicaux par des règles de réalisation canonique du type

a manner → [x ACT < manner >]

b instrument → [x ACT < instrument >] etc.

Exemple :

a. x ACT < manner : jog ('faire du jogging')/ run ('courir')/whistle ('siffler') >

b. x ACT < instrument : brush ('brosser')/hammer ('marteler')/saw ('scier) >

Les rôles sont directement déduits de la configuration, ainsi, l'argument de ACT est un Agent.

Certains auteurs comme Jackendoff (1990) signalent que la décomposition est en accord avec les hiérarchies de rôles proposées par les typologues ; celles-ci reflètent l'ordre de composition des arguments avec les prédicats. D'autres systèmes plus sophistiqués ont été proposés dans la littérature, notamment générativiste⁶.

Van Valin (2005), dans le cadre de la Grammaire des Rôles et de la Référence, un modèle fonctionnaliste, développe une approche assez similaire en reliant les types d'arguments avec le type aspectuel. Les verbes sont divisés selon leur mode d'action (ou Aktionsart) ou type aspectuel. Ces types sont inspirés des célèbres travaux de Vendler (1967) mais Van Valin ajoute aux quatre types basiques (état, activité, accomplissement et achèvement) un type Causatif qui se combine avec chacun des types basiques :

The tiger scares Ron (Etat Causatif)

John popped the balloon (Achèvement causatif)

The heat melted the ice (Accomplissement Causatif)

The girl bounced the ball around the room (Activité Causative)

ainsi que les types Sémelfactif et Accomplissement actif.

Dans ce tableau 1 nous montrons les différents états de choses basiques tels qui sont définis chez Van Valin au moyen de traits aspectuels.

Aktionsart	Paramètres définitoires	Exemples
Etat	[+statique] [-dynamique][- télique] [- ponctuel]	know, have, be sick, love
Activité	[-statique] [+dynamique][- télique] [- ponctuel]	march, walk, roll, think, eat
Achèvement	[-statique] [-dynamique][+ télique] [+ponctuel]	pop, explode, shatter
Sémelfactif	[-statique] [+/-dynamique][- télique] [+ponctuel]	flash, cough, tap, glimpse
Accomplissement	[-statique] [-dynamique] [+ télique] [- ponctuel]	melt, freeze, dry

⁶ Cf., entre autres, Moreno Cabrera,(2003) Wechsler (1995), Mateu (1997) Ramchand (1997), et, en russe, la bonne synthèse de Ljutikova & Tatevosov (2006).

Aktionsart	Paramètres définitoires	Exemples
Accomplissement Actif	[+statique] [+dynamique][+ télique] [-ponctuel]	march to the park, ate the fish

Tableau 1 : types aspectuels dans la Grammaire des Rôles et de la Référence

Van Valin propose un système de décomposition lexicale qui associe à chaque verbe une structure logique composée de prédicats et de variables. Les prédicats sont écrits en gras et sont suivis d'une apostrophe. Ils sont censés faire partie du métalangage sémantique et être indépendants des langues. Les variables écrites entre parenthèses représentent les arguments comme en logique.

shatter'(x)

Ainsi, dans cet exemple *shatter* est considéré comme un prédicat primitif à une place tandis que la variable (x) représente n'importe quel mot pouvant occuper cette place. Les prédicats de perception "inactive" à deux places sont considérés comme primitifs et sont représentés ainsi

hear'(x)

Les verbes d'activités sont représentés avec le prédicat do'.

do'(x,[walk'(x)])

Ainsi chaque verbe se voit associé par sa décomposition lexicale à un type aspectuel. Voici le tableau global des classes de verbes et des structures logiques qui leur sont associées :

Classe de verbes (d'Aktionsart)	Structure logique
Etat	predicate'(x) ou (x, y)
Activité	do'(x,[predicate'(x) ou (x,y)])
Achèvement	INGR predicate'(x) ou (x,y) ou INGR do' (x, [predicate'(x) ou (x,y)])
Sémelfactif	SEML predicate'(x) ou (x,y)
Accomplissement	BECOME predicate'(x) ou (x,y) ou BECOME do'(x,[predicate'(x) ou (x,y)])
Accomplissement Actif	do'(x,[predicate'(x,(y))]) & INGR [predicate'(z, x) ou (y)]
Causatif	α CAUSE β où α et β sont des structures logiques de n'importe quel type.

Tableau 2 : Décomposition lexicale et types aspectuels dans la Grammaire des Rôles et de la Référence

Les rôles sémantiques sont dérivées chez Van Valin de la place des arguments dans la structure logique et n'ont donc pas de statut indépendant. Dans les verbes à deux arguments, c'est la place qui indique si l'argument est le premier (x) ou le second argument (y) du prédicat. Ainsi, le Possesseur est le premier argument d'un prédicat de possession., le Percepteur est le premier argument d'un verbe de perception statique. Le nom de ces rôles est purement mnémotechnique, car chaque verbe à sa propre configuration de rôles particuliers qui est donnée par la décomposition. Van Valin prend également en compte la notion de proto-Rôles qu'il relie aux hiérarchies d'arguments avec à une extrémité de la hiérarchie l'Agent (instigateur volontaire de l'action) et le Patient (non instigateur, argument le plus affecté) à l'autre bout de la chaîne. Il y a deux Proto-Rôles qui seront assignés comme chez Dowty aux arguments selon leurs propriétés sémantiques déduites de la décomposition. Ces proto-rôles subsume les rôles particuliers liés à chaque verbe précis.

Il apparaît donc qu'une décomposition lexicale précise, complétée par une hiérarchie de rôles, doit permettre d'expliquer du point de vue sémantique la présence de tel ou tel type de rôle auprès de tel ou tel verbe et également ses chances d'être verbalisé comme premier ou second argument.

Cependant, ce type de décomposition n'explique pas tout. Si effectivement l'assignation de rôles suit en général la (ou plutôt une) hiérarchie de rôles, les langues disposent de moyens parfois sophistiqués pour organiser de façon différente les arguments. Ces moyens sont réunis sous le nom de diathèse. La diathèse permet soit de changer les arguments de place sans changer leur signification par rapport au verbe ni modifier la signification du verbe, soit de modifier le nombre des arguments (réduction ou augmentation de valence), soit de réorganiser les rôles en modifiant leur sémantique. Van Valin en est d'ailleurs tout à fait conscient et développe parallèlement une conception de la diathèse sans transformations que nous n'aborderons pas ici. Dans notre traitement des verbes de perception que nous proposons, nous serons assez proches des conceptions présentées ici.

1.2.1.4.2 Les théories de corrélation et l'interface lexique-syntaxe

Nous avons déjà vu que de nombreuses théories en termes de matrices de rôles ou de décomposition lexicale supposent une certaine autonomie de la syntaxe (et de la morphologie) par rapport à la sémantique. Par conséquent, dans ces approches, il n'y a pas de sens à se demander quelle est la signification d'un cas, car cette signification n'est calculée de façon indirecte. Elle doit être médiatisée en effet par un module de règles de corrélation qui permettent de mettre en correspondance (*map*) la sémantique et la morphosyntaxe. Il existe plusieurs théories de ce type et nous n'allons pas les étudier en détail ici. Pour donner un exemple, nous parlerons de la théorie de Kiparsky. Kiparsky utilise la notion d'abstraction-lambda issue de la logique pour extraire dans une configuration de rôles donnés par la décomposition lexicale ceux qui devront être réalisés dans la structure morphosyntaxique. Cela permet de donner un traitement économique de différentes constructions à réduction de valence, c'est-à-dire dans lesquels certains éléments de la valence ne sont pas réalisés au niveau morphosyntaxique, que ce soit suite à l'adjonction d'un marqueur auprès du verbe ou sans marqueur. Ainsi, sur l'exemple de *show*, dans la construction active où tous les arguments sont réalisés, on a :

$$\lambda x \lambda y \lambda z [x \text{CAUSE} [CAN [y \text{SEE} z]]]$$

illustré par :

Mary shows the house to John

tandis que dans la construction moyenne, qui n'a pas de marqueur en anglais, on aura le schéma suivant :

$$\lambda z [x \text{CAUSE} [CAN [y \text{SEE} z]]]$$

Elle permet ainsi de rendre compte de constructions où les arguments réalisés sont plus nombreux que les rôles sémantiques déductibles de la décomposition sémantique.

Bien d'autres algorithmes de correspondance ont été proposés par différents auteurs, y compris par un fonctionnaliste comme Van Valin qui, à la différence d'autres fonctionnalistes, considère qu'il faut conserver un niveau syntaxique plus ou moins distinct de la sémantique et développe donc un système complexe de mise en correspondance entre les deux niveaux. Beaucoup d'auteurs proposent notamment des principes généraux qui doivent être respectés lors de la mise en correspondance, notamment le principe selon lequel des arguments ayant le même rôle auprès d'un verbe doivent recevoir la même réalisation. Plusieurs auteurs

considèrent que la réalisation morpho-syntaxique des arguments doit suivre une des hiérarchies d'arguments proposés.

Le problème de ce type de traitement pour nous, c'est qu'il pose l'existence d'un niveau syntaxique distinct qui ensuite est ajusté d'une manière ou d'une autre à la sémantique du prédicat qui donne sa structure globale à la phrase. Cette approche, même si elle est tout à fait défendable, nous semble poser une distinction superflue entre différents niveaux de structuration. Sans vouloir dire que tout en syntaxe est forcément porteur de sens, nous pensons cependant que les constructions morphosyntaxiques sont généralement associées elles-mêmes conventionnellement à des significations et qu'elles constituent un niveau au moins aussi important du point de vue sémiotique (appariement expression/contenu) que le niveau lexical. C'est ce que nous allons voir dans la section suivante.

1.2.2 La notion de construction

1.2.2.1 Qu'est-ce qu'une construction ?

Nous allons maintenant aborder un autre type de concept, développé depuis la fin des années quatre-vingts par un certain nombre d'auteurs comme une alternative au traitement projectionniste de la syntaxe qui suppose que la structure syntaxique de la phrase est donnée par le verbe. Le courant que nous allons présenter est appelé Grammaire de Constructions et est considéré comme un des courants de la grammaire cognitive. L'idée des Grammaires de Constructions est née dans des travaux portant sur les expressions idiomatiques. Fillmore, Kay & O'Connor dans un article célèbre ont montré que plusieurs de ces expressions étaient mieux traitées en termes de constructions globales associées directement à certains types de significations que dans les termes des grammaires de "mots et règles" (words and rules) comme on en est venu à appeler parfois les grammaires non constructionnelles. L'idée suivante, extrêmement féconde, a été d'étendre la notion de construction à toute la grammaire en montrant que même les expressions qui se prêtaient mieux à un traitement en termes de mots et de règles de combinaison pouvaient être refondues dans un modèle de constructions, plus adéquat pour traiter certaines questions. Nous donnons tout d'abord la définition d'une

construction, donnée par Fillmore, considéré comme l'un des fondateurs de la Grammaire de Constructions.

By grammatical construction we mean any syntactic pattern which is assigned one or more conventional functions in a language, together with whatever is linguistically conventionalized about its contribution to the meaning or the use of structures containing it. (Fillmore 1988: 36)

Une construction est donc considérée comme un appariement forme-sens, par ailleurs fonctionnant à différents niveaux puisque le mot morphologiquement formé ou le syntagme peuvent être considérés comme des constructions, tout comme la phrase. Au départ donc, la notion de construction servait essentiellement à traiter les constructions non compositionnelles ou idiomatiques qui ne se prêtaient pas directement à une analyse en termes projectionnistes du type *kick the bucket* 'casser sa pipe' (litt. donner un coup de pied dans le seau), l'exemple emblématique en anglais qui ne permet pas de transformation passive du type *the bucket is kicked*, à moins que l'on perde le caractère idiomatique de la construction. L'idée est que cette phrase constitue une construction répondant un schéma plus général (la phrase transitive) mais dont les mots, pris isolément, ne contribuent pas directement au sens de l'expression globale. Une phrase est donc mémorisée globalement dans le cerveau du locuteur (pour plus de précisions, voir Croft & Cruse 2004, ch. 9 et 10, Evans & Green 2006 ch. 19 et 20).

Très vite, les constructions en sont venues à englober tous les aspects de la structure de la langue depuis la morphologie jusqu'à la phrase complexe. L'idée essentielle est qu'il existe un niveau de structure signifiant constitué par des structures syntaxiques qui ne dépend pas forcément du verbe ou même plus généralement des mots qui constituent l'expression. Dans cette approche, des significations sont mises en relation directement avec les structures syntaxiques à l'opposé de ce qui se fait dans le grammaire générative où l'on est obligé de poser des algorithmes pour relier des structures syntaxiques non signifiantes à la structure donnée par le lexique. Dans l'approche constructionnelle, le lexique a une importance moins grande, mais il ne disparaît pour autant. Il est chargé de fournir un noyau de signification qui doit être compatible avec certains types de constructions. Plutôt donc qu'une projection du

lexique sur des structures syntaxiques qui doivent être compatibles avec les exigences du lexique, c'est le lexique qui doit être compatible et du point de vue sémantique cette fois-ci avec des constructions elles-mêmes porteuses de sens. Par ailleurs, les constructions elles-même peuvent être considérées à différents niveaux d'abstraction ou, en termes cognitivistes, de schématisation. Cela permet de distinguer des constructions avec du matériel hautement spécifique telles que les constructions idiomatiques que nous avons évoquées plus haut qui ne seront interprétables qu'au niveau spécifique, moins abstrait des constructions représentant des schémas réguliers. Chaque construction peut ainsi être ramenée à un schéma, mais les constructions purement compositionnelles sont réductibles à leurs schémas, tandis que les constructions idiomatiques doivent être traitées à un niveau de "granularité" plus spécifique.

L'intérêt de la notion est qu'elle permet notamment de traiter du phénomène des alternances de réalisation argumentale notées auprès de certains verbes. Tant que le phénomène était lié à un petit nombre de verbes du type *spray-load* :

- (3) a. He loads hay on the cart
'il charge le foin sur la charrette'
b. he loads the cart with hay
'il charge la charrette de foin'

cela ne mettait pas particulièrement en danger les théories projectionnistes, mais on s'est rendu compte que, particulièrement dans une langue comme l'anglais, ce types d'alternances de structures était quasiment la règle et non pas l'exception. Des exemples tels que :

- (4) Kim whistled 'Kim a sifflé'
Kim whistled at the dog 'Kim a sifflé pour appeler le chien'
Kim whistled a tune 'Kim a sifflé un air'
Kim whistled a warning 'Kim a sifflé pour avertir'
Kim whistled me a warning 'Kim a sifflé pour m'avertir'
Kim whistled her appreciation 'Kim a sifflé pour marqué son appréciation' etc.

sont omniprésents en anglais. Une approche purement projectionniste nous oblige à poser autant de significations qu'il y a de structures possibles pour un verbe et donc à adopter une approche polysémique pour le verbe. Or, sans vouloir évidemment minimiser le rôle de la

polysémie dans la langue (nous y reviendrons au chapitre suivant), il semble que, dans un grand nombre de cas, il soit contre-intuitif de poser une polysémie du verbe. La notion de construction permet de donner un traitement unifié à un grand nombre d'exemples comme celui que nous venons de citer en associant au verbe un noyau de sens et en reportant le poids de la variation sur la construction syntaxique, porteuse d'une signification propre.

Il n'est pas exclu par ailleurs que ce soient les constructions elles-mêmes qui soient polysémiques dans un certain nombre de cas. Si l'on reconnaît l'existence à un haut niveau de schématisation d'une construction transitive à laquelle on choisit de reconnaître un apport significatif, il nous faudra reconnaître que cette construction est hautement polysémique car, intuitivement, nous n'avons pas le même rapport sémantique dans :

- (5) a. On videl Mašu na ulice
' il a vu Maša dans la rue'
- b. On izbil Mašu na ulice
' il a tabassé Maša dans la rue'

Si on se tient à un très haut niveau de schématisation, on risque bien d'avoir un fantôme de signification qui sera modulé dans chaque cas par le verbe concret, ce qui reviendrait à un traitement projectionniste. Malgré tout, il faut noter des tentatives très intéressantes telles que celle de Goldberg (1996) pour traiter la polysémie de constructions telles que la construction ditransitive en anglais. Mais le fait que l'exemple de la construction ditransitive peuple les travaux d'introduction à la grammaire de constructions montre que, comme c'est souvent le cas, il y a certains exemples qui se prêtent bien à un certain type de traitement tandis que d'autres sont moins adaptés. Il semble que les constructions transitives soient beaucoup plus difficiles à traiter de façon unifiée que comme on le fait pour les constructions ditransitives.

Une solution possible est d'adopter un traitement du type de celui proposé par Croft (2001) dans son modèle de Grammaire de Constructions Radicale qui consiste à dire que chaque langue possède un niveau propre de constructions en assez grand nombre et qui sont beaucoup plus spécifiques que celles posées par les grammaires de constructions classiques. Ainsi, en gros, les constructions sont spécifiques à un verbe ou un groupe de verbes. Par ailleurs, chaque verbe peut rentrer dans un ensemble de constructions qui restreignent sa signification. L'ensemble des constructions dans lesquelles peut entrer un verbe permet de

déterminer son identité sémantique. Ainsi, on aura des constructions transitives de perception, distinctes de la construction transitive de contact, etc.

Il faut noter qu'on n'est pas loin du traitement hyper-distributionnel du modèle de lexique-grammaire de l'école de Gross (1968, 1975, 1977), mais la grande différence est la reconnaissance de significations pour les constructions tandis que le lexique-grammaire nous fournit essentiellement une liste de structures sans forcément s'intéresser à leur interprétation sémantique. Par ailleurs, Croft, qui est typologue, n'abandonne pas pour autant l'idée qu'il existe des aspects universels dans les langues, mais que ceux-ci ne doivent pas être recherchés dans les structures morpho-syntaxiques qui sont propres à chaque langue et même spécifiques à des constructions particulières, mais dans un niveau sémantique (peut-être plus justement conceptuel) qui se situe au delà des langues particulières et restreint les variations possibles. Ce type de traitement nous semble mieux adapté pour les verbes de perception que nous nous proposons d'étudier. Ceux-ci entrent dans un nombre très important de constructions, notamment avec des propositions subordonnées régies. D'autre part, les verbes de perception ne constituent pas une classe unifiée quant aux constructions avec lesquelles ils sont compatibles.

(6) On videl, što eë ne bylo doma

'Il a vu qu'elle n'était pas à la maison'

*On smotrel, što eë ne bylo doma

*'Il a regardé qu'elle n'était pas à la maison'

Il semble que pour pouvoir traiter correctement ces verbes, il est nécessaire de pouvoir décrire chacune des constructions dans lesquelles ces verbes peuvent entrer et d'expliquer ensuite ce qui fait que tel verbe peut entrer dans tel ou tel type de constructions. Par ailleurs, il nous faut distinguer les cas où il y a vraiment une inflexion du sens du verbe dans différentes constructions de ceux où le verbe conserve le même sens, mais est compatible avec différentes constructions, porteuses elles-mêmes de différentes significations.

Par ailleurs, contrairement à certains traitements constructionnels classiques, nous considérons qu'il faut vraiment partir de la construction d'ensemble pour aller vers ses parties et pas le contraire. Ainsi, dans les exemples que nous venons de donner, il nous semble que la meilleure solution n'est pas d'étudier d'abord le sens de la complétive, prise comme

construction distincte et de l'associer ensuite au verbe en étudiant la compatibilité des deux. Etudier d'abord la proposition subordonnée séparément nous conduirait à poser des unités schématiques de différents niveaux qui risquent d'être, justement, trop schématiques ou abstraites pour pouvoir vraiment rendre compte du sens de la construction globale. Cela nous obligerait à poser une construction du type Complétive-avec-*čto* indépendante du type de verbes avec lesquels elle se rencontre. Or, nous pensons au contraire que la signification de ces complétives ne peut être étudiée que si l'on prend en compte d'emblée les constructions plus spécifiques dans lesquelles elles se rencontrent. Et ce n'est qu'à un niveau suivant que l'on peut étudier les similitudes et différences de réalisations des complétives auprès de différents types de verbes en remontant à un niveau conceptuel. Nous allons donc, en harmonie, pensons-nous, avec les principes de la Grammaire de Construction Radicale de Croft, étudier les différentes constructions associés à certains verbes de perception en commençant par identifier toutes les constructions que permettent ces verbes et en reliant cette analyse aux significations que prend le verbe dans chaque cas. En revanche, nous limitant aux constructions de perception, nous ne pourrions pas construire systématiquement un espace sémantique global qui relie les constructions que nous étudions à d'autres constructions dans le champ de la transitivité ou encore de la complémentation complétive. Nous nous contenterons dans ce domaine de quelques pistes, en comparant les constructions perceptives à d'autres types de constructions partageant des caractéristiques structurelles. Cela nous permettra aussi d'établir des comparaisons internes dans le domaine de la perception entre les différentes constructions.

1.2.2.2 Quelques particularités de la Grammaire de Constructions Radicale

Il existe aujourd'hui plusieurs modèles de grammaires de constructions. Celle qui nous est la plus proche est la Grammaire de Constructions Radicale (GCR) de William Croft (2001). Nous ne prétendons pas cependant le suivre à la lettre, d'autant plus que beaucoup de questions restent sans réponses dans ce modèle encore assez "jeune". Nous divergeons aussi sur certains traitements concrets, notamment celui de la subordination. Le nôtre n'est pas

absolument identique à celui de Croft.

Tout d'abord, l'approche de Croft nous permet de traiter des différences de signification entre les verbes ou des différentes significations d'un verbe polysémique. Les traitements constructionnels classiques ont été souvent accusés de fournir une analyse sémantique des verbes trop pauvre pour pouvoir expliquer leur compatibilité avec telle ou telle construction. Dans le traitement proposé par la GCR, le lexique est directement associé à un ensemble de constructions qui lui sont particulières et qui correspondent à autant d'appariements forme-sens.

Ensuite, il faut signaler que cette approche ne signifie pas, bien entendu, que dans un certain nombre de cas on ne pourra pas avoir un autre traitement de type compositionnel, partant des parties pour aller vers le tout; En fait, dans bien des cas, on pourrait refondre une analyse constructionnelle dans une analyse compositionnelle en termes de mots et de règles. Seul le cas des expressions idiomatiques semble mal se prêter à une approche de ce genre, encore que différentes expressions idiomatiques puissent présenter différents degrés de compositionnalité. Cependant, une approche constructionnelle nous semble présenter un certain nombre d'avantages. Nous ne pourrions pas les détailler ici, mais nous pensons par exemple que dans les constructions à sujet non canonique ou constructions sans nominatif en russe, il est plus correct de partir d'une analyse globale, holistique, de la construction pour en comprendre la nature plutôt que de partir de règles de formations des syntagmes dans une approche "de bas en haut", surtout si l'on veut apporter une interprétation des valeurs casuelles. Dans

(6) Mne segodnja ploxo

'Je me sens mal aujourd'hui'

il y relativement peu de sens à notre avis à vouloir trouver d'emblée une valeur du datif que l'on associerait ensuite au reste de la construction. On a en fait affaire à un type de Datif qui n'est identifiable que dans la construction Datif - Prédicatif. Sans doute faudrait-il la préciser encore en indiquant que le Datif doit être animé. Et bien sûr, il faudra aussi prendre en compte le type de mots qui peuvent être dans la position du prédicatif, leur particularité sémantique dans ce type de constructions et leurs restrictions sémantiques. Par ailleurs, il est préférable de

considérer au départ que nous avons une construction distincte dans

(7) Mne ne spitsja

'Je n'ai pas sommeil'

Celle-ci pourra ensuite être comparée à la précédente (et à d'autres) à un plus haut niveau de généralité, qui sera de nature conceptuelle (cf. Guiraud-Weber 1984 pour une étude détaillée de ces constructions). Mais ce n'est qu'en analysant la signification totale de la construction que nous pouvons connaître le sens de ces parties.

Une autre remarque s'impose. Loin de nous l'idée de dire que le sens se "construit" dans chaque cas d'emploi particulier ou, en quelque sorte, que le sens est créé par le contexte ou la construction. Comme l'a bien signalé Kleiber (1999), les approches qui défendent une conception du sens construit dans et par le contexte aboutissent à un fantôme de sens ou alors sont bien obligés de reconnaître qu'il y a déjà une signification donnée en langue sur laquelle se construit le sens contextuel. Le contexte ne construit pas de signification à partir de rien. De même, la construction n'impose pas forcément ses significations aux unités lexicales. Il doit simplement y avoir compatibilité sémantique entre les significations des unités lexicales et les constructions dans lesquelles elles entrent. Même si l'on a pu dire que les constructions pouvaient ajouter des éléments non prévus dans le programme sémantique du verbe (la valence), il faut toujours qu'il y ait compatibilité entre le verbe et la construction dans laquelle il s'insère.

Enfin, il nous faut encore préciser une autre caractéristique de la notion de construction que nous développons ici. Une structure syntaxique est en général le fruit d'une intersection de constructions interagissant entre elles et avec le matériel lexical. Notre modèle n'admet pas de strates ni de modules distincts comme dans la grammaire générative. Il n'admet pas non plus de transformations, les diathèses, montées d'arguments (*raising*), et autres phénomènes traités parfois en termes de déplacements étant ici traités en termes de constructions distinctes, compatibles avec un verbe et constituées d'un ensemble de constructions apportant chacune ses déterminations. Ainsi, on a souvent signalé pour le passif l'importance de la division actuelle ou peut-être d'un facteur comme l'empathie pour le choix du sujet.

Chaque énoncé suppose donc le choix coordonné et simultané de plusieurs constructions

responsables des relations prédicato-argumentales, de la division actuelle et d'autres contraintes liées, etc. Chaque énoncé est évidemment découpable en parties qui sont elles-mêmes des constructions (syntagmes, mots composés, mots morphologiquement complexes, enfin les unités lexicales qui sont les atomes des constructions). Mais les constructions plus petites existent en fonction de la construction plus large. C'est pourquoi, il nous semble judicieux d'étudier la détermination, l'aspect, en lien étroit avec le type de constructions dans lesquelles ils se rencontrent.

Dernier point concernant les constructions ; suivant les principes de la GCR, nous considérons que dans une construction les principales relations syntaxiques entre les mots ou groupes de mots sont des relations de partie à tout entre les unités et la construction dans son ensemble. Comme la Grammaire Cognitive de Langacker, et à l'opposé des autres théories linguistiques y compris constructionnelles, le modèle de Croft considère qu'il n'y a pas de relations syntaxiques entre les mots ou groupes de mots. Les seules relations reconnues sont d'ordre sémantique. Ainsi, les rapports entre un déterminant et un déterminé ou entre un sujet et son verbe doivent être considérés avant tout comme un rapport sémantique. Les marques explicites morphologiques et syntaxiques utilisées dans les langues marquent des relations sémantiques. Croft argumente qu'il est superflu pour l'analyse linguistique de poser un niveau autonome de relations syntaxiques universelles, car les opérations syntaxiques qui sont censées porter sur ces relations syntaxiques peuvent tout aussi bien être reformulées de façon sémantique. Bien entendu, cela ne doit pas conduire à négliger les constructions propres aux langues spécifiques et aux marquages morpho-syntaxiques. Il s'agit ici de relations universelles. Autrement dit, aux constructions morpho-syntaxiques concrètes correspondent des structures conceptuelles universelles, mais il est impossible, comme le postule l'auteur, de trouver une définition universelle à base formelle.

Ainsi, nous poserons que les propositions complétives auprès des verbes de perception reflètent avant tout un lien sémantique et qu'il est superflu de déterminer leur lien syntaxique à l'égard du verbe ou de toute autre partie. Elles sont des parties d'une construction incluant le verbe de perception ou plus précisément, elles sont à l'intersection d'un ensemble de constructions pouvant inclure la Négation, la Construction Aspecto-temporelle, la Construction passive etc. Ayant une contribution sémantique dans la construction globale, la

subordonnée doit être congruante au niveau de ses propriétés sémantiques.

Nous essaierons d'appliquer ces principes à l'étude des constructions avec des verbes de perception en étudiant les déterminations qui sont susceptibles d'entrer en jeu dans ce type de constructions. Il nous faut cependant noter qu'il ne nous sera pas possible de prendre en compte tous les facteurs, dans la mesure où cela nous conduirait à une étude encyclopédique de la grammaire qui est au delà de nos possibilités actuelles. Ainsi, nous reconnaissons que les déterminations liées à la division actuelle et autres catégories proches seront insuffisamment prises en compte dans notre étude, ainsi que les moyens liés à leur expression comme l'ordre des mots et la prosodie. Nous avons pris en compte parfois ces facteurs, mais sommes conscients qu'ils mériteraient un traitement plus précis que nous ne sommes pas en mesure de fournir ici. Par ailleurs, nous laisserons de côté certains éléments de la structure morphologique des mots qui nous semblent avoir une importance moins directe pour le sujet traité.

Le modèle sémantique utilisé dans le cadre de la Grammaire de construction est celui de la Sémantique des cadres ou *frames* qui est un moyen de représenter l'ensemble du savoir linguistique associé à une unité. Le cadre comprend la partie profilée, c'est-à-dire la signification propre de l'unité en question et les connaissances de fond qui sont associées à cette unité et sans lesquelles cette unité ne peut pas être comprise. Par ailleurs, l'insertion dans différents contextes permet d'activer différentes parties contenues dans le cadre. La sémantique des cadres conçoit la signification de manière beaucoup plus large que la sémantique vériconditionnelle, dominante dans les modèles logiques, car elle inclut bien plus d'informations. Elle ne se contente pas des informations nécessaires à l'identification d'un type d'objet du monde, ce qui est l'objet essentiel de la sémantique des conditions de vérité, mais elle comprend aussi toutes sortes d'informations de type encyclopédique. Par ailleurs, elle inclut l'idée que la signification d'une unité linguistique ne peut généralement pas être représentée en termes de conditions nécessaires et suffisantes, mais qu'elles sont le plus souvent mieux représentées en termes de prototypes et d'éléments plus ou moins distants du prototype réunis par un air de famille. Nous ferons usage ici d'une sémantique de ce type. Mais, suivant le principe de l'éclectisme raisonné, nous utiliserons aussi des types de formulation en termes de primitifs à la façon de Wierzbicka. Ce modèle est considéré comme

compatible avec une approche cognitive, il essaie notamment de capturer les aspects encyclopédiques de la signification, les significations pragmatiques et les effets prototypiques, tout en accordant au métalangage plus d'importance que certaines conceptions de la sémantique des frames, qui n'essaient pas de formaliser le métalangage. Nous aurons l'occasion également d'introduire d'autres concepts qui nous semblent utiles tels le concept de polyphonie (Ducrot 1984).

Pour conclure cette section consacrée aux constructions, nous dirons un mot sur les notations. Nous n'avons pas adopté ici un mode de représentation très formalisé. Sans doute, comme nous l'avons déjà dit, la formalisation correspond-elle à un objectif important en linguistique, mais il nous semblait prématuré de présenter ici une formalisation avancée de nos recherches. Il existe cependant des modèles de formalisations dans certaines grammaires de constructions, notamment dans le modèle le plus ancien, celui développé par Fillmore et Kay. Ce modèle utilise une variante de matrices de traits, des procédures d'héritage de traits entre les structures plus schématiques et leurs instanciations, qui sont un moyen de représentation économique, ainsi que des procédures d'unification comme celles utilisées dans la Grammaire Syntagmatique Guidée par les Têtes (HPSG). Ceci reste avant tout un moyen de notation et l'utilisation de traits est souvent un raccourci ou une espèce d'abréviation pour une description plus précise de ce que ces traits sous-tendent.

Nous préférons utiliser ici une notation moins formalisée où nous nous servirons d'étiquettes traditionnelles comme verbe, nom etc. Croft note avec une majuscule systématiquement les catégories propres à une langue pour les distinguer de catégories universelles qu'il écrit avec une minuscule, suivant en cela la pratique des typologues. Cela permet de ne pas faire d'hypothèses sur l'universalité des catégories au contraire de ce qui se fait dans la plupart des courants grammaticaux qui partent essentiellement de critères formels. Nous n'appliquerons pas cette notation dans la mesure où nous remontons peu au niveau universel. Ainsi, lorsque nous parlerons de verbe, nous parlerons, le plus souvent, de la catégorie du Verbe russe qui partage un certain nombre des caractéristiques générales de la catégorie verbe, qui elle est de nature conceptuelle et universelle.

La catégorie elle-même peut être définie par un certain nombre de traits prototypiques, mais les langues peuvent plus ou moins étendre leur possibilité de codage au delà (ou en deçà)

du prototype. Ainsi, le verbe est typiquement une partie du discours servant à la fonction de prédication et composée d'unités lexicales dénotant des procès. Mais les langues admettront plus ou moins d'extensions par rapport au prototype. Les autres parties du discours peuvent participer à la prédication, mais ne le font pas typiquement et elles doivent pour cela recevoir un codage particulier. Par exemple, les adjectifs ont en général besoin d'un verbe copule pour remplir cette fonction, mais elle peuvent parfois s'en passer à certaines formes (ainsi en russe au présent : *on dobryj* 'il est bon'). Une telle analyse de toutes les catégories atomiques (parties du discours) ou complexes (syntagmes notamment) dépasserait largement le cadre de notre étude et nous considérerons donc que ces divisions sont acquises.

Nous n'utiliserons donc pas de notation formalisée pour représenter les constructions. Ceci est un objectif important, mais distinct du nôtre. Nous nous contenterons de nommer les éléments des constructions en nous servant, si possible, des étiquettes traditionnelles. Il faut simplement se rappeler que, même des notions telles que celles de noms et de verbes devraient être définies. Pour ne pas transformer ce travail en traité de linguistique générale, nous ferons l'économie de ces définitions en espérant que les étiquettes traditionnelles seront suffisamment adéquates pour désigner les phénomènes qui nous intéressent.

1.3 La notion de subordination

Les verbes de perception rentrent dans toute une série de constructions incluant des subordonnées argumentales ou subordonnées complétives en termes traditionnels. Le premier terme nous semble plus précis, mais nous utiliserons dans ce travail les deux termes comme interchangeable.

La subordination est une notion dont une théorie linguistique peut difficilement se passer et qui pourtant n'a pas toujours reçu de définition satisfaisante présentant une certaine validité typologique⁷. Nous essaierons de montrer que cela est dû essentiellement au fait que les auteurs, en dehors de ceux que nous citons en note et dans le texte, ont tenté le plus

7 Voir, cependant de très bonnes tentatives de définition du phénomène chez Lehmann (1988), Haiman & Thompson (1984), Feuillet (1988), López-García (1994) sur lequel nous allons nous appuyer et également son article dans Bosque et Demonte (1999). Nous allons exploiter à la suite un certain nombre des critères et des arguments ou contre-arguments utilisés par ces auteurs.

souvent, d'en donner une définition sur une base syntaxique. Comme le montre Croft (2001 ch. 1), les critères purement syntaxiques ou morpho-syntaxiques ne permettent pas une définition satisfaisante d'un phénomène linguistique ni du point de vue trans-linguistique ni du point de vue intra-linguistique, c'est-à-dire dans une langue particulière. Le linguiste étudiant une langue particulière doit donc en tout premier lieu inventorier et décrire des constructions qui sont spécifiques à cette langue et souvent à certaines classes d'unités lexicales. Une définition globale de la subordination et de la complétive en particulier doit être recherchée, comme nous l'avons argumenté plus haut, au niveau conceptuel. Et c'est ce que nous allons faire. Nous présenterons tout d'abord des notions syntaxiques générales qui ont été proposées par les linguistes pour définir la subordination, puis nous passerons en revue certains tests proposés par des linguistes de différente orientation théorique pour diagnostiquer la présence de subordination. Il ne s'agit pas ici de présenter un compte rendu complet de tous les tests proposés, mais simplement de montrer sur quelques exemples les limites de certains des tests proposés.

1.3.1 La phrase complexe et les constructions polyprédicatives

Tout d'abord, nous dirons que la subordination suppose la notion plus large de construction poly-prédicative. Cette notion nous semble plus satisfaisante que celle de phrase complexe, car celle-ci indifférencie plusieurs types de cas. D'un côté, on a les constructions circonstancielles dans lesquelles on a, formellement, une proposition qu'on pourrait appeler "phrasoïde" (cf. Zitofun et al. 1997 pour une conception similaire) en ce sens qu'elle a la structure adéquate pour fonctionner comme phrase indépendamment d'un autre apport (proposition indépendante dans la grammaire traditionnelle) et une autre structure syntaxique comprenant un prédicat qui vient complexifier la structure (la subordonnée). Il faut cependant noter, comme l'ont signalé certains linguistes, que dans certains cas, la principale comporte une forme verbale qui dépend de la subordonnée, telle que le conditionnel et que son utilisation sans la subordonnée est soit très compliquée, soit suppose un changement de sens considérable ou encore une ellipse d'une subordonnée restituable dans le contexte. Voir

l'exemple :

(8)a. *Esli by u nego bylo vremja, on by prixodil k tebe*

'S'il avait eu le temps le temps, il serait allé te voir' (conditionnelle contrefactuelle)

b. *On by prixodil k tebe*

'il pourrait/il aurait pu aller te voir' (interprété spontanément selon l'interprétation temporelle comme un optatif indiquant un souhait ou au passé comme la marque d'un regret et d'une réprobation)

Ces exemples ont fait que certains linguistes, notamment espagnols, ont distingué ici deux types de subordonnées différentes, celles où la subordonnée est largement suppressible comme dans les temporelles et celles dans lesquelles il y a un rapport d'interdépendance entre subordonnée et principale. Dans ce deuxième cas, ils parlent d'adverbiales impropres (cf. pour une bonne synthèse des traditions espagnoles et russes Guzmán Tirado & Quero Gervilla (2002)).

Le deuxième cas est celui où la subordonnée est un constituant obligatoire de la phrase entrant dans la valence du verbe. Ainsi :

(9) a. *On sčital, čto èto ne interesno*

'il considérait que ce n'était pas intéressant'

b. **On sčital*

*'il considérait'

Dans ce cas, le verbe ne peut être employé sans son argument ; par ailleurs, le verbe *sčitat'* ne permet pas dans cette signification de deuxième argument non propositionnel⁸.

Dans certains cas, bien sûr, l'ellipse du complément est possible. Certains verbes, comme les verbes de perception, permettent aussi bien des deuxièmes arguments nominaux que propositionnels sans qu'il y ait forcément polysémie du verbe.

(10) *On slyšal ego*

'Il l'a entendu'

(11) *On slyšal, kak on poët*

'Il l'a entendu chanter/il a entendu comment il chantait'

⁸ Encore qu'il permette une structure propositionnelle réduite ("small clause" chez les générativistes) du type *on sčitaet ego lučšim igrokom svoego vremeni* 'il le considère comme le meilleur joueur de son époque', mais ce n'est pas une simple structure nominale.

Dans ces différentes structures où la subordonnée est argument, il n'est pas justifié de dire que la phrase est complexe. Au mieux, l'un de ses arguments peut être dit complexe mais malgré tout, on a une espèce de phrase simple. Il semble donc plus justifié de parler de constructions polyprédicatives⁹, ce qui nous semble être la seule chose commune que l'on peut trouver à l'ensemble des structures de subordination, de coordination et même de juxtaposition, voire aussi les structures avec connecteurs ou adverbess et particules discursifs. Au delà, on a affaire à des structures très diverses au niveau de leurs propriétés syntaxiques, sémantiques et discursives. Les structures polyprédicatives se définissent simplement comme des structures comportant plus d'un prédicat, c'est-à-dire plus d'une unité lexicale pouvant fonctionner à certaines formes comme sommet syntaxique d'une phrase. Cela nous permet de considérer comme polyprédicatives également des constructions comportant des formes finies, celles pouvant fonctionner comme prédicats indépendants et les formes non finies (participes, gérondifs, infinitifs) qui ne peuvent (généralement) pas être sommets de phrases indépendamment, mais s'appuient sur d'autres structures prédicatives à verbe fini. Ces formes non finies ont été appelées par Zolotova *et al.* (1998) "formes semi-prédicatives" (*polupredikativnye*). Une séparation trop nette des formes finies et non finies serait inacceptable pour plusieurs raisons :

- dans certaines langues (altaïques, finno-ougrienne, basque), les constructions non finies sont le principal moyen d'expression d'une subordonnée.

- dans une même langue, on connaît bien l'alternance avec certains verbes de constructions avec verbe fini et non fini auprès d'un verbe particulier. Ainsi, en russe : *ja xoču idti v kino/ja xoču, čtoby on pošël v kino* 'je veux aller au cinéma/je veux qu'il aille au cinéma'

- en français et dans d'autres langues (mais non pas en russe), on serait conduit à dire que certaines constructions avec des verbes de perception (dite de perception directe) ne sont pas polyprédicatives (ou pas complexes dans les termes traditionnels) parce qu'elles ont un verbe à l'infinitif du type : *je l'ai vu arriver* alors que les constructions avec des verbes de perception indirecte du type *j'ai vu qu'elle était arrivée* seraient polyprédicatives ou complexes. Cela ne correspond pas à la réalité.

⁹ La notion de construction polyprédicative est largement utilisée dans les travaux de linguistes russes cf. Zolotova, Onipenko, Sidorova). Elle est particulièrement courante chez les linguistes travaillant sur les langues altaïques (cf. Čeremisina & Kolosova (1987))

- les formes non finies du verbe sont, pour nous, des formes verbales, même si elles peuvent présenter des traits fonctionnels communs avec d'autres catégories. Mais nous sommes opposés au concept de translation qui les fait passer dans le domaine nominal, adjectif ou adverbial.

Sans donc assimiler les formes non finies aux formes finies, nous considérerons qu'elles restent prédicatives, même si c'est d'une forme différente.

1.3.2 La subordination

Un grand nombre de linguistes s'entendent pour considérer la subordination comme un rapport dissymétrique entre deux propositions à la différence de la coordination qui est un rapport symétrique entre deux propositions de même niveau ou de même catégorie, (cf. entre autres Croft 2001). En général, ce rapport dissymétrique est interprété de deux façons, en termes de dépendance ou en termes de constituance (rapport méronymique, partie-tout).

L'inconvénient de la notion de dépendance est qu'elle est difficile à définir de façon stricte. Très souvent, elle est entendue comme un phénomène syntaxique entre une tête et un dépendant, en général un mot puisque les grammaires de dépendance considèrent soit que les syntagmes n'ont pas d'existence syntaxique, soit qu'ils sont, au mieux, des épiphénomènes. Hudson (1990) considère que la notion de syntagme n'est utile que pour traiter de la coordination, qui opère parfois sur cette notion. En fait, nous pensons que la notion de dépendance est avant tout une notion sémantique et que la notion de dépendance syntaxique ou morphologique est au contraire un épiphénomène ou phénomène dérivé. Nous pensons que, dans le cas des complétives, c'est une dépendance sémantique entre la situation subordonnée (ou plutôt sa conceptualisation) et une autre situation exprimée par le verbe principal qui est responsable par exemple de la détermination du choix de la forme pronominale, de la forme verbale (temps-mode etc.) ainsi que d'autres déterminations. Cela ne veut pas dire que dans l'état actuel de la langue il n'y ait pas obscurcissement de ces relations sémantiques. Néanmoins, il nous semble inutile de poser ici une dépendance syntaxique distincte de la dépendance sémantique. Notons également que la notion de dépendance qui

fonctionne entre mots a en général contraint les linguistes à adopter, à la suite de Tesnière (translation du second degré) ou de Guillaume (nom de discours), l'idée d'une transformation qui change la catégorie syntaxique du mot tête et le fait passer dans une autre partie de discours. Ainsi, la subordination serait un processus qui transformerait une proposition (ou son verbe plus précisément en tant que tête de la proposition) en l'équivalent d'une partie de discours (nom, adjectif, adverbe). Plus justement, la subordonnée occupe la position syntaxique d'un constituant (syntagme) qui pourrait être à tête nominale, adjectival ou verbale. La catégorie tête du syntagme ne change pas de catégorie à moins qu'il n'y ait un processus (morphologique) de nominalisation. Et dans ce cas nous disposons d'un nom, certes construit, mais d'un nom néanmoins. Certaines formes verbales (gérondifs, participes, infinitifs) sont spécialisées dans les fonctions de dépendance (sémantique pour nous rappelons-le). Cela n'implique nullement que la proposition (ou sa tête) doive être l'équivalent d'un groupe nominal ou adjectival. Elle reste propositionnelle et garde un grand nombre de propriétés syntaxiques et sémantiques liées à cette différence de statut. Ainsi, en russe comme en français, des verbes comme *estimer*, *croire* ne peuvent prendre un deuxième argument nominal avec le même sens :

- (12) ja verju/dumaju, čto on pridët (*ego prihod)
'Je crois/pense qu'il viendra (* sa venue/*à sa venue)'

Par ailleurs, de toute évidence, un processus tel que la nominalisation suppose une réduction très importante des catégories verbales et une acquisition en échange de nombreuses catégories nominales (cf. Koptjevskaja-Tamm 1993, Malchukov 2004).

Une autre approche, plus précise, consiste à dire qu'une structure phrastique est enchâssée comme constituant dans le schéma argumental d'un prédicat supérieur (éventuellement par le biais d'une préposition imposée par le verbe et d'un pronom cataphorique annonçant la subordonnée) ou dans un groupe nominal, où elle vient préciser la référence du groupe, ou encore dans la structure phrastique globale lorsqu' elle joue le rôle de circonstant. Par ailleurs, dans chacun de ces cas, la structure dans laquelle entre la subordonnée a le fonctionnement imposé par la catégorie du syntagme enchâssant (construction endocentrique). Cela l'oppose à la coordination, considérée comme un rapport

d'égalité de statut syntaxique entre des propositions (ou d'autres éléments de statut grammatical identique), et à la juxtaposition, qui est un rapport syntaxique non explicité entre deux propositions qui peut, selon des contraintes contextuelles, se rapprocher notionnellement de la subordination ou de la coordination (cf. également Leeman 2002).

Cette notion nous semble meilleure que celle de dépendance, mais nous signalons que dans conception la constituance est avant tout un rapport de partie-tout entre une partie de construction et la construction dans son ensemble. Cela est assez proche du traitement générativiste qui va faire de la subordonnée une partie d'un arbre syntaxique dans laquelle une complétive apparaîtra enchâssée dans la catégorie du syntagme verbal. qui lui-même sera enchâssée sous le symbole phrase (S) ou sous une autre catégorie (Infl. ou I pour Inflection par ex.). Mais nous ne reconnaissons pas de catégorie abstraite du type Inflection comme entité syntaxique pouvant servir de tête à un syntagme. D'autre part, nous considérons que la constituance est avant tout un rapport sémantique.

Les définitions données de la subordination s'accompagnent en général de critères formels. Ceux-ci sont très utiles pour l'identification des faits, mais ils risquent de n'avoir de valeur que pour un groupe de langues particulières, une langue, voire un sous-ensemble de constructions dans une langue. Nous ne citerons ici qu'un certain nombre de ces critères en montrant qu'on peut apporter des objections à chacun de ces critères :

- La présence d'un mot subordonnant (Švedova (éd) : 1980)

Objection : les propositions infinitives n'ont pas forcément de subordonnant or, dans certains cas, elles peuvent alterner avec une complétive sous identité de sujet avec la principale. Par ailleurs, en portugais, l'infinitif peut prendre les marques personnelles ce qui le rapproche des formes verbales finies mais il se construit sans conjonction. Enfin, les langues altaïques ou le basque utilisent majoritairement un type de subordination sans mot subordonnant. Bien sûr, on pourrait objecter que les marques d'infinitif, de masdar, de gérondifs ou autres utilisées dans ces langues sont des marques de subordination, simplement morphologiques et non pas syntaxiques. Mais ce n'est absolument pas nécessaire. L'anglais construit dans certains cas des complétives sans le subordonnant *that*. Celui-ci sera obligatoire essentiellement dans des cas où la reconnaissance de la subordonnée poserait problème

(antéposition de la complétive, séparation du verbe par une séquence syntaxique longue etc.). Quant aux circonstancielles, elles sont plus souvent marquées dans les langues mais ce qui est obligatoirement marqué, c'est en général plutôt le lien sémantique circonstanciel plutôt que la subordination (même si dans les langues européennes les deux soit marqués cf. *avant* (préposition) + *que* (subordonnant)).

- Le déplacement solidaire de la conjonction (ou locution conjonctive) et de la proposition qu'elle régit impossible pour la coordination:

(13) a. ona zakončila, pered tem kak on načal

'elle a terminé avant qu'il n'ait commencé'

b. pered tem kak on načal, ona zakončila

'avant qu'il n'ait commencé, elle a terminé'

(14) On priexal a ona uexala

'il est arrivé et elle est partie'

*a ona uexala on priexal

Objection : s'il semble exact que les éléments liés par une conjonction de coordination ne peuvent pas être déplacés avec la conjonction, en revanche il n'est pas toujours sûr que la subordonnée puisse être déplacée. Avec certaines verbes, l'antéposition de la complétive semble difficile. Ainsi :

(15) On dumaet, čto ona ne priedet

'Il pense qu'elle ne va pas venir'

*(to) čto ona ne priedet, on dumaet

- La possibilité d'insertion de la subordonnée dans la principale, qui devient discontinue (relatives restrictives, certaines circonstancielles)

(16) Pol', kogda vernulsja iz Rossii, uže v soveršenstve govoril po-russki

'Paul, quand il est rentré de Russie, parlait déjà parfaitement le russe'.

Objection : c'est encore le critère du déplacement qui est utilisé mais, encore une fois, il est facile de montrer qu'il ne marche que pour certaines constructions spécifiques. Les

complétives sont enchâssées et font partie des arguments du verbe, mais il serait faux de dire qu'elles viennent s'insérer au milieu de la phrase qui devient discontinue. La suppression de la complétive, comme nous l'avons vue, conduit parfois à l'agrammaticalité de la phrase, beaucoup plus souvent que lorsqu'on laisse inexprimé un complément nominal.

- Une différence d'ordre des mots entre la proposition principale et la subordonnée (verbe à la fin de la proposition subordonnée en allemand, place de la négation en suédois)

Objection : ces critères sont proprement spécifiques à certaines langues. D'autre part, en allemand, les complétives avec un verbe de parole peuvent se construire sans conjonction et en position 2, la principale marque de subordination étant la forme de Konjunktiv I du verbe (et sans doute l'intonation).

(17) Er sagt, er sei Franzose
'Il dit qu'il est français'

- L'utilisation de formes verbales spécifiques (infinitif, gérondif, subjonctif¹⁰) et la perte de certaines catégories (l'infinitif ou le gérondif dans beaucoup de langues n'ont pas de marques personnelles et ne peuvent pas avoir de premier argument au nominatif etc.)

Objection : les subordonnées utilisent très souvent des formes finies du verbe et certaines complétives dont le contenu est faiblement conditionné par le verbe de la principale (avec des verbes de parole par ex.) présentent une grande liberté dans le choix des formes verbales. En fait, il est exact qu'il y a une tendance dans bien des langues à utiliser des formes réduites au niveau du nombre de distinctions qu'elles expriment (personne, temps, aspect, mode), mais certaines constructions subordonnées ont plus de chances que d'autres d'être exprimées par une forme réduite. Cela a été représenté dans la littérature typologique sous forme d'universel implicatif. Ainsi, si les verbes modaux requièrent une forme finie du verbe (comme cela se passe en serbe par ex.) on peut s'attendre à ce que toutes les formes qui sont plus hautes dans la hiérarchie, par ex. les complétives des verbes de parole utilisent aussi une forme finie. Mais rien n'empêche qu'une langue utilise uniformément des formes finies à tous

10 Dans ces cas, la plupart des grammaires russes ne parlent pas de subordination. Comme nous l'avons déjà dit, cette solution, bien qu'elle ait l'avantage de mettre en valeur la spécificité de ces formes, obscurcit leur lien avec la subordination qui nous semble indéniable.

les niveaux de la hiérarchie, comme c'est le cas du serbe ou de bulgare qui soit n'ont pas d'infinitif (bulgare), soit en font un usage réduit (serbe). Nous reviendrons sur ces hiérarchies pour les verbes de perception.

À cela il faut ajouter que des langues comme le turc peuvent utiliser des formes réduites dans les cas de coordination.

- La "*backward pronominalisation*" ou possibilité d'avoir un pronom précédent le référent qu'il coréférence lorsque la subordonnée est antéposée à la principale :

(18) Quand il est arrivé à Paris, Pierre avait cent francs en poches (il = Pierre)

Objection : le russe et d'autres langues n'acceptent pas ce procédé :

(19) *Kogda on priexal v Pariž, u Miti byla sto frankov v karmane (où on=Mitja, correct s'il n'y a pas coréférence)

- La possibilité de coordonner deux subordonnées du même type et de faire suivre donc une conjonction de coordination et une conjonction de subordination.

(20) On skazal, čto on francuz i čto on xočet učit' russkij jazyk

'il a dit qu'il était français et qu'il voulait apprendre le russe'

Objection : ce test suppose que l'on sache déjà distinguer une conjonction de subordination d'une conjonction de coordination, ce qui est précisément ce que l'on cherche à prouver.

En outre, il ne faut pas perdre de vue qu'un critère n'est pas une définition et n'a pas de valeur explicative. Au contraire, il semble qu'il doive lui-même faire l'objet d'une explication.

Il nous semble préférable d'associer ces critères formels à une définition en termes conceptuels ou fonctionnels capables de subsumer les constructions très différentes que l'on rencontre dans les langues. Si elles existent, c'est pour transmettre du sens dans le processus de communication. On peut donc s'attendre à ce que la structure soit adaptée à la transmission de sens, qu'elle soit, en quelque sorte, motivée. La question que l'on est en droit de se poser est de savoir s'il existe une définition sémantique globale de la subordination que l'on peut accompagner de tests syntaxiques adaptés à cette tâche.

Il existe bien sûr des définitions à la fois syntaxiques et sémantiques de chaque type de subordinées (cf. Noonan (1985), Ransom (1986) pour la complétive). Mais toutes ces définitions, si utiles soient-elles, ne définissent qu'un type de subordinées. Il y a en revanche assez peu de définitions qui tentent de donner une définition sémantique globale de la subordination. Nous allons analyser des essais de définitions générales de la subordination qui ont été proposées par certains linguistes.

Croft (2001), utilisant des critères tirés de la Théorie de la Gestalt, parle de figure complexe pour les coordonnées et relation de figure-fond pour les cas de subordination, la figure étant représenté par le prédicat principal et ses arguments et le fond par la prédicat subordiné et ses arguments. Cela signifie que dans une phrase subordinée, c'est le prédicat principal qui constitue le message profilé par la phrase. On a en quelque sorte un corrélat en termes cognitifs de la notion d'endocentrisme.

Un critère assez proche est celui proposé par Cristofaro (2003). Selon elle, la proposition subordinée est une proposition qui n'est pas assertée. Cela a été noté par un grand nombre d'auteurs qui ont montré que la proposition subordinée ne pouvait pas avoir de force illocutoire propre et que tout un ensemble de constructions caractéristiques des propositions indépendantes liées à l'expression de la force illocutoire ne pouvaient pas s'y rencontrer. Ainsi, les propositions subordinées n'ont ni une valeur d'acte de langage, ni une valeur de vérité propre : les propositions factives (après des verbes comme savoir, regretter etc.) sont tenues pour vraies par le locuteur et leur vérité ne peut pas être mise en cause, mais c'est le prédicat recteur qui indique leur statut factif. Dans les subordinées non-factives (après un prédicat de volition, d'opinion etc.), la subordinée de même n'est pas assertée et l'état de choses désigné n'est que virtuel.

Cette solution est valable, selon Cristofaro, pour toutes les langues et pour la majorité des constructions reconnues traditionnellement comme des propositions subordinées. D'autre part, le statut non asserté peut être prouvé par un test simple. Dans toutes les langues on peut trouver, en principe, un certain type de questions permettant au locuteur de faire appel à l'interlocuteur pour confirmer ou infirmer la partie assertée (profilée) dans un énoncé. La subordination reste en dehors de la portée de la question, que son contenu soit factif ou non. Ce test consiste à utiliser des expressions du type des *tag questions* en anglais ou

d'expressions correspondantes dans d'autres langues ("*n'est-ce pas ?*" en français, "*ne tak li ?*" ou "*pravda ?*" en russe.

(21) On znaet, čto ona ne priedet, ne tak li ?

'Il sait qu'elle ne viendra pas, n'est ce pas ?'

Ce traitement se heurte néanmoins à un certain nombre de problèmes.

Premièrement, avec ce type de traitement, un type de relatives, les relatives dites "descriptives" ou "appositives", restent en dehors de la subordination. En fait, il n'est pas très naturel de faire porter une question sur une relative mais, malgré tout, il semble que, lorsque une relative a le statut de commentaire par rapport à un groupe nominal dont le référent est déjà pleinement identifié sans celle-ci, on peut poser une question portant sur la relative.

(22) ?Pierre, qui est arrivé hier (n'est-ce pas?) passera sûrement te voir aujourd'hui

Cela a été remarqué par de nombreux auteurs, qui, précisément, mettent l'accent sur le caractère d'ajout, de supplément d'information de ces relatives, d'où les termes de relatives descriptives ou relatives appositives.

Cristofaro admet cela et en accepte les conséquences, en excluant ces relatives de la subordination, sans, par ailleurs, en éclairer le statut.

Deuxièmement, avec des circonstancielles, il semble que la question puisse porter sur la circonstancielle elle-même lorsque celle-ci est dans le rhème de la phrase.

(23) On ne priexal, potomu čto on prospal, ne tak li ?

'Il n'est pas venu parce qu'il ne s'est pas réveillé à l'heure, n'est-ce pas ?'

Dans cette phrase, il semble que la question porte sur la vérification de la cause et non pas de l'état de choses décrit par la principale. Cet état de choses semble même présupposé, la subordonnée apportant l'information principale. En fait, l'objection ne nous semble pas tout à fait justifiée. Rien n'interdit pour les circonstancielles que celles-ci constituent l'information principale dans l'énoncé. Cependant, à notre avis, ce qui est asserté ici, c'est le lien causal et pas le contenu de la circonstancielle. Ainsi, le locuteur ne construit pas un tel énoncé pour "profilier" une situation du type *prospat'* 'ne pas se réveiller à temps', mais le fait que cette situation est la cause de l'événement décrit par la principale. Il faudrait ainsi distinguer le

contenu de la subordonnée et le lien sémantique que la subordonnée crée avec le reste de la phrase. De même, Touratier (1989) proposait de distinguer la subordonnée dans son ensemble et la proposition proprement dite exprimée par la subordonnée sans le lien subordonnant.

Il est donc nécessaire de distinguer la caractéristique interne des propositions subordonnées (caractère de non-assertion) et leur rôle fonctionnel externe, l'un étant bien sûr lié à l'autre, puisque la perte de statut illocutoire indépendant permet à ces structures d'être insérées dans une structure plus grande qui, elle, possède une force illocutoire et dans laquelle ces structures forment un constituant d'un type particulier.

Il y a cependant un certain nombre de cas dans les propositions complétives où le test de la question de vérification ne donne pas de résultat totalement satisfaisant. Cela est dû à la nature même des propositions complétives, ce que nous essaierons de montrer par la suite.

En effet, avec un certain nombre de verbes, notamment certains verbes non factifs (ceux qui ne présupposent pas la vérité de la proposition complétive) avec un sujet à la première personne, il est possible de faire porter la question sur le contenu de la complétive. Cela est particulièrement vrai avec les verbes d'attitude propositionnelle (*dumat* 'penser', *ščítat* 'penser, estimer' etc.)

(24) Ja dumaju, čto on pridět, ne tak li
'Je pense qu'il va venir, n'est-ce pas ?

En fait, dans ces exemples, il faut prendre en compte la sémantique particulière de la première personne. Le locuteur est en général le seul à pouvoir juger de ses états internes et donc une demande de confirmation portant sur le fait que le locuteur pense quelque chose serait absurde, car ceci est hors de portée de la conscience des autres individus. D'ailleurs, avec des verbes comme *znat* 'savoir', il est tout simplement absurde de poser la question de vérification, car celle-ci ne peut porter logiquement ni sur le contenu de la subordonnée qui est présupposé, ni sur le verbe principal, qui décrit un état interne du locuteur et donc inaccessible à d'autres sujets de conscience :

(25) ?*Ja znaju, čto on pridět, pravda ?
'?*je sais qu'il va venir, n'est-ce pas'

Il faut noter que le verbe *videt* 'voir' se comporte comme un verbe factif :

(26) Ja videl, kak on eë izbil *(ne tak li)

'Je l'ai vu la tabasser *(n'est ce pas)'

Il faut se garder cependant de confondre absence de force illocutoire autonome ou absence de profilage avec présupposition du contenu. Effectivement, dans de nombreux cas, le contenu de la subordonnée n'est pas présupposé. Les interrogatives enchâssées échappent largement à la distinction présupposé/non présupposé

(27) Ja videl, kto èto sdela

'J'ai vu qui a fait cela'

Cela n'empêche pas que la complétive perde son caractère illocutoire de question et que, d'autre part, la phrase dans son ensemble représente, "profile" un événement de perception, le contenu de la perception ayant un caractère subordonné.

De même, avec les verbes d'attitude propositionnelle que nous avons évoqués plus haut, le contenu de la subordonnée ne peut pas être présupposé.

Il y a cependant encore une particularité des complétives parmi les propositions subordonnées, à savoir le fait que, très souvent, on peut avoir l'impression que l'information apportée par le verbe principal est moins importante, dans une certaine mesure même, secondaire par rapport à l'information de la complétive. Ainsi, dans :

(28) On uvidel, čto ona ostavila svoi perčatki i pobežal na ulicu čtoby eë dognat'

'Il vit qu'elle avait laissé ses gants et courut dans la rue pour la rattraper'

Dans cette phrase, l'information apportée par la complétive est importante et c'est elle qui donne lieu à un enchaînement dans la même phrase puisque le fait qu'il parte à sa recherche est motivé par la volonté de rendre les gants oubliés.

Cela nous conduit à faire une distinction importante. En fait, il y a des différences de fonctionnement considérable entre les différents types de propositions que l'on appelle subordonnées en fonction de leur mode d'intégration dans la phrase polypredicative. Cela nous conduit à dire que l'aspect proprement cognitif souligné dans la théorie de Cristofaro, chez Matthiessen & Thompson (1988) ainsi que chez Langacker (1990) ou Croft utilisant les notions de profil/base, figure/fond etc. doit être complété par une autre hypothèse, d'ordre

communicatif. Ce type d'hypothèse a été formulée de façon détaillée par López-García dans le cadre de sa grammaire perceptive (1994). Lui-même se réclame des idées de Karcevsky (2000) qui, sans doute le premier, tente de donner une explication de l'opposition subordination/coordination en termes sémantico-discursifs;

L'idée de López-García est que les subordonnées circonstancielles sont le résultat de l'intégration du tour de parole de l'interlocuteur dans le tour de parole du locuteur, en quelque sorte comme si le locuteur absorbait le tour potentiel de son interlocuteur en devançant une éventuelle question de celui-ci. López-García souligne par ailleurs que du point de vue de l'acquisition du langage, ce processus est tardif et pas toujours assimilé de façon équivalente par les locuteurs adultes. Il note aussi, après d'autres auteurs, que ce type de subordination ne se rencontre pas dans toutes les langues ou en tout cas pas avec le même niveau de différenciation et que, d'autre part, ce type de subordination est relativement rare dans le discours oral non préparé.

Les relatives, selon le même auteur, servent à apporter une indication pour identifier ou préciser un référent nominal et servent donc à devancer un appel d'information de l'interlocuteur. Celles-ci sont également sujettes à des restrictions dans les langues : restriction sur la gamme de fonctions à l'intérieur de la relative de l'élément anaphorique, obligation d'utiliser des diathèses particulières dans la relative, etc. D'autre part, certaines langues semblent ne faire qu'un usage très limité de la relativisation. De même, en ontogenèse, la relativisation apparaît assez tardivement dans le langage infantin et, dans des langues comme le russe et le français qui ont d'assez larges possibilités de relativisation, certaines formes de relatives ne seront acquises que très tardivement. La situation rappelle donc un peu celle des circonstancielles.

En revanche, le mode de constitution des complétives est assez différent. Effectivement, on ne peut plus parler dans ce cas d'absorption du tour de parole de l'interlocuteur. On a plutôt affaire à une structure à deux niveaux avec une proposition décrivant un état de choses et un prédicat décrivant une attitude, une appréciation, une communication portant sur cet état de choses. Les relations entre prédicat sont donc très différentes de ce que l'on a dans les circonstancielles et les relatives. Par ailleurs, le degré de cohésion entre le verbe recteur et le contenu de la subordonnée va dépendre en grande partie de la sémantique de ce verbe recteur

mais aussi d'autres éléments auprès du verbe recteur tels que la modalisation, le temps du verbe, l'aspect, la présence d'une négation et sans doute encore d'autres facteurs. Nous avons déjà évoqué cela avec les effets de factivité qui dépendent en grande partie du sens du verbe, mais qui peuvent aussi être modifiés par l'introduction de modalités, de la négation etc.

Cette particularité des complétives parmi les subordonnées a bien été vu dès l'Antiquité avec la notion de *modus* et de *dictum* pour nommer les deux éléments distincts de la structure. Cette opposition a été réintroduite par Bally (1932) et bénéficie d'une certaine popularité chez les spécialistes des subordonnées complétives.

Une particularité de ce genre de structures, c'est que les deux éléments, le *modus* et le *dictum* peuvent être équilibrés de manière différente. En effet, on peut avoir l'impression parfois que le contenu de la complétive est informativement plus important que l'information apportée par le verbe recteur. Celui-ci sert souvent à apporter le source de l'information, mais son contenu n'est souvent pas assez important pour occulter celui de la complétive. Lorsque le contenu de la complétive est à la fois présupposé et connu (ou reconnu) de l'interlocuteur, le verbe recteur devient une figure plus forte tandis que la complétive fait véritablement partie du fond. Mais l'on peut avoir en quelque sorte une inversion perceptive lorsque l'on a, par exemple, un verbe d'opinion, celui-ci étant peu enclin par sa sémantique à être une figure forte (ou à être profilé si l'on veut). Dans ce cas, le contenu de la subordonnée prend du relief, devient plus important. A la fois, le verbe recteur conserve la particularité d'occulter la force illocutoire de la proposition subordonnée.

Cela permet toute une série d'effets, de "jeux" avec le langage qui ont parfois été notés par les linguistes. Ainsi, l'inféodation d'un état de choses à un *modus* permet au locuteur dans certains cas de se désolidariser du contenu de la complétive. Dans d'autres cas, avec des verbes factifs, le locuteur peut présenter comme présupposé un état de choses qui n'a pas forcément le statut d'information connue et qui n'est même pas forcément acceptable pour l'interlocuteur. Ducrot (1984) a identifié un certain nombre de ces cas, que l'on rencontre d'ailleurs aussi dans les relatives et les circonstancielles. Ainsi dans :

(29) On znaet, što ona idiotka, on ne ženitsja na nej

'Il sait que c'est une idiote, il ne se mariera pas avec elle'

Le locuteur impose le contenu de la subordonnée, que l'interlocuteur peut ne pas partager.

Ainsi, dans les complétives, le locuteur réalise deux actes consécutifs : il présente un état de choses et il réalise un acte de modalisation de cet état de choses, pris dans un sens large (expression d'un modus), qui a pour effet d'en absorber la force illocutoire. Cet acte de modalisation impose à la complétive des déterminations différentes pour chaque type de prédicat : dépendance modale, temporelle, anaphorique etc.

A la fois, lorsque l'influence du verbe recteur sur le contenu de la complétive est faible, on a les effets d'inversion cognitive dont j'ai parlé plus haut. On peut aussi imaginer toute une série de situations intermédiaires. Ainsi avec les verbes manipulatifs, comme l'a montré Givón (2001), lorsque le verbe recteur marque une influence effective sur l'état de choses de la complétive, on en a quelque sorte une fusion du verbe recteur et du verbe de la complétive, qui en viennent à représenter une seule action complexe, plutôt que deux actions bien distinctes, ce qui se marque par une utilisation de formes "dégradées" en russe comme dans beaucoup d'autres langues. Ainsi, avec l'infinitif :

(29) Ona zastavila ego kupit' novoe plat'e
'Elle l'a obligé à acheter une nouvelle robe'

Dans certaines langues, le degré de fusion est encore plus élevé avec une grammaticalisation du verbe de manipulation qui devient un marqueur causatif (dérivatif).

De même, la perception peut être dans une certaine mesure grammaticalisée puisque certaines langues possèdent des marqueurs évidentiels (ou médiatifs) indiquant que la source de l'information est visuelle, auditive ou autre. D'autres langues ont un marqueur plus général pour indiquer simplement que l'information est issue d'une perception sensorielle non précisée et l'oppose par exemple au ouï-dire ou encore à une inférence (v. Guentcheva (éd.) (1996), Aikhenvald (2004), Aikhenvald & Dixon (2003)). Il faut cependant noter que, du point de vue cognitivo-communicatif, il y a une différence avec la subordination puisque dans ce cas on a une forme d'inversion : le fait perçu est ce qui est profilé, la source d'information restant dans le fond. On retrouve quelque chose de semblable dans les constructions parenthétiques. Autrement dit, la construction subordonnée permet un rééquilibrage entre le modus et le

dictum au profit du dictum mais pas une inversion totale. Ainsi dans :

(30) Ja videl, kak on prišel k nej s buketom

'Je l'ai vu venir chez elle avec un bouquet'

Ce qui est profilé, c'est l'acte de perception mais, comme le contenu de la subordonnée n'est pas forcément connu de l'interlocuteur et qu'il est donc relativement saillant du point de vue informatif, on a un certain équilibre entre la figure et le fond. En revanche, dans

(31) On prišel k nej s buketom, ja videl

'Il est venu chez elle avec un bouquet, je l'ai vu'

on a deux figures indépendantes. La deuxième proposition est associée à la première en tant que justification de l'énonciation mais la première proposition est elle-même énoncée de façon indépendante et prise en charge par le locuteur indépendamment de sa justification, qui est présentée à la suite.

Enfin, les verbes de perception du type *videt'*, *slyšat'*, ou *smotret'* (mais pas tous les verbes) peuvent rentrer, de façon limitée, dans des constructions parenthétiques :

(32) Gez, kak ja videl ego v ščel', stojal zadumčivo, napevaja, potom vzdohnul i skazal 'Prokljataja žizn!'' [Aleksandr Grin CN]

'Gez, tel que je le voyais par la fente, était debout, pensif, il chantonnait, puis il soupira et dit "Maudite vie!"'

Ici, on a une inversion totale, la perception étant exprimée comme une information de fond, relativement subalterne, tandis que le dictum est l'information profilée (la figure). Nous laisserons de côté dans notre étude les expressions indépendantes avec parataxe et les expressions parenthétiques. Celles-ci demanderaient une étude en propre qui reste à entreprendre, surtout pour les parenthétiques.

1.4 Les propositions arguments en russe

Nous utiliserons ici le terme de propositions arguments qui est plus large que celui de

complétives. Il doit être clair que dans notre conception les propositions arguments ont le statut de subordonnée. Leur statut d'argument se laisse facilement déduire de leur source puisqu'il s'agit d'une structure *modus-dictum*, le *dictum* représentant le "contenu" du *modus*. Nous nous trouvons bien dans une situation prédicat-argument avec un prédicat cognitif.

Mais, rappelons-le, cela n'est pas suffisamment pour distinguer ce type de subordonnées, et il faut que les faits syntaxiques que l'on peut utiliser pour distinguer des propositions arguments soient justifiés sur une base conceptuelle, comme nous avons tenté de le faire.

Nous allons distinguer plusieurs types de propositions arguments en russe. Nous ne ferons ici qu'ébaucher leurs caractéristiques, car la plupart seront étudiées en plus grand détail dans le reste de notre étude :

- 1 les complétives proprement dites : elles ne sont qu'un sous-cas bien que, chez certains auteurs, elles soient identifiées à toute la classe. Nous proposons de les définir comme des propositions exprimant un événement ou un contenu propositionnel dépendant d'un autre prédicat, nominal, verbal, adjectival ou adverbial qui exprime une forme de modalité s'appliquant au contenu de la complétive (cf. la distinction classique *modus/dictum* chez Bally(*op cit.*)).

Nous ne considérons pas que la proposition complétive est toujours une proposition déclarative enchâssée, d'abord parce que les propositions régies par certains prédicats tels les prédicats volitifs ou "mandatifs" (vouloir, désirer, ordonner) désignant un état de choses virtuel n'ont guère d'équivalent en proposition indépendante, d'autre part parce que, même lorsqu'elle coïncident formellement avec des phrases déclaratives, elles s'en distinguent par le fait qu'elles ne sont pas assertées. L'état de choses qui constitue l'élément central du message et qui donne à sa phrase sa caractéristique communicative (sa force illocutoire), c'est le prédicat principal recteur et la proposition dont il est le centre et dans laquelle la subordonnée a valeur de syntagme. La constitution interne de la subordonnée a son importance mais ne constitue pas un acte illocutoire indépendant. Cependant, pour distinguer ces propositions des interrogatives ou exclamatives, nous utiliserons parfois le terme courant de subordonnées déclaratives, avec en tête les réserves faites ici sur leur statut illocutoire. Nos remarques valent d'ailleurs tout autant pour les autres étiquettes (interrogatives, exclamatives...)

Les complétives ont toujours un verbe à une forme finie sauf dans les propositions au

présent sans verbe *byt'* 'être' exprimé. Elles sont introduites par des mots subordonnants qui n'ont pas de contenu descriptif, mais sont porteurs de différenciations sémantiques importantes : *kak*, *čto*, *budto*, auquel on ajoute *čtoby* que nous considérerons comme le mot subordonnant *čto* et la particule de conditionnel *by* qui a des emplois libres par ailleurs. En fait, on peut douter que *čtoby* soit réellement un mot subordonnant distinct. Comme l'on noté de nombreux auteurs, il s'agit probablement plutôt d'un artifice de l'écriture russe, qui note *čto* et *by* accolés. A notre avis, il s'agit plutôt du même mot subordonnant *čto* et de la particule modale *by* qui est en russe le morphème de conditionnel-subjonctif¹¹ (*uslovnoe et soslagatel'noe naklonenie*) et est un clitique qui se place après le verbe en l'absence de mot subordonnant mais est "attiré" par le mot subordonnant lorsque celui-ci est présent. Il y a d'autres cas d'écriture liée : la conjonction finale archaïque *daby* (pour que), la conditionnelle archaïque *kaby* (si) alors que dans d'autres cas, l'écriture laisse la particule clitique séparée : *esli by* (si (conditionnel)). Le rôle de *by* à notre avis est essentiellement de marquer le caractère virtuel de l'état de choses, sa réalisation possible, mais conditionnée dans le futur ou parfois son caractère contre-factuel. Le russe n'a pas de moyens, autres que contextuels, pour distinguer entre les valeurs de possible et contre-factuel.

Tous les types énumérés sont représentés dans les subordonnées régis par un verbe de perception.

- 2 les propositions interrogatives et exclamatives

Elles présentent certaines des caractéristiques formelles des propositions interrogatives ou exclamatives indépendantes, mais sans l'intonation qui est la marque de leur force illocutoire. Elles imposent des restrictions sévères au choix du prédicat recteur et leur interprétation est, comme nous le verrons, assez différente de celle qu'elles ont lorsqu'elles sont indépendantes.

Il n'y a pas en russe de mot subordonnant pour ces constructions. Nous préférons ne pas considérer que le marqueur de l'interrogation ou de l'exclamation remplit également la fonction de subordonnant. On a ici un cas de subordination sans subordonnant. Ces propositions ne rentrent donc pas exactement dans le même type que les complétives et, d'ailleurs, leur sémantique est assez différente.

¹¹ Pour un traitement complet et un peu différent du notre, cf. Garde (1963)

Néanmoins, elles font incontestablement partie de ce que nous appelons les propositions arguments dans la mesure où elles sont bien subordonnées selon nos critères et elles constituent un syntagme entrant dans la valence d'un prédicat recteur avec lequel elles doivent afficher une compatibilité sémantique.

Tous ces types seront étudiés en détail dans la suite de notre exposé.

DEUXIEME PARTIE

LA CLASSE DES VERBES DE PERCEPTION

CHAPITRE II

LA DELIMITATION CONCEPTUELLE DES VERBES DE PERCEPTION

Notre objectif dans ce chapitre sera de préciser la notion de perception au niveau conceptuel en présentant un traitement onomasiologique de la catégorie de la perception dans la langue (§2.1), de proposer un inventaire des verbes de perception en russe à partir de différents critères sémantiques de classification. Puis nous présenterons plus précisément le format de description de la sémantique lexicale de ces verbes, en utilisant un métalangage normé et nous évoquerons enfin le problème très important de la polysémie et notamment des extensions de sens métaphoriques .

Nous nous intéresserons surtout ici aux aspects de la perception qui sont pertinents du point de vue linguistique, et n'aborderons les aspects philosophiques et psychologiques de la perception que s'ils sont nécessaires pour comprendre certaines discussions à portée linguistique. Nous allons tenter de dégager les principaux facteurs sémantiques qui permettent de dresser une typologie des prédicats de perception en nous inspirant de la liste donnée dans l'article de Padučeva (2004 : 197-255). Cette liste est très étendue, bien qu'elle ne se veuille pas exhaustive. L'auteur y recense un grand nombre de verbes de perception dans lesquels la sémantique de la perception est compliquée d'autres nuances et qui présentent des constructions argumentales très variées. Dans la suite de notre travail, nous nous concentrerons principalement sur une partie de ces verbes qui constituent le noyau dur de la classe, réservant beaucoup moins de place aux autres verbes, mais il nous a semblé important de dresser une cartographie de la catégorie.

2.1 La notion de perception : généralités

2.1.1 Les rapports entre la langue et la perception

Tout d'abord, il nous faut admettre que la perception est une notion qui appartient au domaine conceptuel, indépendant des langues particulières. La perception fait partie des facultés physiques propres à tous les êtres vivants et, à la fois, elle peut elle-même être objet de conceptualisation. Elle est absolument fondamentale dans la vie humaine et elle est la source première de nos connaissances. Il est donc compréhensible qu'elle ait intéressé les linguistes cognitivistes qui considèrent que la vision du monde qui est transmise dans les langues est en grande partie dépendante de notre configuration corporelle et de nos possibilités perceptives. C'est ce qui a reçu le nom de "*embodied cognition*" (v. Evans & Green 2006, ch. 2) dont nous ne connaissons pas d'équivalent français, mais qui pourrait être traduit, peut-être, par quelque chose comme la corporisation de la cognition (sur le modèle de l'équivalent espagnol "*corporeización*" proposé par Cuenca & Hilferty 1997). Mais la linguistique cognitive s'est plus intéressée à la perception comme source cognitive qu'à la perception représentée qui est notre objet d'étude ici.

Du fait de son caractère central pour l'acquisition de connaissances, il est normal que la perception ait intéressé des spécialistes des disciplines les plus variées : philosophes, psychologues, neurologues, etc. Pour les philosophes, la question de la perception est liée à la question fondamentale de savoir si nos sens peuvent nous donner un accès direct à la réalité, autrement dit si elle peut être une source de savoir ou non. Cette question parcourt les débats entre idéalistes, sensualistes, empiristes, rationalistes etc. Elle a aussi une importance capitale en épistémologie où se pose la question du statut de l'observation, de l'expérience et de l'induction à partir des données sensorielles. Pour la psychologie, la perception est aussi un objet d'étude central. Elle est considérée comme la porte d'entrée du domaine de la cognition et c'est la raison pour laquelle elle figure en général en première place dans les introductions à la psychologie, notamment cognitive. La psychologie essaie notamment de répondre à des questions du type : est-ce que nous percevons directement un objet ou est-ce que nous percevons uniquement des impressions de formes, de couleurs etc. qui sont ensuite interprétées et transformées, notamment à partir de données mémorisées, de représentations

préformées, etc. ? Quelle est le rôle de la représentation dans la perception ? Est-ce que nous percevons tout ce qui se présente à nos sens ou bien percevons-nous seulement une partie du perceptible, discriminée selon certains critères que la science doit identifier ? Se peut-il que nous ne voyions pas toujours ce qui est, autrement dit, quel est le statut de l'illusion perceptive ? Peut-on faire confiance à nos sens comme source de connaissance ? Notre expérience sensorielle est-elle partagée par les autres ? La perception est-elle liée à l'apprentissage et notamment à l'apprentissage culturel ? De nombreuses réponses ont été apportées à chacune de ces questions, constituant des théories rivales¹².

Toutes ces questions gardent leur pertinence pour les langues pour trois raisons qui ont souvent été notées. Premièrement, la langue est tributaire de la perception dans la mesure où elle est elle-même composée de signaux devant être perçus et interprétés. Par ailleurs, le canal principal utilisé est l'audition puisque la langue existe avant tout sous sa forme phonique. La transposition écrite, elle, fait appel au canal visuel. Les particularités de nos facultés perceptives imposent un certain nombre de contraintes sur la forme des langues, notamment le fait que le message doit se construire par blocs signifiants disposés linéairement, car nous ne pouvons pas transmettre du sens de façon globale, non-découpée (cf. le principe de la double articulation du langage). Une telle langue ne pourrait être acquise. L'idée de la linéarité du message ne doit pas conduire à l'idée de la compositionnalité parfaite du langage qui suppose que le sens se construit par addition progressive des éléments qui apparaissent dans la chaîne. Nous avons vu au chapitre précédent que la situation était sûrement plus complexe, supposant une compositionnalité partielle, non linéaire et non atomiste, fondée sur des interactions entre les éléments linguistiques, la grammaire et le lexique, les différentes zones de la grammaire, le texte et le contexte, etc. Cet aspect des rapports langage-perception ne nous intéressera pas directement par la suite, car il n'a d'importance que pour une théorie générale du langage.

Deuxièmement, la perception étant notre source première de savoir, un grand nombre d'éléments linguistiques, la majorité en fait, sont liés du point de vue sémantique à la

¹² On peut citer entre autres la théorie de la Gestalt, l'approche constructiviste, le New Look perceptif, l'approche écologique, l'approche transactionnelle, les approches cognitivistes. Pour un panorama détaillé des approches psychologiques, on peut notamment consulter Weil-Barais 1993. Beaucoup de ces théories fournissent des données intéressantes pour l'étude des faits linguistiques, mais c'est particulièrement l'approche gestaltiste qui nous semble proche de la façon dont les langues reflètent la perception, même si elle ne représente peut-être pas le modèle le plus adéquat des processus réels de perception.

perception. Nous percevons des portions d'espace, des propriétés permanentes ou contingentes, des situations supposant le temps qui est aussi une forme, plus abstraite et peut-être dérivée, de perception. Et il est évident que la langue doit rendre compte de ces perceptions. C'est ce que l'on appelle, entre autres dénominations, le contenu représentatif de la langue (Bühler (1965)) ou le contenu idéationnel (Halliday 1985). C'est dire que la représentation linguistique de la perception est omniprésente. Cette représentation est évidemment filtrée par la langue qui représente un découpage de la réalité perceptive. Cette réalité perceptive est ainsi passée au crible, comme nous le verrons dans les chapitres suivants, au moins de deux autres activités cognitives qui accompagnent régulièrement la perception : la taxonomie ou catégorisation qui s'appuie sur la capacité à classer, propre aussi bien au scientifique qu'à tout un chacun dans sa vie quotidienne, et, d'autre part, la reconnaissance, liée à l'attention et surtout à la mémoire et qui est aussi nécessaire que la catégorisation puisqu'elle permet de ne pas avoir à recatégoriser à chaque fois d'une façon nouvelle et donc facilite les comportements automatisés ainsi que l'acquisition de nouvelles connaissances. Ainsi dans une phrase comme :

(1) Tam Maša idèt

'Là-bas, il y a Maša qui arrive'

Nous avons la représentation d'un individu qui peut être reconnu comme l'être que le locuteur et son interlocuteur connaissent sous le nom de "*Maša*" et le locuteur choisit d'utiliser ce terme en supposant que son interlocuteur sera capable de reconnaître Maša, sinon il aurait utilisé un autre terme appelant à une autre taxonomie : *odna ženščina* 'une femme', ou à une taxonomie doublée d'un rapport déictique facilitant une identification : *moja podruža* 'mon amie', etc. D'autre part, le locuteur présente une situation de déplacement, catégorisée par le verbe *idti*, et il met en relation l'entité Maša et le type de situation représentée. Mais ce n'est pas tout. Ce qui est intéressant, c'est que la langue, tout en étant liée à la perception, ne peut pas être considérée seulement comme une image du perçu. Ainsi, le locuteur doit réaliser une série d'autres choix qui, eux, ne sont pas liés directement à la perception ou au contenu représentationnel : il doit notamment situer son énoncé, ici par rapport au point de référence que constitue son centre déictique (son moi-ici-maintenant). Et je mentionnerai aussi sans

entrer dans les détails l'organisation communicative, marquée par l'ordre des mots et la prosodie, la gestion de l'information (connu-nouveau, identifiable-non-identifiable, activé-non activé, topique-commentaire etc.), le choix du type de phrase selon l'intention communicative (assertion, question, injonction), l'attitude modale du locuteur et les marques d'insertion de la séquence dans le type de discours et d'interaction en cours (marques d'intentions communicatives, marqueurs assurant la cohérence et la cohésion du discours, etc). Tout cela fait partie des composantes de la structure linguistique qui ne sont pas directement perceptives. En fait, on a coutume depuis longtemps de distinguer dans la structure linguistique un contenu propositionnel, assez proche de ce que Bally (*op cit.*) appelle le dictum et qui est précisément la partie du dit liée à la perception, aux émotions et d'une manière générale, aux aspects expérientiels du langage, à la "corporisation" de l'expérience. Et on l'oppose aux autres éléments, référentiels, temporels etc. qui permettent l'insertion de la séquence dans le discours ainsi qu'aux éléments qui marquent l'attitude du locuteur par rapport à ce qu'il dit (ce que Bally appelle le modus). Ces derniers sont moins directement liés à la perception.

Les parties du discours sont aussi divisées généralement en parties du discours pleines, désignant des objets et situations liées à l'expérience, et parties du discours "vides" n'ayant pas de contenu représentationnel (ce qui, évidemment, ne signifie pas qu'elle n'ont pas de contenu du tout, comme pourrait le faire croire le terme malheureux de "vides"). Mais, même parmi les parties de discours dites "pleines", de nombreux mots ne représentent pas directement le perçu et cela aura une certaine importance pour nous. Il est trivial de dire que chaque langue découpe le monde à sa façon, fournissant des manières variées et plus ou moins détaillées de présenter un même état de choses mondain. Mais, de plus, certains mots font appel à un contenu qui n'est pas directement perceptif. Ainsi, si j'avais décidé de dire que mon chef arrive, la propriété "chef" n'est évidemment pas susceptible d'une perception immédiate et fait appel à des connaissances socio-culturelles. Il en de même d'ailleurs pour la reconnaissance d'un être comme étant Maša et pas seulement une femme. Et ne nous nous attarderons pas sur le cas évident des mots abstraits désignant des propriétés non directement perceptibles, même si elles sont sans doute aussi liées à des formes d'expérience, comme la bonté, la générosité, etc.

Nous reviendrons sur ces problèmes dans le chapitre sur les valences nominales et prépositionnelles des verbes, le problème de la catégorisation et de la reconnaissance et la question de la complémentation des verbes de perception par des groupes nominaux de plus en plus abstraits. Et, bien entendu, nous en reparlerons également dans les chapitres suivants sur la complémentation par une subordonnée. Cela nous permettra d'éclairer les rapports complexes entre le perçu, le conceptualisé et le dit. Pour une théorie des verbes de perception, il est évidemment très important d'avoir une théorie du perçu et du perceptible pour tenter d'expliquer les possibilités de complémentation de ces verbes.

Il y a encore un troisième aspect par lequel la langue est liée à la perception. Chaque langue est capable de représenter l'acte de perception conjointement au perçu. Il est bien sûr possible de représenter un état de choses sans représenter l'acte de perception d'un sujet. Mais il semble en revanche assez difficile de représenter un acte de perception sans ce qui est perçu. Une phrase, prononcée avec une intonation assertive comme : *ja vižu* 'je vois' sera en général une réponse à une question où l'interlocuteur a demandé auparavant au locuteur de cette phrase s'il a vu un certain objet sur lequel il veut attirer son attention. La réponse de l'interlocuteur comporte alors une ellipse du Percept qui peut être restitué en faisant appel au contexte-avant. Cette phrase, avec parfois une nuance d'agacement marquée par l'intonation, peut être également utilisée si l'interlocuteur est en train de décrire ce que le locuteur a déjà sous les yeux et qu'il peut voir lui-même. Ici aussi, on a ellipse.

En munissant cette structure d'une intonation exclamative, cette phrase peut s'utiliser, par ex., lorsque le locuteur a recouvré la vue. Le verbe désigne alors la capacité de voir et a un emploi absolu, sans complément, car ici aucun Percept ne peut être précisé. Mais il faut signaler que cet emploi n'est possible dans des conditions normales que pour la vue et l'ouïe qui peuvent être perdues et récupérés par la suite, et il est peu plausible pour les autres modalités perceptives. Cet emploi suppose donc une modalité sous-jacente, appelée parfois modalité aléthique ou encore modalité radicale (*root modality*), qui indique une propriété qui permet à un état de choses d'avoir lieu (capacité, volonté, propension).

Ainsi, nous concluons que la langue représente normalement la perception avec son Percept et ce sont uniquement ces cas qui nous intéresseront par la suite et, donc, les cas où le

verbe de perception est au moins bivalent, c'est-à-dire qu'il comporte deux participants sémantiques, réalisés par deux arguments syntaxiques.

Ainsi, le concept de perception est indépendant de la sémantique des langues particulières et fait partie des universaux conceptuels issus de l'expérience partagée par tous les êtres humains. Mais la perception est aussi représentée dans toutes les langues au moyen d'unités lexicales spécialisées¹³ qui sont différentes d'une langue à l'autre. Et c'est là que l'on passe du niveau conceptuel au niveau sémantique. Apresjan (1995b), de même, montre qu'il est nécessaire de distinguer entre un niveau sémantique profond (notre niveau conceptuel) et un niveau sémantique de surface, constitué des options de verbalisation entre lesquelles la langue nous oblige à faire un choix même lorsque l'on ne le désire pas. Il note ainsi que la situation dans le lexique est ici comparable à celle de la grammaire, alors que l'on a fait parfois de cet notion de choix obligatoire le critère même qui sépare le grammatical du lexical. L'exemple bien connu est celui des verbes de déplacement en russe qui nous contraignent à choisir entre autres si le déplacement se fait à pied ou avec un véhicule (*idti /exat'*) alors qu'en français, on est obligé de choisir l'orientation du déplacement par rapport à un point de référence ou d'empathie (*aller /venir*), mais non pas le moyen de locomotion. De la même façon, on peut considérer que dans les verbes de perception il faudra distinguer des aspects universels, liés à notre expérience du monde, et des aspects sémantiques qui découpent le champ de telle ou telle façon. Un bon exemple, en russe, que nous étudierons dans le chapitre 6, c'est la nécessité pour le russe d'exprimer dans le choix de la conjonction si la perception est présentée comme véridique pour le Percepteur et/ou le locuteur (*kak*) ou si elle est considérée par le locuteur et (parfois) par le Percepteur comme une pure impression ou une perception inexacte ou onirique (*budto*). En français, si on veut préciser, on sera obligé d'ajouter un élément lexical (*il a cru voir, il lui a semblé voir*) ou une autre proposition qui vienne préciser la première :

(2) 'Emu pokazalas', budto kakoj-to svet peredvigaetsja s bol'soj skorost'ju v nebe no èto bylo

13 Nous ne prenons pas en compte les marqueurs évidentiels perceptifs de certaines langues, notamment amérindiennes, qui sont des affixes verbaux indiquant que la situation exprimée par le verbe a été perçue *de visu* ou est connue par ouï-dire etc. Le russe n'a pas de marqueurs grammaticaux de ce genre et ne peut exprimer la même idée que de façon analytique, notamment avec un verbe de perception en fonction parenthétique v. infra ch. 1. Sur les marqueurs évidentiels ou médiatifs cf. Guentcheva (éd.) (1996), Aikhenvald, (2004) Aikhenvald & Dixon (éds.) (2003).

optičeskaja illuzija'

'Il a vu/cru voir une lumière se déplacer à toute vitesse dans le ciel, mais c'était une illusion d'optique'

2.1.2 Les verbes de perception comme classe onomasiologique

Il est important de préciser que les verbes de perception ne constituent pas une classe de verbes définies par des propriétés syntaxiques homogènes pour toute la classe. C'est une classe conceptuelle et sémantique dont chaque sous-classe est corrélée à une grande variété de constructions, certaines pouvant même être parfois spécifiques à des verbes particuliers. Levin (1993) et Levin & Rappaport Hovav (2005) ont bien montré que les classes de verbes ayant des propriétés syntaxiques communes ne pouvaient pas être définies en général par des étiquettes aussi précises que verbes de perception, verbes de parole, verbes de contact physique, etc. Et inversement, les classes de verbes définies sur un critère sémantique présentent souvent une grande variété de structures. De même, Padučeva (1996 : ch. 7-8, 2004) distingue entre la classe thématique qui est un regroupement à base sémantico-conceptuel et la classe taxonomique qui s'appuie sur des propriétés grammaticales, notamment valencielles et aspectuelles. Cela ne veut pas dire que l'on ne peut pas trouver une justification sémantique au regroupement de certains verbes sur une base syntaxique. Mais, en termes cognitifs, il nous faut alors remonter à des schémas syntaxiques plus généraux qui se situent à un niveau de représentation dit "schématique" par rapport aux constructions concrètes qui sont celles dans lesquelles entrent des verbes ou des groupes de verbes particuliers. Il faut rappeler que ces formes schématiques sont considérés en linguistique cognitive comme des appariements de forme et de sens et non pas comme des schémas syntaxiques purs, dans la mesure où les approches cognitives ne laissent (quasiment) pas de place à de telles formes syntaxiques pures. L'étape suivante est donc de corréliser ces significations plus schématiques avec les significations spécifiques des verbes particuliers et des groupes de verbes préalablement organisés sur des critères sémantiques. Il faut simplement garder à l'esprit qu'il s'agit de deux niveaux de structuration du sens différents. Les constructions spécifiques

participent en général de plusieurs constructions schématiques qui interagissent : les structures prédicats-arguments, les structures temporelles, aspectuelles, l'organisation communicative, marquée par l'ordre des mots et la prosodie, etc. Dans ce travail, comme nous l'avons déjà dit, le niveau le plus schématique ne nous intéressera que de façon épisodique et nous nous pencherons surtout sur les constructions concrètes comprenant des verbes de perception. Parfois, cependant, il nous sera utile de faire une comparaison avec d'autres types de verbes entrant dans des constructions assez similaires pour essayer de trouver des généralisations sémantiques et syntaxiques et, par là même, éclairer les constructions qui nous intéressent en les replaçant dans un contexte plus large. Ainsi, il nous sera utile de parler de constructions aussi schématiques que "la construction transitive" en général, indépendamment des lexèmes qui peuvent l'instancier pour nous interroger ensuite sur la transitivité des verbes de perception. De même, nous aurons à nous intéresser aux types de situations aspectuelles possibles pour les verbes de perception.

Ainsi, les verbes de perception constituent une classe onomasiologique ou conceptuelle (partant donc du sens pour aller vers les moyens linguistiques qui l'expriment) et non pas une classe syntaxique ou distributionnelle. Dans un deuxième temps, nous devons définir des sous-classes en étudiant les différentes constructions dans lesquelles elles entrent, ainsi que les justifications sémantiques de l'existence de ces sous-classes.

Il faut signaler que l'adoption d'une approche onomasiologique ne signifie pas que nous posions purement *a priori* l'existence d'une catégorie conceptuelle. Il y a bien une justification linguistique. Effectivement, la notion de perception est indispensable pour définir le sens d'un grand nombre de lexèmes. Elle en constitue l'aspect le plus général, et sans le recours à ce concept, il est impossible de voir ce qu'il y a de commun entre un très grand nombre d'unités lexicales. Cela peut être replacé, en linguistique cognitive, dans ce que l'on appelle la Sémantique des Cadres ou *Frame semantics*, développée par Fillmore et d'autres qui définit un cadre comme un ensemble de connaissances nécessaires pour la compréhension d'une unité lexicale dans une de ses acceptions. Ce modèle sémantique suppose que ces Cadres contiennent des dimensions de sens plus générales qui sont valables pour de larges classes et constituent en principe des éléments fondamentaux de l'expérience humaine. Ainsi *vide*'

smotret', *nabljudat'* et bien d'autres verbes supposent la dimension de la perception et sont discriminés par d'autres éléments de sens plus fins qui permettent de différencier le pan de signification qu'ils profilent.

Ainsi, la classe des verbes de perception est indispensable pour la description d'un certain nombre de verbes. Il nous faudra cependant préciser par la suite quels verbes nous considérons spécifiquement comme des verbes de perception. Effectivement, une composante perceptive se rencontre dans un grand nombre de verbes qui supposent la présence d'un observateur comme le verbe *vstrečat'* 'rencontrer' ou encore *pojavit'sja* 'apparaître'. Mais si nous voulons éviter une dilution de la notion de perception, il nous faut des critères plus précis.

2.2 La délimitation sémantique du concept de perception

Nous allons maintenant passer à l'examen du concept de perception, afin de pouvoir ensuite tracer les limites du champ. Mais il nous faut d'abord préciser brièvement notre conception sémantique.

2.2.1 Le type de sémantique utilisée

Tout d'abord, il nous faut préciser le type d'approche sémantique adoptée ici. Nous considérons que le type de description sémantique le plus adéquat est celui qui utilise comme métalangage un sous-ensemble fermé de la langue servant de descripteur pour un ensemble ouvert à décrire qui est la langue dans son ensemble. Cela veut dire que le sous-ensemble descripteur est à la fois contenu dans l'ensemble décrit et extérieur à lui. C'est ce que López-García (1989) appelle le "paradoxe de la frontière" : le métalangage est à la fois une partie du langage et extérieur au langage. Ce paradoxe peut être résolu, selon l'auteur, en considérant que, dans la langue, il peut y avoir inversion de statut des éléments, à la fois éléments du

métalangage et éléments du langage, selon le point de vue où l'on se place. Il utilise pour cela les concepts de figure et fond qui sont au centre de toute sa théorie en disant que la figure peut être fond pour une autre figure et que, d'autre part, figure et fond peuvent inverser leurs rôles. C'est ce qui permet au langage de devenir son propre métalangage. Nous considérons qu'il est illusoire de vouloir trouver un métalangage qui soit totalement indépendant de l'objet à décrire. Les métalangages logiques, algorithmiques ou autres métalangages formels ne sont au mieux, selon nous, que des abréviations pratiques d'un métalangage naturel, et ils présentent selon nous l'inconvénient d'être souvent trop faibles pour permettre de décrire les langues, d'où la nécessité de l'élargir constamment (v. les logiques modales, temporelles, intensionnelles, etc.). Répétons que cela ne signifie pas que certains éléments de métalangage ne puissent être formalisés en ayant recours à des éléments de notation logique, mais il nous semble qu'il s'agit plutôt d'abréviations que d'un métalangage totalement indépendant des langues. Les linguistiques cognitives présentent des tentatives intéressantes de développer un métalangage utilisant des représentations iconiques (par ex. chez Langacker (1987, 1991)). Mais cela ne vaut sans doute pas pour tous les faits linguistiques.

Il existe plusieurs tentatives pour développer un métalangage en utilisant un sous-ensemble motivé des langues naturelles. Les plus connus sont le Métalangage Sémantique Naturel de Wierzbicka (1980a, 1988, 1996 entre autres) et le modèle sémantique de l'Ecole Sémantique de Moscou dirigée par Iurij Apresjan (1995a, b). Ces deux modèles sont unis par le fait qu'ils reconnaissent la nécessité pour un métalangage fondé sur les langues elles-mêmes de satisfaire à plusieurs conditions :

- Le métalangage doit être constitué d'un petit nombre d'unités qui doivent servir, en se combinant entre elles, de décrire une infinité de significations linguistiques.

- Le métalangage doit permettre de décrire le plan du contenu de n'importe quelle unité linguistique, que ce soit une unité lexicale, une construction grammaticale, une construction prosodique, ou encore des significations de nature pragmatique (voir la notion de description intégrale de la langue chez Apresjan).

- Les unités constitutives du métalangage doivent être des primitifs sémantiques, c'est-à-dire des unités qui ne peuvent pas être décomposées plus avant sans qu'il soit nécessaire

d'avoir recours à des unités plus complexes que l'unité à définir (*definiendum*).

- Ces primitifs doivent être en petit nombre, intuitivement simples, verbalisables dans tous les langues (quitte à isoler parfois une acception d'une unité polysémique), traduisible dans toutes les langues et accessibles à tout locuteur d'une langue, éventuellement même à un enfant.

- Les significations de toute unité linguistique sont présentées sous forme de glose ou paraphrases, comme cela se fait dans un dictionnaire et non sous forme de matrices de traits comme dans la sémantique componentielle, car ce dernier format met indûment sur le même plan chacun des traits sans expliquer comment ils s'associent dans une structure plus complexe et, surtout, il ne permet pas de décrire tous les types de signification, mais est surtout adéquat pour la description d'une partie du lexique, essentiellement le lexique concret (et encore, sans doute n'est-ce pas le modèle le plus performant).

- Le métalangage doit prendre en compte aussi la combinatoire sémantique et syntaxique de l'unité décrite. Ainsi, ce n'est pas seulement le sens d'un verbe qui est décrit, mais toute la construction dans laquelle il entre. Cela est tout à fait en accord avec notre principe selon laquelle la signification d'une unité lexicale est toujours sa signification dans une construction particulière, la signification étant donc un fait plus large que dans une approche lexicologique classique.

- Une dernière exigence, plus forte et, à notre avis, plus douteuse est celle de la capacité des paraphrases à se substituer à l'unité décrite dans tous les contextes adéquats. Il nous semble que cette exigence est beaucoup trop forte, car dans certains cas la décomposition jusqu'au niveau des primitifs donne des structures trop volumineuses et impossibles à manier dans une phrase. Cette exigence ne nous semble pas être strictement nécessaire et on peut admettre, comme le fait Apresjan, que dans certains cas la glose ne puisse être insérée dans le contexte, sans qu'elle perde sa validité.

Le modèle de Wierzbicka a été mieux développé que celui de Apresjan du point de vue de l'énumération de ces primitifs, même si l'inventaire n'a cessé de varier depuis les années soixante-dix, passant du chiffre utopique de douze primitifs à plus d'une soixantaine, avec des recherches sur leur validité dans des langues très variées, européennes, africaines, asiatiques,

ou australiennes. Nous ne le passons pas en revue ici dans sa totalité, car cela est bien connu, mais nous nous pencherons sur ce qui peut être utile dans notre étude des verbes de perception.

Nous voudrions cependant ajouter que nous considérons, contrairement à Wierzbicka, qu'il n'est pas nécessaire qu'un seul modèle de sémantique soit adéquat pour la description du sens de tous les unités. Il est possible que certaines unités se prêtent mieux à un autre type de description, par exemple une forme de sémantique instructionnelle nous donnant plutôt un mode d'emploi des unités qu'une glose. Parfois, cela peut être une forme de représentation picturale. Cependant, même dans le cas des significations "concrètes" (noms d'espèces naturelles, d'êtres vivants), la signification ne peut pas être réduite à une simple image, car leur sémantique est beaucoup plus riche que cela. En revanche, nous pensons que les approches en traits sont en principe toujours reformulables et de façon, pensons-nous, améliorée, dans un modèle de paraphrases et de primitifs. Parfois, nous nous permettrons d'utiliser des traits, mais il s'agira, là-aussi, toujours d'un raccourci de notation.

Par ailleurs, le format des paraphrases sera utilisé ici essentiellement pour l'étude de la signification lexicale d'un petit nombre de verbes. Nous ne l'utiliserons pas par la suite pour l'étude de la signification de l'aspect ou de significations grammaticales et pragmatiques complexes comme la factivité. En traitant ces notions, nous ne servirons pas du métalangage naturel, essentiellement parce que cette tâche, demandant énormément de temps et une précision d'orfèvre, risquerait de nous détourner de notre tâche descriptive et explicative. Nous nous contenterons d'une illustration sur un petit fragment de la classe des verbes de perception. La tâche d'une description intégrale de la langue dans ce format, colossale, est au delà des limites de ce travail, mais nous n'excluons pas qu'elle soit possible.

Une dernière remarque concerne la compatibilité de cette approche avec le concept cognitiviste de limites floues, de continuum de signification, de prototypes. On pourrait avoir l'impression que ce modèle est une variante des modèles en termes de conditions nécessaires et suffisantes. Mais ce n'est pas forcément le cas, même si Wierzbicka a eu des hésitations à ce sujet. Il s'agit d'un modèle riche qui permet de prendre en compte différents aspects sémantiques et pragmatiques, et il n'est absolument pas nécessaire de considérer que chaque

composante sera forcément obligatoire. Même si cet aspect a été mal développé, le modèle est compatible avec l'idée d'un poids différent des composantes, de leurs modifications sous l'effet du contexte, c'est-à-dire d'une certaine souplesse, sans laquelle on ne pourrait sûrement pas rendre compte de l'activité langagière.

2.2.2. Les verbes de perception et le problème des primitifs sémantiques

Les verbes de perception sont problématiques pour les approches en termes de primitifs sémantiques. En fait, nous avons deux solutions, qui sont toutes deux problématiques.

D'une part, on peut considérer que les verbes de perception sont décomposables et donc qu'ils ne sont pas primitifs. On doit alors avoir recours logiquement à un verbe du type *percevoir*¹⁴ pour décrire tous les autres verbes. Et on va préciser en utilisant notamment le nom des parties du corps qui sont utilisées pour percevoir (les yeux, le nez, les oreilles, la peau, etc.). Dans une telle approche, le verbe *percevoir* est primitif. Les parties du corps, elles, doivent être décrites en relation avec le corps (leur "frame" naturel) ou plutôt une sous-partie du corps. À la fois, dans la description du sens des yeux ou du nez, il est difficile de ne pas faire entrer leurs fonctions, entre autres la fonction perceptive. Effectivement, dans de nombreux emplois, figurés ou idiomatiques, la mention des yeux sous-entend la capacité de voir comme dans : *s glaz doloj - iz serdca von* 'loin des yeux, loin du cœur' ou encore *dlja otvoda glaz* 'pour donner le change'.

Si *videt'* se définit par 'percevoir par les yeux' et les yeux par 'partie du corps situés dans la partie avant du visage et servant à voir', on a une forme de cercle vicieux car *voir*, de nouveau, se définit par 'percevoir par les yeux'. On peut s'en sortir en remplaçant 'voir' par 'percevoir' ou peut être en précisant que les yeux 'donnent une sorte de perception'.

14 Notons ici que nous sommes embarrassés par le fait de devoir noter ce verbe en italique, car cette notation est réservée aux éléments du langage, réalisés phonétiquement. Or, ce sont là des éléments du métalangage. De même, ce ne sont pas uniquement des éléments sémantiques et la notation 'percevoir' est tout aussi problématique. Il serait nécessaire d'avoir encore une autre notion qui rende justice à des primitifs utilisés dans les gloses, en distinguant, de plus, leur signifiant de leur signifié. Cela renvoie à la question du paradoxe de la frontière évoqué par López-García.

Ce type de paraphrase permet d'unifier le format de description des verbes de perception. C'est celui choisi par Wierzbicka dans un article, déjà assez ancien, sur la perception (1980). L'inconvénient de cette approche est que *percevoir* ne semble pas intuitivement primitif : il n'est pas certain qu'il soit plus simple que *videt'* ou *slyšat'* et d'autre part, il n'est pas sûr que toutes les langues ait ce terme générique pour recouvrir tous les types de perception. Enfin, ce terme n'est sûrement pas compréhensible pour tout enfant.

Consciente de ces problèmes, dans une version plus récente de son modèle, Wierzbicka a décidé de renoncer à cette approche et d'inclure dans sa liste de primitifs les verbes *videt'* 'voir' et *slyšat'* 'entendre'. Cela permet un traitement plus satisfaisant en terme de primitifs, mais on peut alors se demander comment sont décrits les autres verbes de perception décrivant l'olfaction, le toucher ou le goût. On ne peut de toute évidence pas les considérer comme des primitifs au même titre que la vision et l'ouïe, car ils entrent dans la description d'un moins grand nombre d'unités et, d'autre part, dans beaucoup de langues, il ne sont pas verbalisables par un terme distinct, mais sont verbalisés par un des termes utilisés pour un autre sens de statut plus haut (v. infra). On peut envisager d'utiliser une comparaison encombrante du type 'apprendre quelque chose sur le monde par la peau (le nez ou la langue) comme on le fait quand on voit ou entend' en supposant que la perception est une façon d'appréhender des informations. *A priori*, cela s'accorde avec le fait que les sens autres que la vue et l'ouïe ont un statut subalterne. en renvoyant à l'expérience. Malgré tout, le recours à une comparaison pour décrire ces verbes est critiquable, car il n'est pas certain que dans :

- (3) Ona počuvstvovala zapax magnolii
'Elle a senti une odeur de magnolias'

on puisse dire que l'odorat évoque chez les locuteurs quelque chose de comparable à une impression visuelle ou sonore.

Il y a encore une autre solution, qui semble assez compatible avec le format de description de Wierzbicka, mais qui nous interdit de l'utiliser telle quelle comme substitut dans une phrase. Il s'agit de décrire la perception de la sorte

- (4) X vidit Y : 'quelque chose se passe dans les yeux de X, à cause de cela une image d'une

partie Y du monde autour de X se trouve dans ses yeux, on peut penser cela : X pense que cette image est comme le monde autour de lui'

Une telle paraphrase peut s'adapter aux autres sens, sans changer de formule. D'autre part, on est (à peu près) au niveau des primitifs sémantiques. Par ailleurs, les yeux peuvent alors être décrits comme partie du corps comme nous l'avons fait plus haut, tout en signalant que cette partie du corps sert à voir, c'est-à-dire qu'il peut lui arriver le type d'événement décrit dans la paraphrase de *videt'*.

Il faut remarquer que nous avons inclus dans la paraphrase l'élément : 'on peut penser que cette image est comme le monde autour de lui'. Cet élément est destiné à capter deux choses : premièrement, l'idée qu'en principe nous faisons confiance aux informations apportées par nos sens et que nous les considérons comme source (et garantie) de savoir et pas seulement d'opinion. D'autre part, la composante 'on peut penser' signifie qu'on a affaire à une implication qui peut éventuellement être annulée par le contexte. Nous y reviendrons lorsque nous étudierons notamment les valences nominales du verbe.

Nous pensons que la glose fournit précisément la base sémantique commune à tous les verbes de perception. Par la suite, cependant, nous utiliserons les verbes *videt'* ou *slyšat'* pour rendre les gloses plus compactes, mais en nous souvenant qu'on peut les considérer comme une forme d'abréviation d'une glose utilisant des primitifs sémantiques. Nous ferons l'hypothèse que les autres verbes contiennent tous dans leurs gloses les verbes de perception plus simples. Ceux-ci constituent un sous-groupe de ceux que nous appellerons par la suite "verbes de perception passive" ou "verbes de perception non agentive".

2.2.3 Le statut de la composante perceptive dans la structure sémantique du verbe

Pour la délimitation du champ de la perception, il nous faut encore faire une précision supplémentaire. Il existe toute une classe de verbes, aux limites assez floues, qui comporte

d'une manière ou d'une autre une composante perceptive. Nous ne dirons pas "un sème perceptif", car nous avons renoncé à un format sémantique du type "matrice sémique". La composante apparaît donc, dans le format que nous avons choisi, comme un élément de la paraphrase sémantique. Or, un des avantages du format paraphrastique, c'est la possibilité de rendre compte de la différence de statut des éléments constitutifs. En effet, comme l'ont montré depuis longtemps les travaux de sémanticiens russes (v. notamment Padučeva (2001 (1985), 2004), Apresjan (1996)), certains éléments de la paraphrase peuvent avoir un statut présupposé et non pas asserté. De telles distinctions sont possibles également dans le cadre de la linguistique cognitive, notamment la *Frame semantics*, qui reconnaît aussi une différence de statut entre les éléments en distinguant les éléments de sens appartenant au cadre (*frame*) ou encore à la base dans le modèle de Langacker (1987, 1990) et les éléments profilés, qui sont ceux pour l'expression desquels l'unité linguistique existe. Mais la partie profilée suppose une base ou un cadre composé d'un ensemble de connaissances qui sont évoquées simultanément mais non pas profilées par l'unité linguistique en question.

Ainsi, dans le verbe *iskat'* 'chercher', la composante perceptive est mêlée à une autre composante qui est le but de la perception. Nous n'avons pas encore donné de glose des verbes du type *smotret'* 'regarder', mais il est évident que ce verbe suppose la sémantique de *regarder* plus un élément de but du type 'X fait cela parce qu'il veut avoir l'objet Y et non pas pour autre chose'. Sans doute la sémantique de *iskat'* est-elle plus complexe que cela, mais cette caractérisation nous semble suffisante pour le moment. La sémantique de *iskat'* se distingue de celle d'autres verbes par le but qui est poursuivi dans l'action de regarder. Ainsi, dans *ljubovat'sja* 'contempler, admirer', le fait de regarder est mêlé à la notion de jouissance esthétique. Dans une de ses significations, *izučat'* 'étudier' peut désigner une forme de perception contrôlée destinée à apprendre quelque chose sur l'objet. Le verbe *najti* 'trouver' est encore plus complexe puisqu'il suppose la sémantique de *iskat'*. Nous considérons que ces verbes ne peuvent pas être considérés comme purement perceptifs.

De même, dans le verbe *vstretit'* 'rencontrer', la composante perceptive est au second plan par rapport à la notion de contact. De même, se situent au second plan des éléments de sens importants tels que le fait que celui qui rencontre quelqu'un doit déjà connaître cette

personne auparavant, ne serait-ce que par l'intermédiaire d'une photo. La caractéristique présupposée de la vision explique que l'on ne peut pas le nier :

(5) *Včera ja vstretil Depard'e na ulice, no ja ego ne videl

*'Hier j'ai rencontré Depardieu dans la rue, mais je ne l'ai pas vu'

La reconnaissance du Percept, elle, peut être niée, mais seulement si l'on suppose qu'il y a eu une distance temporelle entre la vision et une reconnaissance plus tardive :

(6) Včera ja vstretil Depard'e na ulice, no ja ego ne srazu uznal

'Hier j'ai vu Depardieu dans la rue, mais je ne l'ai pas reconnu tout de suite'

Dans des verbes comme *pojavit'sja* 'apparaître', *iščeznut'* 'disparaître' *pokazat'sja* 'se montrer', la composante perceptive est compliquée d'une composante de localisation 'se trouver'/'cesser de se trouver', la perception est construite comme une conséquence de la localisation d'un objet à un moment. Le verbe ne peut donc pas être considéré comme profilant exclusivement une situation de perception. Dans ces verbes, la perspective de la phrase (choix du sujet) est celle du Percept qui est aussi un objet ou un être qui se déplace et de ce fait soit se trouve dans le champ de vision du locuteur, soit se retrouve hors de ce champ. Ainsi, il nous semble que *pokazat'sja* pourrait être glosé comme :

(7) X pokazalsja' : X (être vivant ou chose) à un moment t_1 précédant le moment t_0 est dans un endroit où certaines personnes ne peuvent pas le voir, après cela X se déplace et, à cause de cela, au moment t_0 il est à un endroit où ces personnes peuvent le voir, à cause de cela ces personnes voient X'.

Par ailleurs, ces verbes servent surtout à donner une information sur les objets perçus et leur localisation ou leur déplacement et non pas tellement sur la perception elle-même.

Si la composante perceptive est très importante pour les verbes que nous avons passés en revue (et pour bien d'autres), on ne peut cependant pas dire qu'ils profilent essentiellement un acte perceptif. Pour une étude plus précise sur ces verbes, nous renvoyons à Padučeva (2004) et surtout à Kustova (2004 : ch. 10 : 328-395). Dans la suite du travail, nous ne nous occuperons que des verbes pour lesquels la composante perceptive est centrale, mais nous

reviendrons dans le chapitre suivant sur les types de verbes exclus de notre étude.

2.3 Fonction communicative des verbes de perception dans l'acte de langage

Il y a encore une particularité générale des verbes de perception que nous devons préciser. Cela est en rapport avec ce que nous avons dit sur les structures complétives au chapitre précédent. Effectivement, les verbes de perception sont souvent accompagnés d'une proposition argument, encore que, en principe, comme nous le verrons, seuls les verbes de perception visuelle et auditive les admettent couramment. Dans ces cas, on est dans une structure *modus-dictum* avec donc une différence de statut communicatif entre les deux parties. C'est ce que nous allons essayer d'explicitier ici.

Les verbes de perception font partie de ces verbes qui ne font pas que désigner un type de situation mondaine, comme le font des verbes comme *casser*, *tuer* ou *manger*. Comme il a été souvent signalé, ces verbes se situent à un autre niveau. Ils désignent à la fois une situation mondaine et une méta-situation modale par rapport à cette autre situation qui est perçue. Les verbes de perception désignent effectivement un rapport entre un sujet percepteur et le monde et non pas seulement un type de situation dans lequel sont impliquées des entités du monde. C'est ce qui explique que le verbe *voir* peut porter sur une situation entière avec ses participants, exprimée par un verbe et ses arguments syntaxiques. C'est ce qui a été capté par les travaux qui, à la suite de Bally, distinguent entre *modus* et *dictum*. Dès que l'on a *modus* et *dictum*, on a dissociation entre un sujet de conscience et un objet de conscience. La perception fait partie effectivement de ce type de situations. Mais la particularité de la perception, comme nous l'avons vu, c'est qu'elle est une composante de base de notre accès au monde, même si elle n'est pas dissociée de la mémoire, de l'attention etc. À ce titre, on pourrait dire qu'une grande partie de ce que nous disons est justifié par une perception ou par une sensation proprioceptive, parfois par une émotion, mais celle-ci n'a pas le même statut d'accès à la connaissance, d'où l'opposition courante entre l'émotif et le cognitif. Bien entendu, certains de nos énoncés, parmi lesquels certains énoncés scientifiques, peuvent être le fruit d'un travail de

généralisation par induction ou encore peuvent être le résultat d'une construction théorique purement spéculative. Mais il n'empêche qu'une grande partie de ce que nous disons est embrayé sur du perceptif. Cela ne veut pas dire pour autant que nous précisons à chaque fois que la situation que nous décrivons nous est connue comme résultat d'une perception. En fait, dans tout énoncé, on n'indique la source du savoir que lorsque c'est nécessaire, par exemple pour garantir la fiabilité d'une information en la donnant comme perçue par un ou plusieurs sens. C'est ce qui explique la parenté du terme de *modus* appliqué à ce type de verbes avec la modalité, plus précisément ce que l'on appelle la modalité subjective qui exprime le rapport d'un sujet à l'égard de ce qui est dit (croyance, scepticisme, volonté, etc.). La perception marque bien un rapport proche d'un rapport modal en plaçant l'assertion d'un état de choses sous la dépendance d'une perception qui en garantit l'authenticité. C'est ce qui fait que les verbes de perception sont factifs, c'est-à-dire qu'ils impliquent la vérité du contenu de perception. Ainsi dans l'exemple :

(8) On videl, čto Marija prišla
'Il a vu que Marie était venue'

On a une situation, 'Maria est arrivée' qui est prise en charge par un percepteur et, du fait de sa prise en charge, elle peut être considérée comme vraie. Ainsi, avec la négation, l'état de choses exprimé dans la subordonnée n'est pas remis en cause. Ce qui est remis en cause, c'est que le percepteur désigné par *on* ait perçu cette situation. En fait, comme nous allons le voir, la situation est beaucoup plus complexe que cela.

Nous allons essayer de montrer que, dans les énoncés avec des verbes de perception, on a souvent un jeu complexe entre plusieurs sujets de conscience qui peuvent ne pas avoir une position identique à l'égard de l'état de choses décrit. D'autre part, l'une des particularités du russe est d'exprimer par des constructions différentes les cas où cette perception peut être considérée comme véridique et où effectivement on aura conservation de la factivité sous la négation et des cas où cette perception est remise en cause. Et cela suppose aussi un jeu complexe de consciences opposées. Nous allons utiliser ici le concept de polyphonie et nous allons voir la façon dont il nous permet de traiter de ces faits complexes.

Avec une proposition argument (et parfois aussi avec des arguments nominaux), la situation de perception semble être fondamentalement une situation polyphonique (cf. Ducrot 1984, Rabattel 2003). Par souci de clarté terminologique et conceptuel, nous appellerons "locuteur" celui qui prononce les mots dont est composé l'énoncé dans une situation d'interlocution particulière, "énonciateur" le locuteur en tant que responsable d'au moins une partie de la force illocutoire de l'énoncé. La force illocutoire est ce que l'énoncé est censé réaliser dans l'intervention d'un énonciateur à l'intérieur d'une interaction langagière, c'est-à-dire, notamment, asserter, pousser le destinataire à faire (ou faire faire) une action, pousser le destinataire à donner une information. Nous considérons à la suite de beaucoup d'auteurs que la force illocutoire se divise en un petit nombre de types correspondants à des types grammaticaux de phrases. Les forces illocutoires plus détaillées dont certains auteurs (Austin, Searle) ont essayé de donner la liste (avertir, menacer, ordonner, conseiller, etc.) ne sont que des spécifications de types plus larges (plus schématiques) de force illocutoire qui sont en principe représentés par des différences linguistiques plus systématiques (ordre des mots, intonation, marqueurs spéciaux comme les particules interrogatives, etc.). Les types spécifiques nommés en général par des verbes de parole ont de fortes chances d'être des représentations linguo-spécifiques des types plus généraux d'actes de langage. Ainsi, la menace est une forme d'assertion (ou une série d'assertions) concernant des actions indésirables pour le destinataire que l'énonciateur s'engage à faire, ayant pour but de créer un état psychologique de crainte chez le destinataire. Mais cela reste une forme d'assertion. Nous appellerons énonciateur 2 un énonciateur représenté comme argument d'un verbe de l'énoncé de l'énonciateur 1 qui profile lui-même une situation d'énonciation ou supposant un état de conscience qui peut être énoncé. L'énonciateur 2 n'est pas un locuteur dans l'interaction langagière en question car seul est locuteur celui qui prononce les mots. Il n'est qu'un énonciateur représenté, qui peut avoir été locuteur dans la réalité ou non. Ce qui est plus important, c'est que sa voix est représentée, sous forme d'un énoncé représenté. Son énoncé est cependant différent de celui de l'énonciateur 1 dans la mesure où sa force illocutoire n'est pas profilée, ce que nous avons vu dans notre discussion de la subordination. Un énoncé 1 peut donc être considéré comme polyphonique si l'on a une dissociation entre un énonciateur 1 et un énonciateur 2, représentée explicitement ou supposée à l'origine d'un énoncé 2 qui est

représenté dans l'énoncé 1 et dont la force illocutoire n'est pas profilée. On aurait pu peut-être aussi parler, dans un autre modèle, celui de Fauconnier (1984), de la représentation de deux espaces mentaux, celui de l'énonciateur de l'énoncé dans sa totalité et celui du sujet de perception, mais nous préférons le traitement polyphonique, car les espaces mentaux n'incluent pas une dimension communicative qui justifierait l'apparition de ces différents espaces. C'est une théorie essentiellement cognitive, qui dissocie des contenus de représentations. La théorie de la polyphonie, elle, permet de présenter ces différentes voix comme un fait communicatif, ce qui nous semble mieux correspondre aux faits.

Bien entendu, avec les verbes de perception, on n'a pas forcément d'énonciation 2 réelle débouchant sur un énoncé 2. Cela peut n'être qu'un contenu de pensées, par exemple. Mais on a tout de même une dissociation de points de vue ou de consciences, et cela peut être considéré comme une disjonction d'énoncés. En fait, le second énoncé peut avoir différent statut et non pas seulement celui de paroles. En général, nous pouvons dire d'une personne qu'il a vu tel état de choses si cette personne nous l'a communiqué, mais il peut y avoir d'autres cas, comme celui de la perception d'un personnage représentée dans le discours littéraire (*cf. infra*)

Cette dissociation en termes de polyphonie permet à l'énonciateur 1, si la perception est présentée comme le fait d'une personne autre que lui-même, à la fois de se "déresponsabiliser" à l'égard de l'énoncé en indiquant que la situation a été perçue par quelqu'un d'autre, tout en indiquant que le fait qu'elle a été présentée comme perçue et non pas seulement pensée, supposée, etc. est une garantie assez forte pour que l'on donne un certain crédit à l'énoncé. Ainsi, le locuteur n'est pas garant de la perception et n'asserte pas le contenu de la perception, mais, d'un autre côté, la perception, surtout visuelle, est considérée, sauf indication du contraire, comme une garantie suffisante pour que son contenu soit admis. Cela explique les effets de factivité avec les verbes de perception, mais, comme nous le verrons, la factivité n'est pas nécessaire dans le cas de la perception, plus précisément dans le cas de certains verbes, et cela donnera lieu à des constructions distinctes en russe.

Il faut noter aussi une particularité liée au genre discursif. Dans des récits littéraires avec focalisation interne c'est-à-dire qui prennent la perspective du personnage comme si l'on

suivait ce qui se passait à l'intérieur du personnage, la dissociation de l'énonciateur et du sujet de perception est encore plus grande. Dans ce cas, la perception n'est pas en principe pas communiquée, elle est purement mentale. L'énonciateur, en quelque sorte, nous laisse voir la perception "en ligne" comme si il nous transportait dans la tête du personnage percepteur.

À la première personne, en revanche, l'énonciateur et le percepteur sont la même personne et l'énonciation d'une perception sert à son énonciateur à modaliser son énoncé en lui donnant une justification. Mais il ne peut plus se dissocier de la perception, sauf cas exotiques.

Dans la suite de notre travail, nous aurons l'occasion de revenir sur ces facteurs communicatifs, qui ont une importance pour l'interprétation des arguments de ces verbes.

CHAPITRE III

LA CLASSE DES VERBES DE PERCEPTION

3.1. Classification sémantique des verbes de perception

Padučeva (2004) note que si l'on adopte une définition large du concept de verbes de perception, probablement la majorité des verbes d'une langue comporte la notion de perception, ne serait-ce que parce que toute situation est avant tout perçue par un ou plusieurs sens externes ou fait l'objet d'une sensation interne, ou proprioception. Cela n'est guère étonnant dans la mesure où les impressions sensorielles sont notre principal mode d'accès à l'information et servent de base à la mémorisation. Il nous faut cependant délimiter une plus petite classe, comme Padučeva le fait d'ailleurs, mais en conservant, malgré tout, une classe encore trop large.

Nous avons déjà vu en 2.1.3.3 que certains verbes retenus par Padučeva ne pouvaient pas être considérés comme faisant partie strictement du champ de la perception. Pour délimiter une classe pertinente de verbes, nous aborderons plusieurs dimensions sémantiques généralement citées dans les travaux sur les verbes de perception avant de donner, en fin de section, un récapitulatif des verbes retenus.

3.1.1 La modalité de perception

La première dimension taxonomique, c'est le canal de la perception que l'on appelle plus couramment la modalité de perception. On distingue cinq sens : la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat et le goût, en général associés à des organes spécialisés, dont la mention fait partie de la glose des prédicats de perception, même dans les extensions métaphoriques (par ex. "la vision de l'esprit" consiste à se représenter par l'esprit comme on verrait par les yeux). Il faut

cependant noter que le domaine de la perception ne se limite pas vraiment aux cinq sens "officiels". Il existe d'autres formes de perception. L'une des plus importantes est la proprioception, c'est-à-dire la perception des états intérieurs du corps, mais, en général, on parle alors plus de sensation (*oščušenie*) ou d'état général (*samočuvstvie*) que de perception (*vosprijatie*). La parenté de la proprioception avec la perception est cependant présente dans la langue elle-même puisque le verbe le plus spécialisé dans ce domaine *čuvstvat'* est utilisé aussi bien pour la proprioception que pour la perception par les sens externes. La proprioception ne sera cependant pas traitée spécifiquement dans ce travail.

Il faudrait également ajouter, parmi les états intérieurs, les émotions, mais ceci constitue un domaine d'études très différent et, du point de vue linguistique, les verbes d'émotion ont un comportement assez différent des verbes de perception. Il en est de même des verbes cognitifs (*znat'* 'savoir', *verit'* 'croire'), ou des verbes d'attitude propositionnelle (*dumat'* 'penser', *ščitat'* 'estimer, juger'), bien que, comme nous le verrons, il y ait des liens étroits entre la perception et ces domaines, d'où des extensions sémantiques courantes dans différentes langues (v. *infra*).

La perception du temps est une combinaison de plusieurs formes d'activité cognitive (perception du changement et de la permanence, liée à l'interaction de plusieurs sens, à l'activité mémorielle) et est sans doute liée aussi aux conventions de découpage du temps et d'organisation de l'activité propres à chaque culture. Dans la langue, le temps est plutôt présenté comme cadre ou comme forme de localisation des événements par rapport au moment de la parole. Il n'y a pas de verbe spécifique pour désigner la perception du temps elle-même.

Enfin, on parle parfois de synesthésie pour désigner une perception globale utilisant tous les sens ou, au moins, plusieurs d'entre eux. Mais cette notion est surtout importante pour l'analyse littéraire, puisqu'il s'agit essentiellement d'un procédé littéraire consistant à décrire un état de choses en faisant appel à une description entremêlée de différentes impressions perceptives. Au niveau des verbes de perception, encore une fois, seul le verbe *čuvstvat'* permet de représenter une perception globale sans préciser la source sensorielle. Aucun de ces types de perception ne sera traité ici.

Et donc, parmi les différentes formes de perception, nous ne retiendrons, suivant la tradition, que la perception par les cinq sens. Nous verrons que ces différentes modalités de perception ne sont pas égales, ce qui n'est guère surprenant. D'abord, le Percept n'est pas le même pour chacune de ces modalités et cela a une importance sur le comportement linguistique des verbes correspondants, notamment sur le choix des arguments. Ensuite, les informations apportées par chacun de ces sens sont d'importance inégale pour l'être humain et, là aussi, cela se traduit par des différences linguistiques, le champ sémantique de certains de ces verbes étant beaucoup plus développé que celui d'autres verbes.

Parmi ces sens, l'ouïe et la vision sont ceux qui sont le plus souvent verbalisés dans les langues par des lexèmes distincts et ce par une grande variété de lexèmes avec diverses nuances sémantiques. Au contraire, les autres sens ont tendance dans un certain nombre de langues à être verbalisés en empruntant leurs termes aux premiers. Viberg (1984 : 147) établit la hiérarchie suivante : vue >ouïe >toucher >odorat /goût.

Cela signifie que chaque élément situé plus à gauche est susceptible dans une langue d'être exprimé par un verbe situé à droite dans la hiérarchie, qui connaît donc une extension sémantique. Le russe ne contredit pas la hiérarchie, à condition que l'on admette qu'elle ne s'applique pas toujours de façon contiguë. Ainsi le verbe *slyšat'* (entendre) peut être utilisé pour les odeurs («sentir») et parfois, avec de fortes restrictions, pour les sens inférieurs dans la hiérarchie selon les données de Rogers (rapportées par Viberg: *op cit*). Arutjunova (1999 : 416) donne quelques exemples en signalant que ces usages de *slyšat'* pour d'autres modalités sont plus caractéristiques de la langue du dix-neuvième siècle. Ainsi, elle donne entre autres les exemples suivants (la numérotation est la nôtre) :

(1) Moj nos policmejster, ja ego sigaru slyšu (Leskov)

'Mon nez est un policier, je sens son cigare'.

(2) Oni vse xvalili ego, no v poxvalax ètix slyšen byl zapax i vkus jada (Aksakov) 'Il lui faisait tous des éloges mais, dans ces louanges, on pouvait sentir l'odeur et le goût du poison'

Le même verbe était également utilisé pour la proprioception : *ja slyšu bol'* 'je ressens une douleur'. Le verbe *čuvstvovat'* (sentir, ressentir) dont la signification première est tactile peut être utilisé pour le goût et l'odorat, mais non pas pour l'ouïe ou la vue. Il remplace donc,

plus ou moins, le verbe *slyšat'* qui est un peu vieilli dans ses emplois dérivés. C'est bien sûr aussi le verbe réservé à la proprioception. En revanche, le verbe *videt'* "voir" ne s'étend pas à l'expression d'autres sens. Certains verbes désignant essentiellement la perception visuelle comme *zamečat'/zametit'* 'remarquer', *različat'/različít'*, 'distinguer, discerner', originellement visuels, semblent cependant pouvoir être utilisés pour d'autres sens.

(3) Ja zametil kakoj-to strannyj zapax
'J'ai remarqué une drôle d'odeur'

Cette disproportion entre les sens se traduit également par une bien plus grande densité de verbes dans le champ de la vue et de l'ouïe. Alors que pour l'odorat, on a *njuxat'*, *čuvstvovat'*, *slyšat'* et guère plus, pour le goût *slyšat'* 'sentir le goût' *čuvstvovat'* : idem *probovat' na vkus* 'goûter', pour le toucher essentiellement : *čuvstvovat'* 'sentir' et peut-être, compliqués d'une nuance de mouvement, *trogat'* 'toucher' *ščupat'* 'tater, palper', *kasat'sja* 'toucher, être en contact' et quelques autres ; pour les deux modalités centrales, on a une variété extraordinaire de désignations nuancées.

Il faut aussi signaler qu'il en est de même dans les verbes désignant une exhalation, une émanation d'un Percept de différente nature du type *blestet'* 'briller', *svetit'sja* 'luire', *paxnut'* 'sentir', etc.. Dans ce groupe de verbes aussi, on a la confirmation de la nette prédominance des modalités visuelles et auditives. Le groupe des verbes d'odorat y est bien représenté aussi, mais pour les goûts on est obligé d'utiliser des structures avec des adjectifs en fonction prédicative (attributs) du type : *èto solono* 'c'est salé' *ètot tort vkusnyj* 'ce gâteau est bon', etc. De même, pour le toucher, les impressions tactiles sont exprimées en général par des adjectifs (*gladkij* 'lisse' *mjagkij* 'mou', *šeroxovatyj* 'rêche, rugueux', etc.). Cela semble indiquer aussi que les impressions gustatives et tactiles sont plus souvent considérées comme des propriétés statiques que les impressions visuelles et auditives. Bien sûr, il existe autant d'adjectifs permettant de verbaliser une propriété visuelle ou auditive. Mais il existe également un grand nombre de verbes pour ces modalités au contraire des autres modalités, ce qui semble confirmer le caractère plus dynamique de la perception visuelle ou auditive. Nous voyons souvent des objets en mouvement et changeants et, de plus, notre vision est affectée par des changements d'éclairage. Pour ce qui est de l'audition, nous percevons des sons qui semblent

se déplacer dans l'espace, ce que d'ailleurs confirment, outre la physique acoustique, les données de nombreuses langues. En russe on dit : *iz komnaty donosjatsja krika* 'des cris viennent de la chambre'. Une des tentatives précoces de relier la sémantique de ces verbes à leur syntaxe a consisté, dans le cadre des courants localistes, à identifier la perception visuelle et auditive à un déplacement, ce qui a servi notamment à expliquer l'utilisation de certaines prépositions avec ces verbes (Gruber 1967). Par ailleurs, il va falloir noter alors la concurrence de deux mouvements : un qui va du Percept au Percepteur lorsque les sons arrivent à un Percepteur et le mouvement inverse, lorsque le Percepteur tend ses sens vers un objet à percevoir. Cela a sans doute un fondement pour les verbes de perception, mais l'hypothèse localiste ne peut pas être considérée comme une hypothèse globale, car elle marche mal pour d'autres groupes de verbes. D'autre part, cette hypothèse nous semble insuffisante pour rendre compte de toutes les structures réellement constatées.

Mais ces différences entre les modalités se manifestent encore plus clairement du fait que seuls les verbes de modalités perceptives et auditives (certains d'entre eux, pour être plus précis) peuvent entrer dans des structures comprenant des prédicats dépendants (infinitifs, gérondifs, participes selon les langues) ou des propositions subordonnées. Cela est dû au fait que ces modalités de perception peuvent nous donner accès à des situations. Pour le toucher, il n'est possible que dans un petit nombre de cas d'avoir une proposition subordonnée lorsqu'on a la sensation tactile d'un mouvement :

(4) Ja potrogal eë život i počuvstvoval, kak /čto rebënok ševelitsja

'j'ai touché son ventre et j'ai senti l'enfant bouger/que l'enfant bougeait' (nous faisons abstraction pour le moment de la différence de subordonnant)

Seuls les verbes de perception visuelle et auditive, de même, développent régulièrement des significations cognitives (cf. *infra*), ce qui montre bien leur degré d'importance pour la connaissance.

La disproportion de lexicalisation selon les modalités perceptives reflète bien une disproportion entre les sens. Nos principales sources de savoir sont l'ouïe et la vue, au point que dans certaines langues possédant des formes verbales dites "évidentielles" ou

"médiatives" (par ex. les langues samoyèdes), on doit préciser si la source de l'information est visuelle ou auditive (source directe de savoir) ou si je sais par ouï-dire (source indirecte et considérée comme moins fiable) ou encore si l'information est le fait d'une inférence à partir d'un indice. Mais visiblement, aucune ne nous oblige à préciser grammaticalement si notre information nous vient spécifiquement de l'odorat, de l'ouïe ou du toucher. Cette disproportion s'explique, comme le montre bien Enghels (2007 : 28), par le fait notamment que l'ouïe et la vue nous donnent accès à des informations à plus grande distance et plus détaillées. Le goût et l'odorat sont considérés comme des sens internes car ils sont provoqués par des processus chimiques qui se passent à l'intérieur de l'être. Le toucher est un sens externe, mais qui ne nous donne des informations que dans des situations de contact immédiat avec un stimulus.

Par ailleurs, il y a aussi des différences entre la vision et l'audition. L'audition suppose toujours la perception d'une impression sonore produite par un procès. Ce procès implique un argument qui, du point de vue conceptuel, est un Agent (si la production du son est contrôlée) ou une Force (si elle n'est pas contrôlée, par ex. la chute d'un objet), mais qui n'est que la source du son, mais non pas le stimulus immédiat qui vient impressionner les oreilles. Mais parfois le Percept verbalisé ne comprend que l'Agent ou la Force du procès sonore, le procès sonore lui-même restant implicite.

(5) Ja slyšu Ivana

'J'entends Ivan'

Dans cet exemple, Ivan n'est pas lui-même le Percept de la perception. Ce qui est perçu, c'est un procès sonore dans lequel il est engagé, volontaire ou non (peut-être que je l'entends ronfler, ou bien je l'entends scier du bois, ou faire de la musique, ou encore j'entends le bruit de son pas peu discret). Autrement dit, le Percept est toujours un processus sonore, que le processus lui-même soit verbalisé ou non. Cela va expliquer la forte compatibilité et même la collocation préférentielle des verbes d'audition avec une complétive exprimant à la fois la source sonore, Agent ou Force, et le processus sonore produit.

Il en va autrement avec les verbes de vision. Je peux très bien percevoir une entité qui n'est engagée dans aucun procès (une montagne, une maison...). Si le Stimulus est un animé,

il y a de fortes chances que je perçoive, en même temps que cet animé lui-même, un procès dans lequel il est engagé, ce que je peux en principe verbaliser auprès du verbe de vision. Mais ce n'est pas toujours le cas. Des verbes comme *vgljadyvat'sja* ("regarder attentivement, fixement") ou *rassmatryvat'* ("examiner", "considérer") ne permettent pas de verbaliser un procès. Cela est dû sans doute au fait que dans ces verbes qui supposent une attention portée au Stimulus, ce qui m'intéresse, c'est d'apprendre quelque chose sur l'entité perçue et non pas sur une quelconque activité de sa part. Par ex., je peux examiner un texte pour chercher une erreur, ou observer une personne pour essayer de détecter quelque émotion. Nous reviendrons un peu plus loin sur ces types de verbes.

Une autre différence pertinente concerne la possibilité de contrôler le flux de perception. Comme le note Enghels, cette possibilité est moins accessible pour les oreilles que pour les autres organes, car il est difficile de couper l'accès des ondes sonores à nos oreilles, alors que l'on peut facilement fermer les yeux, plus ou moins se boucher le nez, cesser de goûter ou faire passer un goût et cesser de sentir en rompant le contact avec le peau. La conclusion de l'auteur est que le fait d'entendre ne suppose guère le fait d'écouter, alors que la vue suppose plus souvent un effort de focalisation du regard, de discernement, etc. Mais il n'est pas sûr que cela soit corrélé à un grand nombre de propriétés linguistiques pertinentes. On peut au mieux citer des contextes du type :

- (6) On ne xotel slušat', no vsě ravno on slyšal
'Il ne voulait pas écouter, mais il entendait quand même'
(6')? On ne xotel smotret' ,no vsě ravno on videl
? 'Il ne voulait pas regarder, mais il voyait quand même'

Une grande partie du travail d'Enghels est destiné à démontrer cette asymétrie en français et en espagnol entre les verbes de vue et les verbes d'audition, ces derniers étant considérés comme plus passifs, ou moins agentifs par l'auteur. Nous ne sommes pas sûrs qu'il y ait en russe des différences de comportement suffisants pour arriver à une telle conclusion. Il y a bien sûr d'autres propriétés qui distinguent ces deux groupes de verbes, mais celle-ci ne nous semble pas fondamentale.

Enfin, les percepts visuels sont incontestablement les plus riches en aspects pour nous comme le montrent nos possibilités de les décrire richement en termes de couleurs, de formes, de distance, etc. Même une oreille musicale a sans doute du mal à pouvoir distinguer toutes les variations sonores fines qui peuvent arriver à nos oreilles. Si toutefois l'ouïe est un sens si important pour nous et dont la perte peut être fort préjudiciable, c'est que l'ouïe nous permet la perception du langage qui est capitale. C'est ce qui explique l'importance numérique des exemples où le Percept est constitué de paroles et une certaine asymétrie que nous avons pu constater entre les verbes de perception visuelle et auditive quant à l'interprétation de leur complément. Effectivement, accompagné d'une complétive introduite par *čto*, le verbe *slyšat'* désigne majoritairement en russe la perception de paroles, ce que nous traduisons en français par 'entendre dire'

Pour conclure, nous avons distingué dans cette section les modalités de perception que nous prendrons en compte ici. Nous ne prendrons en compte que les cinq sens traditionnels et excluons d'autres formes de perception (proprioception, perception du temps, etc.). D'autre part, la disproportion entre les modalités et le fait que certaines ne se rencontrent guère avec des arguments propositionnels nous conduira à privilégier les modalités visuelle et auditive.

3.1.2 Perception agentive/non agentive

Cela est une distinction extrêmement importante. Elle divise des verbes du type *videt'*, *slyšat'*, *smotret'* et quelques autres moins centraux. D'une part, on a la perception que nous appellerons, suivant une certaine tradition, "non agentive" ou "passive" et d'autre part les verbes agentifs du type *smotret'*, *slušat'*. La terminologie n'est pas parfaite dans la mesure où, comme nous le verrons, la notion d'agentivité ne s'applique pas pleinement à ce type de verbes, mais nous la conserverons de façon conventionnelle.

Cette opposition a un rapport avec la structure sémantique de l'événement et les participants qui y sont engagés et notamment leur niveau de responsabilité dans l'événement ou de contrôle. Elle est capitale pour le liage entre la sémantique et la syntaxe, et notamment

le choix du premier argument syntaxique ou sujet et du deuxième argument sémantique on objet dans les constructions transitives. Il y encore d'autres facteurs influant sur le choix d'un sujet, sur la réalisation morphologique des arguments, etc. Mais ils seront abordés en leur temps.

Comme ce sujet est fondamental pour notre étude, nous l'étudierons à part dans le chapitre suivant de façon assez détaillée. Par la suite, nous ferons allusion à cette opposition à partir des exemples de verbes donnés ici, en gardant leur discussion précise pour plus tard.

3.1.3. Perception réelle vs perception irréelle ou incertaine

Commençons par dire que nous ne nous occupons pas des cas où le deuxième argument du verbe de perception est irréel, du fait que la verbe est inclus dans une construction modale qui rend l'objet virtuel. Dans ce cas, l'interprétation de la situation de perception hérite des propriétés de la construction modale dans laquelle elle est insérée. Il en est de même avec les constructions négatives. Ainsi :

(7) On xotel videt' kartinu Pikasso

'Il voulait voir un tableau de Picasso

où le Percept peut être construit de façon référentielle ou non, selon qu'il s'agit d'un tableau de Picasso bien précis ou qu'il s'agit de n'importe quel tableau, encore purement virtuel dans cette situation, de Picasso. Cela est une particularité de la construction modale qui n'est pas spécifique des verbes de perception, mais nous aurons l'occasion de reparler de ces contextes plus tard.

Une autre distinction, hautement pertinente en russe, est celle entre perception réelle et irréelle. Il faut distinguer plusieurs cas où la perception est irréelle : les cas où le percepteur est conscient de l'irréalité de sa perception et ceux où il ne l'est pas.

Le premier cas est représenté par les verbes d'imagination ou de rêverie. En russe, ce sont les verbes *voobražat' /voobrazit'* et *predstavljat'/predstavit' sebe* 's'imaginer, se

représenter'. De même, la rêverie qui est représentée par le verbe *mečtat'* 'rêver' est bien une pseudo-perception dont le Percepteur est conscient, ou peut le devenir en tout cas.

Parmi les verbes où l'irréalité de la perception n'est pas consciente, on a deux classes. La première classe de verbes de perception irréaliste inconsciente est celle des verbes de perception onirique : *snit'sja* 'rêver', *grëzit'sja / prigrëzit'sja* 'rêver'.

La deuxième classe est constituée des verbes de perception erronée *pokazat'sja* 'donner l'impression' pour la vue et éventuellement pour d'autres sens, *poslyšat'sja* 'croire entendre' pour l'audition dans un contexte où le Percepteur est exprimé explicitement au Datif. Lorsqu'il n'est pas exprimé explicitement, on a alors généralement une perception réelle, mais avec un Percepteur indéterminé, généralement pluriel. Un sous-type est constitué par les verbes d'hallucinations *mereščit'sja / pomereščit'sja* 'avoir l'illusion de voir' et *čudit'sja / počudit'sja* 'idem' et *prividet'sja* 'croire voir (un fantôme par ex.)'.

Ces verbes ont un comportement syntaxique assez particulier. Les verbes de la première sous-classe ("perception irréaliste consciente et contrôlée") se construisent comme des verbes transitifs normaux, ce qui est probablement dû à la dimension de contrôle de la perception.

Les verbes des autres sous-classes "perception onirique" et "perception erronée" entrent dans des constructions avec un Percepteur au Datif et un Percept au Nominatif, ce qui peut s'expliquer par le fait que le Percept semble, en quelque sorte, s'imposer un peu plus au Percepteur, le Percepteur étant présenté comme incapable de contrôler sa perception pour avoir une information précise. Il est donc construit comme subissant une perception et, dans ce cas, on peut attendre une construction dont la sémantique principale est celle d'absence de contrôle.

Un certain nombre de questions se posent quant à ces verbes, particulièrement ceux de la classe des verbes de perception irréaliste incontrôlée qui nous intéresseront plus ici : se rapprochent-ils du type perception directe ou perception indirecte (cf. section suivante) ? Comment fonctionnent-ils du point de vue aspectuel ? Pourquoi s'intègrent-ils dans des constructions si particulières ? Nous essaierons de répondre un peu plus loin, lorsque nous aurons l'appareil conceptuel suffisant.

3.1.4. Verbes de perception directe vs indirecte

La distinction perception directe/perception indirecte est fort ancienne et elle est classique dans les travaux sur les verbes de perception. La perception indirecte est également appelée selon les auteurs épistémique (Dretske, 1969), conceptuelle (Bolinger, 1974), indirecte (Kirsner & Thompson, 1976) abstraite (Mönnich, 1992b). La distinction apparaît en fait d'abord dans les travaux philosophiques (Husserl 1913, Dretske, Austin), mais selon l'avis de Wierzbicka :

"Yet the problems related to perception that philosophers have been addressing themselves to are to a large extent linguistic : they are or can be, formulated as questions about meaning" (Wierzbicka 1980: 99)

L'idée qui sous-tend cette opposition est que, dans un certain nombre de cas, ce qui est exprimé comme objet de la perception, c'est ce qui se présente réellement à notre regard, tandis que dans d'autres cas c'est quelque chose qui s'appuie sur le perceptible, mais le dépasse et fait appel à la cognition. Dretske, dans un travail classique, distingue en fait plusieurs types de perception. La perception non épistémique ou directe est définie de la sorte :

(7) "S sees D = D is visually differentiated from its immediate environment by S" (Dretske (1969), 20)

Cette définition vise à définir le cas où S (le perceuteur) perçoit directement un objet. La définition suppose un espace qui sert de fond à la perception. Selon lui, la perception directe peut concerner également aussi bien des objets que des événements. Il définit ce type de perception de la sorte :

(8) S sees an event = the event is visually differentiated from its immediate temporal environment by S (Dretske 1969 : 31)

et il donne les exemples suivants pour montrer que la perception doit être accompagnée de

croissance dans la vérité de l'état de choses perçu

(9) ?I see a bus approaching, but I do not believe a bus is approaching. (Dretske *ibid.* : 37)

Dretske distingue de ce type la perception épistémique dans laquelle il différencie deux sous-types : primaire et secondaire :

(10) S sees that b is P in a primary epistemic way if

1. b is P
2. S sees b
3. The conditions under which S sees b are such that b would not look L, the way it now looks to S, unless it was P
4. S, believing the conditions are as described in 3, takes b to be P (*ibid.* : 79):

illustré par :

(11) S saw that the Queen Mary was arriving (by seeing the Queen Mary itself). (*ibid.* : 80)

'S vit que le Queen Mary arrivait (en voyant le Queen Mary lui-même).

Dans ce type, pour résumer, le Percepteur voit un Percept et à partir de ce Percept, il fait une inférence sur un état de choses dans lequel celui-ci est engagé. Par ailleurs, il semble que la définition de Dretske suppose que l'inférence se fait à partir d'une loi ou de connaissances encyclopédiques qui permettent de lier la perception d'un objet dans une certaine situation avec une interprétation plus détaillée et non pas directement perceptible d'une situation. Ainsi, dans l'exemple donné, la vue d'un bateau sur l'eau dans la rade permet, en vertu de connaissances générales du monde, de déduire que le bateau arrive.

Pour la perception épistémique secondaire, il donne la définition suivante :

(12) S sees that b is P in a secondary epistemic way if

1. b is P
2. S sees c ($c \neq b$) and sees (primarily) that c is Q
3. Conditions are such that c would not be Q unless b were P :
4. S, believing the conditions are as described in 3, takes b to be P (Dretske (1969), 153)

Il donne l'exemple suivant :

(13) S sees that her cigarette lighter is low on fluid (by observing the flame).

'S voit que son briquet manque de liquide (en observant la flamme)

Dans ce deuxième type, la perception est, en quelque sorte, encore moins directe, car il y a un stade intermédiaire entre le Percept direct et l'inférence. Dans l'exemple donné, le Percepteur voit la flamme ; il voit que l'intensité de la flamme est faible par rapport à l'intensité normale. À partir de cela, il fait appel à un raisonnement proche du syllogisme :

- lorsque la flamme d'un briquet est faible, il y a peu de liquide dans le briquet

- je vois que la flamme est faible

- donc j'en déduis que le briquet manque de liquide

Ici, l'aspect cognitif l'emporte car, à la différence de l'exemple avec le bateau, on ne peut pas dire logiquement que le Percepteur voit que le liquide est faible. Il voit en fait une chose qui lui permet de faire cette inférence. Dans les deux cas, pourtant, la langue permet d'omettre le Percept direct même si, dans un cas, la perception est encore moins directe que dans l'autre cas.

Encore une fois, on peut penser que l'on a affaire ici à un continuum plutôt qu'à une opposition nette. D'autre part, il semble bien que dans les cas limites, moins tranchés, ce soit une question de construction linguistique des faits. Ainsi, dans le premier exemple, il est envisageable de construire la phrase comme une perception directe, en utilisant la structure correspondante

(14) S saw the Queen Mary arriving

'S vit le Queen Mary arriver

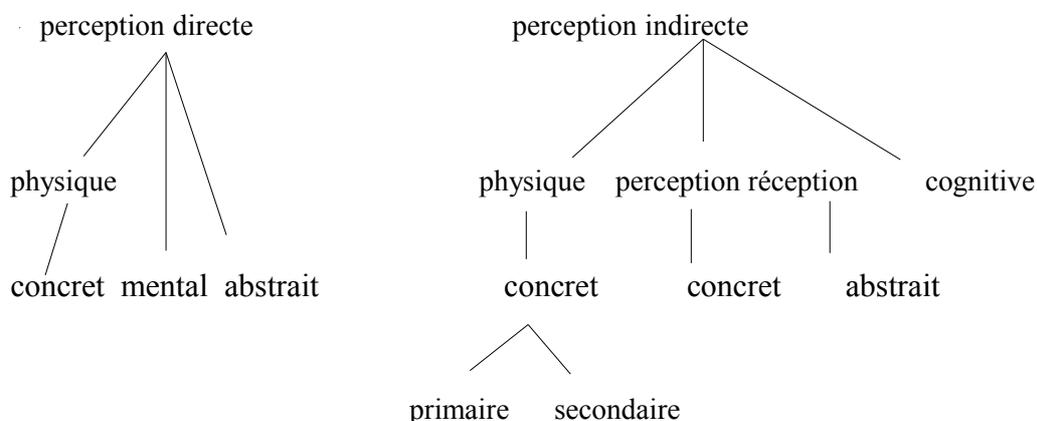
Malgré tout, il faut noter que avec la construction de perception indirecte, en l'absence de précision comme celle que l'on a entre parenthèses dans l'exemple, il est probable que l'interprétation postule que l'inférence s'est faite à partir d'indices plus indirects, comme dans le type secondaire de Dretske. Ainsi, sans autre précision, on peut par exemple supposer que ce que S a vu, c'est l'agitation sur le quai qui annonce l'arrivée du bateau.

D'autre part, même la perception directe comporte une part d'interprétation. Dans l'exemple que donne Dretske pour la perception directe d'événement, on a tout autant une reconnaissance du fait que le perçu appartient à telle ou telle catégorie et non pas seulement

une différenciation de l'entourage. La catégorisation de l'objet est aussi un travail cognitif, même si celui-ci peut sembler largement automatisé. Ce qui est perçu, c'est un ensemble d'impressions perceptives qui sont ensuite décodées par les sens. Nous essaierons de montrer que la reconnaissance d'une certaine dimension cognitive est pertinente du point de vue linguistique lorsque nous étudierons les valences nominales. Autrement dit, plus ou moins, la dimension épistémique est aussi présente dans la perception directe. Que la perception soit régulièrement représentée comme mêlée de cognition dans les langues, c'est un fait qui montre bien que les deux aspects sont étroitement liés dans l'image naïve du monde que véhicule la langue. Mais cela reste un fait linguistique. Une étude approfondie des compléments de verbes de perception, notamment nominaux, nous montrera qu'il faut distinguer un plus grand nombre de cas.

Une tentative intéressante pour donner une classification linguistiquement pertinente des types de perception nous est fournie dans le travail d'Enghels (2007 : 31).

Elle résume ses divisions dans le diagramme suivant :



La première grande division est celle entre perception directe et indirecte ou perception épistémiquement neutre et perception épistémiquement chargée dans les termes de Barwise et Perry (1983). Le premier type ne dépend pas de l'état cognitif ou des croyances du sujet de perception, le deuxième implique des processus d'inférences à partir de données visuelles. C'est ce que l'on retrouve également dans la définition de Dretske citée plus haut.

La perception indirecte est ensuite subdivisée entre perception physique, perception-réception et perception cognitive.

La perception-réception concerne seulement les verbes d'audition, c'est la réception de paroles, de communication (en français le verbe *entendre* est alors en général suivi du verbe *dire*).

La perception physique, c'est la perception d'un objet existant dans l'espace. Elle est divisée entre perception primaire, dans laquelle le percepteur acquiert une information par la perception directe suivie d'un raisonnement déductif, et la perception secondaire, dans laquelle la perception est suivie d'un raisonnement accompagné d'un recours à des connaissances (distinction également reprise à Dretske). L'exemple donné par Enghels est :

(15) a. Je vois à vos yeux que vous êtes fatigué (perception primaire)

b. Je vois à vos yeux que vous êtes rentré tard (perception secondaire)

Le deuxième type fait appel à un raisonnement plus indirect : perception directe des yeux → déduction sur l'état de fatigue → déduction faisant appel à des connaissances générales sur le fait que la personne est rentrée tard (c'est une cause normale de la fatigue et le locuteur a connaissance des tendances de cette personne).

La perception indirecte cognitive correspond à des exemples du type : *Je vois que tu as raison* qui correspondent à une extension de sens : voir → savoir/comprendre qui n'est plus tout à fait de l'ordre de la perception proprement dite. Nous en traiterons dans la section sur les extensions sémantiques et le problème de la polysémie.

La dernière dimension est celle entre concret et abstrait. Est concret ce qui est accessible aux sens, matériel. Est abstrait ce qui existe sous forme d'idée. Les sous-types physique et perception-réception supposent toujours la perception concrète. La perception indirecte cognitive est toujours abstraite puisqu'elle n'est pas une vraie perception. Il existe également selon l'auteur un type de perception directe abstraite qu'elle illustre par :

(16) Je vois le temps s'approcher

La décision d'Enghels d'assigner ce type à la perception directe est probablement due au fait que la structure infinitive utilisée est la même que celle reconnue comme typique pour la perception directe. La perception du temps qui s'approche est ici interprétée comme "un saut métaphorique ou métonymique" (perception des aiguilles de l'horloge → perception du temps). Comme elle le signale justement, on est très proche ici de la perception indirecte. C'est ce qui la conduit à considérer l'opposition perception directe/perception indirecte comme un continuum, ce qui est représenté par la flèche sur la figure, plutôt que comme une opposition tranchée.

La perception mentale, dernier sous-type distingué dans la perception directe, correspond aux cas où le perceuteur perçoit quelque chose qui n'existe que dans sa tête, soit sous forme de souvenir (type : je vois encore...), soit comme anticipation (je vois déjà...). Ce sous-type rapproche fortement les verbes de perception des verbes cognitifs de souvenir qui, d'ailleurs, partagent certaines des constructions des verbes de perception. Nous aurons l'occasion d'y revenir plus en détail dans notre dernier chapitre (ch. 10) qui compare les verbes de perception à d'autres classes de verbes.

La division de Enghels est remarquablement précise et permet de remettre en question l'idée que la perception directe est un type homogène et unique. De même, dans la perception indirecte, elle reconnaît plus de types et de subdivisions que ceux qui sont reconnus habituellement.

Il est cependant douteux que le type de la perception indirecte cognitive soit encore du domaine de la perception. Nous en reparlerons dans la section sur les extensions de sens.

D'autre part, elle ne fait pas de place dans son diagramme à une autre distinction qui nous semble importante du point de vue linguistique. Comme nous l'avons déjà signalé, la perception directe est le plus souvent accompagnée de catégorisation (assignation d'un type au Percept dans une taxonomie) ou de reconnaissance (identification avec un individu). Mais, de temps en temps, on peut également avoir un type de perception directe qui ne conduit ni à une catégorisation ni à une identification, mais seulement à la perception d'un stimulus non identifié (d'une forme, d'une surface colorée, etc.). Il semble donc qu'il soit nécessaire d'ajouter un type de perception avec identification et un type sans identification. La perception

indirecte suppose, nous semble-t-il, toujours une perception suffisamment identifiée sur laquelle peut se construire une inférence.

D'autre part, l'auteur ne fait pas de place à un autre type de perception que nous avons appelé "perception irréaliste" et qui est subdivisé en perception imaginaire et perception erronée. Ce type de perception est très intéressant en russe du point de vue, sa réalisation linguistique, et nous aurons l'occasion d'y revenir dans ce travail.

Rappelons, pour terminer ce tour d'horizon, que, dans un travail de linguistique, seules les dimensions qui sont liées à des distinctions linguistiquement pertinentes doivent être prises en compte. Il se peut donc que les classifications linguistiques ne correspondent pas aux classifications scientifiques ou philosophiques. Cependant, il faut aussi remarquer que l'exclusion de certaines dimensions, notamment encyclopédiques, sous prétexte qu'elles n'ont pas de réflexes linguistiques, peut parfois être due au fait que l'on ne prend pas en compte suffisamment de faits linguistiques pour remarquer leur pertinence, et nous verrons à plusieurs reprises que les faits linguistiques devant être pris en compte obligent à inclure une sémantique riche. Cela nous conduit à dire qu'il est toujours hasardeux de décider *a priori* que telle ou telle composante de sens est extra-linguistique et ne doit pas être retenue.

3.2 Le champ des verbes de perception

La linguistique cognitive et notamment les travaux sur les prototypes et la catégorisation nous ont bien montré que, très souvent, on ne pouvait pas dégager des types bien délimités en termes de conditions nécessaires et suffisantes, mais qu'il fallait plutôt raisonner en termes de continuum, d'appartenance graduelle à un type et de ressemblance de famille. Il est temps de faire le point sur les verbes que nous avons décidé de retenir après un examen des distinctions sémantiques essentielles. Nous verrons que cette liste est assez différente de celle de Padučeva et nous nous en expliquerons en dénombrant certaines classes de verbes qu'elle inclut dans la liste. Il nous faut signaler que nous ne sommes pas d'accord non plus avec la restriction de Barentsen (2000 : 4-6) de définir la classe uniquement à partir d'un critère syntaxique. En effet, l'auteur propose de considérer comme verbes de perception ceux ce qui se combinent

avec une proposition introduite par la conjonction *kak*. Autrement dit, les verbes sont définis par une des constructions dans lesquelles ils peuvent s'insérer. Cette solution, si elle présente l'intérêt d'être proprement linguistique, pose un certain nombre de problèmes.

D'abord, cela conduit à négliger toute une classe de verbes dans lesquels la composante perceptive est au premier plan et qui ne se construisent pas avec des propositions subordonnées comme le verbe *vsmatrivat'sja* 'regarder attentivement, fixer', qui ne semble pas entrer dans ce type de constructions. Éliminer ce verbe de la liste uniquement sur un critère syntaxique nous semble arbitraire, dans la mesure où nous ne voyons pas tellement comment on peut expulser totalement le facteur onomasiologique dans la définition des verbes de perception. Nous avons déjà eu l'occasion de dire que la classe des verbes de perception était hétérogène du point de vue syntaxique, et il nous semble tout simplement impossible de les délimiter à partir d'une seule construction. C'est ce que dénonce justement Croft (2001 : ch. 1) en indiquant qu'une telle pratique conduit à négliger la variété linguistique en fondant des généralisations sur un petit échantillon des distributions syntaxiques. Nous préférons donc une définition substantielle, conceptuelle.

Deuxièmement, comme le reconnaît Barentsen, ce critère n'est pas non plus suffisant pour distinguer une classe précise, car certains verbes de souvenir peuvent aussi se construire avec *kak*. Troisièmement, il faut distinguer au moins deux et sûrement même trois types de constructions avec *kak* (complétives, interrogatives, exclamatives). L'auteur, par ailleurs, en est conscient, mais du fait de la difficulté de distinguer ces types, son critère risque d'être inopérant. Enfin, une telle distinction suppose que l'on ait déjà fait cette analyse syntaxique sur l'ensemble des verbes de perception pour pouvoir distinguer ces emplois et on a l'impression que l'on met les boeufs avant la charrue et que, de fait, la distinction devient circulaire : pour définir une classe on a utilisé un critère syntaxique, mais il faut déjà que l'on connaisse la classe au départ et que l'on ait fait une analyse complète des contextes syntaxiques pour pouvoir dégager cette même classe.

Il nous semble que seule une étude sur une base conceptuelle peut permettre de dégager une classe, d'en étudier les propriétés syntaxiques et les distinctions sémantiques qui y sont liées et également de comparer ce type de verbes à d'autres types similaires pour en définir les

ressemblances et les différences et les expliquer. Une nouvelle fois, cela est consonant avec notre credo que les types (morpho-)syntaxiques ne peuvent pas servir de base à des définitions à visée universelle.

Passons donc à l'inventaire des verbes que nous avons retenus.

Le noyau dur des verbes que nous allons étudier et ceux que certains auteurs, le plus souvent implicitement, considèrent comme les seuls vrais verbes de perception, sont les verbes de perception que nous avons appelée "passive" du type : *videt'* ('voir'), *slyšat'* ('entendre', 'sentir' (une odeur) vx.), *čuvstvovat'* 'sentir' (se rapportant à plusieurs modalités : toucher, odeur, goût). Il faut y ajouter, dans certains de leurs emplois, des verbes sémantiquement complexifiés : *različat'/različít'* 'distinguer', *zamečat'/zametít'* 'remarquer' (ces deux verbes étant également multi-modalités), peut-être *zasekat'/zaseč'* 'localiser, déceler'. À ces verbes s'ajoutent des verbes appartenant à d'autres registres de langue : vieillis/archaïques/livresques : *vidat'* 'voir', *slyxat'* 'entendre'.

La deuxième classe est celle des verbes de perception active du type *smotret'/posmotret'* («regarder»), *slušat'/poslušat'* («écouter»), *njuxat'* («flairer»), etc., les verbes vieillis *gljadet'* 'regarder', *licezret'* 'regarder', les verbes familiers/populaires *glazet'* 'lorgner', *zyret'* 'zyeuter', *zyrkat'* 'zyeuter', *vylypit'sja* 'fixer, reluquer'.

Nous ajoutons ensuite les verbes de perception erronée et imaginaire que nous avons énumérés plus haut.

Nous y ajouterons également les verbes qui nous semblent être le résultat d'une réduction d'actance : les prédicats adjectivaux à la forme courte *slyšno* 'on voit', *vidno* 'on voit' dans lesquels le percepteur n'est pas exprimé et est en général reconstruit comme un percepteur générique, les verbes *poslyšat'sja* 'sembler entendre', *pokazat'sja* 'sembler voir, entendre, etc.' proche des verbes de perception erronée, et les diathèses à augmentation d'actance : causatifs *pokazat'* ('montrer').

Derrière ces verbes de perception prototypiques, nous avons un dégradé vers la périphérie du champ des verbes de perception. Certains verbes divergent peu du centre, ils ajoutent une idée d'attention : *nabljudat'* ('observer'), *sozercat'* ('contempler'), *sledit' za*

('suivre du regard').

D'autres verbes ajoutent une modalité d'action différente (notions de phase, de résultat etc.), incluant le sens du verbe de base : *dosmotret'* 'regarder jusqu'au bout', *prosmotret'* 'visionner', 'regarder d'un bout à l'autre'. Ces nuances sont assez triviales et l'important est que, à notre avis, la perception fait toujours partie de ce qui est profilé dans le verbe. Nous ne détaillerons pas tous ces verbes dans notre étude, car ils présentent une moins grande variété de constructions et, d'autre part, l'étude de leur sémantique nous conduirait vers l'étude de la sémantique de la dérivation, ce qui ne rentre pas dans notre objectif. On peut en revanche avoir des doutes en ce qui concerne des verbes comme *nasmotret'sja* ('regarder tout son soûl'), *zasmotret'sja* 'ne pas pouvoir détacher son regard de'. Il y a en effet ici bien d'autres composantes sémantiques qui viennent compliquer le sens de ces verbes mais, surtout, il semble bien que la perception y soit seulement présupposée et ne fasse donc pas partie du profil sémantique des verbes, bien que ces verbes soient dérivés de verbes de perception que nous considérons comme incontestables. *Zasmotret'sja* ainsi est glosé dans le dictionnaire de Ožegov et Švedova de la sorte 'uvleč'sja, rassmatrivaja kogo-n. ili čto-n.' 's'oublier, être distrait en regardant quelque chose/quelqu'un, en admirant quelqu'un ou quelque chose'. Comme on le voit, la composante perceptive est représentée ici par un gérondif présent, considéré comme un marqueur de prédication de second plan, qui accompagne la prédication principale en venant la préciser, en apportant une information complémentaire. Là encore, une étude précise de la sémantique dérivationnelle serait nécessaire mais il semble bien que certains processus dérivatoires entraînent le recul au second plan (dans la base et non pas le profil) des composantes du verbe principal.

Ces verbes peuvent être organisés ensuite selon le critère perception directe ou indirecte avec, comme nous l'avons vu, des sous-types. Mais cette classification n'est possible à notre avis qu'à partir des constructions et non pas à partir des verbes hors contexte. Ce sont donc des constructions que nous nous occuperons par la suite. Cela veut dire également que nous pensons qu'il ne s'agit pas de verbes distincts (homonymes), mais de cas de polysémie. Nous y reviendrons un peu plus bas.

3.3 Les verbes et constructions exclues de notre étude

Nous avons décidé d'exclure de notre étude :

a) les constructions absolues à valeur potentielle. Ces constructions sont caractéristiques exclusivement des verbes désignant des sens qui peuvent se perdre et être récupérés, c'est-à-dire la vue et l'ouïe. Les verbes auditifs et visuels (involontaires uniquement) sont susceptibles d'être utilisés sans objet pour désigner la capacité ou la possibilité de voir. Ex. :

(17) Posle operacii on uže vidit/slyšit

'Après l'opération il voit/entend déjà

Ils peuvent être également suivis d'un adverbe précisant la qualité, l'acuité de la perception :

(18) On xorošo slyšit

'Il entend bien'

Ces cas doivent être distingués de ceux où le verbe suppose un objet dont on fait l'ellipse. Le référent du groupe nominal omis peut alors être rétabli contextuellement :

(19) - Ty vidiš' dom tam ?

- Vižu

'- Tu vois la maison là-bas ?

- Oui. Je la vois'

En principe, l'odorat et le goût peuvent être également perdus, mais ils ne sont guère employés dans ce type de constructions ou ils doivent être précédés d'une expression modale précisant la capacité (modalité dite "radicale" ou "aléthique").

b) Les verbes "copulatifs" de Viberg

Ces verbes présentent la particularité d'avoir pour sujet un Percept auquel est attribué une propriété ou une évaluation en termes axiologiques (bon/mauvais). On les appelle

également "évidentiels" (Miller & Lowrey (2003)). Ce type est particulièrement riche en anglais, qui possède des verbes pour chaque modalité perceptive.

Dans le tableau suivant nous donnons un aperçu des différentes classes de verbes :

Modalité	Verbes de perception volontaire	Verbes de perception involontaire	Verbes copulatifs
visuelle	see voir videt'	look, watch regarder smotret' gljadet'	look (avoir l'air) vygljadet'
auditive	hear entendre slyšat'	listen écouter slušat'	sound (avoir un son...) zvučat'
tactile	feel sentir .. čuvstvovat'	feel, touch sentir, toucher trogat'	feel ?
proprioceptive, thermique	feel sentir slyšat' čuvstvovat'	?	? feel (se sentir) čuvstvovat' sebja
olfactive	smell sentir čuvstvovat' (slyšat')	smell, sniff sentir njuxat'	smell sentir paxnut'
gustative	taste sentir čuvstvovat'	taste, savour goûter probovat' na vkus	taste (avoir un goût...) (imet'... vkus)

Parfois, avec ces verbes, on peut avoir des différences de constructions, directes/obliques comme dans (20) où l'on désigne la source d'une odeur mais, dans d'autres cas, ils n'admettent qu'une construction comme en (21) où le complément à l'Instrumental désigne une impression perceptive interprétée :

(20) Ot ètoj sobaki vonjaet /èta sobaka vonjaet

'Ce chien pue'

(21) Paxnet rozoj

'Ça sent la rose'

Le choix d'exclure ces verbes est motivé par le fait qu'ils ne représentent pas généralement le Percepteur. Celui-ci reste "hors cadre" (cf. Padučeva 2004 qui étudie ces constructions). Ils mettent l'accent sur le Percept vu comme source, d'où, d'ailleurs, une parenté avec des constructions de compléments de provenance en (20). Pour ces verbes, l'étiquette de Stimulus ou de Source conviendrait peut-être mieux que celle de Percept. Nous nous sommes concentrés essentiellement sur les verbes présentant l'ensemble des participants de la perception, Percepteur et Percept.

c) Les verbes d'émission de Stimuli perceptibles

Nous excluons de notre liste de même les verbes d'émissions de signaux (Stimuli) perceptibles. Ceux-ci ont en général un seul argument désignant le Stimulus, ou plutôt la Source, et sont assez semblables à la classe précédente, mais ils ne comportent pas d'évaluation. Ainsi dans :

- (22) Vdali ogni sverkajut
'Au loin des feux brillent'

Le feu est la source du Percept. Le type de ce Percept est en principe précisé par le verbe. Ici, le verbe nous indique qu'un Percept lumineux d'une assez grande intensité apparaît et que des feux en sont la source émettrice. Le Percepteur n'est pas verbalisé auprès de ces verbes. Il ne constituent donc pas selon nous des verbes de perception au sens propre. Cf. aussi :

- (23) Solnce svetit
'Le soleil brille'
(24) Grom gremit
'Le tonnerre gronde'

d) Des verbes exprimant une attitude liée à la perception *ljubovat'sja* ('admirer'), *vosxiščat'sja* 'admirer', *udivljat'sja/ udivit'sja* 'étonner'. Ces verbes profilent plutôt une situation émotionnelle qu'une perception proprement dite

e) Verbes de recherches et de résultat d'une recherche *iskat'* ('chercher'), *otmetit'* ('remarquer'), *naxodit'/najti* ('trouver'), *obnaruzivat'/obnaruzit'* ('déceler, découvrir').

f) Les verbes de rencontre *vstrečat'/vstretit* 'rencontrer' *videt'sja* 'se voir' etc, ou la perception n'est aussi qu'un élément dans un scénario plus complexe, le verbe faisant partie d'une "frame" plus sociale que perceptive.

g) Verbes d'apparition, de disparition et de dissimulation *pojavit'sja/pojavit'sja* 'apparaître' *izčezat'/izčeznut'* 'disparaître', *skryvat'sja/skryt'sja* 'se cacher, se dissimuler', *prjatat'sja/sprjatat'sja* 'se cacher'. Ces verbes se rapprochent notamment des verbes de manifestation visuelle ou auditive, mais ils en désignent le contraire et, d'autre part, ils comportent sûrement une composante de déplacement ou de localisation en supplément.

h) Enfin plusieurs dérivés dont nous avons dit qu'ils ne profilaient pas forcément une situation perceptive, mais une situation beaucoup plus complexe *zasmotret'sja* 's'oublier à regarder', *prosmotret'* 'laisser passer (une faute etc. que l'on ne voit pas)', auxquels il faut ajouter des dérivés de verbes non perceptifs qui désignent le résultat de l'interprétation de la perception *uznavat'/uznat'* 'reconnaître', *oboznat'sja* 'se tromper de personne' (croire reconnaître quelqu'un par erreur)

Bien entendu, nous sommes conscients que tous ces verbes sont intéressants et demandent à être étudiés, mis en relation de façon systématique, mais cela dépasse largement le cadre de notre étude, d'autant plus que ces verbes sont très différents au niveau de leurs propriétés distributionnelles et sémantiques des verbes de perception centraux et requièrent souvent aussi une théorie de la dérivation morphologique. Comme nous avons décidé de nous limiter aux verbes dans lesquels la perception est l'élément central, l'élément profilé dans la situation, nous mettrons de côté ces verbes dans lesquels la perception est soit présumée, soit compliquée de nombreux éléments périphériques.

3.4 Les extensions sémantiques et la métaphore

On distingue ensuite les cas de perception sensorielle *stricto sensu* et les cas d'extensions sémantiques, métaphoriques ou non. Il nous faut dire un mot sur les extensions sémantiques ou polysémie avant de commencer ce tour d'horizon. Notre objectif ici ne sera

pas d'étudier en détail tous les cas de polysémie, mais il semble important de préciser notre conception de la polysémie.

La polysémie est aujourd'hui au centre des travaux de sémantique, dans différentes traditions sémantiques¹⁵. Concernant les verbes de perception, il faut signaler, entre autres, les travaux de Ibarretxe-Antuñano (1999), et de Arutjunova (*op cit.*) tandis que Hénault-Sakhno (*op cit.*), elle, se concentre plutôt sur le problème de la synonymie (ou quasi-synonymie). Les linguistes ont reconnu la place centrale de la polysémie, aussi bien dans le lexique que dans les morphèmes, dérivationnels ou flexionnels, dans les constructions grammaticales et même dans les constructions prosodiques (*cf.* Soares da Silva 2007, qui donne des exemples de tous ces types de polysémie en portugais). Dans la linguistique russe, l'intérêt a porté pendant longtemps plutôt sur la synonymie, et la polysémie avait été un peu exclue des modèles sémantiques dominants, notamment du modèle Sens↔Texte. Dans la conception de ce modèle, l'entrée de dictionnaire ou tête d'article lexicographique est le vocable (*vokabula*). Celui-ci peut être monosémique, mais la plupart du temps il est polysémique. Chaque signification particulière d'un vocable polysémique s'appelle un lexème, contrairement à la tradition lexicologique qui réserve plutôt ce terme à l'unité plus englobante, appelée "vocable" dans le modèle Sens↔Texte. Même si la polysémie est reconnue dans le modèle Sens↔Texte, en conformité avec les principes méthodologiques du structuralisme, les auteurs se sont le plus souvent concentrés sur la description lexicographique de chaque lexème, dans le sens qu'ils donnent à ce terme, c'est-à-dire à chaque signification particulière, sans les relier au vocable.

Cependant, la polysémie a été prise en compte très tôt chez certains auteurs, notamment dans les travaux de Apresjan (1995 tome I) qui étudie ce qu'il appelle la polysémie régulière. Mais ce n'est que récemment que la polysémie est devenue centrale, lorsque les linguistes, dans différentes traditions linguistiques, en Russie comme ailleurs, ont pris conscience de la nécessité de relier les différentes significations entre elles et se sont posé la question de savoir comment le faire. Un rôle non moindre a été joué dans ce domaine par la linguiste cognitive qui, dès les débuts, a fait de la polysémie un de ces problèmes centraux, c'est même devenu

15 Voir notamment en français, les travaux de Cadiot et Visetti (2001), Kleiber (1999) pour un panorama critique des théories de la polysémie. En russe Padučeva (2001), Percov (2001) avec une approche invariantiste, Zaliznjak (2006), Kustova (2004), en portugais la bonne synthèse de Soares da Silva (2005)

quasiment la carte de visite des cognitivistes. Le problème de la polysémie est d'autant plus important qu'il a aussi, bien entendu, des répercussions sur la syntaxe. Un verbe polysémique peut rentrer dans des constructions différentes selon sa signification ou, plus précisément, il peut être compatible avec des constructions différentes. Par ailleurs, les spécialistes des grammaires de constructions ont montré que certains constructions pouvaient, en quelque sorte, sélectionner des verbes présentant une compatibilité sémantique pour leur ajouter des arguments ou les faire rentrer dans leur moule. C'est le cas, par exemple, des constructions résultatives en anglais (v. Goldberg 1995). Vu le fait que certains verbes ne se rencontrent qu'occasionnellement dans certaines constructions, il semble plus raisonnable de penser qu'il y a ajustement entre le sens du verbe et le sens de la construction plutôt que de postuler que la possibilité d'être utilisé dans ce type de construction dépend de la valence du verbe. C'est même là un des arguments principaux pour justifier les grammaires de constructions. Les mêmes grammaires de constructions reconnaissent également que les constructions elles-mêmes peuvent être polysémiques. C'est le cas notamment de la construction transitive, qui est éminemment polysémique, comme nous l'avons vu en étudiant la transitivité des verbes de perception, très différente de celle des verbes transitifs agentifs considérés comme les plus typiques de la classe.

Si la polysémie avec son importance pour la linguistique est largement reconnue aujourd'hui, les linguistes sont loin d'être d'accord sur la façon de la traiter. Il existe, grosso modo, trois grandes approches de la polysémie. D'abord une approche qui pose une signification unitaire, invariante, forcément très abstraite, censée couvrir toutes les significations de l'unité étudiée. Cette approche a eu un de ses premiers défenseurs avec Jakobson (1936 (1971)) qui l'a mise en œuvre notamment pour étudier le système casuel du russe. Elle a aussi de nombreux défenseurs en France, notamment au sein de l'école d'Antoine Culioli. Cette approche revient en fait à ramener la polysémie à une monosémie originelle en donnant une définition suffisamment générale pour prendre en compte tous les cas d'emplois. Les tenants de cette approche doivent ensuite poser des règles d'interaction avec le contexte qui infléchit le sens dans telle ou telle direction, l'enrichit ou au contraire élimine ou met entre parenthèses certaines composantes. Cette approche suppose donc que toutes les significations partagent un noyau dur avec toutes les autres, même si ce noyau dur est extrêmement abstrait

et peu accessible à l'intuition.

La deuxième approche, intermédiaire entre les deux, pose l'existence d'une signification de base, considérée en général comme la première historiquement, bien que ce ne soit absolument pas une nécessité, dont toutes les autres sont dérivées.

La troisième approche, un peu plus récente, n'a été systématisée que dans les années 80, notamment chez les cognitivistes. Elle stipule une structuration moins rigide, car elle admet que toutes les significations ne soient pas forcément reliées avec toutes les autres. Certaines significations peuvent n'être reliées entre elles que de façon médiate. Mais on suppose qu'entre les significations non connexes, il y a des chaînons intermédiaires qui assurent que toutes les significations soient d'une façon ou d'une autre reliées, sans quoi on retombe dans l'homonymie. On peut même admettre dans ce modèle qu'entre deux significations il n'y ait qu'une "ressemblance de famille" et pas forcément un partage de composantes en commun. Notons que dans ce modèle, à la différence du précédent, il n'y a pas de signification première, bien que ce modèle ne soit pas incompatible avec la reconnaissance de significations plus prototypiques que d'autres. C'est aussi, nous semble-t-il, le modèle qui sous-tend la notion de "pont sémantique", utilisée dans l'école sémantique de Moscou. Wierzbicka (1980b) elle, semble hésiter entre des significations générales et un mode d'organisation du type "pont sémantique" mais opte le plus souvent pour un modèle souple. Elle critique notamment les invariants jakobsoniens en notant que leur abstraction est anti-intuitive et trop générale pour décrire correctement les significations qu'il prétendent capter.

Disons d'emblée que parmi les trois modèles, le deuxième et le troisième nous sont beaucoup plus proches, mais que nous n'excluons pas non plus le premier. Nous considérons qu'actuellement il n'y a pas de moyen absolu, ni linguistique, ni psycholinguistique, de prouver le bien-fondé de l'un ou de l'autre de ces modèles. Il nous semble simplement que le modèle des invariants sémantiques, le plus souvent, donne des significations trop abstraites, peu vraisemblables du point de vue de l'acquisition de la langue maternelle et quasi inutilisables pour l'apprentissage des langues étrangères. Mais, même du point de vue de leur adéquation linguistique, souvent leur abstraction fait que l'on ne voit pas très bien comment les relier aux significations concrètes. C'est le cas notamment des descriptions du sens de certains verbes de perception français proposées par Franckel et Lebaud (1990), que ne nous

ne débattons pas ici.

La deuxième et la troisième approche, nous semblent des modèles plus plausibles mais, par ailleurs, nous pensons qu'il n'est pas obligatoire qu'un seul des systèmes soit adéquat pour la description linguistique. Nous posons donc le principe du pluralisme dans le traitement de la polysémie, en reconnaissant que ces deux modèles peuvent se distribuer selon le type d'unités à décrire, tandis que nous restons plus réservé à l'égard du modèle des invariants. Nous pensons que dans la description de la polysémie des verbes de perception le premier modèle n'est pas adéquat, car nous ne voyons pas très bien de quel façon on pourrait faire dériver une signification du type 'comprendre' et une signification de perception directe à partir d'un seul invariant qui chapeauterait le tout. Cela nous semble relever de l'acrobatie intellectuelle. Nous admettons plus facilement la possibilité de l'existence d'invariants pour des significations grammaticales où la présence d'une valeur première dont seraient dérivées les autres est moins évidente. Cependant, même dans ce domaine, s'il ne faut jamais exclure la possibilité d'une signification générale, il ne nous semble pas adéquat de partir du postulat qu'elle doit exister. Percov (2001), qui milite en faveur de la quête d'invariants en grammaire, reconnaît lui aussi qu'ils peuvent ne pas toujours exister. Par ailleurs, les exemples d'invariants qu'il propose pour certaines catégories ne nous semblent pas toujours convaincants, comme dans le cas de l'impératif, où il essaie de faire entrer les valeurs conditionnelles et d'autres valeurs fortement idiomatiques sous la bannière de la signalisation de la volonté ("*voleiz*"*javlenie*"). Comme le montrent Xrakovskij & Volodin, cet invariant convient bien pour les valeurs centrales comprenant effectivement l'expression directe de la volonté dans une interaction et avec le but de susciter une réaction physique chez l'interlocuteur mais, dans d'autres cas, toute tentative de faire remonter les autres significations à un invariant donnent des résultats douteux et, pour le moins, demandant de grands efforts d'imagination.

Par ailleurs, il est largement reconnu aujourd'hui que les moyens les plus courants d'extension polysémique sont la métaphore et la métonymie, ce qui explique d'ailleurs qu'entre les diverses significations d'une unité polysémique il puisse n'y avoir qu'un air de famille. Dans un tel modèle, il est plus facile de chercher des liens même entre des significations assez éloignées, comme dans le cas des valeurs de l'impératif que nous avons vues plus haut. Cela suppose qu'entre certaines significations et certaines autres, le lien puisse être très ténu et

requérir même plusieurs intermédiaires. C'est ce type d'approches que nous poserons pour les verbes de perception. Nous reviendrons à la question des invariants dans notre chapitre sur le type de situation et l'aspect.

Voyons donc maintenant dans quelle mesure les verbes de perception sont polysémiques:

Viberg (p. 157 *et sqq.*) propose un classement des principales extensions rencontrées dans les langues en distinguant des significations cognitives (comprendre, savoir pour voir/entendre, penser, ressentir pour le toucher, etc.) et des significations sociales (rencontrer, obéir...). En russe, les extensions métaphoriques cognitives (ou épistémiques) du verbe *videt'* ('voir') ont été étudiées entre autres par Arutjunova (1987 ; 1989).

Nous allons passer en revue les principaux verbes de perception, à savoir *videt'*, *smotret'*, *slyšat'* et *slušat'*.

Commençons par *videt'*.

- La première extension sémantique de ce verbe est celle que nous avons déjà étudiée sous le nom de perception indirecte. La distinction est linguistiquement valide puisqu'elle correspond à des constructions distinctes. C'est une extension de sens courante dans les langues du monde. On peut les considérer comme une forme d'extension métonymique. La perception d'un indice conduit à la reconnaissance ou à l'inférence de toute une situation. Cette extension semble parfaitement naturelle d'un point de vue cognitif et, par ailleurs, nous ne connaissons pas de langues qui peuvent exprimer la perception directe et la perception indirecte par des verbes différents. En revanche, l'usage de constructions différentes est, semble-t-il, très régulier.

- Une autre extension, en direction du cognitif : ce verbe prend dans certains contextes, avec subordonnée interrogative, une nuance de 'comprendre'. Ainsi dans l'exemple :

(26) Da, ja vižu, čto vy imeete v vidu
'Oui, je vois ce que vous voulez dire'

nous avons affaire à une extension métaphorique : la compréhension est représentée comme une forme de vision. On n'est pas très loin non plus du type précédent, mais dans le cas de la

perception indirecte, il faut qu'il y ait un indice visuel qui conduit à une conclusion. Ici, il n'y a plus d'indice visuel, mais le pseudo-percepteur visualise en quelque sorte ce qui lui est expliqué. Le verbe *slyšat'* lui aussi peut avoir cette signification de 'comprendre', mais la raison n'est plus à rechercher dans l'audition mentale. Comme l'a noté Fici Giusti (1993 : 126-127), les deux modalités ont été associées à la perception, les langues préférant l'une ou l'autre des modalités¹⁶. Il y a aussi là une forme de déplacement métonymique, une bonne écoute est nécessaire pour comprendre. En russe, il semble qu'il soit préférable d'insérer ce verbe dans un contexte modal ou négatif. Ainsi :

(27) Počemu NATO tak ne xočet slyšat' poziciju Rossii ? (Google)

'Pourquoi l'OTAN ne veut-il tellement pas entendre la position de la Russie ?'

Mais :

(28) Ja vas (prekrasno) slyšu

'Je vous entends (très bien/parfaitement)'

ne semble pas pouvoir prendre le sens de 'je vous comprends très bien' en russe (en français, cette interprétation, quoique vieillie, ne semble pas exclue).

- La signification de ce verbe, donnée dans le dictionnaire de Švedova et Ožegov 'avoir conscience, concevoir (*usmatrivat'*)' nous semble être la même signification ou, du moins, très proche. Il l'illustre notamment par :

(29) Videt' svoju ošibku

'Voir son erreur'

Dans un autre exemple, donné sous la même signification, le verbe est utilisé à une forme pseudo-interrogative (sans point d'interrogation) et sert à acquiescer de l'interlocuteur en attirant son attention sur quelque chose, comme si on voulait montrer la vérité à quelqu'un, le mettre devant un fait évident (notons d'ailleurs l'étymologie de *očevidnyj* 'évident' : qui se voit à l'oeil (nu)) :

16 Ainsi, en anglais et en français *I see/je vois* peuvent signifier 'comprendre', mais le français a aussi un emploi vieilli de *entendre* : *je vous entends bien*, qui n'a pas d'équivalent en anglais. Le géorgien associe étymologiquement l'esprit goni à l'audition *gagoneba* 'entendre' (nom verbal).

(30) Vidiš' ja byl prav
'Tu vois, j'avais raison'

Il faut noter aussi la polysémie du verbe causatif *pokazat'* 'montrer, faire voir'→'démontrer' (syn. : *dokazat'*).

En revanche, le dernier exemple sous cette rubrique nous semble appartenir à un autre domaine :

(31) Videt' v čêm-to svoë prizvanie
'Voir dans quelque chose sa vocation'

Nous avons effectivement affaire ici à une construction un peu différente, où le circonstant est obligatoire (on pourrait l'appeler dans ce cas "adjet" suivant une certaine tradition française¹⁷). Ici, le sens est plutôt 'concevoir', le deuxième élément de la glose du dictionnaire (*usmatrivat'*) et les deux verbes sont d'ailleurs en principe interchangeables dans ce contexte. L'idée générale est 'voir dans quelque chose quelque chose d'autre', c'est-à-dire qu'on a de nouveau affaire à une "vision mentale", cependant, il ne s'agit plus de compréhension, mais plutôt de voir derrière les apparences la vraie nature des choses.

- Enfin parmi les emplois cognitifs, il nous semble nécessaire de signaler encore un cas d'emploi de *videt'* dont on peut se demander s'il faut le considérer comme une signification du verbe ou une propriété de la construction. Il s'agit des cas où ce verbe se rapproche de *pomnit'* 'se souvenir' ou *pripominat'* 'se souvenir (en général après un effort)'. Là aussi, on a la présence d'un circonstant adjet et non adjectif. Les exemples donnés sont du type :

(32) Ja vižu ego rebēnkom
'Je le revois enfant'

Notons qu'en français le verbe employé est plutôt *revoir* ou alors il faut utiliser *encore*. En russe, cette signification est souvent associée à la locution *kak sejčas* 'comme si c'était maintenant'. On peut douter qu'il s'agisse vraiment d'une signification distincte du verbe, car

17 V. notamment Feuillet (1988), Lazard (1994).

les conditions d'emplois sont très restreintes. Soit la locution *kak seřčas* ou un équivalent est obligatoire pour transporter la vision dans le passé, soit on doit avoir une construction avec un attribut de l'objet à l'instrumental¹⁸. Il est sûr en tout cas que, si nous avons une signification distincte, c'est toute la construction qui doit être décrite et spécifiée et pas seulement le verbe sous peine de donner une définition trop forte et qui ferait de mauvaises prévisions. En tout cas, une nouvelle fois, nous pouvons constater que ce lien entre la vision et le souvenir est absolument naturel, car les psychologues cognitivistes reconnaissent que, bien que le souvenir soit beaucoup plus complexe que la perception, il la présuppose en quelque sorte. Et lorsqu'on se remémore des épisodes de sa vie, on a tendance à concevoir ses souvenirs comme des images (ou un film, en termes plus modernes) (*cf.* aussi ch.10).

- La signification glosée dans le même dictionnaire comme 'observer, expérimenter' et illustrée par :

(33) Ja mnogo videl na svoëm veku
'j'ai vu beaucoup de choses durant ma vie'

se laisse aussi assez facilement relier aux autres significations par métonymie : voir→savoir, avoir l'expérience. Mais elle nous semble être fortement idiomatique, liée à des éléments de la construction, tel que l'adverbe de quantité *mного* dans ce contexte. Elle est d'ailleurs plus courante pour le verbe vieilli *vidat'*.

À la forme réfléchie, le verbe *videt'sja* s'emploie comme quasi-synonyme de *vstrečat'sja* 'se rencontrer' lorsque la rencontre est prévue. L'extension de sens est sans doute moins régulière, mais fort courante dans les langues d'Europe (voir des expressions comme *see you* en anglais pour prendre congé ou encore les équivalents de *au revoir* dans de nombreuses langues). Dans une certaine mesure, le verbe *videt'* sans le postfixe *-sja* peut avoir un usage assez similaire :

18 Par ailleurs, nous ne sommes pas convaincus par l'interprétation que Fici Giusti (*op. cit.*) donne, au passage, à cet instrumental comme marqueur d'"abstraction nécessaire pour le (l'enfant) reconnaître". Cette détermination de la valeur de l'instrumental nous semble peu adéquate dans la mesure où nous ne voyons pas trop en quoi ce cas est plus abstrait que d'autres cas. Cette détermination fait penser au trait [périphérique] utilisé par Jakobson (*op. cit.*) et qui, du fait de sa généralité, est trop vague pour être adéquat. Nous ne tenterons pas cependant de donner ici une description de la signification de cet instrumental, mais il nous semble que, encore une fois, il faut partir de la construction et pas d'une valeur invariante posée *a priori*.

(34) Ja ego videl včera, my dogovorilis' vstretit'sja v čas v kafe

'je l'ai vu hier, nous nous sommes mis d'accord pour nous retrouver à une heure au café'

Le verbe *smotret'* est particulièrement intéressant, car il possède de nombreuses significations. Outre sa signification perceptive, que nous considérons comme première, le verbe possède selon le dictionnaire de Švedova et Ožegov les significations suivantes :

- 'prendre connaissance de qqch, en étant présent quelque part, en observant' : *smotret' ob"javlenie* 'regarder une annonce'

- 'même chose que *videt'* (dans la signification de voir un spectacle etc.) *videt' p'esu* 'voir une pièce'

'ausculter, examiner : *vrač smotrit bol'nogo* 'le médecin examine le malade'

- (avec *za kem-čem*) 'surveiller, prendre soin de' *smotret' za det'mi* 's'occuper des enfants'

- (na *kogo-čto*) prendre exemple : *ne smotrite na lentjaev* 'ne regardez pas les paresseux'

- (na *kogo-čto* + adjectif) penser (de qqch.) *smotret' na vešči prosto* 'voir les choses simplement'

- (*kem-čem*) 'avoir l'air' *smotret' molodcom* 'avoir l'air gaillard'

- 'donner, être dirigé' (fenêtre) *okno smotrit na jug* 'la fenêtre donne sur le sud'

Cette liste montre la richesse de ce verbe. Nous nous contenterons de quelques remarques sur ces significations. La première nous semble tout juste distincte et semble plutôt dépendante du type d'objet auquel s'ajoute une inférence, se fondant sur des connaissances générales sur le monde. L'objet est un porteur d'information et on peut supposer que regarder un objet porteur d'information, dans les cas normaux, conduit à prendre connaissance de ces informations. Le cas contraire est marqué, comme le montre l'enchaînement :

(35) Ja smotrel ob"javlenie no ne zapomnil, kogda budet koncert

'J'ai regardé l'affiche, mais je n'ai pas retenu quand sera le concert'

La signification 'regarder un film, une pièce etc.' ne nous semble pas non être très distincte, mais cependant elle conduit à une différence de construction en russe (sans la préposition *na+Acc.*) de sorte qu'il semble justifié de la distinguer. Nous y reviendrons dans le chapitre sur les valences nominales et propositionnelles.

La troisième signification est également propre à un contexte. Plus ou moins, le sujet

doit être un membre du corps médical et l'objet un patient construit sans préposition. Là aussi, l'interprétation s'appuie donc sur l'entourage lexical et sur des connaissances du monde : si un médecin regarde un malade, c'est pour diagnostiquer son état et pas pour autre chose. D'où l'équivalence avec un verbe plus spécifique comme *osmatrivat'*, de même sens.

Le sens de 'surveiller' entraîne une autre construction avec *za*+Instr. Il nous semble que *za* dans ce type de contextes suppose un suivi continu de l'action, ce que l'on retrouve avec *sledit' za*, de sens très proche.

La signification suivante dépend là aussi fortement de la construction. La phrase est le plus souvent à l'imparfait, qui exprime un conseil. Regarder quelqu'un, c'est faire attention à son comportement. Or, dans la phrase, le contexte nous indique que le locuteur veut attirer l'attention sur le fait qu'en regardant ce comportement, on peut avoir un exemple à suivre ou à éviter. Là aussi, nous avons affaire à une inférence pragmatique.

La construction suivante est plus complexe, car elle suppose l'adjonction d'un adjectif pour qu'apparaisse cette interprétation. Encore une fois, nous avons une inférence du type "regarder quelque chose, c'est se former un avis sur cette chose".

Les deux dernières significations sont métonymiques : 'avoir l'air', c'est se présenter au regard. Le verbe *regarder* est donc employé pour 'se présenter au regard' (cf. aussi *smotret'sja* de sens très proche). Dans le dernier cas, la fenêtre ne regarde rien, mais elle donne la possibilité de regarder, d'où métonymie.

Le verbe *slyšat'* ne développe pas d'autres extensions originales que nous n'ayons vues auparavant. Les plus caractéristiques, déjà commentées, sont l'utilisation, aujourd'hui vieillie, pour d'autres modalités perceptives et également la perception de paroles, le oui-dire. Nous ne revenons pas là dessus.

Le verbe *slušat'* est un peu moins riche que *smotret'*. On a la valeur de 'écouter les conseils', proche de la valeur d'exemple de *smotret'* : *ne slušajte glupcov* 'n'écoutez pas les imbéciles'. Il peut également signifier 'suivre (des cours)' avec un objet désignant une discipline selon un schéma métonymique double : écouter des cours, cela suppose 'se rendre à ses cours' (*poseščat'* en russe 'fréquenter') et c'est aussi 'apprendre, étudier'.

Le verbe *slušat'sja*, lui, à la forme réfléchie, développe une signification sociale, celle d'obéir.

Cela n'est qu'un petit parcours des possibilités d'extensions sémantiques en russe. Comme nous l'avons signalé, certaines de ces extensions sont tout à fait typiques et se rencontrent dans d'autres langues, européennes ou autres. Nous avons vu aussi que beaucoup de ces extensions de sens peuvent être expliquées par le jeu des composantes du sens de base, "proprement perceptif" avec des mécanismes généraux : métaphore, métonymie, inférence. Cela conforte pour ces verbes une organisation du deuxième type signification de base→significations dérivées. Cela ne signifie pas évidemment que la polysémie peut conduire à la formulation d'un modèle prédictif qui permettrait de prévoir toutes les possibilités polysémiques d'une unité linguistique, réalisées ou non. Les mécanismes de la polysémie sont assez généraux, mais leur application n'est pas prévisible et est dépendante de l'histoire lexicale. Elle peut par ailleurs donner des résultats tout à fait idiosyncrasique. Par exemple, la valeur 'donner sur, être dirigé vers' de *smotret'* est sûrement plus idiosyncrasique que la valeur de perception indirecte de *videt'*, même si elle n'est pas unique au russe pour autant.

Par ailleurs, pour conclure, nous dirons que la polysémie des verbes de perception est assez intéressante, car elle montre que la frontière est ténue entre les significations proprement perceptives et celles qui renvoient à d'autres domaines, ce qui semble confirmer que l'image naïve du monde que donne la langue de la perception ne la sépare pas nettement des autres domaines de la cognition. Cela ne fait que confirmer l'idée d'un certain nombre de représentants de la psychologie cognitive qui considèrent que les facultés cognitives sont étroitement liées entre elles. La perception est associée dans la conceptualisation naïve du monde à la mémoire, à la compréhension (cf. expressions du type *jasno* 'c'est clair', *očevidno* 'évident', que nous avons déjà vu, de *oči* 'les yeux' et *vidno* 'visible'), à l'opinion (cf. *točka zrenija* 'point de vue', *vzgljad na* 'regard sur qqch.', *vozzrenija* 'vues sur qqch.'), etc.

CHAPITRE IV

LA STRUCTURE ARGUMENTALE DES VERBES DE PERCEPTION

4.1. La distinction verbes de perception agentive/non-agentive

La deuxième dichotomie importante que nous avons vue au chapitre précédent est celle entre verbes de perception active et verbes de perception passive. Elle traverse tous les travaux sur les verbes de perception et constitue une dimension classificatoire très importante.

Cette distinction est liée à la notion d'agentivité qui peut être traitée en termes de rôles ou de décomposition lexicale. Examinons ces deux variantes à la suite.

Dans les approches en termes de rôles, on considère que la perception suppose toujours, d'un point de vue conceptuel, au moins deux rôles : le siège de la perception, celui qui reçoit la perception, appelé en général "Expérient" et le perçu, nommé habituellement Stimulus ou parfois Source et que nous avons nommé jusqu'ici le Percept.

Il nous faut ici apporter une précision terminologique et théorique importante. Nous appellerons par la suite "Percept" l'objet de la réalité qui est perçu. Celui qui perçoit dans la situation extralinguistique sera appelé Percepteur. Nous préférons ces termes à ceux d'Expérient et de Stimulus, car ceux-ci sont utilisés également dans la littérature pour d'autres types de verbes, par exemple de sensation physique et de proprioception (perception des états intérieurs), ainsi que pour les verbes d'émotion, parfois pour ceux d'attitude propositionnelle, etc. Selon les principes de base que nous avons énoncés plus haut, ces rôles se situent à un niveau de représentation plus élevé, plus abstrait ou, en termes cognitifs, plus schématique et supposent une abstraction à partir de plusieurs classes de verbes qui, par ailleurs, ne sont que partiellement identiques. Ainsi, si l'on admet que le verbe *ljubit'* 'aimer' comporte aussi un rôle d'Expérient et un rôle de Stimulus, il faut cependant noter des différences considérables avec les verbes de perception, décelables du point de vue du comportement distributionnel. Ainsi, du point de vue de l'aspect lexical, *ljubit'* est un verbe statique marquant un état relativement

durable et qui ne peut pas être situé dans le temps de façon précise, ni dans une durée limitée et ne peut pas être non plus itératif. Ainsi les exemples suivants sont soit impossibles, soit, pour le moins, limités à des contextes très spécifiques :

(1) a. *Včera on ljubil Mariju

'*Hier il a aimé Maria'

b. ?* On ljubil Mariju neskol'ko let/v tečenie neskol'kix let

'?*Il a aimé Marie pendant quelques années'

c. *On ljubil eë neskol'ko raz

*Il l'a aimée plusieurs fois

Videt', au contraire, admet la localisation temporelle précise et les contextes itératifs, ce qui montre qu'il peut être conçu comme un événement. C'est beaucoup moins nette pour la compatibilité avec la durée qui, en revanche, est normale avec les variantes agentives du type *smotret'*. Le complément de durée est cependant possible avec *videt'* lorsque la perception est fugace par exemple:

(2) On videl zvezdu v tečenie neskol'kix sekund, a potom ona skrylas'

'Il a vu l'étoile pendant quelques secondes, puis elle s'est dissimulée'

(3) On videl Mašu neskol'ko sekund

'Il a vu Maša pendant quelques secondes' (possible seulement si elle a par la suite disparu de son champ visuel, s'il l'a aperçu avant qu'elle ne tourne le coin de la rue ou ne se fonde dans la foule)

Ces différences de comportement nous conduisent donc à utiliser des étiquettes plus spécifiques. Par ailleurs, nous ne les considérons que comme des abréviations d'une analyse plus détaillée de la structure actancielle et aspectuelle des verbes qu'il nous faudra par la suite préciser. Ainsi, comme nous l'avons vu, il serait inexact et incomplet de considérer qu'avec les verbes agentifs nous avons exactement les mêmes rôles.

Et donc, on distingue généralement au moins deux types de verbes de perception : les verbes non-agentifs et les verbes agentifs. Comme nous l'avons dit, il faut les différencier du

point de vue des rôles sous peine de devoir considérer ces groupes de verbes comme "synonymes" du point de vue actanciel et surtout sous peine de ne pas pouvoir traiter certaines différences empiriques de comportement syntaxique de ces verbes..

Dans le premier groupe, avec des verbes du type *videt'*, *slyšat'* ou *zametit'*, le premier argument est représenté comme un "simple" Percepteur qui se contente d'enregistrer un Percept sans avoir à faire d'effort pour cela ou, en tout cas sans que cet effort soit représenté. On peut le montrer par les limitations de co-occurrence avec des adverbes marquant l'intentionnalité de l'action (4) et leur compatibilité parfaite avec des adverbes marquant le caractère inattendu ou involontaire de la situation (cf.(5) et (6)) (nous faisons abstraction pour le moment des contraintes aspectuelles).

(4)*On namerenno uvidel/zametil pticu

'Il a vu/remarqué intentionnellement l'oiseau'

(5) Potom my govorili o modnom romane, geroj kotorogo nečajanno uvidel gerojnu v kupal'ne
(Mixail Arcybašev CN]

'Ensuite il parlèrent d'un roman en vogue dont le héros avait vu par hasard l'héroïne aux bains'

(6) No ej že ne pokazalos' smešno, kogda muž ètot ček slučajno uvidel (presse CN)

'Mais elle, elle n'eut plus envie de rire lorsque son mari aperçut par hasard la facture'

Dans ces deux derniers exemples, il aurait été impossible de remplacer le verbe *videt'* par *smotret'*, car celui-ci suppose un effort d'attention. La seule façon d'indiquer que l'on garde son regard fixé sur quelque chose sans le contrôler, ce qui est présenté comme une situation atypique, c'est d'utiliser un adverbe du type *mašinal'no* 'machinalement' qui ôte le contrôle attendu et est compatible avec *smotret'*.

De même que le Percepteur n'est pas un Agent avec ces verbes, le Percept n'est pas un Patient. Percepteur et Percept ont souvent une réalisation syntaxique identique du point de vue typologique et cela se manifeste par l'utilisation d'une construction transitive (nominatif/accusatif dans les langues accusatives, ergatif/absolutif dans les langues ergatives par ex.) mais d'un point de vue conceptuel, ils sont différents, car la notion de Patient est corrélative de la notion d'Agent ou de Force pour les causateurs inanimés ou animés involontaires (Effecteur chez Van Valin) et de la notion d'action, causation du passage d'une situation à une

autre. Or, la perception n'est pas elle-même une action typique qui affecterait d'une façon ou d'une autre un Patient, ferait passer le Patient d'une situation à une autre, qualitativement ou quantitativement différente¹⁹. Le Percept s'impose aux sens du Percepteur et n'est guère affecté par la perception, dans une certaine mesure c'est même l'inverse. En ce sens, les prédicats de perception se rapprochent conceptuellement, comme nous l'avons déjà noté, des prédicats de cognition (*znat'* 'savoir', *pomnit'* 'se souvenir'), d'évaluation affective (*ljubit'* 'aimer', *nenavidet'* 'détester') ou d'émotions (*radovat'sja* 'se réjouir', *udivit'sja* 's'étonner'). La transitivité du verbe avec ces types de verbes semble donc plutôt une extension du schéma de construction des verbes d'action, considérés comme les plus prototypiques du point de vue de la transitivité. Comment se fait cette assimilation ? En fait, le Percepteur, bien qu'il soit un récepteur souvent passif qui enregistre une perception, est en général considéré comme le plus actif des deux arguments et cela fait de lui un bon candidat pour occuper la place de premier argument du prédicat. Cette interprétation active est due à notre avis à plusieurs raisons :

- le Percepteur est en général un animé, le Percept pas forcément. Pour cette raison, le Percepteur comme l'Agent a plus de chances d'être construit comme le premier argument, d'être le topique de la proposition, etc.

- le Percept ne contrôle en général pas l'impression perceptive qu'il produit²⁰.

- le Percept de la perception n'est pas facilement verbalisé comme sujet du passif, même s'il n'y a pas d'interdiction, comme nous le verrons plus loin. Cela le différencie du Patient typique. Mais le test du passif n'est pas totalement concluant dans la mesure où la passivation est sans doute plus conditionnée par des facteurs communicatifs que par des facteurs purement sémantiques.

(7) On byl uviden na doroge

'Il a été vu sur la route'

Mais, par ailleurs, il arrive tout de même dans certaines langues²¹ voire dans la même

¹⁹ Il faut cependant faire une réserve pour le goût qui est le seul sens qui suppose que l'objet soit transformé pour être perçu.

²⁰ Certains verbes sont cependant construits du point de vue du Percept émetteur de l'impression (par ex. *vpečatljat'* 'impressionner'). Il faut toutefois noter que, même dans ces cas, le Percept est rarement un Agent intentionnel.

²¹ En géorgien, la construction dite "inverse" (avec Percepteur au datif) est la seule possible pour certains verbes d'activité mentale. Cf. aussi Bossong (1998 a et b).

langue, selon le verbe, que le marquage des arguments de cette classe de verbes de perception ne soit pas identique à celle des verbes d'action. Ainsi, en russe, on peut avoir des constructions différentes dans lesquels le Percepteur et le Percept ne seront pas forcément codés par un Nominatif et un Accusatif. Ainsi :

(8) Ja uvidel dom

'j'ai vu une maison'

(9) vidno bylo dom

'on pouvait voir une maison' (litt.: visible était maison),

Ici le Percepteur, générique, n'est pas exprimé, le Percept est à l'accusatif, le verbe a une valeur potentielle. Ou encore avec un phraséologisme :

(10) Emu brosilos' v glaza ruz'ë, visevšee na stenke nad krovat'ju ...[Vasilij Suksin CN]

'Un fusil, suspendu au mur au dessus du lit, lui sauta aux yeux'

Ici le Percepteur est au datif, le Percept est au nominatif en position post-verbale, il est rhématique (il apporte l'information principale dans la phrase).

C'est aussi le type de constructions courantes avec des verbes de perception onirique ou erronée.

4.2 La notion d'agentivité dans les verbes de perception

Les prédicats dits "agentifs", du type *smotret'* 'regarder', sont encore plus complexes du point de vue de leurs arguments. Ce sont des verbes dans lequel le Percepteur fait un effort pour acquérir une perception ou la conserver. Dans beaucoup de langues étudiées du point de vue typologique par Viberg et d'autres auteurs, ces verbes entrent régulièrement dans des schémas qui rappelle les constructions transitives avec un schéma Nominatif/Accusatif ou Ergatif/Absolutif selon les langues, le Percepteur correspondant toujours à l'argument au Nominatif (ou à l'Ergatif dans les langues ergatives). Cela a conduit certains auteurs

travaillant dans un modèle de rôles sémantiques à supposer que le rôle d'Expérient dans ces verbes devait être doublé d'un rôle d'Agent. On aurait ainsi une double assignation de rôle pour ce verbe, ce qui contredit un des postulats classiques des approches de rôles, celle de l'unicité du rôle pour chaque groupe nominal. À la fois, on peut se demander si on a vraiment affaire à un Agent typique. La perception avec ces verbes n'affecte pas plus le Percept qu'avec les verbes de perception passive et dans cette mesure, il semble plus que douteux que le Percept soit un Patient, ce que l'on serait en droit d'attendre si le Percepteur était un vrai Agent. Ou alors il faut proposer une définition particulière et très englobante de l'Agent.

Les approches en termes de proto-rôles, notamment celle de Dowty (1991), résolvent en partie ce problème, car elles nous permettent de dire ce qui fait que le Percepteur peut être choisi comme Acteur plus facilement dans les verbes de perception active que dans les verbes de perception passive. Pour cela, comme nous l'avons vu au chapitre II, elle fait appel à un ensemble de propriétés (non hiérarchisées) qui sont uniquement prototypiques et qui, surtout, peuvent ne pas toutes être présentes simultanément. Ainsi, pour les verbes de perception active, l'Acteur possédera les propriétés : animé (en fait "sentient", capable de percevoir, chez Dowty), implication volontaire dans l'état de choses. En revanche, le trait "cause un événement ou un changement d'état dans un autre participant" n'entre pas dans les propriétés de ces verbes. Le trait "existe indépendamment de l'action" proposé à titre hypothétique chez Dowty, n'est pas pertinent puisqu'il concerne tout autant le Percept que le Percepteur. La notion de mouvement ne semble pas être impliquée dans les constructions proprement transitives. Mais il existe également, dans certaines langues, des constructions qui rappellent plus les constructions des verbes de mouvement. Il semble donc que dans ces langues il y ait parfois extension d'un autre schéma, celui du déplacement (c'est l'hypothèse localiste sur laquelle nous reviendrons plus bas). C'est notamment le cas en russe pour le verbe *smotret'* qui se construit dans certains de ses emplois avec la préposition *na*, mais entre aussi dans des constructions transitives directes. Nous reviendrons sur le problème du choix de la construction prépositionnelle/non prépositionnelle au chapitre VI.

Enghels, de même, note que le Percepteur du type agentif possède plusieurs propriétés considérées comme typiques des proto-agents et essaie d'en donner une liste plus précise (2007 : 35-68). Elle distingue d'abord des propriétés prototypiques inhérentes du proto-agent :

il est individualisé (défini en général), existe de façon autonome, est animé, peut se déplacer de façon autonome. Elle distingue ensuite des propriétés contextuelles : le proto-agent est la cause directe de l'événement (il utilise sa propre énergie), il est responsable, c'est-à-dire qu'il est susceptible d'endosser les conséquences de ses actes, il est volontaire et il agit intentionnellement, ce qu'il est parfois difficile de distinguer, mais le deuxième trait implique en général le premier sans que le contraire soit vrai. L'intention est entendue cependant dans un sens proche de "but" et est diagnostiquée par l'auteur au moyen de tests de compatibilité avec des compléments de but. Enfin le dernier trait est celui de contrôle.

Ces approches sont intéressantes, même si elles nous semblent avoir les inconvénients de toutes les approches qui privilégient la notion de rôles. Ainsi, plusieurs des verbes de perception agentive requièrent effectivement un premier argument possédant plusieurs des propriétés dénombrées, mais cela ne permet pas toujours de les caractériser si on ne prend pas en compte simultanément les propriétés du procès, celle des autres arguments et certaines déterminations apportés par d'autres constructions. Passons en revue les traits prototypiques proposés.

Il nous semble que le trait [+individualisé], proposé déjà par Hopper et Thompson, est plutôt lié aux propriétés communicatives du premier argument, notamment à son caractère thématique qui suppose que l'argument est celui sur lequel on fournit une information et qu'il est déjà identifiable et souvent accessible ou activé dans le contexte-avant ou par une inférence. Nous ne le retiendrons pas. Le problème est que c'est en principe tout aussi vrai des verbes de perception inactive, du fait que leur sujet est généralement animé. Par ailleurs, la particularité des verbes de perception agentive par rapport aux non-agentifs est plutôt d'avoir souvent un objet individualisé, dans le sens de défini. Ce n'est qu'une tendance statistique mais, souvent, ce que l'on regarde est déjà construit au préalable comme objet de référence, ce que l'on voit n'est en général construit que rétrospectivement comme identifié. Par ailleurs, cette différence n'est pas extrêmement pertinente du point de vue linguistique.

Quant au trait [+existe de façon autonome]. Il nous semble peu pertinent précisément pour les verbes de perception, car la perception, si elle permet d'introduire dans le discours un nouvel objet de référence, ce qui est lié à la structure informative typique de ces verbes, ne suppose pas la création d'un nouvel objet. Le Percept existe donc de façon tout aussi

autonome que le Percepteur.

Parmi les traits inhérents pour les verbes de perception, le plus pertinent est le trait : [+animé]. la perception est véritablement l'apanage d'un Percepteur animé, mais là encore, cette propriété permet de prévoir le premier argument du verbe de perception lorsque l'un des deux arguments est inanimé, mais cela n'est pas suffisant pour distinguer perception agentive et perception non-agentive.

Le trait de mobilité ne nous semble pas pertinent pour cette classe de verbe, car le seul déplacement est celui des yeux. Il est vrai, cependant, que les verbes de perception, en anglais notamment, ont été utilisés comme banc d'essai pour la théorie localiste. Celle-ci considère la transitivité comme un type de déplacement allant du sujet vers l'objet. Gruber (1967) notait que la construction du verbe *look* avec la préposition *to* indiquait que la perception agentive était considérée comme un mouvement alors que la perception passive était plutôt construit comme une localisation. Mais, comme l'ont noté les critiques, l'hypothèse localiste n'est valable que pour un certain nombre de verbes typiques. Il semble assez juste que les verbes de perception agentive se rapprochent d'un mouvement puisque le Percepteur dirige son regard vers quelque chose et le maintient, ce qui peut expliquer l'usage de la préposition *na* en russe :

(11) On smotrit na Mariju
'Il regarde Maria'

On peut aussi avoir des constructions avec d'autres prépositions spatiales du type :

(12) On smotrit v eë storonu
'Il regarda dans sa direction'

En revanche, lorsque ce qui est profilé n'est pas le déplacement et la fixation du regard sur un objet, mais plutôt la continuité du regard pour acquérir une information, par exemple lorsqu'on regarde un film, la télévision, un spectacle, le verbe *smotret'* se construit sans *na*, car la notion de déplacement y est moins importante.

Il est incontestable que le déplacement perçu, qui est une des dimensions cognitives fondamentales, sert de source métaphorique à la construction d'autres domaines plus abstraits. mais on ne peut pas le considérer comme un modèle global de la transitivité. Ainsi, dans le

même champ des verbes de perception, la perception auditive agentive du type *slušať* n'admet pas la construction correspondante avec *na*. Cela est dû encore une fois à notre expérience corporelle : pour diriger notre regard, nous avons besoin de mouvoir nos globes oculaires et parfois de tourner la tête ou le corps. Pour l'ouïe, tout au plus, on peut "tendre l'oreille" (en russe *navostrit' uši* qui est plutôt 'dresser l'oreille' littéralement), mais en général on n'a pas besoin de mouvements du corps aussi importants et on peut notamment entendre en tournant le dos à la source sonore. Tout cela nous conduit à penser que la mobilité n'est guère une propriété distinctive des verbes de perception, mais plutôt une caractéristique de la vision contrôlée.

Passons aux traits que Enghels appelle "contextuels". D'abord, il faut noter que le choix du terme n'est pas très heureux, car il ne s'agit pas tant de propriétés fournies par un quelconque contexte, mais plutôt de propriétés passagères, non inhérentes. Elles se manifestent effectivement dans le contexte particulier d'usage des verbes agentifs, mais le terme de contextuel peut ici induire en erreur, en faisant penser que ces propriétés sont données en quelque sorte de l'extérieur.

En ce qui concerne la cause directe, le premier argument est effectivement la cause directe de la perception si on considère que le perceuteur est la cause de la direction de son mouvement. Ce qui semble plus important, c'est bien la notion de contrôle. Au point que si le Perceuteur ne contrôle pas totalement une fixation prolongée du regard et que l'on n'a donc pas de regard typique, il faut le signaler par un adverbe comme *mašinal'no* 'machinalement', comme nous l'avons déjà noté.

Par ailleurs, on peut effectivement supposer qu'il agit de façon responsable, volitive, intentionnelle. Mais ces traits ne sont pas fournis par le contexte, mais par la signification du verbe et sont manifestés par le comportement de ces verbes et leur combinatoire. Ces propriétés doivent donc apparaître selon nous dans la glose de ces verbes.

Pour la perception non contrôlée, les traits inhérents sont les mêmes, mais les traits "contextuels" de Enghels sont en général neutres. Ils ne sont pas vraiment négatifs dans la mesure où le perceuteur peut être rendu responsable de ce qu'il a vu, où la perception peut être voulue et intentionnelle et peut être le résultat d'un contrôle. Toujours est-il que ces traits ne font pas partie de la signification du verbe, mais dans ce cas sont réellement contextuels. Dans

les exemples :

(13) a. On ogljanulsja i uvidel Mašu

'Il se retourna et vit Maša'

b. On dolgo iskal i nakonec uvidel Mašu

'Il a cherché longtemps et, enfin, il a vu Maša'

Le sujet agit intentionnellement, volontairement pour acquérir la perception. Mais cela est indiqué par le contexte avant, c'est-à-dire par le premier verbe. Le verbe *uvidet'* lui-même ne nous dit absolument rien de cela et par ailleurs même s'il n'exclut pas ces traits, il ne permet pas de les exprimer directement sur le verbe. Ainsi, les verbes de perception non agentive sont incompatibles avec des adverbes marquant l'intention :

(14) *On dolgo smotrel i namereno uvidel eë

'Il a regardé longuement et il l'a vue intentionnellement

Ceux de perception agentive sont aussi en général incompatibles avec ce type de circonstant-adjoint, probablement parce que l'intentionnalité est présupposée par le verbe mais on peut montrer des différences de comportement en revanche, avec des compléments de finalité, où les verbes agentifs sont effectivement compatibles contrairement aux non agentifs :

(15) a. On smotrel na neë, čtoby raskryt' eë čuvstva

'Il la regardait pour déceler ses sentiments'

(15) b. *On videl eë, čtoby raskryt' eë čuvstva

(16) Ja staralsja ne smotret' na neë, čtoby eščë bol'sče ne pugat'sja (Fazil' Iskander CN)

'Je m'efforçai de ne pas la regarder pour ne pas être encore plus effrayé'

S'il n'y a pas de but précis, on peut le signaler explicitement :

(17) V prodolženie vsego ètogo razgovora černomazyj molodoj čelovek zeval, smotrel bez celi v okno i s neterpeniem ždal konca puteševstva (Dostoevskij CN)

'Pendant toute cette discussion le jeune homme noiraud bâillait, regardait par la fenêtre sans but et attendait avec impatience la fin du voyage'

On peut noter encore une propriété de ces verbes qui est leur compatibilité sélective avec des compléments de cause. Il y a de fortes restrictions sur les circonstanciés de cause. Notons d'abord, sans entrer dans les détails, qu'il faut distinguer plusieurs types de cause. La cause métalinguistique qui apporte plutôt une justification de l'énonciation qu'une cause de l'état de choses représenté (du type "il a vu Marie, parce qu'il est en colère" = je dis cela parce que je vois qu'il est en colère) ne nous intéressera guère ici. Seule la cause de l'état de choses représentée sera considérée. Cette cause peut être une motivation et donc être interne au sujet ou elle peut être externe et indépendante de sa volonté. Les verbes de perception involontaire sont visiblement incompatibles avec les circonstanciés de cause interne ou de motivation :

(18) *On videl eë iz ljubopytstva

*'Il l'a vu par curiosité'

(19) ?On videl ètot fil'm ot nečego delat'

'Il a vu ce film parce qu'il n'avait rien à faire' (notons l'acceptabilité de l'exemple en français, due à des différences entre *voir* français et *videt'* russe, le verbe français se rapprochant souvent de *regarder*)

Dans le deuxième exemple, *videt'* se rapproche de *smotret'*, possibilité qui se manifeste avec certains types d'objet comme un film et, de ce fait, l'acceptabilité est meilleure.

Maintenant avec un circonstancié de cause externe, les exemples de verbes de perception non agentive avec une cause à effet négatif (marquée par *iz-za* 'à cause de') sont inacceptables

(20) *On videl eë iz-za Ivana

*'Il l'a vu à cause d'Ivan'

L'adjonction d'un circonstancié de cause externe est pourtant possible lorsque le verbe est à la forme négative. La cause porte alors plutôt sur la possibilité même du procès. ainsi :

(21) On ne videl eë iz-za doždja

'Il ne la vit pas/voyait pas à cause de la pluie'

Avec une cause positive (marquée par *blagodarja* 'grâce à'), l'acceptabilité est meilleure, même si nous n'avons guère trouvé d'exemples attestés :

(22) On videl eë blagodarja Ivanu

'Il l'a vue grâce à Ivan'

Effectivement, une perception non agentive peut être causée de l'extérieur par une circonstance facilitante, mais ne peut pas dépendre de la volonté du percepteur car, précisément, la situation n'est pas contrôlée. Avec les verbes agentifs, on a la situation contraire, ce qui pouvait être attendu, puisque le percepteur dans ce cas est le seul responsable de sa perception. Dans les actes de perception agentive, ainsi, il semble possible d'indiquer ce qui pousse un individu à faire un effort de perception :

(23) Oni smotreli na nego iz ljubopystsva

'Ils le regardaient par curiosité'

(24) On smotrel ètot film ot nečego delat'

'Il regardait ce film parce qu'il n'avait rien à faire'

Avec *potomu čto*, la cause doit être en fait une motivation, une finalité ou une cause interne (sentiment, affect) :

(25) On smotrit na neë , potomu čto ona krasivaja

'Il la regarde parce qu'elle est belle' (et cela lui fournit une certaine jouissance qu'il veut prolonger en regardant)

(26) Ja tak smotrju, potomu čto ja bojus' vas poterjat' (Anna Berseneva CN)

'Je regarde comme cela parce que j'ai peur de vous perdre'

Tous ces exemples comportent des circonstants marquant la motivation du percepteur ou une cause interne au Percepteur et non pas une cause externe. Nous n'avons ainsi pas trouvé un seul exemple avec la préposition *iz-za* ou encore *blagodarja*, encore qu'il ne soit pas impossible de construire des exemples acceptables, si le fait de regarder était prévu et que quelqu'un vient empêcher le sujet de regarder :

(27) Iz-za nego ja ne smotrel svoj serial segodnja

'A cause de lui, je n'ai pas pu voir ma série aujourd'hui'

On peut aussi construire des exemples avec *blagodarja* Y, si l'action de regarder est effectuée sur l'incitation de Y, celui-ci fournissant une motivation à l'acte du sujet, mais cela

semble limité au contexte d'un film ou d'autres manifestations dynamiques du type spectacle, que l'on peut prévoir de regarder à l'avance. Plus on s'éloigne de cet aspect dynamique du Percept et plus l'acceptabilité diminue :

(28) Blagodarja emu, ja smotrel ètot fil'm

'Grâce à lui, j'ai regardé ce film'

(29) ?Blagodarja emu, ja posmotrel na ètu prekrasnuju devušku

'Grâce à lui, j'ai regardé cette superbe fille'

(30) ?* Blagodarja emu ja posmotrel na ètot dom

'Grâce à lui j'ai regardé cette maison'

Par ailleurs, la cause externe est vraisemblablement le plus souvent quelque chose qui a un effet sur la volonté du Percepteur et non pas une simple cause externe qui crée les conditions pour la possibilité ou l'impossibilité de la perception.

(31) Tak kak šel dožd', ja posmotrel fil'm

'Comme il pleuvait, j'ai regardé un film'

En conclusion, les propriétés que nous avons passées en revue montre que les verbes agentifs sont effectivement plus proches des verbes prototypiques avec un Agent que les verbes non agentifs. Nous avons pu noter cependant des différences et nous verrons qu'elles sont liées au type de relations avec son deuxième argument qui, lui, n'est pas typiquement un Patient.

Par ailleurs, notre tableau ne sera vraiment complet que lorsque nous aurons abordé la question du type de situation (mode d'action) et de l'aspect, car nous considérons que la structure argumentale est liée à plusieurs aspects du verbe et notamment à son type aspectuel au sens large.

Nous voudrions maintenant revenir brièvement sur la question de la représentation. Nous considérons que le meilleur moyen de représentation du sens du verbe est la décomposition lexicale et, de même que nous avons tenté de gloser *videt'*, il nous faudra essayer de fournir une glose pour un verbe agentif comme *smotret'*. Un bon exemple est le type de décomposition présenté par Van Valin que nous avons déjà présenté de manière générale au chapitre précédent (Van Valin & La polla 1996 : 156). Dans cette approche

s'appuyant sur la notion d'Aktionsart, le verbe *videt'* sera considéré comme un verbe primitif statique et, en tant que verbe statique, sera représenté comme suit : *videt'* (x,y), tandis que *smotret'* sera représenté de la sorte : do'(x [*videt'*(x, y)]. Dans cette décomposition, do' est un opérateur, indépendant des langues, qui indique que le participant désigné par x initie une activité. Cette activité conduit à l'état *videt'* dont x est le premier argument. Cette décomposition implique que le participant x n'est pas l'Agent d'un verbe exprimant un changement car ces verbes ont une structure tout à fait différente, supposant un prédicat résultatif dans lequel le deuxième participant serait le premier argument du verbe d'état résultant.

Mais dans le chapitre précédent, nous avons préféré un format utilisant une glose plus proche de la langue naturelle. Nous pouvons donc essayer de reformuler cela dans le métalangage choisi :

(32) X smotrit na Y 'X fait quelque chose avec ses yeux, X fait cela parce qu'il veut voir Y, pas pour faire autre chose que cela, à cause de cela, X voit Y'

Cette paraphrase a pour but essentiellement d'essayer de relier les propriétés des arguments avec les propriétés de la situation afin que les arguments ne soient pas définis de façon isolée.

4.3 Le deuxième argument du verbe de perception, la notion de Patient et la transitivité

Maintenant que nous avons considéré la question de l'agentivité du premier argument-Percepteur, posons-nous la question de la "patientivité" du deuxième argument. D'abord il faut signaler qu'il y a ici asymétrie entre les verbes de perception quant au type de Percept, ce que nous étudierons plus en détail dans l'étude des valences nominales. Parmi les sens "secondaires", le goût suppose un contact avec un objet inanimé ou rendu inanimé (viande par ex.). L'odorat suppose une perception à distance de l'objet sans action directe sur lui. Dans ces deux cas, l'objet est aussi dans une situation de synecdoque par rapport à son goût ou à son odorat.

Le toucher suppose une interaction directe avec une partie d'un objet animé ou inanimé,

ce qui fait que ces verbes supposent forcément un contact et de ce fait entrent dans une classe mixte. Ce sont les seuls verbes dans lesquels on a une interaction réelle entre un sujet et son objet, typique des verbes typiquement agentifs. De fait, la frontière est ici la plus instable. Dans les verbes non agentifs, *čuvstovovat'* peut plus difficilement être construit avec un objet synecdochique qu'avec la sensation :

(33) ?Ona čuvstvovala ego
'Elle l'a senti

D'autre part, le contenu informationnel apporté par la sensation est construit généralement avec une proposition, moins vraisemblablement par un nom :

(34) Ona počuvstvovala, čto u nego temperatura
'Elle sentit qu'il avait de la température'

(35) ?Ona počuvstvovala temperaturu
'?Elle a senti de la température'

(36) ?Ona počuvstvovala šeroxovatost'
'?Elle a ressenti une rugosité'

Les verbes agentifs de la classe s'éloignent graduellement de la perception pour entrer de plus en plus dans le domaine des verbes agentifs ayant un véritable patient. Ainsi *trogat'* est plus proche de la perception que *kasat'sja* 'toucher' (supposant un mouvement pour s'approcher de l'objet et rentrer légèrement en contact avec lui), qui a donc en plus une composante de mouvement, et encore plus que *gladit'* 'caresser' qui est franchement du côté des verbes de contact, avec une nuance sociale supplémentaire.

Maintenant, passons aux modalités centrales. Avec les verbes de perception visuelle, aussi bien agentive que non agentive, le Percept peut être tout aussi bien animé qu'inanimé. Le caractère volontaire, intentionnel et le contrôle de l'argument n'entrent pas en compte car, précisément, le Percept n'agit pas pour servir de Percept ; il n'est même pas nécessaire qu'il agisse de quelque façon. Maintenant, avec les verbes de perception active, il y a une différence qui est partie intégrante de la sémantique de la situation, entre le Percepteur, qui est volontaire (il veut voir), intentionnel (il regarde pour obtenir une perception) et qui contrôle la situation (il dirige le mouvement de son regard) et le Percept d'autre part, qui ne fait rien en principe

pour être regardé (en tout cas, cela n'est pas pertinent dans la situation désignée par le verbe).

Pour les verbes de perception non agentive, la situation est un peu plus complexe du fait que le Percepteur n'est pas non plus forcément actif. La seule chose qui le distingue, c'est que c'est lui qui tend vers l'objet plutôt que l'inverse et il y donc une espèce de mobilité en direction du Percept qui peut rendre le Percepteur plus actif. De même, si on considère après Talmy (2000) ou Langacker (1990) que l'Agent est typiquement un être qui peut transmettre une certaine énergie, il semble aussi que le transfert d'énergie soit plutôt du côté du Percepteur. En tant que Percepteur, il n'est jamais totalement passif. Ainsi, comme nous l'avons vu, le Percepteur peut parfois chercher du regard avant de voir ce qui peut être exprimé par le contexte-avant. Cela semble expliquer pourquoi le Percepteur a tendance à se construire comme un Agent et le Percept comme un Patient. Mais, avec les verbes non agentifs, c'est une question de construction, qui peut varier d'une langue à l'autre.

Pour les verbes de perception auditive, les choses sont un peu différentes. D'abord, ce qui est perçu n'est jamais un objet mais un son. Comme nous l'avons vu, même lorsque l'objet du verbe désigne un être, le Percept réel est un son ou un bruit produit par un individu et non pas cet individu lui-même. On a donc affaire à une synecdoque. D'autre part, il semble que du point de vue linguistique, le Percept soit souvent considéré comme se déplaçant vers le perceuteur plutôt que le contraire, comme l'atteste des expressions comme, en russe :

(38) Kakie-to strannye vuki donosilis' k nemu

'Des sons étranges arrivaient à ses oreilles'

(39) Poslyšalsja stuk/skrip

'On entendit un son/un grincement'

C'est beaucoup moins caractéristique pour les verbes visuels :

(40) ?do nego došel obraz dereva

'L'image d'un arbre lui parvint'

Il semble beaucoup plus naturel de présenter le son comme se déplaçant et mettant un certain temps avant d'impressionner les oreilles du Percepteur que pour la vue qui semble trouver son objet immédiatement. Les verbes que l'on peut utiliser avec la perception non agentive pour exprimer ce renversement de perspective entre le Percepteur et le Percept sont

plutôt des verbes du type *predstavit'sja* ou *predstojat'* 'se présenter' ou *otkryt'sja* 's'ouvrir' qui marque plutôt le moment de la rencontre entre le regard et le Percept, mais non pas un déplacement du Percept:

(41) Pered nim predstavilas'/otkrylas' strannaja kartina
'Devant lui se présenta/s'ouvrit un tableau étrange'

De fait, dans certaines langues, la perception auditive passive est exprimée par une structure inverse avec un Percepteur au Datif et le Percept au Nominatif ou Absolutif, mais non pas dans la perception visuelle active (*cf.* aussi note 20). C'est le cas pour le géorgien (Dat signifie coréférent à un Datif et Abs coréférent à un Absolutif)

(42) M-e-smi-s
1SgDat-version-entendre-3sgAbs
J'entends

(43) V-i-smen
1SgAbs-version-écouter
'J'écoute'

(44) V-xed-av
1SgAbs-voir-formant de la base de présent
'Je vois'

Il faut noter que, dans ces exemples, la base lexicale est la même pour 'entendre' et 'écouter', avec quelques transformations morphologiques, mais le schéma argumental est totalement différent.

Le Percept a encore une propriété, commune aux verbes agentifs et non agentifs d'ailleurs, à savoir l'existence indépendante du procès. Ce trait avait notamment été proposé par Dowty dans ses propriétés typiques de l'Agent. Le Percept aurait donc une propriété typique d'Agent. Et, effectivement, une de ses grandes caractéristiques, c'est de ne pas être créé par la perception. Ici, il nous faut faire une précision. Franckel et Lebaud (1990 : 56), sur l'exemple d'*écouter*, tentent de montrer que la différence entre les verbes volontaires et les verbes involontaires se distinguent par le statut du perçu en terme de préconstruit/non préconstruit, ce qui revient à dire que dans un cas la perception est le résultat d'une recherche

et dans l'autre elle est spontanée.

"- sur le plan aspectuel, *écouter* introduit une dimension processive, *écouter* implique la construction d'un objet à écouter. L'écoutable est la propriété d'un objet qui assigne une délimitation déterminée au procès hors du plan temporel.

L'écoutable est donc susceptible, relativement à l'écouté d'une autonomie dont ne peut en aucune façon se prévaloir l'"entendu" relativement à l'"entendable". L'agentivité est donc étroitement liée à la détermination d'un objet à écouter indépendamment du procès."

Mais la construction d'un objet à écouter ne doit pas être entendu au sens où Dowty entend "l'existence indépendante/non indépendante d'un objet", propriété prototypique pour définir les proto-rôles. Dans les deux types de verbes, agentif et non agentif, l'objet perçu existe indépendamment de la perception. Ce n'est pas la même chose de dire que l'écoutable est autonome parce qu'il est préconstruit, car ce que l'on entend par là, c'est qu'il fait l'objet d'une première construction dans l'esprit du locuteur et, sûrement, de son interlocuteur. Autrement dit, l'objet sera déjà en quelque sorte identifiable dans les esprits parce qu'il a été mentionné auparavant ou pensé de quelque façon comme étant à regarder ou à écouter. Or, le verbe agentif ne suppose pas toujours un "à regarder" ou un "à écouter" qui le délimite. Cela peut être vrai pour l'écoute d'une chanson ou le visionnage d'un film. Mais dans ce cas, la pré-construction dépend de nos connaissances du monde, du type de Percept qui est "processuel", sans doute également de la détermination qui peut indiquer une pré-construction d'un objet comme représentant un programme à réaliser. Ce n'est absolument pas une propriété nécessaire. Ainsi dans :

(45) On poslušal dve pesni i ušél

'Il écouta deux chansons et partit'

on a bien l'impression au contraire qu'il n'y a guère de construction d'un objet à écouter, en tout cas ce n'est pas obligatoire. Le nombre de chansons que le Percepteur a choisi d'écouter semble contingent et non pas planifié. Il semble aussi que ce soit une des différences entre le Percept visuel et le Percept auditif. Si le Percept visuel est un objet concret, il ne sera pas construit comme un programme à réaliser. Cette interprétation ne sera possible que pour une

pièce ou un film par exemple. En revanche, si l'audition non agentive peut concerner toutes sortes de bruits, l'écoute, elle, se concentre en général sur des séquences de sons organisés et interprétables qui auront tendance à se construire comme des programmes d'écoute. Il ya aussi à cela une contrainte aspectuelle sur le type de Percept auditif. Ainsi :

- (46) ?*On poslušal vzryv
?*Il écouta une explosion

Nous y reviendrons plus loin, quand nous aurons étudié l'aspect et que nous aborderons les valences nominales. Nous en concluons que la pré-construction n'est pas un des traits nécessaires des verbes agentifs.

Un autre aspect, considéré comme caractéristique des Patients, c'est le caractère affecté. Il est évident que sur ce critère aussi le Percept se distingue d'un patient typique car il n'est en général que minimalement affecté par la perception, que celle-ci soit agentive ou non. La perception n'entre pas dans les types de procès qui typiquement peuvent affecter un patient : création/destruction, transformation, manipulation. Les processus perceptifs et mentaux sont sans doute parmi les plus éloignés sur cette échelle puisque le patient n'est souvent pas du tout affecté. S'il est affecté par le regard, il faut que cela soit exprimé explicitement :

- (47) On smotrel na neë a ona obidelas'
Il la regardait et elle, elle s'est vexée'

et, dans un cas un peu extrême (et mythique) :

- (48) On posmotrel na neë i ona prevratilas' v kamen'
'Il l'a regarda et elle se transforma en pierre'

Dans aucun de ces cas, le verbe ne suppose par lui-même une action quelconque sur le référent du Percept. C'est plutôt le Percept qui rentre dans la sphère perceptive du Percepteur. C'est là en fait la plus grande différence entre les verbes de perception et les verbes proprement agentifs. Les verbes de perception que nous avons dits "agentifs" supposent que le sujet fait quelque chose pour voir quelque chose. Son action n'affecte en rien l'objet sur lequel se porte sa vision, mais il est évident qu'en tant que source d'énergie il se rapproche beaucoup plus d'un Agent typique. Dans une approche en terme de paraphrase (ou dans l'approche de

décomposition lexicale de Van Valin sous forme de formule), le terme d'Agent devient en quelque sorte superflu et nous ne sommes plus obligés de décider de façon précise comment appeler le rôle de chaque argument. La décomposition nous indique clairement que le rôle du premier argument du verbe de perception agentif possède des qualités proches de celles d'un verbe ayant un Agent typique²². Nous rappelons ici notre paraphrase provisoire proposée pour *smotret'*, dans une de ces constructions :

(49) X smotrit na Y : 'X fait quelque chose avec ses yeux, à cause de cela les yeux de X se déplacent vers un objet Y, X fait cela parce qu'il veut voir Y et pas pour autre chose, à cause de cela, X voit Y'

La place des variables d'arguments dans la glose est censée refléter leur rôle dans la structure du verbe. Le premier argument X fait quelque chose avec ses yeux, ce qui montre son caractère actif dans le procès. La deuxième partie de la glose indique qu'il fait cela volontairement. Le troisième élément indique que X contrôle son action. Le dernier élément nous montre le résultat qui est le fait de voir qui est construit comme un procès non actif, non contrôlé, mais un procès qui survient dans le temps et non pas un procès permanent, intemporel d'où la possibilité de le localiser dans le temps comme occurrence, éventuellement réitérable. Il n'est pas évident qu'il soit nécessaire d'apporter une précision supplémentaire sur le deuxième argument, car dans la définition de *videt'*, nous avons indiqué que le rapport du deuxième argument au premier est une simple présence dans le champ perceptif. Il serait peut-être nécessaire de signaler la différence entre les verbes d'audition où le Percept est considéré comme se déplaçant vers le Percepteur alors que le Percept visuel, même lorsqu'il se déplace, est en général considéré comme totalement inactif dans la perception. Il nous semble, cependant, que dans la perception agentive cela a peu de conséquences syntaxiques en russe.

Le fait que, dans un grand nombre de langues, ce type de Percepteur est régulièrement codé comme un Agent, à la différence du type *voir*, nous indique bien que le contrôle de la perception est considéré comme une forme de processus agentif, impliquant un certain transfert de force. Cela pourrait être réinterprété dans le cadre de l'approche causale de la décomposition sémantique des prédicats, introduite en linguistique cognitive par Talmy (*op.*

²² Si tant est qu'il existe un seul type d'Agent, commun aux verbes de création, de destruction, de manipulation, de contact ,etc. Sans doute est-il plus correct de penser qu'il s'agit d'un continuum et qu'une étude précise de ces verbes conduirait à différencier plusieurs Agents, plus ou moins typiques, et avec un comportement différent du point de vue des propriétés syntaxiques.

cit.) dans sa théorie de la dynamique des Forces (*Force Dynamics*) et développée, entre autres par Croft (1991, 2000). Cette idée est que les verbes typiques supposent un transfert de force d'un participant à l'autre. La situation elle-même peut être représentée comme une série d'étapes, comme nous l'avons fait dans notre glose. Le participant qui est à l'origine du transfert de force sera typiquement corrélé au sujet comme point initial de la relation prédicative. C'est ce qui se passe dans le verbe *smotret'* où le premier participant sémantique que nous avons noté par la variable X est celui qui exerce une force dans la première étape du procès. Cela lui permet de contrôler ses yeux qui, eux, sont récepteurs de la situation perceptive. À la fois, le type d'action produite par X est une action du type déplacement d'un objet dans une des sous-parties de la décomposition. Cette partie n'est pas directement profilée, ce qui fait que les yeux ne font pas partie des arguments verbalisables dans la structure syntaxique de *smotret'*, le fait que le procès suppose que quelque chose arrive aux yeux comme organes impliqués dans ce type de perception fait donc partie de la base et non du profil.

Dans le verbe *videt'*, on a un de ces nombreux cas dans la langue où un procès ne suppose pas à proprement parler de transfert de force et, dans ce cas, le choix de l'orientation est une question de construction (*construal*) linguistique de la réalité. Le Percepteur est à la fois passif en ce sens qu'il reçoit une impression et potentiellement actif puisqu'il est obligatoirement animé et, éventuellement, il peut diriger sa perception.

Padučeva (2004 : 205) considère que les verbes qu'elle appelle "actionnels" sont périphériques dans la classe, parce qu'ils sont dérivés sémantiquement par rapport aux verbes du type involontaire ("statiques" chez elle). Elle note en particulier qu'en russe, le verbe *slušat'* est dérivé historiquement de *slyšat'*. Cette remarque étymologique est juste (ces verbes sont notamment plus complexes au niveau de leur sémantique), mais à la fois, le lien entre les deux classes est évident et il se peut que ce soit la possibilité pour ces procès d'être contrôlés qui explique que le Percepteur de ces verbes soit construit dans un certain nombre de langues de la même façon que le Percepteur-contrôleur de *smotret'*, bien qu'il n'ait pas les propriétés syntaxiques d'un argument qui exerce vraiment une force.

4.4 Les notions de sujet et d'objet pour les verbes de perception

Il est temps de prendre un peu de recul pour analyser les notions de sujet et d'objet, sans espérer apporter une solution définitive à ce problème controversé. Nous avons vu jusqu'ici comment analyser les arguments des verbes de perception centraux en termes de situation et de participants à cette situation. Nous avons vu aussi que la langue a tendance à imposer une orientation à ces arguments et à choisir l'un d'entre eux comme le premier argument et l'autre comme le second. Ce processus se réalise dans la langue suivant une hiérarchie de caractéristiques sémantiques incluant des dimensions telles que le caractère animé et inanimé du participant, le degré d'agentivité, d'initiative ou de contrôle et d'autres dimensions. Cela n'épuise cependant pas la problématique du sujet et de l'objet. Il s'agit d'un des aspects du problème, ce que l'on pourrait appeler le choix du sujet et de l'objet lexical. D'abord, nous avons vu que les participants ne devaient pas forcément avoir ou être dénués de toutes les propriétés pour être sujet ou objet. C'est une question de rapport avec un prototype. Par ailleurs, nous avons plaidé en faveur d'une différenciation fine pour chaque classe de verbes, ce qui nous a conduit à mettre entre parenthèses les notions trop générales d'Expérient et de Stimulus. Le sujet et l'objet lexicaux peuvent donc avoir des rôles différents, mais ceux-ci doivent en principe être conformes à la hiérarchie.

Mais on sait aussi qu'il n'en pas toujours ainsi (voir plus loin la notion de diathèse § 4.6). Si les rôles sémantiques correspondaient toujours à un même type de marquage (nominatif, etc.), le problème du sujet serait très simple et la notion serait même superflue. Le fait de relier ces rôles à l'ensemble de la situation nous a permis de clarifier la situation et de montrer que les rôles n'avaient pas d'existence en dehors de la situation qui les relie et que, d'autre part, les arguments d'un verbe devaient être étudiés conjointement. Ainsi, les verbes de perception imposent bien une orientation, mais de façon plus contraignante lorsque le verbe suppose le contrôle de la perception, d'où des différences selon les langues.

Mais au-delà des sujets et objets lexicaux, la langue distingue d'autres dimensions pour lesquelles on utilise le nom de sujet. Parmi elles, il y a le sujet grammatical qui peut être révélé par des différences de marquage ou des différences de comportement. Toute une série de critères ont été proposés pour les distinguer, mais nous sommes là au niveau des propriétés

spécifiques à chaque langue²³. Nous ne pensons pas que l'on puisse donner une liste exhaustive de critères formels pour les distinguer dans toutes les langues. En russe, comme dans d'autres langues, on pourrait définir un sujet de ce type qui est le groupe nominal ou le pronom au nominatif. C'est le sujet grammatical typique qui entraîne l'accord du verbe et qui joue un rôle important également dans toutes sortes de constructions. Malgré tout, on sait que le russe a aussi toute une série de constructions non canoniques, étudiées en détail par Guiraud-Weber (1984, 2002) qui ne comportent pas de sujet au nominatif, mais comportent d'autres arguments à un cas oblique ayant des propriétés semblables à celles du sujet au nominatif, mais entrant dans des constructions très spécifiques. Dans ce domaine, les verbes que nous avons étudiés se comportent de façon assez typique et ont un sujet canonique.

Enfin, il y a un autre type de sujet qui correspond à la notion de thème (ou topique), interprétée différemment d'un auteur à l'autre, mais qui se ramène le plus souvent à des définitions du type "ce dont on parle". Il faut noter que cette notion est fort vague car, dans une phrase, en fin de compte on parle de chacun des éléments linguistiques qui sont présents dans la construction. Par ailleurs, chez certains auteurs, notamment Halliday (1994), cette notion correspond à une notion syntaxique "le premier élément de la phrase". Il nous est impossible ici de répondre à ce type de questions très débattue, mais la notion de thème nous semble indispensable. À côté du schéma argumental purement sémantique qui définit les rôles des participants par rapport au type de situation profilée par le verbe, il existe une autre notion employée par les linguistes, dans laquelle il y a asymétrie entre le sujet et le reste de la construction et qui nous semble aussi intuitivement juste. Le sujet est ce à quoi s'applique la situation désignée par le verbe avec, éventuellement, un deuxième (voire un troisième) argument. Quant au sujet, il restreint en quelque sorte l'application du verbe et de ses compléments. Cela fait du sujet au nominatif le candidat le plus naturel pour être aussi le thème de la phrase, c'est-à-dire un argument vedette dont on veut parler par la suite. Il va grouper un certain nombre de propriétés convergentes. Le nominatif nous semble donc être le marquage par défaut de l'argument qui a le plus de chances d'être mis en vedette dans les phrases canoniques. Il est détaché par ses propriétés sémantiques, en tant que participant typiquement animé, agissant volontairement, conscient de ses actes, contrôlant ses actions,

23 Cf. notamment Keenan (1976), Lazard (1994)

affectant l'objet. Il est souvent déjà activé par le contexte discursif plus ou moins proche. Il est l'élément de la phrase le plus important, pour le type de situation profilée. Ainsi, le premier argument des verbes de perception a plus de propriétés typiques qui font de lui le premier argument du verbe que l'on marquera au nominatif, que l'on placera en tête de phrase, sur lequel on aura quelque chose d'intéressant à dire. L'objet, lui apportera, en général avec le verbe, une information nouvelle. Il a tendance à être plus restreint par le verbe, comme s'il formait un tout plus étroit. La langue permet des constructions divergentes comme les constructions copulatives. Mais celles-ci désignent une situation tout à fait différente. Il s'agit plutôt de parler de l'apparence, de l'aspect sous lequel apparaît un objet. Ce qui est profilé, c'est une propriété de l'objet.

Nous en venons donc à concevoir le sujet comme un ensemble de dimensions qui peuvent se rejoindre²⁴ dans un seul argument mais, qui pour des raisons diverses peuvent être divisées entre plusieurs arguments et même circonstants dans le cas de la thématization. Ainsi, on peut avoir une construction non canonique, s'éloignant du prototype, lorsque l'objet lexical du verbe est plus déterminé que le sujet, par exemple lorsqu'il est déjà identifié, activé dans le discours et déjà thème de discussion dans le discours-avant ou lorsqu'il y a une dimension contrastive. Ex. :

(50) Mariju ja videl v magazine v subbotu

'Marija, je l'ai vue au magasin samedi'

(51) Ja videl Ivana a Mariju ja ne videl

'j'ai vu Ivan mais Marija, elle, je ne l'ai pas vue'

Le verbe continue à requérir que l'on applique l'action à l'argument qui est typiquement le plus intéressant parce qu'il possède le plus de propriétés subjectales, mais la dimension communicative l'emporte en promouvant un autre thème, imposé par le discours. Cette conception est en gros celle qui a été défendue par Givón (2001), qui fait du sujet le thème typique et inversement, qui considère que le thème typique a de fortes chances d'être le sujet de la phase. Mais ce schéma ne se rencontre que dans le cas prototypiques. Kasevič (1991) note également le caractère prototypique du sujet, notamment dans les langues nominatives.

24 Nous ne parlons ici, bien sûr, que des constructions nominatives. Les langues ergatives posent des questions complexes et Kasevič (1991) suggère même de parler de deux sujets : un sujet d'état et un sujet d'action dans ce type de situations.

Nous ne pouvons malheureusement pas approfondir cette question ici.

4.5 Le cas particulier des verbes de perception fictive

Il nous faut encore prendre en compte le cas des verbes de perception fictive, onirique ou erronée. Le sémantisme même de ces verbes suppose que la perception ne correspond pas à la réalité. Dans les perceptions imaginaires, l'objet de perception est posé comme tel, comme objet d'imagination que l'on demande à l'interlocuteur de se représenter, même si l'on sait qu'il ne correspond pas à la réalité. Avec ces verbes, le sujet est construit au nominatif, ce qui n'est pas étonnant puisqu'il y a un contrôle dans l'imagination, celle-ci dépend entièrement de celui qui imagine et qui, partage la représentation de son imagination. C'est là une différence avec le type onirique et la perception erronée que nous allons voir ensuite. Voici quelques exemples :

(52) Ja predstavil sebe čumazogo Ponomareva na kladbišče pogibšix korablej. [Presse CN]

'Je me représentai Ponomarev tout crasseux dans le cimetière des épaves'

(53) Ja predstavil sebe roži našix dešifroval'sikov, esli by u nix byla vozmožnost' čitat' amerikanskuju dippočtu. [Presse CN]

'Je me représentai les bouilles de nos spécialistes du déchiffrage s'il avaient eu la possibilité de lire le courrier diplomatique américain'

L'objet est, par la force des choses, virtuel. Dans les termes de la théorie des espaces mentaux, on dirait que ce verbe crée un espace mental différent de l'espace réel dans lequel cependant des éléments de l'espace de la réalité sont mis en correspondance avec les mêmes éléments dans une situation irréelle. Par ailleurs, le sujet de perception comme l'énonciateur savent qu'il y a discordance entre ces deux espaces, car le Percepteur est présenté comme contrôleur de l'espace. Dans ce cas, c'est un élément totalement virtuel qui est introduit par l'imagination comme dans :

(54) On jasno predstavljaj sebe svoju buduščuju ženu

'Il se représentait clairement sa future femme'

Ici, il est probable que le Percepteur ne connaît pas encore cette femme et qu'elle est

uniquement le fruit de ses fantasmes.

Les verbes de perception onirique et erronée supposent que la perception ne correspond pas à la réalité, mais que le sujet de perception est convaincu que sa perception est réelle. Comme nous l'avons déjà vu au chapitre IV, ces verbes ont une réalisation argumentale intéressante, puisque le Percepteur est exprimé au Datif et est en général antéposé tandis que le Percept est exprimé au Nominatif.

(55) Mne čuditsja ozjabšaja smert', kotoraja sladostno greetsja v krovi čeloveka. [A. Xejdok CN]

'J'ai l'impression de voir la mort frigorifiée qui se réchauffe avec volupté dans le sang de l'homme'

(56) Vsë emu čudilis' bogi, antičbye geroi, angely i pročie suščestva. [Ju. Mamleev CN]

'Il croyait voir constamment des dieux, des héros antiques, des anges et autres êtres'

(57) Daže posle togo, kak mne Krjuđer prisnilsja, mne strašno ne bylo. [Forum CN]

'Même après avoir rêvé du capitaine Crochet, je n'avais pas peur'

(58) Prisnilsja paren', kotoryj 4 goda nazad uexal v Šveciju na učěbu. [Forum CN]

'J'ai rêvé d'un gars qui est parti faire ses études en Suède il y quatre ans'

(59) Ego sostjanie očen' poxože na zapoj u alkoholikov, tol'ko vmesto zelěnyx čertej mereščatsja nebritye prestupniki s nožom i pistoletom [V. Vysockij CN]

'Son état ressemble beaucoup à celui des alcooliques dans une période de beuverie prolongée, seulement, au lieu de voir des éléphants roses, il voit des bandits au crâne rasé avec couteau et pistolet'

Les constructions de ce type posent des problèmes pour une théorie verbo-centrique utilisant des rôles sémantiques ou une forme de décomposition et qui construit ensuite des règles de corrélation pour mettre en correspondance les rôles avec des configurations morphosyntaxiques concrètes. En revanche, une approche en termes de constructions ne se trouve pas confrontée à ce problème, si l'on pose que chaque verbe s'associe avec certaines constructions et que, par ailleurs, dans chaque configuration que l'on rencontre dans des énoncés réels, on a forcément un entrecroisement de diverses constructions : constructions temporelles, référentielles, communicatives etc. Dans une approche constructionnelle, en effet, l'assignation des cas sera le fait de la construction incluant des verbes ou des classes de verbes spécifiques. Ce n'est qu'une fois identifiées ces constructions et à l'issue d'une comparaison avec d'autres constructions présentant en partie les mêmes configurations de

marqueurs mais avec quelques différences formelles et sémantiques, que l'on va pouvoir essayer de dégager des constructions d'un plus haut niveau de schématisation. Mais il n'est pas dit que ces constructions nous permettent de poser un invariant pour le Datif russe qui vaille pour tous ses emplois, car les constructions dans lesquelles s'emploient ces marqueurs de cas sont très différentes et ne peuvent pas forcément être ramenées à un invariant, quel qu'il soit. Il s'agit donc ici d'un type de Datif qui est spécifique à ces constructions et que nous allons essayer de caractériser. Il semble que l'on puisse dire que le Datif dans les constructions que nous venons de voir est lié à l'absence de conscience. C'est sans doute un cas particulier (une instance en termes cognitifs) d'un type plus général de constructions où le Datif marque un argument n'ayant pas totalement le contrôle de la situation, *cf.* :

(60) Mne xolodno

'J'ai froid'

(61) Mne ne spitsja

'Je n'ai pas envie de dormir'

(62) Mne ne rabotaetsja

'Je n'arrive pas à travailler'

Dans ces constructions, l'utilisation d'un "sujet logique" au Datif est rattaché en général à un manque d'agentivité (exemple 18, 19) ou à une réduction d'agentivité dans une situation habituellement contrôlée par un agent (exemple 20).

Mais il y a ici quelque chose de paradoxal à parler de manque d'agentivité pour les verbes de perception passive, car ceux-ci sont précisément caractérisés par le fait qu'ils représentent le simple fait de la perception et qu'ils n'impliquent pas le contrôle de cette perception. Au mieux, s'ils sont précédés dans une autre proposition par des verbes de perception active, ils peuvent marquer le résultat d'une perception contrôlée, mais ils ne marquent pas eux-mêmes ce contrôle, même dans le cas de verbes comme *razgljadel'* 'distinguer' ou *obnaruzit'* 'découvrir', qui peuvent supposer un effort préalable. Cela est visible, comme nous l'avons déjà vu, si on essaie de les combiner avec un adverbe marquant l'intentionnalité ou l'effort :

(63) On (*akkuratno) razgljadel general v tolpe

'Il a (*soigneusement) distingué le général dans la foule'

(64) On (*namerenno) obnaručil sokrovišče
'Il a (*intentionnellement) découvert un trésor'

La valeur du Datif ici est plus complexe. Elle est plutôt, semble-t-il, de marquer une discordance entre la conscience du Percepteur, l'impression qu'il reçoit sur ses sens et l'objet du monde réel (ou l'absence de l'objet dans le monde réel). Le Percepteur est construit linguistiquement comme un récepteur passif d'une perception en décalage avec le réel. Plus, donc, qu'une absence de contrôle, qui est déjà caractéristique de tous les verbes de perception passive, il s'agit plutôt d'une situation où une perception irréaliste qui se fait en dépit de la volonté du percepteur, c'est-à-dire d'une absence de contrôle de sa conscience. Le Percepteur est construit comme affecté de l'extérieur par une force incontrôlable qui l'égare. La perception onirique n'a par ailleurs pas forcément un caractère négatif, elle peut même être relativement agréable mais ce qui semble important ici, c'est qu'elle est imposée aux sens et inéluctable. Notons qu'avec ces verbes la perception ne peut, évidemment, jamais être recherchée :

(65) Mne (*?nakonec) prisnilas' Nataša
'J'ai rêvé (*?enfin) de Nataša'
(66) *Emu udalos' čudit'sja bogi
'*Il a réussi à voir en hallucination des dieux'

Alors qu'avec *videt'*, elle peut être le résultat d'un effort préalable, même si celui-ci ne peut pas être représenté par ce verbe. La similitude avec les autres constructions que nous avons vues plus haut se situe donc plutôt dans le caractère imposé de l'extérieur par une force inconnue, mais celle-ci se manifeste dans d'autres constructions par l'absence de contrôle de ses actions alors qu'ici elle prend la nuance particulière d'absence de contrôle de sa conscience. Du point de vue formel, il faut remarquer dans plusieurs verbes de ce groupe le marqueur *-sja* pour lesquels a été proposé parfois le terme de "décausatif". Mais, par ailleurs, ce terme n'est pas très bien choisi ici, car il suppose une transformation d'un verbe agentif ou causatif à un autre verbe qui ne marque plus la cause ou la présence d'un Agent, mais il n'est absolument pas nécessaire qu'il y ait un verbe correspondant désignant un type d'action contrôlée. Effectivement, aucun des verbes de ce groupe ne possède de contrepartie "agentive"

ou "contrôlée" et néanmoins ils ont tous le postfixe *-sja*. La fonction du postfixe est donc de marquer dans ce type de constructions, conjointement avec d'autres marqueurs tels que le Datif, un type de situation marquée par l'absence de contrôle et, dans le cas particulier de nos verbes de perception fictive, une perception non consciente, ce qui est leur façon de ne pas être tout à fait contrôlés. Une telle analyse ne nous oblige pas à mettre ces verbes en relation de transformation ou même de dérivation morphologique avec un verbe non suffixé, ce qui nous obligerait à poser l'existence de verbes **čudit'* **mereščit'* **snit'* qui n'existent pas dans la langue et dont l'absence devrait être alors considérée comme une lacune. Nous préférons ne pas poser de lacunes lorsque ce n'est pas nécessaire. Ce traitement explique aussi les différences de surface avec les verbes du type *voobražat'* 'imaginer', *predstavit' sebe* 'se représenter' qui supposent un contrôle de la conscience et ont une construction transitive plus courante.

4.6 Le problème de la diathèse et la dimension communicative

Dans ce chapitre, nous ne traiterons que de trois verbes, le verbe *videt'* et le verbe *smotret'*, et le verbe *slyšat'*, bien conscient du fait qu'il faudrait une étude des autres verbes pour pouvoir généraliser et, peut-être, trouver de nombreux faits intéressants. Mais comme la diathèse est un thème un peu "indirect" pour nous, nous nous contenterons de cette étude en espérant que certains des résultats pourront être reportés sur d'autres verbes avec quelques adaptations, notamment dans le cas de *slušat'* que nous laisserons de côté ici, mais qui nous semble partager certaines restrictions de *smotret'*, le reste étant idiosyncrasique (sens de 'obéir' par ex.).

La diathèse sera considéré comme l'insertion d'un prédicat dans une construction, en général avec ajout de matériel linguistique (on parle alors de voix) qui a pour résultat une réorganisation des arguments dans une configuration autre que celle qu'impose initialement le verbe selon les principes de priorité que nous avons vu plus haut et avec des conséquences pour la structure communicative (division actuelle). Il faut distinguer la diathèse des constructions alternatives que permettent d'autres verbes lexicalement distincts, par exemple

nravit'sja/ljubit'. Ces constructions alternatives ont aussi pour fonction de présenter la situation d'un point de vue différent. Nous ne les prendrons pas en considération ici.

Lorsque nous avons un prédicat agentif, la diathèse marquée par une construction qui se superpose sur la construction de base du prédicat en les réorganisant est en général le procès dominant. Ainsi un verbe comme *postroit'* 'construire' qui profile une action d'un Agent faisant apparaître progressivement au cours de l'action un Patient qui n'existait pas préalablement peut être inséré dans une construction passive qui apporte du matériel linguistique supplémentaire : verbe auxiliaire *byt'* + participe du verbe perfectif

(67) Most byl postroen v 1992

'Le pont a été construit en 1992'

On distingue ce cas, en général, des constructions qui changent le nombre d'arguments exprimables (on parle alors de réduction ou d'augmentation d'actance²⁵), mais la frontière entre les deux cas est poreuse, car la construction passive, le plus souvent, a pour effet, elle aussi, de laisser l'Agent inexprimé. La construction "réfléchie" est considérée généralement comme un de ces cas de réduction d'actance. Ainsi, on peut insérer le verbe *pomyt'* 'laver' dans la construction en *-sja* qui va supprimer ou rétrograder un des arguments. Dans le cas présent, le résultat sera le plus souvent une interprétation réfléchie : le sujet fait quelque chose sur une partie de lui-même.

(68) Rebënok pomylsja sam

'L'enfant s'est lavé tout seul'

La différence entre les diathèses proprement dites et les constructions à dérivation actancielle se situe surtout, à notre avis, au niveau communicatif.

Une construction telle que le passif permet de réorganiser les arguments de façon que l'un des arguments qui, dans la construction active, représentant l'orientation de base imposée par le prédicat, se trouvait en position d'objet devient le sujet. L'effet de cette réorganisation de surface est communicatif. Le sujet au nominatif n'est pas seulement le point de départ de la situation. Il est aussi généralement le topique non marqué, c'est-à-dire qu'il représente aussi le

25 Voir notamment Plungjan (2000 : 208-218) qui parle pour la catégorie générale de dérivation actancielle (*aktantnaja derivacija*)

point de départ de l'organisation communicative²⁶. Il y a en principe, comme cela a été signalé par de nombreux auteurs, congruence entre les dimensions sémantiques (priorité au participant qui exerce une force) et l'organisation communicative. Par ailleurs, de nombreuses autres dimensions se rencontrent typiquement autour du sujet : le sujet est typiquement animé, spécifique, identifiable et accessible à la conscience.

La diathèse passive a pour effet de rétrograder le participant qui a les propriétés les plus typiques pour être le sujet à un rang argumental plus bas ou de le faire disparaître de la structure de la phrase. Si le participant rétrogradé est tout de même exprimé dans la phrase, il se retrouve dans la partie de la phrase qui représente le rhème (propos, commentaire selon les terminologies). Cela peut être le cas lorsque ce participant n'est pas connu et son association à la situation est l'information principale ou encore lorsqu'il constitue un rhème contrastif.

Dans la réduction ou l'augmentation d'actance, en revanche, c'est la situation qui est transformée. Dans les analyses logiques, on dirait que la valeur de vérité est modifiée. Ainsi, dans le réfléchi, un participant fait une action qui, au lieu de porter sur un autre participant, est dirigé sur lui-même (en général sur une partie de lui-même). Nous ne pouvons pas développer plus avant ici mais ces analyses n'ont pas ailleurs rien de particulièrement nouveau et constituent une des variantes de traitement de ces questions.

Maintenant, qu'en est-il des verbes de perception ?

Commençons par les verbes non agentifs et la construction en *-sja*. Celle-ci est particulièrement polysémique et peut participer selon les cas de la diathèse ou de la réduction d'actance. Dans les exemples que nous avons trouvés de *videt'* avec *-sja*, nous trouvons la valeur réciproque avec glissement de sens que nous avons étudiée se voir → se rencontrer :

(69) To est' reguljarno vidites' s muzykantami ? (presse CN)
'je veux dire, vous vous voyez souvent avec les musiciens ?'

La valeur proprement réfléchie de *-sja* n'est pas possible avec le verbe *videt'*, car elle suppose que l'action est contrôlée par le sujet²⁷, ce qui n'est pas le cas avec *videt'* :

(70) *On viditsja v zerkale
'Il se voit dans le miroir'

²⁶ Voir notamment Givón 2001.

²⁷ Sur la construction, en *-sja* en russe, v. Gerritsen 1990, Israeli 1997, Hénault-Sakhno 2005.

En russe, il faut utiliser dans ce cas le pronom réfléchi *sebja* qui n'a pas ces restrictions et qui est beaucoup moins polysémique :

(70') On vidit sebja v zerkale
'Il se voit dans le miroir'

Lorsque *-sja* est associée à *videt'* dans d'autres cas, on a une valeur médio-passive, mais la signification sélectionnée par *-sja* est celle de 'apparaître, sembler' ou parfois 'être considéré comme, être vu comme' et on a alors quelque chose entre un verbe d'apparence et un verbe d'opinion avec pour sujet le Percept. Le Percepteur est ici en général éliminé. La situation est statique. Ainsi :

(71) Tak čto buduščee Šinnika viditsja vpolne bezoblačnym (Presse CN)

'De sorte que l'avenir de Šinnik apparaît sans nuages'

(72) Odnako esli posmotret' na situaciju s točki zrenija vyborov v Gosudarstvennuu dumu, to kartina viditsja sovsem inoj' (Presse CN)

(73) Nyne russkaja literatura viditsja fenomenom mirovoj duxovnoj kul'tury (Presse CN)

'Maintenant la littérature russe est considérée comme un phénomène de la culture intellectuelle mondiale'

Par ailleurs, lorsque le Percepteur est exprimé, on a alors une nuance d'opinion, de jugement. Au niveau morphosyntaxique, le Percepteur est au Datif et non pas à l'Instrumental, le cas typique pour l'Agent retrogradé, ce qui indique encore une fois une différence avec une construction passive classique :

(74) Imenno igrajuščie deti a ne blagonravnye, sidjaščie so skorbnyimi licami za pominal'noj trapeznoj videlis' poëtu simvolom toržestvujuščej žizni (Presse CN)

'C'était précisément les enfants qui jouaient et pas des enfants bien élevés assis avec des visages de deuil au banquet mortuaire que le poète voyait comme le symbole de la vie triomphante'

(75) Kak videlas' zubru èta poblema i dlja sebja i dlja drugix ? (Granin CN)

'Comment le Bison voyait ce problème pour lui-même et pour les autres ?'

La valeur passive est pourtant possible. Cela montre bien que le passif n'est pas possible seulement avec les verbes agentifs. Voici un exemple :

(76) Nam videlas' sceničeskaja kompozicija s muzykoj libo Čajkovskogo libo Prokof'eva (Presse

CN)

'Nous avons vu une composition scénique avec une musique de Čajkovskij ou bien de Prokof'ev'

Mais dans cet exemple aussi, la valeur sélectionnée est spécifique. C'est le cas où *videt'* est synonyme de *smotret'* et sélectionne pour objet une manifestation théâtrale, cinématographique, etc.

Dans la valeur purement perceptive, une valeur passive compliquée d'une valeur modale de potentialité 'on peut/pouvait voir' :

(77) Počemu èta smešnaja figura viditsja tak otčëtlivo (...) ? (Grekova, CN)

'Pourquoi cette silhouette risible se voit-elle si nettement'

(78) Kazalos' do perevalo ne bol'se dvux-trëx kilometrov, do togo otčëtlivo videlsja vdali (Iskander CN)

'Il semblait que le col n'était pas à plus de deux ou trois kilomètres, avant cela on pouvait le voir nettement au loin'

Par ailleurs, *videt'sja* s'oppose à *vidnet'sja* comme situation actuelle opposée à situation non localisée dans le temps (Bulygina 1983).

Avec le perfectif *uvidet'*, on peut avoir un passif avec *byl'* puisque *-sja* ne permet pas de former de passif sur les verbes perfectifs. Cette forme est donc supplétive. La construction n'est pas courante. Par ailleurs, on la rencontre avec deux valeurs. La première valeur, proprement perceptive, est illustrée par les exemples suivants :

(79) Eščë nebol'soj ob"ekt, kotoryj byl nazvan kraterom, byl uviden nabljudateljami neskol'ko raz (Google)

'Et puis encore un petit objet, qui a été appelé cratère, a été vu par les observateurs plusieurs fois.'

(80) Kot byl uviden sosedkoj xozjajki, totčas opoznan i prinesën domoj (Google)

'Le chat a été vu par la voisine de la propriétaire, tout de suite reconnu et rapporté à la maison'

Ce type d'emplois est typique de rapports d'événements scientifiques, de textes de presse, de rapports policiers et n'est pas courant dans la langue parlée, mais d'une manière générale, c'est vrai pour cette construction en général. La motivation de son emploi est de mettre en vedette le Percept. Il faut donc qu'il soit important de dire quelque chose à son sujet et, pour cela, dans les exemples, la construction sert souvent à attester l'existence du sujet ou

sa présence quelque part à travers sa perception (62), soit une valeur de témoignage (63). Cela montre bien que des situations non agentives sont parfois compatibles avec une valeur passive. Non-agentif ne suffit pas non- événementiel, comme nous le verrons dans le chapitre sur l'aspect et ici, nous avons bien une situation que l'on peut considérer comme un événement ou, plus précisément, ce qu'on appellerait un achèvement dans la terminologie de Vendler (1967). Le passif est incompatible en principe avec des situations statiques localisées dans le temps ou non. Il ne suppose absolument pas que le sujet soit affecté par l'action désignée par le verbe.

La deuxième valeur, beaucoup plus courante, est illustré par

(81) Fil'm uviden glazami gerojami

'le film est vu par les yeux du héros'

(82) Antičnost' uvidena nami čerez uveličitel'noe steklo Vysokogo vozroždenija

'L'Antiquité est vue par nous à travers la loupe de la Haute Renaissance'

Ici, on retrouve à peu près la valeur, issue d'un déplacement de sens de type inférentiel : voir→façon de voir, de considérer. Ce qui est étonnant dans cet emploi, c'est qu'il n'est pas événementiel. Il désigne souvent une situation non localisée dans le temps, un jugement atemporel, ce qui est impossible, semble-t-il, pour les verbes agentifs (*pomyt, postroen*, etc.). On peut observer cette atemporalité du verbe dans cet usage par son incompatibilité avec des compléments de localisation temporelle, en contraste avec la première signification, événementielle.

(83) On byl uviden včera v kompanii neizvestnoj ženščiny

'Il a été vu hier en compagnie d'une femme inconnue'

(84) *Fil'm byl uviden včera glazami geroja

* 'Le film a été vu hier par les yeux du héros'

Dans l'exemple suivant :

(85) Mir byl tot že čto i včera, tot že Božij mir no uviden on byl zanovo

'Le monde était le même qu'hier, le même monde divin, mais il était vu de façon nouvelle'

c'est visiblement la perception qui l'emporte, mais on a une fusion des deux valeurs, sans qu'il

y ait pour autant ambiguïté. Cet usage de *uvidet'* au passif nous semble être fortement idiomatique.

Passons maintenant au verbe agentif *smotret'*. Ce verbe, comme nous l'avons dit, possède un sujet qui exerce une force pour contrôler ses mouvements, mais ce n'est pas un vrai verbe agentif dans la mesure où il n'a pas de véritable Patient. Et de fait, ce verbe a des possibilités diathétiques très limitées. Ainsi, nous trouvons la forme *smotret'sja* dans deux significations :

- la valeur proprement réfléchie, avec une particularité, on peut difficilement dire que le sujet fait l'action sur lui-même car, en fait, lorsqu'on se regarde, c'est toujours un reflet de soi qu'on regarde (cette construction n'est pas disponible lorsqu'on se regarde sur une photo, il faut dire alors "*on smotrit na sebja*") :

(86) Rasčesyvaju volosy na golove, smotrjus' v zerkalo, breju sebja britvoj (...) (Griškovec CN)
'Je peigne mes cheveux; je me regarde dans la glace, je me rase avec un rasoir'

Encore faut-il dire que si la surface réfléchissante est moins typique, les exemples sont plus rares, mais nous avons trouvé :

(87) Zjat' ukradkoj posmotrelsja v polirovannyj bok čajnika
'Le gendre se regardait à la dérobée dans le côté dépoli de la théière'

- La deuxième signification, très particulière, est celle de 'sembler, paraître', en général avec un adverbe d'évaluation positive ou négative ou avec un autre adverbe qui décrit l'apparence :

(88) Ne забуд', što odnotonnye vešči vsegda smotrjat svežo v sočetanii s kontrastnymi (Presse CN)
'N'oublie pas que les vêtements unichromes apparaissent toujours frais combinés avec des vêtements aux couleurs contrastées'

(89) Poètomu v cvetnike lušče smotrjatsja cvety, esli oni slegka soprikasajutsja drug s drugom (Presse CN)
'C'est pourquoi dans un parterre floral, les fleurs ont une meilleure apparence si elles se touchent légèrement'.

Par ailleurs, le circonstant fait partie des éléments obligatoires de la construction, bien

qu'il existe un emploi courant, visiblement familier, sans adverbe mais dans ce cas, en l'absence de négation explicite, c'est la valeur positive qui est impliqué :

(90) No v celom veščica smotritsja (Presse Cn)

'Mais dans l'ensemble cette petite chose a de l'allure'

Les exemples montrent qu'on n'a pas ici une valeur vraiment passive, mais plutôt une espèce de valeur moyenne. La valeur est le plus souvent celle d'énoncé générique, mais il n'est pas exclu qu'il soit actuel. Le Percepteur est générique, même si c'est le locuteur qui donne son avis, cet avis pourrait être celui de n'importe qui.

Avec le perfectif, la seconde valeur, celle d'apparence, n'est plus possible et là les restrictions sont frappantes : sur plus de 70 exemples dépouillés sur le Corpus National, tous avaient le sens réfléchi, signalé plus haut, et la majorité comprenaient le mot *zerkalo* ou un de ses proches synonymes (*trjumo, zerkal'ce*).

Pourquoi une telle restriction, alors qu'on pourrait s'attendre à ce que le verbe le plus proche de l'agentivité puisse justement se trouver dans une construction passive ? En fait, précisément parce que l'agentivité n'est peut-être pas le facteur majeur dans la possibilité de passivation même si dans les constructions passives typiques, le verbe désigne une situation agentive. Avec le verbe non agentif, le passif va construire un événement perceptif en prenant la perspective du Percept pour lequel la perception a une importance et peut avoir des conséquences : si a une vedette a été aperçue en bonne compagnie, c'est un événement important à signaler dans la biographie de cette vedette. En science, si on dit qu'un phénomène a été vu, c'est qu'il a été constaté et qu'il a une certaine validité scientifique. On peut dire :

(91) Madonna byla uvidena včera v magazine

'Madonna a été vue hier dans un magasin'

En revanche, nous aurons plus difficilement :

(91') Ja byl uviden včera v magazine

'J'ai été vu hier dans un magasin'

à moins que celui qui dise cela ne mesure que le fait d'avoir été vu peut avoir des conséquences importantes.

C'est une des particularités importantes du passif souvent remarqués par les auteurs. Le

passif, comme nous l'avons dit, permet de prendre comme point de départ communicatif ou topique un argument qui ne serait pas premier argument autrement parce que le verbe impose une autre orientation, compte tenu du "poids" respectif de chaque participant à la situation. Il faut donc que cet argument promu comme centre d'intérêt soit intéressant et que ce que l'on va dire sur lui ait de l'importance. Or, avec *smotret'*, il semble que ce soit précisément la composante sémantique de contrôle de la situation perceptive, distinguant ce type du type non agentif qui soit à l'origine du blocage à la formation du passif. Cette restriction n'est par ailleurs pas spécifique du russe, puisque le français a les mêmes restrictions et, semble-t-il, il en est de même dans des langues comme l'anglais, l'allemand et d'autres langues européennes. La différence nous semble être que, paradoxalement, le fait d'être vu "affecte" certains types de Percepts, mais le fait que quelqu'un dirige et maintient son regard sur quelqu'un ou sur quelque chose, même si ce Percept est en soi un sujet intéressant, ne le transforme guère. Si on veut changer l'orientation, il faut employer une autre stratégie, à savoir en réorganisant la phrase, mais sans changer le statut des arguments ou éventuellement en employant une construction à sujet indéterminé, à la troisième personne du pluriel.

- (92) a. *On byl posmotren vsemi
 '*Il a été regardé de tous'
 b. *On smotrejsja vsemi
 '*Il a été/était regardé de tous'
 c. Na nego vse smotreli/smotreli vse
 'Tout le monde le regardait'

Nous nous risquons à fournir une interprétation de la différence entre les deux constructions (la passive et la construction jouant sur l'ordre des mots), même si cela nous semble être un thème qui est encore loin d'être clair et qui n'a pas été encore suffisamment étudié. La construction avec réorganisation permet de placer le premier argument en position de commentaire sans changer la structure imposée par le verbe. Le deuxième argument peut alors prendre la première place, mais sans avoir à être profondément affecté. Cela peut être utile notamment pour conserver la cohérence thématique ou lorsque l'argument percepteur n'est pas identifié (nouveau dans le discours) ou est seulement accessible mais non pas activé

dans la conscience²⁸. Il s'agit de réorganisation communicative comme dans la passivation, mais la réorganisation permet de ne pas changer le "rapport de forces".

Le fait donc d'utiliser un passif avec *videt'* a pour effet de changer le sens de façon beaucoup plus considérable, même si cela ne change pas fondamentalement l'état de choses en termes purement vériconditionnels.

Il faut noter qu'il y a tout de même un cas où le verbe *smotret'* pourrait désigner une action qui modifie, dans une certaine mesure, l'état du regardé. Il s'agit des cas, distingués syntaxiquement en russe par l'absence de préposition où il s'agit du visionnement d'un film, d'une pièce, d'un spectacle, etc. Dans ce cas, certains types de sujets-Percepteurs peuvent effectivement, en quelque sorte, affecter le film, notamment dans le cas d'un sujet collectif marquant un grand nombre ou un spectateur prestigieux. Le français admet alors la construction passive mais le russe non. Nous avons donc ici une différence de constructions qui montre que nous avons affaire à des conventions différentes d'une langue à l'autre.

(93) a. *Fil'm smotrelsja včera v kinoteatre "Astra"

'Le film a été regardé hier au cinéma "Astra"'

b. *Fil'm byl posmotren millionami ljudej

'Le film a été regardé par des millions de personnes'

Le russe, ici, semble fonctionner par analogie pour tous les emplois du verbe là où le français fait des distinctions. Ne pouvant rentrer dans les détails, nous laissons la question en suspens.

Disons maintenant un mot des possibilités de diathèse de *slyšat'*. Ce verbe a un peu moins de possibilités diathétiques que *videt'*. Avec *-sja*, *slyšat'* peut prendre la même valeur que l'on a avec *videt'* 'peut être entendu'

(94) (...) iz koridora uže slyšalsja zov Anny Il'iničny

'on entendait déjà les appels d'Anna Il'inična provenant du couloir'

Par ailleurs, nous n'avons pas affaire ici à une valeur de passif, comme le montre la possibilité d'utiliser le perfectif, reconnu incompatible avec le passif en *-sja* :

28 Sur ces notions communicatives, v. Lambrecht 1994, Chafe 1994, Van Valin & La Polla 1997, pour le russe, voir entre autres très nombreuses publications Selivërstova, Prozorova (1992) Bonnot (1999), Janko (2001).

(95') iz koridora poslyšalsja zov Anny Il'iničny
'on entendit les appels d'Anna Il'inična provenant du couloir'

Nous avons donc plutôt une valeur qu'on pourrait qualifier de médio-passif.

Par ailleurs, dans ces emplois, le Percepteur n'est pas signalé. Ce pourrait être potentiellement n'importe quelle Percepteur. Le plus souvent, le Percepteur est le locuteur-narrateur lui-même, mais cela peut être aussi un personnage de roman en focalisation interne. Ce qui est important, cependant, c'est qu'en principe n'importe quelle personne se trouvant dans la même position pourrait percevoir la même chose. Le plus important, du point de vue communicatif est le Percept. Ces constructions, par ailleurs, ont souvent une valeur introductive. Elles servent à introduire un élément nouveau dans le discours, ce qui explique la place généralement derrière le verbe, du sujet dans la grande majorité des exemples que nous avons observés.

Maintenant, revenons sur *videt'sja*, celui-ci permet l'introduction d'un Percepteur qui se met au Datif. Le Datif, comme nous l'avons dit, n'exprime pas l'Agent rétrogradé qui, dans les verbes agentifs, se met à l'Instrumental. C'est plutôt le cas du destinataire des verbes de transfert, mais il est aussi typique de certaines constructions sans nominatif²⁹ dans lesquelles un des participants est présenté comme ne contrôlant pas l'action et comme étant plutôt affecté par un événement intervenant indépendamment de sa volonté. Avec le Datif du Percepteur, *videt'sja* tend vers la signification de 'apparaître comme' suivie de l'évaluation de cette impression. Qu'en est-il avec *slyšat'sja* ?

Avec ce verbe, l'ajout du Datif apporte aussi une signification idiosyncrasique, celle de perception incertaine ou erronée. Ainsi, dans l'exemple que nous donnons avec son contexte large pour montrer clairement qu'on n'a pas affaire à une perception assurée :

(96) I eščê mne poslyšalsja otzvuk filosofii Špenglera, no ja xorošo pomnila, kak čitaja "Zakat Evropy", Osip Emil'evič razdražênno bormotal : "Nemeckij professor" (Gernštejn CN)
'Et encore j'ai cru entendre l'écho de la philosophie de Spengler mais je me souvenais bien qu'en lisant "Le crépuscule de l'Europe" Osip Emil'evič avait marmonné, irrité : "Un professeur allemand"

nous voyons bien dans la deuxième partie de la phrase introduite par nous que nous avons

29 Cf. Guiraud-Weber 1984, 2003

affaire à une impression erronée. Par ailleurs, la perception peut être aussi simplement incertaine, mais se vérifier par la suite comme dans l'exemple suivant, également avec son contexte large :

(97) Postučal eščě raz. Otveta ne bylo. No iznutri mne poslyšalsja kakoj-to strannyj zvuk. Ja tolknula dver' i vošla. Na nizkoj širokoj posteli, poverx odejala, odetyj, gruzno ležal Bilibin (Čukovskaja CN)
'Je frappai une nouvelle fois. Il n'y eut pas de réponse. Mais j'eus l'impression d'entendre un bruit étrange venant de l'intérieur. Je poussai la porte et entrai. Sur le lit large et bas, par dessus la couverture, Bilibin, tout habillé, était étendu pesamment'

La forme de passif avec le participe passé, elle, ne s'emploie pratiquement que dans une signification non directement perceptive, selon l'objet celle de 'prendre en compte, exaucer (une requête etc.)' (94) ou encore 'comprendre, assimiler' (95), (96):

(98) Nadeemsja, čto golos verujuščix graždan budet uslyšan (Presse CN)

'Nous espérons que la voix des citoyens croyants sera entendue'

(99) V osobennosti ego golos byl uslyšan molodym pokoleniem evropejskix specialistov (Presse CN)

'Notamment sa voix a été entendue par la jeune génération des spécialistes européens'

(100) Lefevru povezlo bol'se. On byl uslyšan i ponjat i mysli ego, bezuslovno vitali v Rejk'javike (Presse CN)

'Lefèvre eut plus de chance; Il fut entendu et compris et ses idées, indubitablement, flottait à Reikjavik'

Mais la signification perceptive n'est pas impossible non plus, et là aussi, il nous semble, le fait de choisir le Percept comme sujet indique que sa perception a des conséquences qui, en quelque sorte, le modifient, ce qui conduit le plus souvent aux nuances que nous avons vues : si des paroles ont été entendues, donc elles ont été comprises, et si elles ont été comprises, elles ont pu être prises en compte. Le seul exemple proprement perceptif que nous avons relevé sur une centaine d'exemples est le suivant :

(101) V dva časa uslyšan byl krik i plač malen'kogo Jurija, preryvaemyj kašlem i xripom. (Čajkovskij, correspondance, CN)

'A deux heures on entendit le cri et les pleurs du petit Jurij, entrecoupés de toux et de râles'

Cette étude de la diathèse nous montre donc que les verbes de perception se comportent à ce niveau de façon différente des verbes agentifs typiques ; au contraire de ce que l'on pourrait attendre, les restrictions sont beaucoup plus fortes pour les verbes agentifs du type *smotret'*, qui ne peuvent être passivisés qu'avec un glissement de sens. Par ailleurs, les possibilités de passivation avec les verbes de perception non agentives suppose que la perception du Percept est d'importance soit pour le Percept lui-même, soit pour l'information des destinataires mais d'une manière générale, cette perception doit être fortement pertinente pour le Percept.

Pour conclure cette section, signalons que, suivant notre principe directeur, nous avons étudié ici la construction passive des verbes de perception en russe (Croft mettrait ici une majuscule pour indiquer qu'il s'agit d'une construction spécifique à une langue et même à une partie du système linguistique) sans préjuger qu'elle soit forcément identique à la construction passive en général ou à celle des verbes de contact ou des verbes du sens de 'casser', par exemple. Chaque construction doit être étudiée dans ses propres termes et en prenant en compte des éléments lexicaux particuliers. L'interprétation se fait, une nouvelle fois, au niveau sémantique, qui permet notamment une comparaison avec d'autres structures et la généralisation à d'autres cas (la construction passive en général).

CHAPITRE V

LE TYPE DE SITUATION ET LE PROBLEME DE L'ASPECT

5.1 Généralités

Dans ce chapitre, nous allons traiter de la question du type aspectuel des situations et de l'aspect grammatical. Cette problématique n'est pas du tout périphérique pour le problème qui nous occupe. Effectivement, cette dimension est absolument nécessaire pour comprendre le fonctionnement grammatical du verbe et le fonctionnement des constructions dans lesquelles il entre. Nous distinguerons la dimension aspectuelle de la structure argumentale que nous avons décrite au chapitre précédent pour le groupe de verbes qui nous intéresse. Ces deux dimensions sont liées, mais néanmoins elles doivent être maintenues distinctes. La structure argumentale est concernée plutôt par le caractère animé ou inanimé des arguments, la transmission de forces, éventuellement par les déplacements ou la localisation spatiale, et permet de déterminer les rôles des arguments dans la situation. Par ailleurs, comme nous l'avons vu, ces déterminations ne sont pas seulement le fait du verbe, mais dépendent en grande partie d'autres éléments de l'énoncé : nature sémantique inhérente des arguments, circonstants, etc. Seule une analyse précise de l'interaction de tous les éléments constitutifs permet de définir la structure argumentale. Pour comprendre le fonctionnement d'un verbe ou d'un groupe de verbes, il faut connaître, pour chaque verbe, cette dimension argumentale et la mettre en relation avec le choix du marquage grammatical des arguments, qui répond à des principes généraux. Dans les langues comme le russe, qui ont un marquage explicite des fonctions grammaticales par des cas ou autre type de marquage, le choix du sujet et de l'objet dépend en partie de déterminations sémantiques qui expliquent les phénomènes de priorité. Comme nous l'avons vu pour les verbes de perception, la détermination de ces facteurs n'est pas toujours simple et peut conduire même au choix de constructions alternatives (rappelons, par exemple, les différences entre les verbes de perception erronée et les autres types).

Une deuxième dimension dont nous avons vu qu'elle était essentielle, c'est la structure

communicative qui est importante dans le choix de la diathèse. Là aussi, nous avons vu qu'elle interagissait avec des principes généraux. Par exemple, pour "mettre en vedette" un argument qui a peu de propriétés sémantiques le prédestinant à devenir sujet, comme le Percept des verbes de perception, il faut des déterminations supplémentaires qui sont plutôt d'ordre pragmatique que proprement sémantique (pertinence de l'information pour l'argument en question, degré d'affectation par le procès...).

Il nous reste à aborder une autre dimension, sans laquelle le tableau ne serait pas complet et qui est étroitement liée aux autres. Toute situation désignée par un verbe suppose une forme d'inscription dans le temps. Celle-ci dépend fortement de la signification du verbe qui, par lui-même, suppose une logique interne de répartition de la situation dans le temps. C'est ce qui a généralement été nommé "aspect lexical" ou "aspect inhérent". Certains auteurs ont préféré le terme d'Aktionsart, mais celui-ci est parfois réservé pour désigner les modifications du type de situation apportés par la dérivation, notamment, dans les langues slaves, la préverbation ou la suffixation.

Mais il nous semble plus juste de parler de types de situations. Effectivement les déterminations apportées par la sémantique verbale ne sont pas suffisantes. Il faut prendre en compte là aussi d'autres critères, extérieurs au verbe lui-même, tels que le statut dénotatif³⁰ des arguments (spécifique/non spécifique, avec une subdivision générique/non générique, défini-indéfini), la présence de certains circonstants, etc³¹. Autrement dit, le signifié verbal n'est qu'un des éléments qui détermine le type de situation profilée dans un énoncé. Ainsi pour un même verbe, on peut avoir des types de situations en partie différentes. Par exemple, le verbe *est* 'manger' aura un comportement bien différent si son deuxième argument n'est pas exprimé et qu'il est accompagné d'un circonstant de manière ou s'il est suivi d'un argument objet spécifique.

(1) a. On xorošo est

'Il mange bien'

b. On est jogurt

'Il mange un yaourt'

30 Cf. notamment Padučeva 1985.

31 Dans la tradition occidentale, l'un des premiers à avoir remplacé la notion d'aspect lexical et l'avoir remplacé par la prise en compte l'interaction de plusieurs facteurs est Verkuyl (1972, 1996) qui parle d'"aspect compositionnel".

Dans la première phrase, l'interprétation peut être générique (non localisé dans le temps : il mange bien en général) ou non générique avec argument elliptique (il mange bien en ce moment, ce qu'il est en train de manger). Par ailleurs, dans les deux cas, c'est la valuation du procès qui nous intéresse puisque le verbe est dans la portée de l'adverbe et, si l'on met la phrase au passé, on ne pourra pas avoir le perfectif s'"est" qui suppose que l'action est menée à son terme en épuisant un objet donné à l'avance (un "à-manger"). On ne pourra avoir que la forme limitative avec le préverbe *po-*.

C'est pourquoi nous parlerons de type de situations pour désigner cela. Le type de situations, c'est *grosso modo*, un scénario de déroulement complet de la situation sur laquelle le temps et, en partie, l'aspect grammatical viendront préciser ce qui est profilé. Nous distinguerons le type de situations que nous aborderons en 5.2 de l'aspect grammatical que nous aborderons en 5.3.

Enfin, avant d'aborder les problèmes qui nous intéressent, nous devons faire une remarque d'importance. Tout ce que nous dirons dans ce chapitre ne concerne que les situations où l'objet du verbe de perception est un groupe nominal ou (dans le cas de *smotret'*) éventuellement un groupe prépositionnel. Les arguments propositionnels nous intéresseront en détail dans la troisième partie de notre travail. Ils posent des problèmes trop complexes pour être abordés dans ce chapitre puisque, en effet, il nous faudra faire un calcul de l'interprétation sémantique en prenant en compte la sémantique du verbe recteur avec son type aspectuel et son aspect grammatical ainsi que son temps grammatical, mais aussi les mêmes caractéristiques pour le verbe de la subordonnée en abordant le problème complexe de la concordance des temps ou de la catégorie dite "taxis", c'est-à-dire les relations temporelles entre différentes situations exprimées dans une même phrase. Cette tâche sera plus facile à aborder lorsque nous aurons étudié ce qu'il en est dans la phrase simple. De plus, dans les constructions subordonnées s'ajouteront d'autres dimensions sémantiques qu'il faudra prendre en considération parallèlement, telles que la factivité, la perception directe ou indirecte, la perception cognitive, etc., oppositions qui ne sont pas vraiment pertinentes avec un objet nominal.

5.2 Le type de situations aspectuelles avec les verbes de perception

Pendant longtemps, la problématique du type de situations a été ignorée par les auteurs qui ne parlaient que de l'aspect grammatical (et parfois même, que du temps grammatical). Le premier auteur dans la tradition russe à avoir mis l'accent sur les rapports entre le lexique et l'aspect grammatical et la nécessité de les prendre en compte conjointement mais séparément est Maslov, dans son article célèbre de 1948 et dans une série de publications ultérieures (réunies en partie dans Maslov 1984).

Mais la théorie des types aspectuels la plus connue dans le monde est incontestablement celle de l'Américain Zeno Vendler qui distingue quatre types à partir de deux traits sémantiques : la progression dans le temps et la télicité. Les états ne progressent pas dans le temps, ils restent identiques durant tout leur déroulement. Ils ne s'orientent pas non plus vers un point final. Les activités progressent dans le temps, mais ne tendent pas vers une fin. Les accomplissements et les achèvements tendent vers une fin, mais seuls les accomplissements ont une progression, interne, les achèvements étant ponctuels (réduits à un point dans le temps). Plusieurs tests ont été mis au point par des auteurs pour distinguer ces types. Par ailleurs, très vite, il est apparu que ces distinctions ne permettaient pas de délimiter des classes de verbes, mais plutôt des classes d'emplois de verbes, c'est-à-dire des classes de situations (par ex. écrire des lettres : activité, écrire une lettre : accomplissement). Plusieurs auteurs ont aussi reconnu que malgré ses mérites incontestables, cette approche était insuffisante et qu'il était nécessaire de poser d'autres types avec d'autres traits distinctifs. Ainsi comme nous l'avons vu au chapitre I, Van Valin ajoute un type causatif qui se combine avec tous les autres types³² et également un type sémelfactif pour les situations ponctuelles qui reviennent à leur point de départ après avoir eu lieu, sans laisser de changements et, donc, non téliques (*prygnut'* 'faire un saut, sauter une fois') opposées aux actions instantanées téliques, qui supposent un saut temporel sans durée d'une situation à une autre, mais supposent aussi une finalité poursuivie (*otkryt'* 'ouvrir'). Croft (en préparation) va jusqu'à distinguer dix-huit types aspectuels. Il montre notamment que tous les états ne sont pas identiques et qu'il faut

³² Il faut cependant noter que, si l'adjonction d'un Causateur peut influencer sur le type aspectuel du verbe, ce n'est pas en soi une dimension aspectuelle distincte. La Causation nous semble être plutôt du domaine argumental.

distinguer ceux qui sont permanents et qui accompagnent toute l'existence d'une entité (*être une femme*), ceux qui sont acquis, mais permanents une fois acquis (*être grand*), ceux qui sont provisoires et peuvent être annulés, etc. Il souligne qu'il s'agit de types sémantiques indépendants des langues et donc universels qui doivent permettre de comparer les langues. Les langues elles-mêmes possèdent des classes aspectuelles qui ne coïncident pas forcément avec les types, c'est-à-dire qu'elles peuvent ne pas faire de distinctions grammaticales précises entre les types.

Nous allons voir qu'il est difficile d'assigner un type aux verbes de perception dans la classification de Vendler, de même qu'il n'était pas simple de leur assigner un type argumental. Les auteurs qui ont étudié ces verbes en anglais ou français se sont divisés sur cette question, assignant ces verbes quasiment à chacun des types de Vendler. Ceci est dû probablement au fait que les verbes de perception répondent mal aux tests habituellement pratiqués et, d'autre part, au fait que les auteurs ont parfois confondu le type de situations et l'aspect grammatical. Si l'on prend en compte d'emblée l'aspect grammatical, on va avoir tendance à assigner les formes aspectuelles (grammaticales) à différents types, ce qui n'est pas extrêmement étonnant. Si on admet qu'en russe, dans les cas typiques, le perfectif marque le passage d'une situation à une autre (changement de situation chez Barentsen 1995), alors on peut considérer le procès perfectif soit comme un accomplissement si on prend en compte tout le scénario (base+profil), soit comme un achèvement si l'on considère que le perfectif profile plus le changement de situation, le moment du passage à autre chose, que le procès qui y conduit, et l'on a alors une hétérogénéité de type pour les deux aspects. D'une manière générale, beaucoup d'auteurs ont noté que la classification de Vendler convenait mal au russe et ont essayé de proposer d'autres taxonomies (cf. Bulygina 1982, Padučeva 1996, Zaliznjak & Šmelëv 2000, Glovinskaja 2001), pertinentes pour expliquer le choix de l'aspect grammatical.

Encore une fois, nous nous intéresserons d'abord aux verbes de perception visuelle et ensuite à la perception auditive. Prenons d'abord le cas du verbe *videt'*. Vendler considérerait son équivalent anglais *to see* comme un verbe d'état en invoquant le fait que ce verbe ne supposait pas de progression dans le temps. Cette analyse est aussi, comme nous l'avons vu, celle de Van Valin qui, dans son ontologie des verbes, considère le verbe *to see* comme un verbe d'état. À la fois, Vendler reconnaît une deuxième signification qu'il considère comme

ponctuelle (*spotting sense*). Cela a conduit certains auteurs à considérer ces verbes comme des achèvements, Vendler lui-même d'ailleurs, suivi par Dowty, les assignent à une double classe, états et achèvements. Le plus rare, semble-t-il, a été la décision de considérer les verbes de perception non agentive comme des activités. Pourtant, la possibilité dans certains cas d'utiliser ces verbes en anglais à la forme progressive et le fait qu'ils ne sont pas téliques ont conduit certains auteurs à ce type de traitements. Il est cependant douteux que la forme en -ing de l'anglais marquent simplement l'activité en cours et ne soit donc compatible qu'avec des verbes d'activité (Gabilan 2006).

Le verbe *smotret'*, lui, et ses équivalents anglais ou français sont plus souvent considérés comme des activités, mais ils peuvent être aussi considérés comme des accomplissements selon le type d'objet, comme nous le verrons.

Voyons un peu ce qu'il en est dans le cas du russe. Le verbe *videt'* n'est pas un verbe d'état permanent, ni inné, ni acquis mais, dans certains emplois absolus (sans objet) il peut désigner la capacité et devenir donc un verbe d'état (v. aussi exemple (1)):

(2) On xorošo vidit
'Il voit bien'

Dans ce cas, le procès est en général non localisé dans le temps. Dans certains cas où le contexte-avant suppose un recouvrement ou une correction de la vue, cela peut être un état acquis mais durable, encore que réversible. d'où la possibilité de dire :

(3) Sejčas on xorošo vidit
'Maintenant il voit bien'

(4) V ètix očkax on daleko vidit
'Avec ces lunettes, il voit loin'

Il est à signaler que cela dépend encore une fois de la construction et non pas seulement du sens du verbe.

Nous laisserons de côté ces emplois et verrons maintenant comment les verbes de perception suivis d'un objet répondent à une série de tests qui ont pu être proposés pour classer les verbes ou les types de situations. Comme cela a souvent été noté, il est parfois difficile de trouver l'équivalent de certains tests pour le russe. Ainsi, le progressif n'a pas

d'équivalent en russe. C'est la raison pour laquelle les auteurs ont proposé différents tests. Le problème est qu'ils ne sont pas équivalents et que, d'autre part, il peut souvent y avoir des facteurs externes qui peuvent troubler les résultats à tel ou tel test. Pour pallier ces défauts, il faut travailler sur des exemples variés en tenant compte notamment des propriétés du verbe mais aussi du sujet, de l'objet et d'éventuels circonstants, ainsi que des facteurs pragmatiques, notamment les savoirs que l'on peut avoir sur certains types d'objets ou de sujets. Nous avons déjà vu un cas de changement d'interprétation lorsque l'objet n'est pas verbalisé et a une valeur générique.

5.2.1 Le dynamisme

Les premiers tests proposés sont ceux qui concernent le dynamisme de la situation. Celui-ci distingue les états, non dynamiques, des autres types de situations, qui sont dynamiques. Van Valin exprime cela par l'opérateur *do'* précédant le verbe dans la décomposition.

Les tests proposés le plus couramment, sur la base de l'anglais, sont : le progressif, la construction "cela fait x temps que V", "après avoir+ V" et la réponse à "qu'est ce qui s'est passé ?"

Le premier test n'a pas d'équivalent exact en russe, faute d'avoir une forme progressive, mais la question, plus large, est de savoir si l'on peut voir l'action en cours. On a souvent souligné, en anglais, que les verbes de perception admettaient mal la forme progressive et Vendler considérait même qu'ils étaient totalement incompatibles. D'autres auteurs ont cependant souligné des exemples pour l'anglais, mais en soulignant que très souvent il y avait un certain glissement de sens : du type perception incertaine, itération etc.³³. Le verbe *videt'*

33 Encore faut-il rappeler que l'interprétation d'action en cours n'est qu'une des interprétations possibles de la forme progressive. Gabilan (*op. cit.*) a suggéré, à la suite de Adamczewski, que la forme en *-ing* marquait plutôt une espèce de commentaire sur le sujet, qui, en quelque sorte, alignait la ligne narrative ou informative principale, pour se concentrer sur le sujet. Ceci remettrait fortement en cause la valeur de ce test. Il en est sûrement de même de la forme *en train de* du français qui est bien plus complexe que l'expression de l'action en cours.

est aussi incompatible avec une valeur cursive, au sens de progressive. Fici explique cela par le fait que ce verbe s'emploierait au passé toujours avec un point de vue rétrospectif dans les termes de la théorie des points de référence temporels inspirée de Reichenbach. Autrement dit, elle précéderait toujours un point de référence dans le passé coïncidant avec le moment de la parole ou antérieur à celui-ci. La valeur cursive serait donc impossible. Pourtant, même si l'on n'a pas de valeur de progressif, on peut trouver des contextes où la situation n'est pas retrospective. On peut, par exemple, trouver des exemples de co-occurrence avec *sejčas* :

(5) Ona ne znala, što on vidit sejčas v eě glazax

'Elle ne savait pas ce qu'il voyait en ce moment dans ses yeux'

Cela ne veut pas dire pour autant que l'on ait une valeur cursive. Pour avoir une valeur cursive, il faut que l'on ait un procès que l'on puisse visualiser à un moment dans une des étapes médianes de son déroulement. L'actualité n'est pas suffisante, il faut qu'il y ait en plus déroulement. Ainsi, certains états peuvent avoir une valeur actuelle (*être aimable*) sans pour autant être cursifs. Les seuls cas où l'on pourrait peut-être avoir une valeur cursive, c'est, avec déplacement de sens, lorsqu'on a la perception de multiples indices (répétition multiple) qui nous permettent de tirer une conclusion. Dans ce cas, le verbe prend une valeur de phase : "je commence à voir" avec un déplacement cognitif vers le sens de "comprendre"

(5) Ja že vižu sejčas po nastroeniju ljudej, što naša strana načinaet sejčas stremitel'no levet'

'Je vois bien maintenant à l'humeur des gens que notre pays commence maintenant à virer rapidement à gauche'

(6) Vsě èto my vidim sejčas v dostatke, esli ne skazat' v izobilie

'Tout cela nous le voyons suffisamment maintenant pour ne pas dire en abondance'

Cependant, dans ce dernier exemple, on a nettement la valeur itérative (l'auteur parle de fautes politiques). On peut voir aussi les restrictions en utilisant le test supplémentaire de la question *što X delaet ?* 'Que fait X ?'

(7) - Čto on delaet ?

- a. *On vidit Marka

- b. *On vidit draku

'Qu'est ce qu'il fait ?'

- a. *Il voit Mark
- b. *Il voit une bagarre

Les limitations à la valeur cursive sont compréhensibles puisque l'aspect cursif est lié étroitement à la télélicité. Nous y reviendrons dans la section consacrée à la télélicité.

Le verbe *smotret'* est susceptible d'être cursif lorsque l'objet lui-même suppose un déroulement, par exemple un film, mais moins probable lorsque l'objet n'impose pas de durée. C'est l'objet qui donne au verbe son caractère dynamique. Encore n'y a-t-il pas d'interdiction absolue :

- (8)- Čto on delaet ?
- a. On smotrit televizor
'Il regarde la télévision'
 - b. On smotrit dom brata
'Il regarde la maison de son frère (c-à-d. il la visite)
 - c *?On smotrit na dom brata
'Il regarde la maison de son frère (il la contemple)'
 - d; ??On smotrit na Veru
'Il regarde Vera'

Nous y reviendrons lorsque nous aborderons au chapitre suivant les différences liées au type d'objet de *smotret'* et la question du choix entre la construction avec ou sans *na*.

Passons aux test suivants. Le test "il y a X temps que" sert plutôt à distinguer les accomplissements et achèvements du reste, car les activités s'y prêtent relativement mal. L'équivalent russe le plus proche est (vot) *uže+mesure de temps kak* ou *uže+mesure de temps*. Il faut noter que cette construction s'emploie avec un verbe négatif, on fait le décompte du temps où un procès n'a pas eu lieu. Ce test donne des résultats positifs pour les verbes non agentifs :

- (9) Vot uže desjat' let kak ja ego ne videl
'Cela fait déjà dix ans que je ne l'ai pas vu'
- (10) Uže davno ne slyšal ètu pesnju.
'Cela fait longtemps que je n'ai pas entendu cette chanson'

Ceci n'a rien d'étonnant puisque les verbes de perception non agentif sont événementielles. Ils peuvent désigner un surgissement dans le temps d'une situation. Ce test suppose d'ailleurs aussi que le procès puisse être réitéré et ne marche pas par exemple avec les actions irréversibles comme *tuer* ou *casser*.

Pour *smotret'* le résultat est plus douteux en dehors des cas du type : regarder un film, une pièce etc., mais la raison semble être encore une fois de type pragmatique. Pour qu'on dise que l'on n'a pas fait une action depuis longtemps, il faut qu'elle soit digne d'être refaite. Or, les occurrences de regard sont le plus souvent occasionnelles et peuvent difficilement constituer une activité systématique. Il est plus pertinent de dire que je n'ai pas vu d'ours depuis longtemps que de dire que je n'ai pas regardé d'ours depuis longtemps. Etant donné que le verbe *regarder* comporte une composante agentive du type 'faire un effort pour obtenir une perception', on peut penser que dans notre exemple de l'ours, il est fort étrange, en dehors de conditions très particulières, de dire que cela fait longtemps que je n'ai pas l'effort pour voir des ours, ce qui voudrait dire que cela fait longtemps que je n'ai pas fait d'effort pour cela. Le caractère fortuit du fait de voir un ours est beaucoup plus compatible avec la possibilité pour cet événement d'être réitéré. On ne peut non plus dire, en parlant d'un prisonnier (11)a., il faut dire (11) b.:

(11) a. *On uže davno ne smotrel na svoix detej

'*Il n'a pas regardé ses enfants depuis longtemps'

b. On uže davno ne videl svoix detej

'Il n'a pas vu ses enfants depuis longtemps.'

Le seul cas où (11)a. nous semble énonçable, c'est avec un déplacement de sens : 'Il n'a pas porté attention à ses enfants depuis longtemps'.

Le test suivant est celui de la possibilité de trouver des verbes derrière *après que*. La construction équivalente en russe est *posle togo, kak* et requiert un verbe fini à l'indicatif. Là aussi, le test est positif, par ailleurs avec une prédominance des exemples avec le perfectif :

(12) Posle togo, kak on uvidel Čarli, nikakogo straxa ni pered kem uže ne mog suščestvovat'
(Mamleev CN)

'Après qu'il a vu Čarli, il ne pouvait plus exister aucune peur de quoi que ce soit'

(13) Posle togo, kak on uvidel čto šprik pokinul ego telo, on sel tam že, gde on stojal i prislonilsja

golovoj k stene (Radov CN)

'Après avoir vu la seringue quitter son corps, il s'assit à l'endroit même où il se tenait debout et appuya sa tête contre le mur'

(14) No teper' posle togo, kak on videl ix vmeste, vsjakoe somnenie isčezlo (...) (Stepnjak-Kravčinskij CN)

'Mais maintenant après qu'il les a vus ensemble, tout doute a disparu'

La compatibilité est aussi bonne avec *posmotret'* mais nous n'avons trouvé qu'un exemple attesté :

(15) No posle togo, kak ona posmotrela original'nyj tanec, ja ponjala po ego reakcii, čto naša "Pol'ka" lučše (Presse CN)

'Mais après qu'elle a regardé cette danse originale, j'ai compris à sa réaction que notre "polka" était meilleure'

Il semble qu'il y ait de fortes restrictions, lorsque ce verbe est accompagné d'un groupe prépositionnel mais, une nouvelle fois, les raisons nous semblent surtout pragmatiques. Le marqueur utilisé dans le test suppose en quelque sorte que les deux actions soient étroitement liées entre elles, qu'elles forment une espèce de scénario du type cause-conséquence selon le principe *post hoc ergo propter hoc*. Par ailleurs, la première action est en quelque sorte une étape. Or, on voit difficilement comment l'acte de faire un effort pour contrôler sa perception d'un objet ou d'une chose peut être construite comme une étape pour autre chose. En revanche, le fait de regarder un film ou un spectacle peut avoir certaines conséquences.

(16) posle togo kak on posmotrel ètot fil'm, on ne mog spat' vsju noč'

'Après avoir regardé ce film, il n'a pas pu dormir de la nuit'

Voir en revanche, la faible acceptabilité de (16) :

(17) ??Posle togo kak on posmotrel na neë, on ponjal čto on eë ljubit

'??Après l'avoir regardé, il a compris qu'il l'aimait'

En revanche l'acceptabilité est bien meilleure avec un autre marqueur comme *kak tol'ko* 'dès que' qui permet aussi de tester la lecture dynamique ou plutôt événementielle :

(18) Kak tol'ko on na nego posmotrel, on ponjal, čto èto ego syn

'Dès qu'il l'a regardé, il a compris que c'était son fils'

D'une manière générale, nous pensons que ce test ne donne pas de résultats définitifs car, encore une fois, il a été élaboré pour tester des verbes typiques, agentifs, téliques, etc. Il y a beaucoup de facteurs qui influent sur les résultats. C'est là le danger d'utiliser pour test une construction dont on n'a pas dès le départ déterminé les propriétés de façon approfondie.

Le dernier test est celui de la réponse à "*qu'est-ce qui s'est passé ?*". L'équivalent russe est : *čto slučilos' ?* ou *čto proizošlo ?* Là encore, la compatibilité est bonne avec *videt'*, de façon plus concrète avec le perfectif *uvidet'* qui est préférable en séquence avec un autre verbe:

(19) - Čto proizošlo ?

- Ona uvidela zmeju i ispugalas'

'- Qu'est-ce qui s'est passé ?

- Elle a vu un serpent et a pris peur'

Il semble que pour répondre à cette question avec un verbe de perception, il faut que le verbe soit suivi d'un autre verbe qui indique la conséquence de la perception ou que cette conséquence soit sous-entendue. Par exemple, si on omet le deuxième élément de la réponse, celle-ci sera toujours acceptable, mais on reconstruira mentalement la conséquence en s'appuyant sur des connaissances et notamment sur ce que l'on pourrait appeler, avec Ducrot, et Anscombe (1997) un topos, c'est-à-dire un stéréotype de pensée représenté sous forme d'implication, du type : "quand on voit un serpent, on a peur". Cela est dû au fait que la perception n'est pas un événement suffisamment pertinent en soi pour répondre à cette question. Il faut donc que la vision ou autre forme de perception soit interprétée en termes de conséquences.

Le verbe *posmotret'* au perfectif est aussi compatible, mais avec les mêmes restrictions :

(20) -Čto proizošlo ?

- Ona posmotrela fil'm i ispugalas'

'- Qu'est-ce qui s'est passé ?

- Elle a regardé un film et a pris peur'

Par ailleurs, encore une fois, il est un peu plus difficile de trouver des exemples en

dehors de la construction du type regarder un film, une pièce, etc. Mais on peut avoir :

(21) - Čto proizošlo ?

- Ona posmotrela na nego a on rasserdilsja

'- Qu'est-ce qui s'est passé ?

- Elle l'a regardé et il s'est mis en colère'

Essayons de faire un bilan provisoire. *Smotret'* est assez clairement un verbe , mais il admet la valeur cursive de façon limitée, selon son objet. Il peut être situé dans un contexte événementiel avec des restrictions. Il semble éloigné des verbes d'états comme *znat'* savoir qui sont totalement homogènes, mais la limitation sur la valeur progressive en fait également un candidat peu prototypique pour les verbes d'activité. Seulement son caractère contrôlé le rend plus proche des activités, car l'activité typique est contrôlée et peut être notamment interrompue, reprise etc. Le perfectif, lui, semble avoir une valeur d'achèvement, sauf dans le cas de voir un film, etc. où il est un accomplissement et où son comportement avec l'aspect grammatical est très différent des autres emplois.

Pour *videt'* les tests donnent des résultats tout aussi divergents, ce qui montre bien à la fois que ces tests sont hétérogènes et que le verbe lui-même est hétérogène du point de vue sémantique. Si les tests d'interprétation événementielle donnent des résultats très satisfaisants, il n'en va pas de même du test de cursivité. Cela range les verbes de perception non agentive à la fois du côté des achèvements et des états, aussi paradoxal que cela puisse paraître. Mais visiblement pas du côté des activités ou accomplissements. On a donc une certaine divergence de type aspectuel entre verbes agentifs et non agentifs, bien que les verbes de perception agentive comprennent dans leur sémantique la signification des non agentifs. Nous allons affiner cela en testant les autres dimensions.

5.2.2 Le caractère duratif

Pour tester cette autre dimension, on va utiliser surtout les tests de co-occurrence avec différentes constructions de durée. Il ne faut bien entendu pas confondre les tests de durativité avec ceux de cursivité, comme cela se passe parfois. Le procès duratif doit être pris comme un

événement global, borné, pour qu'on puisse en mesurer la durée. A la fois, on ne sort pas des bornes, puisqu'on ne prend en compte que le temps qui est à l'intérieur des limites du procès au contraire de ce que l'on a avec la construction du type *en X temps*, russe *za X vremja* qui sert à mesurer le temps nécessaire pour atteindre la limite et profile aussi cette limite. Ce test sera utilisé pour la télicité. Tout cela suppose d'emblée que nos tests ne porteront que sur l'imperfectif du fait de l'incompatibilité bien connue des verbes perfectifs avec les marqueurs de durée³⁴.

D'une manière générale, les verbes de perception non agentifs sont peu compatibles avec des marqueurs de durée :

(18) ?On videl Antona neskol'ko sekund

Lubensky (1985 : 80) donne aussi des exemples de cette incompatibilité :

(19) *Ves' večer ja videl ètu p'esu

'*Toute la soirée j'ai vu cette pièce'

(20) ?Ja videl s dvux do trëx, kak oni pakovali vešči

'?Je les ai vus de deux à trois emballer leurs affaires'

Mais elle note aussi que cette restriction dépend fortement du type d'objet, la perception de certains objets pouvant demander plus de temps que d'autres.

(21) Ja ves' večer slyšal eë stony'

'J'ai entendu ses gémissements pendant toute la soirée'

Cette remarque est juste, mais demande des précisions. Voyons comment le type d'objet peut influencer sur l'interprétation. Dans l'exemple (19), le verbe *videt'* est à peu près synonyme de *smotret'* sans préposition et est limitée à des contextes avec des objets inscrits dans la durée par leur nature même (une pièce de théâtre, un film). On pourra s'attendre à ce que le complément de durée soit acceptable. Cependant, dans ces cas, on ne calcule en général pas la

34 Nous laissons de côté ici les verbes au mode d'action délimitatifs (*posidet'* 'rester assis un petit moment' et perduratifs (*prosidet' ves' večer* 'rester assis toute la soirée, passer la soirée assis'.) Ces modes d'action sont incompatibles avec les verbes de perception étudiés ici. L'étude des causes de ces restrictions ne sera pas abordée en détail ici mais on peut penser qu'elles sont liées aux restrictions générales que nous allons étudier dans ce chapitre et, probablement à la structure obligatoirement transitive pour *smotret'*. Ainsi, pour avoir le limitatif, le verbe transitif doit pouvoir être construit sans objet : *On počital* 'il a lu un moment', l'objet étant sans importance dans cette construction. Avec *smotret'*, la construction sans objet est interdite et on n'a donc pas **on posmotrel*, sans autre précision;. Nous ne pensons pas que la raison morphologique (homonymie possible avec *posmotret'* et *prosmotret'* qui existent par ailleurs) soit une restriction suffisante.

durée de la perception puisqu'il est supposé que celle-ci va durer précisément tant que le film durera. Si néanmoins, on a cessé de regarder le film avant le fin ou si l'on regarde une pièce par morceaux avec les acteurs pour faire un "debriefing", la durée peut être indiquée, cependant on ne peut plus employer *videt'* car celui-ci indique seulement le résultat d'une perception contrôlée complète, selon l'inférence avoir regardé→avoir vu. Si on cesse de voir un film, en principe c'est qu'on a arrêté de regarder et, encore une fois, on est obligé de noter cela au moyen du verbe agentif.

(22) Ja smotrel ètot fil'm dva časa a potom mne nadoelo

'J'ai regardé ce film pendant deux heures et après j'en ai eu assez'

Dans l'exemple (20), qui est assez douteux, le complément de durée se rapporte au procès de la subordonnée. L'exemple devient bien meilleur si le circonstant de durée est dans la subordonnée :

(20') Ja videl, kak oni pakovali vešči s dvux do trëx

'J'ai les ai vus emballer des affaires de deux à trois'

Dans (21), c'est le caractère réitéré et intermittent des gémissements qui permet d'allonger la perception.

D'une manière générale, il est aussi souvent anormal d'indiquer la durée. Il y a cependant un certain nombre de cas dans lesquels c'est possible mais, encore une fois, la restriction est en général plus pragmatique que sémantique. Il faut que la durée soit une information pertinente. Cela se passe par exemple dans les cas suivants :

- La perception est très brève. En indiquant cela, on fait savoir qu'elle est trop brève pour qu'on ait une certaine conséquence (23) ou, au contraire, suffisamment longue (24) :

(23) On videl eë tol'ko nesko'lko sekund v tolpe a potom ona skrylas'

'Il l'a vue seulement quelques secondes dans la foule et ensuite elle a disparu'

(24) Ja videl severnoe sijanie neskol'ko sekund. Potrjasajušče!

'J'ai vu une aurore boréale pendant quelques secondes. Fantastique!'

- La perception peut être prolongée et cela a une certaine pertinence. Par exemple, elle a une valeur descriptive dans (24), et dans (25) elle sert d'avertissement :

(24) S vidom na dolinu Orok-Nora my prostilis' okončatel'no, no profil' Mongol'skogo Altaja (...) my budem videt' dolgo (Kozlov, carnet d'expéditions CN)

'Nous avons quitté définitivement la vue de la vallée de Orok-Nor, mais nous allons voir pendant longtemps le profil de l'Altai mongol.'

(25) On prosil "Ne uxodi, u nas sil'naja optika, my tebja budem videt' dolgo-dolgo" (Senkevič CN)

'Il m'a prié : "Ne t'en va pas, nous avons des appareils optiques puissants, nous allons te voir pendant très longtemps'

La perception auditive est d'ailleurs souvent plus compatible avec le complément de durée, notamment parce que le Percept auditif est souvent plus susceptible de s'inscrire dans la durée.

(26) On vstal s posteli, priložil uxo k polu i dolgo slyšal stuk malen'kix kolës (...) (Pogorel'skij CN)

'Il se leva du lit, appliqua son oreille sur le sol et écouta longuement le battement des petites roues'

Effectivement, il est courant que le Percept auditif soit continu (musique, grincements, etc.), tandis que le Percept visuel est, par sa nature même, plus statique et la durée de la perception est plus dépendante de la volonté du Percepteur. Mais rappelons que ce sont là essentiellement des tendances.

- Enfin, si la perception peut se répéter régulièrement, l'adverbe porte alors sur la durée, où cette répétition a lieu :

(27) Ja dolgo videl ego každyj den' v biblioteke

'Pendant longtemps je l'ai vu chaque jour à la bibliothèque'

(28) On dolgo videl ètu knigu v vitrine, no teper' eë net

'Il a vu ce livre en vitrine pendant longtemps mais maintenant il n'y est plus'

Pour le type *smotret'*, en revanche, la compatibilité est bien plus grande.

(29) Vyjdja iz kluba, on dolgo smotrel na krasnyj ogonëk, venčavšij trubu kotel'noj (Azol'skij CN)

'En sortant du club, il regarda longuement la flamme rouge qui couronnait la cheminée de la chaufferie'

(30) On dolgo smotrel v ščel', slovno pytajas' podsmotret' nočnuju žizn' sosisok (Iskander)

'Il regarda longuement par la fente comme s'il cherchait à épier la vie nocturne des saucisses'

Comme nous l'avons dit, l'acceptabilité baisse considérablement si l'on utilise la

construction sans *na* et que l'objet désigne quelque chose dont le temps de perception est déjà programmée (film, pièce). Certains objets s'employant sans *na*, cependant, ne supposent pas un scénario temporel programmé et alors l'acceptabilité est bonne :

(31) On dolgo smotrel ego marki

'Il a regardé longuement ses timbres'

(32) Snačala s interesom slušal, a potom dolgo smotrel tekst

'D'abord il a écouté avec intérêt et ensuite il a longuement regardé le texte.'

Nous y reviendrons dans le chapitre suivant lorsque nous travaillerons sur l'ontologie des objets après *smotret'*.

En conclusion, nous dirons que la perception agentive présente une bonne compatibilité avec la durée, avec quelques restrictions. La perception non agentive est, elle, peu compatible avec la durée, mais elle n'en interdit pas totalement l'expression dans des conditions qui relèvent, néanmoins, plus de la pragmatique que de la sémantique. Pourtant, contrairement à certaines distinctions trop tranchées, cela ne veut pas dire que les verbes de perception non agentives n'aient rien à voir avec les états. Effectivement, il existe une tendance trop radicale à considérer que les états sont incompatibles avec la durée. C'est le cas des états permanents et irréversibles mais ce n'est pas forcément le cas des états provisoires (*être malade, être bien habillé...*) qui peuvent être inscrits dans la durée et aussi être présentée comme des événements qui se produisent dans le temps. Et, de même que pour la perception non agentive, ils sont en général incompatibles avec une lecture cursive. Cf. en français :

(33) *?Il est en train d'être malade

(34) * Il est en train d'être bien habillé

Mais les verbes de perception non agentifs fonctionnent exactement comme ces expressions d'état. Celles-ci sont composées d'un verbe copule et d'un adjectif ou participe. Les verbes *videt'* ou *slyšat'* sont des verbes. Et du fait de leur différence de nature, ils fonctionnent de façon distincte, ce qui n'a rien d'étonnant. Nous verrons cela notamment lorsque nous étudierons le fonctionnement de ces verbes avec l'aspect grammatical, les verbes copules n'étant pas des verbes appariées du point de vue aspectuel.

5.2.3 L'agentivité et la télélicité

Nous ne reviendrons pas ici sur les tests pour déterminer l'agentivité. Plutôt, c'est le moment de nous poser la question de savoir si l'agentivité des participants de la situation est pertinente pour la détermination de la classe aspectuelle du verbe. Effectivement, beaucoup d'auteurs pensent qu'ils s'agit d'un des traits qui ont une influence sur l'aspect inhérent de la situation. Bien sûr, une situation agentive est en principe une situation qui change dans le temps et qui n'est donc pas compatible avec les verbes d'états. L'agentivité nous placerait donc d'emblée dans les situations dynamiques. Nous ne parlons ici que des situations localisées dans le temps. Si on dit, par exemple,

(35) Pierre lit des livres policiers

(36) Ivan stroit doma v podmoskov'e

'Ivan construit des maisons dans les alentours de Moscou'

nous avons bien une situation agentive, mais nous avons affaire à une propriété du sujet et donc la construction transforme une situation aspectuelle dynamique en une situation statique.

Il est assez évident que l'agentivité peut avoir une incidence sur le type aspectuel de la phrase, mais on peut se demander s'il s'agit d'une dimension qui détermine directement le type. D'abord, il existe une tendance à confondre agentivité et télélicité, c'est-à-dire tension vers une limite inhérente à atteindre après laquelle le procès s'épuise faute d'objet auquel s'appliquer. Ainsi, un des tests souvent utilisés pour déterminer la télélicité est celui de la co-occurrence avec des adverbes du type *intentionnellement*, *délibérément*, *volontairement*. En fait, ces adverbes permettent plutôt de tester l'agentivité, comme nous l'avons vu au chapitre précédent. La question qui se pose est de savoir si ces deux dimensions sont équivalentes. Le test donne de bons résultats pour certaines actions transitives portant sur un objet créé, détruit ou transformé par l'action. Mais un verbe comme *rabotat'* 'travailler', verbe d'activité, non télélique (il ne tend pas vers une limite interne ou, en tout cas, celle-ci ne peut pas être profilée par ce verbe), qui a incontestablement des propriétés agentives répond mal au test de co-occurrence avec *namerenno* 'intentionnellement'. C'est là une des limites du test. On ne peut utiliser un adverbe que lorsque celui-ci introduit une information non triviale, notamment une

information qui n'est pas déjà obligatoirement contenue dans le verbe. Il faut donc que le verbe puisse désigner un procès qui peut être soit contrôlé, soit incontrôlé. Ainsi, il n'y a guère de sens à dire que l'on travaille intentionnellement, car on ne peut pas faire cela involontairement. On peut cependant utiliser d'autres adverbes, notamment des adverbes de manière du type *akkuratno* 'soigneusement', *vnimatel'no* 'attentivement' qui portent autant sur les qualités du sujet que sur sa façon de réaliser l'action, et dans ce cas la combinatoire avec *rabotat'* et d'autres verbes sera meilleure. Il en est de même avec *smotret'* qui doit forcément être le fait d'un agent d'un type un peu particulier, un agent contrôleur dont l'action n'affecte pas un objet, comme nous l'avons vu au chapitre précédent. Le verbe est agentif mais non pas télique (sauf cas spéciaux que nous préciserons plus loin). On peut l'associer aux adverbes que nous avons vus :

(37) Dolgo tak na menja smotrel, vnimatel'no, vsë ne mog poverit' (Šarov CN)

'Il m'a regardé longtemps comme cela, attentivement, il n'arrivait toujours pas à le croire'

D'autre part, il est tout à fait possible d'avoir des procès téliques sans qu'il y ait d'Agent. C'est le cas de certains procès affectant un objet progressivement et tendant vers une fin comme *soxnut'/vysoxnut'* 'sécher'. Ces verbes désignent un processus de transformation interne, non causée par un agent.

La norme est cependant que les verbes téliques soient aussi le plus souvent des verbes agentifs supposant que le procès introduise un changement soit sur l'objet-Patient (*couper, peindre, détruire, créer...*) soit sur un sujet mobile (verbes de déplacement tendant vers une destination précise). Certains verbes admettant aussi bien l'interprétation agentive que l'interprétation non agentive ne sont considérés comme téliques que dans la première interprétation, la nature de l'objet influençant fortement l'interprétation :

(37) a. On porezal xleb

'Il a coupé le pain' (télique)

b. On porezal palec

'Il s'est coupé le doigt' (atélique)

On se rend compte donc que les deux dimensions, sans se superposer totalement, sont étroitement liés.

Notons qu'un procès télique suppose en général un procès d'une certaine durée qui tend vers un but et que la télicité est donc aussi lié, souvent à la durativité bien que le contraire, bien entendu, ne soit pas vrai. Cependant, là aussi, il s'agit d'un cas prototypique, où le procès demande un certain temps pour être réalisé. On pourrait dire qu'une action comme *razbit* 'casser, briser' lorsqu'elle est contrôlée, est télique mais elle n'est, en principe, pas durative. Aucune de ces deux dimensions donc ne présupposent l'autre. C'est pourquoi le test souvent proposé de la co-occurrence avec *en X temps* ou, en russe, *za X vremja*, ne donne pas toujours de bons résultats. Lorsqu'il est compatible, il va effectivement montrer que l'action est télique, car il indique le temps nécessaire pour atteindre la limite. Mais il est incompatible avec des situations ponctuelles. Nous ne développerons pas cette question plus avant, car elle fait l'objet de nombreuses discussions et il n'est pas nécessaire pour nous ici de disposer une solution définitive au problème de la télicité et des ses liens avec d'autres paramètres.

Qu'en est-il alors des verbes de perception ? Nos verbes de perception non agentives, selon tous les critères ne sont ni agentifs, ni téliques. Ils ne supposent pas d'Agent comme nous l'avons longuement démontré au chapitre précédent. Et ils ne supposent pas non plus de fin inhérente. Ils sont incompatibles avec les adverbes d'intentionnalité et de volonté, avec les circonstants de durée nécessaire.

(40) *On uvidel dom za dva časa

*'Il a vu la maison en deux heures'

Ils sont cependant compatibles avec des adverbes comme *nečajanno* 'sans le vouloir', 'involontairement' :

(38) Posidev neskol'ko vremeni, ja nečajanno uvidel u obraza složennoje pis'mo (Narežnyj)

'Après être resté assis quelques minutes, je vis sans le vouloir près de l'icône une lettre repliée'

Mais, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, cette compatibilité est due au fait que le fait de voir peut être le résultat de regarder et donc, ici, ce qui est dit, c'est que le sujet n'a pas regardé volontairement cet endroit. Il en est de même pour la compatibilité avec des expressions du type *ça y est* ou, en russe, quelque chose comme *vot, nakonec!* 'voilà, enfin!' qui suppose le résultat du fait de regarder, de chercher des yeux ou au d'essayer de voir.

(39) Vot nakonec ja uvidel ego

'Voilà enfin je l'ai vu'

Il y a ici une différence avec :

(40) Vot nakonec ja napisal ètu knigu!

'Voilà, enfin, j'ai écrit ce livre!'

Dans (40) *enfin* porte sur le résultat d'un procès que l'on peut désigner par l'imperfectif du verbe *on dolgo pisal knigu i nakonec napisal* 'Il a longtemps travaillé sur son livre et il l'a écrit'. Pour *uvidet'*, ce qui est impliqué, c'est plutôt *On dolgo smotrel vokrug i nakonec uvidel ego* 'Il a longtemps regardé autour et enfin il l'a vu'.

Ils sont enfin incompatibles avec l'idée d'un résultat et il serait impossible donc de préciser quelque résultat³⁵. Comme nous l'avons dit dans la section consacrée à la diathèse, la compatibilité avec le passif, celle-ci étant assez limitée, est dû au fait que la perception peut conduire à un effet indirect sur le Percept, en fonction du type de Percept et du type de sujet percepteur. Mais ce n'est pas le résultat du verbe. Être vu peut affecter une vedette ou celui qui la voit, mais ce n'est pas le résultat direct du fait de voir.

Qu'en est-il maintenant de *smotret'* ? Ce verbe, lui, est agentif, mais c'est une agentivité faible, au sens de contrôle, comme nous l'avons dit et, dans une certaine mesure, on peut dire que regarder suppose un effort tendant vers un but, mais ce but est *videt'* 'voir' et il est atteint immédiatement lorsque la perception touche son objet. Le résultat de *smotret'* n'est *posmotret'* que lorsque l'on regarde un film, une pièce, etc., c'est-à-dire lorsqu'il y a matière à voir qui délimite une quantité de procès. Le procès doit se terminer lorsque l'objet à voir est épuisé. Cette valeur dépend de l'objet qui impose ses limites temporelles. Dans les autres cas, il nous faut distinguer plusieurs phases. La première, c'est le moment où un individu dirige son regard vers un point (*posmotret'*), par ailleurs ce procès est présenté dans la langue comme ayant un effet immédiat (*glagoly neposredstvenoogo efekta*) selon la terminologie proposée par Maslov (1948). Ce qui voudrait dire que, dès le début de l'action, la perception est présente. Le verbe *smotret'*, lui, signifie que le Percepteur fait un effort, soit pour qu'un objet rentre dans son champ de vision, soit pour la conserver. Il est également considéré comme un verbe d'effet immédiat. Le test proposé par Maslov est celui de l'insertion du verbe dans la

³⁵ Il faut bien sûr distinguer "résultat" de "effet". Le résultat est la conséquence directe du procès, celle qui est attendue par le fait d'atteindre la limite. L'effet est plus indirect, il concerne plutôt l'interprétation de la situation et est de nature pragmatique.

construction de tentative infructueuse que l'on peut illustrer avec le verbe *ugovarivat'*/*ugovorit*

(41) On *ugovarival*, no ne *ugovoril*

'Il a essayé de la convaincre, mais n'y a pas réussi'

Le test donne un effet négatif pour le verbe *smotret'* :

(42) *On *smotrel na nego*, no ne *posmotrel*

*'Il a essayé de le regarder mais n'a pas réussi'

Il faut cependant nuancer. Dans certains contextes, ce verbe peut effectivement prendre une signification conative (tentative pas forcément couronnée de succès). Mais il est alors associé à *videt'*/*uvidet'*, comme l'avons vu dans les exemples du type :

(43) On *posmotrel tuda*, no ne *uvidel ego*

'Il a regardé là bas, mais ne l'a pas vu'

Pour que l'on puisse avoir ce type d'emplois cependant, il faut tout de même considérer que l'action de regarder trouve un objet, mais pas celui qui était prévu. Par ailleurs l'objet ne peut pas être exprimé dans ces variantes et on désigne uniquement la direction du regard :

(44) *On *posmotrel na nego* no ne *uvidel ego*

'Il l'a regardé, mais ne l'a pas vu'³⁶

Dans l'exemple (43), on a quelque chose d'assez semblable à ce que l'on a dans les paires "parfaites" (*perfektnye*) illustrées en général par *ponimat'*/*ponjat'* où le perfectif suppose une acquisition d'un état exprimé par le verbe imperfectif. Mais nous avons affaire ici à des verbes différents et complémentaires. En aucun cas, on ne peut dire qu'on a affaire à une paire aspectuelle, d'autant plus que, dans notre exemple, nous avons deux perfectifs. D'autre part, le verbe *posmotret'* ne suppose absolument pas une conservation d'un résultat. En plus, le résultat de *ponjat'* est un état durable voire généralement irréversible. *Videt'* est un état momentané. La relation ressemble un peu plus à celle que l'on a dans *iskat'* 'chercher' et *najti* 'trouver' qu'il serait incorrect de considérer comme des formes supplétives d'un même verbe. De plus, comme nous l'avons dit, leur mise en relation dans un contexte de tentative infructueuse est très contrainte.

36 L'exemple est acceptable en français mais cela correspondrait en russe à : *on smotrel na nego no ne videl ego* qui signifie que la perception était réelle mais machinale, non interprétée.

Nous pouvons donc en conclure que *smotret'* n'est pas téléique, pas plus que *videt'*, ce qui peut être expliqué par le fait que le résultat de *smotret'* est *videt'* et qu'en principe le fait de regarder est déjà le fait de trouver l'objet de perception, il ne signifie pas à proprement chercher la perception, ce qui signifierait qu'à un moment la perception n'est pas encore atteinte. Il n'y a pas d'autre résultat désigné dans la situation que celui atteint immédiatement. Le verbe ne peut donc pas être téléique en l'absence de tension vers une fin à atteindre.

5.2.4 Ponctualité

Le dernier paramètre qu'il nous faut discuter, c'est celui de la ponctualité. En principe, la ponctualité est considérée comme étant la caractéristique des verbes appartenant au type "achèvement" de Vendler. Leur différence avec les accomplissements réside principalement dans le fait que les accomplissements supposent un procès téléique et duratif qui, s'il se poursuit jusqu'au bout, doit conduire au résultat escompté, tandis que les achèvements supposent un changement instantané, sans étape intermédiaire, une espèce de saut temporel. Certains auteurs distinguent aussi entre les achèvements, du type *otkryt' dver'*, verbes téléiques dont le résultat est (quasi-)instantané, et les verbes sémelfactifs qui indiquent une manifestation non durative (instantanée) d'un procès dans le temps qui ne conduit pas à un changement par rapport à la situation initiale.

Le verbe *uvidet'* (au perfectif) est parfois considéré comme ponctuel (*cf.* Lubensky *op. cit.*, c'est aussi l'avis de Vendler qui, comme nous l'avons vu, classe ces verbes à la fois dans les états et les achèvements). On allègue en principe la possibilité de le combiner avec des adverbes comme *vdrug* ou *vnezapno* 'soudain' et la possibilité de les employer avec un circonstant de localisation temporelle ponctuelle du type *v ètu sekundu* 'à cette seconde', *v dva časa* 'à deux heures'. En russe, ce jugement ne concerne que le perfectif, qui serait spécialisé dans cet usage ponctuel et désignerait le moment précis où le Percept entre dans le champ visuel du Percepteur. Ce moment est considéré par les auteurs comme réduits à un point. Comme on n'a pas un procès téléique, on aurait donc des points communs avec les sémelfactifs. *Cf.* dans cet exemple où le type de situation de la subordonnée semble confirmer

cette impression :

(45) V ètot moment on uvidel, kak iz dognavšej ix "Volgi" sidjaščij rjadom s voditelem boevik
vysunul iz okna granatomët

'A ce moment, il vit le militaire assis à côté du chauffeur de la Volga qui venait de les rejoindre sortir
un lance-grenades'

Pourtant, la ressemblance n'est que partielle. D'abord, en général, les sémelfactifs sont corrélés à un imperfectif qui ne peut avoir que la valeur itérative, par ex. : *prygat'/prygnut'* 'sauter (plusieurs fois)/faire un saut. Le verbe *uvidet'* ne suppose pas une action unique opposée à une action répétée, car *videt'* peut désigner une action unique. D'autre part, comme nous allons le voir, le verbe n'est pas forcément ponctuel.

On pourrait aussi comparer le verbe *uvidet'* avec un verbe ingressif, c'est à dire marquant le début du procès. Il s'agit aussi d'un type d'achèvement. Les verbes ingressifs marquent la borne initiale du procès (le début) et supposent en général que le procès initié continue par la suite, comme dans *zasverkat'* 'se mettre à luire'. Le verbe *uvidet'* ne nous semble pas forcément impliquer la poursuite de la perception, tout au plus cela peut être indiqué par le contexte :

(46) Na ulice on uvidel Mariju i podošël k nej

'Dans la rue il a vu Marija et il est allé vers elle'

Ici, le contexte nous fait supposer qu'il continue à voir Marija pour pouvoir aller vers elle. Cependant, le verbe *uvidet'* admet comme les vrais ingressifs un enchaînement marquant la continuation du procès :

(47) Vdrug motor zašumel a potom on vsju noč' šumel

'Soudain un moteur s'est mit à vrombir et après il a fait du bruit pendant toute la nuit'

(48) Vdrug on uvidel gory a potom on eščë dolgo ix videl

'Soudain il a aperçu les montagnes et après cela il les a vues encore pendant longtemps'

Tout cela semble impliquer que ce verbe est un ingressif qui marque l'entrée dans un état, tandis que l'imperfectif correspondant peut marquer l'état lui-même.

En fait, le problème est que ce verbe n'est pas ponctuel. Il désigne, plus justement, une unité de perception totale, qui n'est pas obligatoirement ponctuelle. Si l'objet ne suppose pas

une durée pour être perçue (objet concret, action momentanée), le procès perceptif sera ponctuel. Dans d'autres cas, elle durera autant de temps que le procès perçu. Comme nous le verrons et l'illustrerons quand nous étudierons l'aspect grammatical, le choix de l'aspect perfectif suppose la survenue, le plus souvent dans une séquence ou avec une rupture, d'un procès de perception, dans un intervalle de temps localisé dans le temps précis. La ponctualité, elle, n'est pas obligatoire mais pragmatiquement induite.

Pour *posmotret'*, on distinguera les cas où il est télique (dans le sens de 'regarder un film', c'est-à-dire lorsque l'activité de regarder est limitée par une limite inhérente à atteindre³⁷) des cas non téliques. Dans ces derniers cas, la situation est assez proche de celle de *uvidet'*.

(49) Vdrug on posmotrel na nego (ponctuel)

'Soudain il le regarda'

(50) On posmotrel, kak tot prošel skvoz' gorlanjaščuju tolpu (Mesjac CN)

'Il l'a regardé passer à travers la foule hurlante'

Dans ce deuxième exemple, la subordonnée indique une action qui a forcément une durée. Le verbe indique que le sujet a initié un procès de perception qui porte sur une unité de procès circonscrite dans un intervalle. On a de la même façon qu'avec *uvidet'* cette idée d'unité de perception. Nous allons développer cela de façon plus précise en rapport avec l'aspect.

5.2.5 Bilan provisoire

Le moment est venu de faire un bilan provisoire. Selon les tests que nous avons passés en revue, on arrive à un tableau très contrasté qui ne donne pas de résultats très nets. Les verbes de perception ne sont généralement pas téliques (sauf *smotret'*, *slušat'* avec des objets à inscription temporelle) et ne peuvent pas être considérés comme des accomplissements.

Paradoxalement, les verbes de perception non agentive présentent une compatibilité avec les tests de ponctualité au perfectif, mais ne sont pas forcément ponctuels et, de façon plus limitée, ils sont compatibles avec les tests de durativité. Par ailleurs, les verbes de

³⁷ La télicité du verbe *smotret'* dépend fortement du type d'objet comme nous aurons l'occasion de le montrer plus tard et rappelle la télicité d'un verbe comme *courir* en français qui devient télique si on lui ajoute une mesure à courir : "courir le cent mètres".

perception non agentive sont incompatibles avec une valeur cursive, ce qui les range plutôt du côté des états provisoires. Leur possibilité d'être localisés dans le temps les différencie d'états permanents comme *znat* 'savoir'. Il semble donc que, en partie en fonction de l'aspect, ces verbes puissent désigner un aspect ou autre chose qui ne ressemble que partiellement à un achèvement.

Smotret semble plus proche des activités, ce qui est dû à son caractère agentif. Ce qui est profilé par ce verbe, c'est avant tout une situation d'effort pour acquérir ou garder une perception, et cela le rapproche des activités.

De plus, nous avons vu d'autres particularités sémantiques : effet immédiat, une certaine parenté avec les paires de parfait du type *ponjat*'/*ponimat*', (où l'imperfectif désigne parfois l'état résultant du perfectif,) mais avec un rapport plus lâche entre la vision et sa conservation, ce qui rapproche aussi ces verbes des sémelfactifs.

Autrement dit, ces verbes sont extrêmement paradoxaux, n'entrant de façon univoque dans aucune des classes proposées par Vendler. Et surtout, ils semblent avoir une appartenance multiple, modulée par le contexte et l'aspect grammatical. Pour bien comprendre leur fonctionnement, il nous faut maintenant analyser leur comportement avec l'aspect grammatical et les temps verbaux. Nous verrons que le fait que ces verbes aient des traits communs avec plusieurs classes de verbes est dû à la complexité de leur scénario qui les rattache effectivement à plusieurs types aspectuels. C'est l'insertion dans différentes constructions aspectuelles et temporelles ainsi que, comme nous l'avons vu à plusieurs reprises, le choix de l'objet qui va conditionner l'interprétation.

5.3 Les verbes de perception et l'aspect grammatical

La question de l'aspect grammatical est une des plus complexes en russe, il est banal de le rappeler. De nombreux travaux ont été consacrés à ces questions³⁸. Certaines questions ne nous intéresseront pas directement ici, par exemple la question du statut, flexionnel ou

³⁸ Cf. entre autres travaux que nous avons eu l'occasion de consulter, mais qui n'épuisent pas le champ; Maslov (1948), Bondarko (1971), Galton (1976), Glovinskaja (1982), Bulygina (1982), Leinonen (1982), Fontaine (1983), Thelin (1990a, b), Durst Andersen (1993), Padučeva (1996), Guiraud-Weber (2004), Zaliznjak & Šmelëv (2000), Zel'dovič (2002), Šeljakin (2007), Gurevič (2008).

classificatoire de l'aspect. Pour cela, nous renvoyons à la riche littérature sur le sujet. En revanche, ce qui nous intéressera, c'est de répondre à des questions du type :

- Avons-nous affaire dans les verbes que nous étudions à des paires aspectuelles ?
- Quelle(s) signification(s) apporte chaque aspect ?
- Peut-on la (les) relier à d'autres significations typiques des aspects ou à un invariant ?
- Comment l'aspect intervient-il pour déterminer le type aspectuel des verbes de perception état/achèvement ou autre, puisque nous avons vu que celui-ci est sous-déterminé ?
- Quelles sont les conditions d'emploi de chaque aspect ?

Dans la section précédente, nous avons fait abstraction du rôle de l'aspect grammatical. Il est cependant évident que celui-ci doit être pris en compte. Celui-ci ne doit pas être confondu avec le type de situation. Sans doute les deux dimensions sont-elles liées, mais elles ne sont pas équivalentes. Utiliser un même terme pour distinguer les deux nous semble un choix malheureux même lorsque l'on précise aspect inhérent/aspect grammatical. C'est pourquoi nous continuerons à parler de types de situations dans un cas et d'aspect (parfois complété de "grammatical") dans l'autre cas.

On sait qu'il existe de nombreuses tentatives de formulation d'une valeur invariante dont toutes les variantes (significations partielles en russe "*častnye značenijsa*") seraient dérivées. Mais, il s'avère que la plupart des invariants qui sont proposés ne sont guère valables pour les verbes de perception. La plupart des formulations partent de l'idée que le perfectif est l'élément marqué du couple aspectuel, c'est-à-dire que, pour une même valeur lexicale que l'imperfectif correspondant, il possède une composante de sens supplémentaire. C'est ce qu'essaient de capter des invariants fondés sur un trait : totalité, résultativité, début de l'existence du résultat, changement de situation, atteinte de la limite inhérente.

En fait, ces "invariants" ne font en fin que capter la relation aspectuelle que l'on a dans le couple typique, c'est-à-dire le couple de verbes téliques et dans ces cas, toutes ces formulations, même si elles ne sont pas équivalentes, capturent plus ou moins la même chose. Le procès désigné par le membre imperfectif tend vers une limite inhérente qui, une fois atteinte, entraîne l'épuisement du procès. Dans ces cas, l'aspect donne l'impression de servir à sélectionner des phases distinctes du procès télique, l'imperfectif marquant le procès et le perfectif l'atteinte de la limite. On définit alors l'aspect comme le moyen de présenter le

déroulement de l'action. Mais l'on peut avoir l'impression alors que la distinction aspectuelle ne fait que doubler l'opposition de télicité, plus la détermination donnée par le temps grammatical. Comme le note Zel'dovič, ces invariants ne sont pas valables pour tous les verbes, à moins de déformer les faits ou d'adopter une définition très vague de "limite", "résultat", "totalité" etc.

Ainsi, un problème qui s'est souvent posé, c'est de savoir comment mettre en relation ces invariants avec des cas tels que les verbes limitatifs (*posidet'* 'rester assis un moment') et perduratifs (*prosudet'* 'rester assis pendant toute la durée), les verbes gradatifs dans lesquels le procès peut en principe se prolonger à l'infini (*snižat'sja/snizit'sja* 'diminuer' quand quelque chose a diminué, il peut toujours continuer à diminuer) ou encore avec les verbes perceptifs qui nous intéressent. Même si on adopte une vue moins rigide et que l'on parle seulement de prototype et d'une échelle de prototypicité sur laquelle les verbes viendraient se ranger, de plus en plus loin du centre, cela ne nous dispense pas de formuler un lien entre le centre et la périphérie, que ce soit en terme de prototypes ou de ressemblance de famille. Or, il nous semble que les invariants/prototypes proposés ne sont guère satisfaisants. Il semble difficile de relier la notion de limitation avec la valeur des groupes de verbes que nous venons d'évoquer, à moins de concevoir la limite d'une façon assez particulière (par ex. en parlant de limite interne et externe, purement temporelle, comme chez Bondarko).

De même, pour le verbe *uvidet'*, si on adapte la notion de limitation comme invariant, il est difficile de situer cette limite : est-ce le début de la perception ? la fin ? le résultat ? Mais lequel ? La solution inceptive ou la notion de changement de situation qui en est assez proche sont aussi satisfaisantes pour les verbes téliques où le perfectif désigne effectivement le passage à un état de choses différent. Mais qu'en est-il des limitatifs, des perduratifs ou sémelfactifs ? Effectivement, dans quelle mesure peut-on dire, sans paradoxe, que la construction *on prygnul* 'il a sauté' désigne un changement de situation. Par "changement de situation" on entend, en effet, non pas la survenue du procès lui-même, mais la différence entre la situation initiale, avant le procès et la situation qui apparaît après le procès. Dans quelle mesure le verbe *uvidet'* désigne-t-il un changement de situation ? Une solution serait de dire que ce verbe désigne le passage de "ne pas voir" à "voir". Mais le problème est que "voir", c'est justement la situation elle-même profilée par le verbe *uvidet'* mais pas son après,

ce qui reste une fois que la situation a abouti. La perception suppose la mise en présence des sens avec les données perceptives qui est immédiate dès qu'il y a une situation de perception. Ce verbe par ailleurs ne suppose pas que la perception se poursuive après l'intervalle dans lequel se situe l'occurrence de *uvidet'*. C'est ce qui distingue *uvidet'* d'un verbe comme *ponjat'* 'comprendre', perfectif qui forme une paire de parfait avec l'imperfectif *ponimat'*. Cela signifie que *on ponjal* 'il a compris' suppose qu'à un moment plus tardif on puisse dire *on ponimaet* 'il comprend'. Le verbe *uvidet'* ne suppose pas : *on vidit* 'il voit'.³⁹

La notion de totalité a été souvent critiquée pour son imprécision et, de plus, elle ne permet pas de discriminer le perfectif de l'imperfectif dans certaines de ses valeurs, car l'imperfectif peut désigner une situation dans sa totalité (et limitée), même si c'est avec un changement de perspective.

La notion d'unicité a plus rarement été proposée comme invariant du perfectif. Elle nous semble plus satisfaisante mais pas suffisante car le perfectif dans certains emplois peut désigner une situation réitérée et, d'autre part, l'imperfectif peut servir à désigner une situation unique.

Il faut ajouter que la sémantique de l'aspect ne se limite visiblement pas à la sélection d'une étape dans le scénario interne de la situation, ni le nombre d'occurrences de l'action. Une telle vision de l'aspect, quel que soit l'invariant que l'on propose, totalité, limitation ou changement de situation, n'est pas suffisante pour expliquer les cas de concurrences des aspects notamment lorsque les deux aspects peuvent avoir une valeur factuelle. Les notions de valeur factuelle générale (*obščefaktičeskoe značenie*) pour l'imperfectif et de valeur factuelle concrète (*konkretno-faktičeskoe značenie*) pour le perfectif désignent des cas où les deux aspects désignent une situation dans sa totalité ou limitée, si l'on veut, mais se distinguent par d'autres traits. Or, visiblement, ce trait n'est pas uniquement lié à la sémantique interne de la situation, à ce que nous avons appelé son scénario, mais est plutôt lié à des facteurs pragmatiques. Des auteurs ont proposé notamment d'expliquer l'emploi des aspects par une différence d'accent entre les différentes composantes (accent sur la limite/accent sur le procès,

39 Cela a fait que certains ont désigné dans des langues autres que le russe, les verbes de ce sens comme "perfectifs" (cf. Dupas 1997). L'analyse de cette auteur est assez consonnante avec la nôtre, même si le cadre est différent de celui que nous adoptons (Théorie des opérations énonciatives), mais nous éviterons le terme de perfectif qui pourrait conduire à des confusions dans le cas du russe.

par ex. Padučeva 1996), par un intérêt pour les conséquences ou effets de la situation, par une différence de force illocutoire (Hong 2003). C'est aussi la voie que nous allons explorer, mais nous considérons que l'aspect est en fait plurifactoriel.

Une proposition intéressante, proposée par un auteur qui considère que l'on peut trouver un invariant pour chaque aspect, est celle de Zel'dovič. Sa formulation est assez complexe :

"Aspect perfectif : a. Le locuteur conçoit un ensemble (des ensembles) de situations (M) dans lequel entre ce dont on parle au moyen de "P" ou "P+A" (A est quelque chose qui peut être dit de P)

b. dans les limites de M (de chaque M), ce dont on parle au moyen de "P" ou "P+A" se produit dans un seul intervalle de temps

c P (le scénario lui même, la description de l'événement matériel)"

Cette définition met l'accent sur l'unicité de la situation. D'autre part, le fait de situer la situation dans un ensemble de situations différentes permet à l'auteur d'expliquer que le perfectif doit être mis en relation avec ces autres situations. L'auteur précise ensuite que le verbe peut être mis en séquence avec d'autres verbes ; dans ces cas l'action est repérée par rapport à ces autres situations. Lorsqu'on n'a pas de séquence, selon lui, l'interprétation naturelle est celle de parfait qui consiste à interpréter la situation avec les effets qui en sont préservés au moment présent (moment de la parole). Pour les procès au futur ou les procès au passé que l'on ne peut pas mettre en relation avec le présent, qui ne sont pas dans une séquence et qui ne sont pas compatibles avec la valeur de l'imperfectif, selon lui, l'interprétation disponible est celle de quasi-parfait où la situation mise en contraste avec P est la situation modifiée qui intervient après P, en gros son résultat direct.

L'utilisation dans la définition de l'alternative "des ensembles M" permet à l'auteur de traiter des cas où le verbe perfectif désigne apparemment une situation plurielle, comme dans la valeur exemplaire propre au futur perfectif (exemple de l'auteur : *on trezvennik no inogda vyp"et* 'il est de nature sobre mais parfois il lui arrive de boire'). L'idée, déjà formulée par d'autres auteurs, est que, dans ce cas, la valeur sémantique est toujours celle d'unicité dans chaque ensemble. Nous n'allons pas développer cette idée plus avant, car elle ne concerne qu'indirectement notre étude.

Selon le même auteur, l'invariant de l'imperfectif peut se formuler de la sorte :

"Aspect imperfectif : le verbe perfectif de couple correspondant aurait dans ce contexte une signification qui ne convient pas au locuteur

b. le locuteur conçoit un ensemble (des ensembles) de situations (M) dans lequel entre ce dont on parle au moyen de "P" ou "P+A" (A est quelque chose qui peut être dit de P)

c. dans les limites de M (de chaque M), ce dont on parle au moyen de "P" ou "P+A" se produit dans plusieurs intervalles de temps

d. P (un événement complet ou une de ses parties homogène) a lieu"

L'invariant de l'imperfectif est donc pour cet auteur plus complexe que celui du perfectif et il présente des aspects hautement interprétatifs. Effectivement, l'imperfectif est considéré comme s'utilisant lorsque la signification du verbe perfectif ou une de ses implications (ou "implicatures" dans la terminologie de Grice (1976) qu'utilise l'auteur) ne convient pas au locuteur. C'est le cas, notamment, lorsque les significations de parfait ou de quasi-parfait sont indésirables ou lorsqu'il n'y a pas de séquence. Par ailleurs, deux autres éléments classiques différencient l'imperfectif, celui de pouvoir exprimer une phase homogène, dans la valeur cursive et la possibilité d'avoir une action multiple. Cela suppose que le perfectif ne le peut pas ce qui n'est pas précisé dans le scénario du perfectif.

Nous ne sommes pas certain que ce type d'invariant convienne pour couvrir toutes les situations aspectuelles, à tous les temps et dans toutes les conditions modales, mais ce traitement nous semble intéressant pour les verbes qui nous intéressent, à condition de le préciser un peu. Il n'est évidemment pas question de proposer une nouvelle définition des aspects mais nous allons tenter de nous doter d'une définition du travail. D'abord, nous dirons qu'il n'est probablement pas possible de décrire la sémantique des aspects à partir d'un seul trait, même avec des règles d'interaction avec le contexte, comme le signale, entre autres auteurs, Barentsen (1998). D'autre part, les définitions mêmes de l'aspect comme "répartition de l'action dans le temps", adoptée par beaucoup d'auteurs, est trop générale et vaut sans doute plus pour l'aspectualité au sens de Bondarko, comme faisceau de propriétés (cf. Bondarko (éd.) (1987)) ou encore au type de situation que pour l'aspect grammatical proprement dit. Sans quoi, l'aspect ne ferait que répéter la sémantique des situations. Dire que l'aspect permet

de sélectionner une phase dans le scénario de la situation nous semble donc inexact. Pour analyser l'aspect, il nous semble qu'il faut distinguer ce qui est du domaine de l'aspect proprement dit, ce qui vient du type de situations et ce qui vient de la situation de communication ou du contexte, c'est-à-dire ce qui est pragmatique. Voici les éléments qui nous semblent importants.

- L'aspect perfectif désigne une situation unique parmi d'autres situations, qualitativement différentes d'elle. Lorsque ce n'est apparemment pas le cas (valeur potentielle, valeur exemplaire, les deux avec un verbe au présent-futur), la situation est présentée comme étant unique dans chaque ensemble comme l'a argumenté Zel'dovič en étudiant notamment l'interprétation des objets pluriels avec des verbes perfectifs et imperfectifs⁴⁰.

- Le perfectif désigne une occurrence de situation, ce qui donne l'impression de complétude. Cela ne veut pas dire que cette situation doit être limitée par une limite inhérente. Si le verbe est télique, l'ensemble de son scénario sera sélectionné. Si l'on a un sémelfactif, on aura une occurrence complète de la situation, de saut par exemple. Avec les gradatifs, on aura de même une occurrence d'augmentation, de baisse, etc. sans qu'il soit exclu que la baisse continue. C'est ce qui explique aussi la possibilité des perduratifs et des limitatifs qui ne supposent absolument pas de limite interne, mais peuvent être présentés comme des unités de situations. Cela explique aussi l'impossibilité de présenter certaines situations comme perfectives, notamment les états permanents qui ne peuvent pas avoir lieu dans le temps, alors que les états provisoires, dans certaines conditions, peuvent être présentés comme des événements (*on ispugalsja* 'il a eu peur'). Ceci est très important pour les verbes de perception.

- Le perfectif ne sélectionne jamais une portion homogène du procès et donc est incompatible avec une valeur cursive. Il est aussi incompatible avec l'itération en dehors des cas que nous avons signalés plus haut où l'on crée une interprétation de l'itération compatible avec le perfectif (voir aussi la valeur de répétition dans un même intervalle où l'on a une seule situation composée de plusieurs répétitions rapprochées).

- Le perfectif désigne une situation au moins potentiellement localisable dans le temps. Dans le régime narratif ou plan du récit, le procès sera situé par rapport à d'autres situations

⁴⁰ Ainsi, selon lui, dans l'exemple, *Byvaet, čto Ivan s'est jabloki* 'il arrive qu'Ivan mange des pommes' supposerait que, à chaque fois qu'il mange des pommes, il en mange plusieurs. Avec l'imperfectif correspondant, on pourrait avoir aussi l'interprétation selon laquelle à chaque fois il n'en mange qu'une. Autrement dit, avec le perfectif l'objet est distribué pour chaque occurrence unique de la situation.

avec lesquelles il forme une séquence. En dehors du plan du récit⁴¹, on ne peut pas parler de valeur séquentielle. Mais le perfectif doit être situé dans le temps. Même si le temps n'est pas précisé, on peut imaginer qu'il soit précisé. C'est une des principales différences avec les valeurs dites "factuelles générales" (*obščefaktičeskoe značenie*) de l'imperfectif qui ne supposent de localisation concrète et sont souvent potentiellement réitérables. Cela explique aussi les valeurs de parfait. le parfait sélectionne un repère qui, en l'absence d'indication contraire sera le présent par rapport à laquelle la situation est située. Les effets de parfait sont dus à l'interaction avec le contexte et à des considérations pragmatiques qui permettent l'interprétation de "conservation du résultat ou des effets pertinents".

- La conséquence de ce dernier point est l'impression que le perfectif désigne une situation de premier plan, une situation nouvelle (Włodarczyk 1997), un renforcement de la force illocutoire (*cf.* Taek-Gyu Hong qui parle seulement du plan du discours ou registre déictico-informatif dans sa terminologie), une valeur rhématique (Gurevič 2008). Cela a aussi des conséquences pour l'analyse des verbes de perception. On a affaire à une occurrence d'une situation qui fait avancer le récit ou qui doit, en tout cas, nous renseigner sur un intervalle de temps bien précis et avoir des effets pragmatiques intéressants, en impliquant des conséquences interprétatives.

Ainsi, le perfectif va typiquement nous renseigner sur une occurrence particulière d'une situation localisée dans le temps et sur ses conséquences et nous pourra pas désigner le simple fait qu'une situation puisse avoir lieu à un ou plusieurs intervalles dont la localisation n'est pas importante.

Maintenant, l'imperfectif peut être défini en grand partie à partir de ce scénario, de façon négative en quelque sorte, comme le font les auteurs qui considèrent l'imperfectif comme le membre non marqué du couple. L'imperfectif peut désigner une multitude de situations et souvent implique au moins la réitération potentielle de la situation. Il peut désigner une phase homogène de la situation dans les emplois cursifs, il peut désigner des situations qui ne sont pas localisées dans le temps ou ne le sont pas de façon précise ou encore pour lesquels cette localisation est peu pertinente Il ne donne pas d'information sur ce qui se passe dans un

⁴¹ Cette valeur, il faut le signaler, est typique de ce que l'on appelle "plan du discours" (Benveniste 1974), registre informatif (Zolotova 1995) et régime déictique (Padučeva 1996) et non pas dans ce que ces auteurs appellent respectivement "plan du récit", "registre reproductif" et "régime narratif" (*cf.* aussi Fontaine 1983).

intervalle temporel. En quelque sorte, il ne nous renseigne pas sur un intervalle, mais sur l'existence de la situation elle-même. Il est la forme normale dans les emplois génériques. Lorsqu'il désigne une action unique, l'imperfectif crée des effets de sens différents, du fait que la situation n'est pas au premier plan. Selon le type de situations et les conditions pragmatiques, on peut avoir, entre autres : effet de résultat annulé, action cursive, valeur de parfait d'expérience ('il m'est déjà arrivé de...'), etc. L'imperfectif a aussi des effets pragmatiques qui apparaissent surtout lorsqu'il désigne une situation unique non cursive, c'est-à-dire, précisément, dans les contextes de concurrence des aspects. Il faut noter que ces contextes sont en général typiques du registre informatif-déictique et non pas du registre narratif où les facteurs de simultanéité, de consécuité et d'antériorité sont plus importants pour l'emploi des aspects. Par ailleurs, certaines valeurs peuvent être transposées d'un registre à l'autre, par ex. l'imperfectif peut s'employer en registre narratif avec la valeur d'antériorité, mais il se complique alors des valeurs de fait général, notamment lorsqu'une situation antérieure n'est pas précisément localisée dans le temps. Avec la valeur antérieure, c'est le plus souvent *videt'* et non pas *uvidet'* que l'on va rencontrer.

Maintenant, voyons comment ces conclusions nous permettent d'analyser l'aspect des verbes de perception centraux. Le verbe perfectif *uvidet'*, selon nous, désigne donc une situation unique dans le temps qui se produit dans un certain intervalle. Par ailleurs, elle est souvent entièrement circonscrite dans cet intervalle et la durée de cet intervalle n'est pas profilée, en accord avec la sémantique du perfectif. Comme on n'a pas affaire à un procès télique, il n'y a pas de raison qu'une limite soit profilée, et le verbe n'est pas compatible avec les expressions du type *za X vremja*, qui mesurent le temps nécessaire pour atteindre la limite. Ici encore, ces restrictions sont le fait d'une interaction entre type de situation et aspect, dimensions qu'il est dangereux de confondre.

On va trouver le perfectif *uvidet'* surtout dans l'emploi séquentiel :

(51) Podojdja bliže k berėzkam, Kostja uvidel eščė dvux voennyx, spokojno otdyxavšix v teni (Bykov)

'En s'approchant des bouleaux, Kostja vit encore deux militaires qui se reposaient tranquillement à l'ombre'

Le verbe désigne ici un événement de perception limité à un intervalle temporel et situé dans une série d'événements distincts. Il nous semble que c'est là le principal emploi possible de cette forme perfective. Le verbe *uvidet'* désigne la survenue de l'événement dans un intervalle de temps, l'événement d'entrée d'un objet ou d'une situation dans le champ perceptif d'un individu dans un intervalle temporel précis. Mais il désigne aussi la mise en relation avec une autre situation de façon séquentielle ou parfaite. À cela s'ajoute parfois une notion de rupture, d'événement inattendu qui explique la combinatoire préférentielle avec des adverbes marquant la soudaineté, mais nous reviendrons sur cette idée de rupture plus bas.

Il a été parfois noté que le passé et le futur étaient asymétriques. Le perfectif futur a tendance à mettre l'accent sur l'apparition de l'action dans l'avenir, sans prise en compte d'un autre résultat, c'est ce que Zel'dovič appelle un quasi-parfait. Cela est tout à fait compatible avec les exemples que nous avons trouvés d'emplois au futur.

Dans la majorité des exemples au futur que nous avons trouvés, soit l'interprétation est séquentielle, soit on a une valeur d'occurrence d'une action unique dans le futur avec accent sur l'entrée dans le champ perceptif. Par ailleurs, il est assez difficile de trouver des exemples à l'imperfectif au futur, ce qui semble indiquer qu'il y a quelque chose dans la sémantique de l'imperfectif qui n'est pas très compatible avec le futur. Les principaux exemples que donne le corpus ont soit une valeur itérative :

- (54) Car' uže svyksja s mysl'ju, što iz svoego okna on budet videt' licejskuju muštru (Tynjanov CN)
'Le tsar s'est déjà habitué à l'idée que de sa fenêtre il va voir le passage en revue des élèves du lycée'

soit une valeur de persistance de la vision ou de durée :

- (55) (...) i [ona] vpustit v dom i vyslušat, i oni budut sidet' blizko-blizko drug protiv druga. I on budet videt' pered soboj eë lico (Presse CN)

'et elle va le faire entrer dans la maison et va écouter ce qu'il a à dire, et ils vont rester assis tout près l'un de l'autre. Et il va voir son visage devant lui.'

Ici, on a un exemple de contexte où quelque chose dans la valeur du perfectif ne convient pas au locuteur, car le perfectif profilerait seulement l'entrée dans la perception, ce qui n'est pas pertinent ici. Le futur a été moins étudié que le passé du point de vue de l'aspect

et comme nous ne pouvons pas nous lancer ici dans une étude des détails, nous laisserons de côté par la suite les contextes futurs.

Le verbe *uvidet'* ne suppose pas forcément que la perception soit ponctuelle dans la réalité, sans quoi l'exemple (52) serait totalement paradoxal. Nous donnons volontairement le contexte large de cet exemple :

(56) Ona smotrela tuda sovsem nedolgo, men'she minuty - i vdrug vskriknula, otšatnulas', obvela vsex kakim-to rasterjannym vzgljadom, ostanovila ego na Jure- i on uvidel, kak medlenno bledneet eë lico (Berseneva CN)

'Elle regarda dans cette direction pendant un temps très court - et soudain elle cria, elle eut un mouvement de recul et elle enveloppa tout le monde d'un regard désorienté, elle l'arrêta sur Jura et il vit son visage lentement devenir pâle'

Autrement dit, lorsque le locuteur utilise le perfectif *uvidet'*, il a en vue essentiellement le fait qu'une situation entre et se trouve un certain temps dans le champ perceptif du Percepteur. La durée de la perception en elle-même n'est pas pertinente. Ce qui veut dire que la détermination de ce verbe comme ponctuel, par exemple dans le travail de Lubensky, n'est pas absolument exacte, mais s'appuie seulement sur une impression due à des contextes plus ou moins typiques. Le verbe ne désigne pas une situation réduite à un point, mais une situation présentée comme survenue dans le temps, ce qui n'est pas exactement la même chose. Cela explique les différences avec les vrais sémelfactifs comme *prygnut'* 'faire un saut' ou encore des verbes ponctuels désignant un événement dont la durée est très brève et est présentée dans la langue comme nulle, par ex. le verbe *upast'* 'tomber', dans lequel on a un changement de situation occupant un temps très bref. En fait, la durée de la perception dépendra essentiellement du type d'objet. Si celui-ci suppose une certaine durée pour être perçu, la situation de perception pourra avoir une durée. Si l'objet est une entité concrète, être ou chose, le verbe aura plus de chances de désigner une situation ponctuelle, mais si le verbe est suivi d'une proposition désignant la perception directe d'un événement, la durée de la perception sera celle de l'événement perçu.

Le verbe *uvidet'* n'est pas correctement décrit non plus par le terme d'inceptif. En effet, l'inceptif suppose le début d'une situation qui va se poursuivre par la suite mais, comme nous l'avons dit, ce verbe ne suppose pas que la situation de perception va se poursuivre par la

suite. Au contraire, ce verbe profile le plus souvent une situation de perception globale. Il faut noter que cela ne contredit pas la conception de la perception comme une forme d'état, mais le russe, en utilisant le perfectif, présente l'état provisoire comme événement de survenue. La perception est présentée comme une forme d'événement. Encore une fois, cela ressemble à certains emplois d'états provisoires comme manifestation d'un état dans un intervalle temporel circonscrit. Par ailleurs, ici aussi la durée de l'intervalle n'est absolument pas pertinente. Cf. :

(57) Včera za obedom on byl ljubezen, no i razgovarival tak malo (Aldanov CN)

'Hier au déjeuner il a été aimable, mais il a parlé si peu.'

Dans cet exemple, la durée est celle fixée par le déjeuner, mais ce qui est important est qu'il y a eu une occurrence de la situation 'être aimable'. L'état est donc construit comme événement. Cette possibilité de construction alternative est ouverte aux états provisoires. Mais contrairement aux verbes de perception, on a affaire à des états dont certains peuvent être aussi conçus comme des propriétés d'un individu, indépendamment du temps, tandis que les emplois non localisés dans le temps des verbes de perception, avec une valeur de propriété, sont rares (possibles comme nous l'avons vu lorsqu'on décrit la qualité de la perception : *on xorošo vidit* 'il voit bien, il a une bonne vue').

Se pose maintenant la question de l'appariement du verbe perfectif *uvidet'* avec l'imperfectif *videt'*. A-t-on affaire à un couple aspectuel ? Et quelle est la relation des deux aspects ? Oui, sans doute, ils sont appariés si l'on prend en compte les critères proposés par Maslov. Le verbe *videt'* peut remplacer le verbe *uvidet'* dans le contexte de présent historique et dans un contexte fréquentatif :

(58) Načali skakat' dalee, vdrug on vidit pered soboj gromadnuju propast' (Vitte CN)

'Ils ont continué à galoper, soudain il voit devant lui un immense précipice'

(59) Každyj den' ja vižu Veru u kolodca i na guljan'e (Lermontov CN)

'Tous les jours, je vois Vera au puits et à la promenade'

A la fois, il est évident que la relation entre le perfectif et le perfectif est assez atypique. Malgré certaines ressemblances, contrairement à ce que dit Padučeva, ce couple n'est pas exactement un couple de parfait du type *ponjat'/ponimat'*, car dans le cas de ces couples, l'imperfectif peut indiquer la conséquence et la prolongation de l'événement désigné par le

verbe perfectif au moment de la parole. Ici, on a bien dans le perfectif le début d'un état qui se prolonge dans un après qui peut être désigné par l'imperfectif. Ce n'est pas le cas avec *uvidet'*.

Ainsi, en russe, il est normal pour dire que l'on comprend au moment présent :

(60) Ja ponjal, kak èto rabotaet!
'j'ai compris comment cela marche'

Le fait d'avoir compris implique que je comprends maintenant (bien sûr, on est en situation déictique, ce qui est le contexte le plus favorable pour la valeur de parfait).

Si on veut dire que l'on voit quelque chose, on ne peut pas utiliser *uvidet'* à la place de l'imperfectif. Ainsi :

(61) Ja uvidel, gde on
'J'ai vu où il est'

signifie plutôt qu'il y a eu un événement perfectif dans le passé, plus ou moins soudain, qui ne se poursuit pas au moment de la parole. Ce que je relate n'est pas une perception actuelle, mais un événement de perception.

Dans notre conception de l'aspect, il n'est guère étonnant de dire que *videt'* et *uvidet'* sont appariés puisque *uvidet'* est bien une occurrence de *videt'* dans un intervalle précis sur lequel on veut dire quelque chose. On n'a pas affaire à un changement de sens et on peut dire que *uvidet'* est bien un exemple de ce qui est désigné par *videt'*.

L'idée que le perfectif *uvidet'* désigne un événement unique circonscrit est en consonance avec le traitement de Mourelatos (1981 : 200). Celui-ci, débattant avec Vendler et Dowty (1979 : 66-67) qui considère que le verbe *see* désigne tantôt un état, tantôt un achèvement, remarque que ce verbe, dans certaines phrases au passé ne désigne ni l'un ni l'autre, mais il remarque que c'est :

"an occurrence, ...an individuated something that took place. The correct category for the saw in Vendler's sentence is an EVENT"(caractères gras de l'auteur)

Maintenant, il y a une conséquence de ce fait, qui est d'ordre pragmatique. Le fait que le perfectif de ce verbe individualise une occurrence d'événement a pour conséquence

l'apparition dans certains contextes d'une valeur de surprise, d'inattendu ou encore de rupture. C'est là la raison principale de la combinatoire préférentielle avec *vdrug*, qui, à notre avis, ne marque pas la ponctualité, le caractère non duratif du verbe, mais la rupture. Ce caractère de rupture, qui est lexical dans le verbe *zametit'* 'remarquer', est pragmatique dans le verbe *uvidet'* (cf. Padučeva *op. cit.*). Il ne s'agit pas de la valeur du perfectif, car celui ne marque pas systématiquement la surprise. C'est plutôt un effet de la localisation temporelle qui suppose que le verbe perfectif soit interprété sur le fond d'autres situations. L'imperfectif ne localise pas, mais constate l'événement sans exclure la répétition. Il ne désigne pas un événement de perception singulier et détaché, mais une simple occurrence dont la localisation importe peu. Cela explique que si l'on dit :

- (62) Ja uvidel Mašu v prošlom godu v Kannax
'J'ai vu Maša l'année dernière à Cannes'

l'interprétation la plus probable sera que j'ai vu Maša pour la première fois l'année dernière, sans quoi on emploiera l'imperfectif, lorsqu'il n'y a pas de rupture dans la suite narrative. Ici, l'événement est détaché, le locuteur raconte l'événement de sa rencontre et pas une occurrence quelconque du procès. Voir, dans la même interprétation de première fois, l'expression *uvidet' svet* 'voir le jour' qui est incompatible avec l'imperfectif en dehors de contextes itératifs.

Dans d'autres contextes, la valeur d'occurrence unique n'a pas cette valeur de surprise, mais il faut toujours que cette occurrence de perception soit détachée comme unique dans le contexte et qu'elle soit mise en relation avec un autre procès. Ainsi avec un marqueur explicite de relation temporelle comme *posle togo kak* 'après que' ou *kak tol'ko* 'dès que', le verbe *uvidet'* est mis en relation avec un autre procès et l'effet de surprise n'apparaît pas, car le simple rapport temporel est privilégié. Voyons quelques exemples avec surprise (58), (59), avec la valeur de première fois (60), et avec valeur temporelle.

- (63) Ja uvidela sebja imenno kakoj ja est' : blednoe lico, nakrašennye glaza (...) (Presse CN)
'Je me suis vue comme je l'étais ; un visage pâle, des yeux fardés (...)'

- (64) I vdrug uvidela, što eë sumka razrezana (Tokareva CN)
'Et soudain elle vit que son sac avait été coupé'

- (65) Vpervye ja uvidela korolevu Ispanii Sofiju, kogda ona priezžala v Moskvu (...) (Presse CN)
'La première fois, j'ai vu la reine Sofia d'Espagne, quand elle est venue à Moscou'

Une autre question que l'on peut se poser est de savoir s'il est possible d'avoir une valeur de parfait avec le verbe *uvidet'*. Effectivement, les exemples que nous avons vus jusqu'ici représentent un usage du perfectif détaché du moment de l'énonciation. Se situant dans des récits, ils sont tous plus en moins en emploi séquentiel, mis en relation avec d'autres événements, et ils désignent une occurrence de perception délimitée parmi d'autres situations. Mais on sait que le perfectif peut aussi désigner une situation qui est mise en relation avec le moment de la parole ou un autre moment, en général au passé (nous n'aborderons pas ici la question de savoir dans quelle mesure cette valeur se réalise au futur).

Il nous semble que cette valeur de parfait est rendue difficile pour *uvidet'*, précisément parce que le verbe ne suppose pas de résultat direct recherché par le sujet et que, le plus souvent, il est difficile de trouver un effet qui pourrait être lié à l'occurrence de l'action dans un intervalle précis mis en relation avec le présent. Il est simplement difficile de trouver cet après de *uvidet'* que l'on pourrait mettre en relation avec le moment de la parole ou un autre point de repère.

La valeur de parfait est néanmoins possible dans le cas où *uvidet'* est le résultat d'un acte de focalisation du regard visant à trouver un objet. Par exemple, si quelqu'un montre au sujet un objet que celui-ci n'arrive pas à discerner immédiatement, et qu'enfin le percepteur localise l'objet, il peut dire :

(66) *Vot ja uvidel ego!*

'Voilà, je l'ai vu!'

Ce qui est plus ou moins synonyme, mais pas obligatoirement comme nous l'avons vu, de l'usage du présent :

(67) *Vot ja ego vižu!*

'Voilà je le vois!'

Encore une fois, rien ne nous oblige à penser que la phrase dans (67) suppose obligatoirement que l'état se conserve dans le présent. Ce que cet énoncé exprime, c'est qu'une perception recherchée, attendue, a été atteinte et qu'un effet de cela conserve sa validité (maintenant je le connais, je peux en parler etc.). L'emploi de l'imperfectif ici donnerait l'impression que la perception n'est pas localisée de façon précise, que l'on pose seulement

l'existence de cette situation à un moment quelconque et cela rentrerait en conflit avec la situation qui indique l'atteinte d'un résultat escompté.

Cette valeur de parfait se rencontre souvent avec *nakonec* 'enfin'. Les conséquences doivent être actuelles au moment présent. Encore faut-il signaler que dans les exemples du corpus que nous avons trouvé avec *nakonec*, le verbe se trouve en registre narratif et *nakonec* s'emploie, non plus pour marquer qu'une situation longtemps attendue a eu lieu mais plutôt que cette situation vient à la fin d'une série, une autre signification de *nakonec*, et on retrouve l'interprétation séquentielle. Ces exemples ne sont donc pas des parfaits. Voici cependant un exemple construit qui doit être compris comme situé dans une situation déictique (orienté sur le moment de parole) :

(68) Nakonec ja uvidela muža Iriny!

'Enfin j'ai vu le mari d'Irina!'

La conséquence que l'on peut en tirer est : j'ai reçu une impression visuelle du mari d'Irina, donc maintenant je peux faire un certain type de commentaire. Mes informateurs trouvent l'usage de l'imperfectif dans cet exemple beaucoup moins bon.

On a quelque chose de semblable dans l'exemple suivant au futur, grâce notamment à l'apport de *objazatel'no* 'à coup sûr' :

(69) Esli čelovek zaxočet uvidet' prividenie, on uvidit ego objazatel'no (Presse CN)

'Si quelqu'un veut voir un fantôme, il le verra à coup sûr'

Maintenant, essayons de montrer de façon plus précise les différences entre *videt'* et *uvidet'*. L'imperfectif *videt'* est capable de désigner un état provisoire, actuel par rapport au moment de la parole ou à un autre moment décalé dans le passé. Par ailleurs, nous rappelons qu'il ne s'agit pas d'une valeur cursive, car le verbe est incompatible avec cette valeur, du fait de son caractère atélique. Ainsi, dans l'exemple (56), nous avons un état :

(70) Čerez steklo ot"ezžajuščego trollejbusa on videl sobaku, kotoraja smotrela na nego (Trifonov CN)

'À travers la vitre du trolleybus qui s'éloignait, il voyait le chien qui le regardait'

Dans cet exemple, le personnage a abandonné son chien en montant dans un trolleybus et ce que décrit le verbe, c'est l'état de perception au moment où il est dans le trolleybus. Le verbe *uvidet'* construirait un événement complet de perception survenant dans un intervalle de temps, ce qui est peu probable dans le contexte puisqu'on peut supposer que le personnage n'a pas cessé de regarder le chien. L'interprétation retrospective, c'est-à-dire par rapport à un point de référence passé, nous semble aussi peu probable.

Le verbe *videt'* peut s'employer, comme nous l'avons déjà vu, en contexte itératif ou fréquentatif. Mais dans ces cas, l'imperfectif n'est pas en opposition avec le perfectif, désignant une situation strictement unique. La valeur exemplaire (*nagljadno-primernoe*) du futur perfectif qui désigne une action unique dans différents ensembles (ce que Zel'dovič précise par la possibilité d'avoir plusieurs ensembles, dans chacun desquels la situation est unique) est peu compatible avec le verbe *uvidet'*, car cette valeur est admissible surtout pour les situations agentives. Encore faut-il signaler que cet exemple que nous avons soumis à nos informateurs n'est pas systématiquement refusé, même s'il semble meilleur avec le verbe *zametit'* :

(71) (On parle d'une personne qui a pour fonction de contrôler quelque chose)

?Čaše vsego on nikakix defektov ne vidit, a inogda on sovsem malen'kij defekt uvidit

'La plupart du temps il ne voit aucun défaut mais de temps en temps il peut voir un tout petit défaut'

On sait que les perfectifs acceptent souvent une forme de répétition, lorsque celle-ci se produit coup sur coup et qu'elles constituent une espèce d'événement unitaire complexe ("*summarnoe značenie*" en russe). Mais cette valeur semble être peu acceptable pour *uvidet'*. Pourtant, nous serons moins catégorique sur ce point que Lubensky (*id.* : 85) dont l'exemple choisi pour tester leur compatibilité nous semble particulièrement mal choisi dans la mesure où elle prend comme objet le mot *spektakl'*. Il est évident que, par sa nature même, cet objet ne se prête pas à la valeur sommaire du perfectif, car on ne peut pas présenter le fait de voir deux fois un spectacle comme une action unitaire. Par ailleurs, nous avons trouvé un exemple attesté désignant une perception brève et intermittente qui admet donc la valeur d'événement unitaire :

(73) V svete ix far on četyre raza uvidel vznikavšuju i propadavšuju vdaleke na šosse skameečku pod navesom (...) (Knorre CN)

'A la lumière de leurs phares, il vit à trois reprises au loin sur la route un banc sous abri qui disparaissait et réapparaissait'

Les marqueurs de durée sont également compatibles uniquement avec l'imperfectif, ce qui est un fait relativement trivial.

La plus grande difficulté, et ce n'est guère étonnant pour l'imperfectif, c'est précisément de déterminer les conditions de choix lorsque le verbe *videt'* peut désigner un événement au passé unique et localisé dans le temps. C'est la valeur de l'imperfectif que l'on appelle "valeur de fait général". Il faut noter que Padučeva (2006) considère que seuls les verbes téliques peuvent avoir la valeur de fait général, car ils doivent, selon elle, supposer, comme le perfectif correspondant, l'atteinte de la limite inhérente. Dans ce cas, les verbes de perception ne pourraient pas avoir cette valeur et, en cohérence avec ses principes, elle note d'ailleurs que *slyšat'* ne doit pas rentrer dans une étude sur cette valeur de l'imperfectif. Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que *videt'* peut également se trouver dans des contextes d'emploi où il se distingue peu de *uvidet'* quant au type de situation qu'il désigne, c'est-à-dire qu'il désigne un événement de perception unique, délimité dans un intervalle de temps et, possiblement, localisé dans le temps. Nous considérons que la particularité de ces emplois, c'est de ne pas mettre en avant la survenue à un moment précis, mais simplement de constater que la situation a eu lieu. Par ailleurs, comme le note justement Grønn, le terme de "factuel" pour désigner cette valeur est inexacte du point de vue de la définition rigoureuse de la notion de fait en linguistique (cf. Karttunen & Karttunen 1970). Il s'agit en fait plutôt de la représentation d'un événement non localisé de façon précise et non pas d'un fait. Nous continuerons à utiliser l'étiquette , mais en ayant conscience de cet inexactitude.

L'enregistrement d'un événement est une valeur largement reconnue de ces emplois. Sa particularité par rapport au perfectif, c'est que la localisation dans le temps de l'événement n'est pas importante. Nous n'avons pas affaire à une occurrence située par rapport à d'autres situations, mais à une simple occurrence avec les conséquences globales qu'elle peut avoir. Ces conséquences ne sont généralement pas leur résultat direct, mais un effet plus éloigné et plus indirect, c'est pourquoi la localisation en elle-même n'est pas importante. Cela ne veut évidemment pas dire qu'il est impossible de localiser la situation, mais le plus souvent celle-ci

reste imprécise et surtout, elle a moins d'importance que pour le perfectif qui doit signaler l'unicité de l'occurrence par rapport à d'autres situations dans un intervalle temporel unique. Cette indétermination temporelle, ce lien plus lâche avec d'autres moments entraîne une grande variété d'effets de sens, que nous allons voir. D'autre part la valeur de détachement temporel et la possibilité d'indiquer des effets indirects font, à notre avis, que l'on peut employer un verbe non téléique comme *videt'* avec la valeur factuelle générale, en dépit des restrictions que formule Padučeva (*op. cit.*).

Il faut noter que la possibilité d'emploi avec la valeur factuelle générale n'est pas ouverte pour les verbes de parfaits imperfectifs comme *ponimat'* 'comprendre' ou *ogorčat'sja* 's'indigner' qui ne s'emploient visiblement jamais dans cette valeur. Ils ne désignent apparemment jamais une occurrence de la situation dans sa globalité, ce qui est réservé au perfectif, et au passé ils conservent leur valeur statique. C'est là encore une différence importante entre le type *videt'/uvidet'* et les couples de parfait :

(74) a. Ja odnaždy *(ponimal) ponjal zadaču bez pomošči

'Un jour il m'est arrivé de comprendre un problème'

b. Včera ja *(ponimal) ponjal odnu zadaču sam i tak obaradovalsja!

'Hier j'ai compris un problème tout seul. j'étais tellement content!'

Voyons maintenant quelques exemples de cette valeur de fait général.

Lubensky (*ibid.* : 85) analyse les emplois de valeur factuelle comme des valeurs de parfait. Elle distingue deux cas : le parfait de résultat qu'elle illustre par :

(75) Ja uže videl ètot fil'm, tak što ja ne poidu s toboj v kino

'J'ai déjà vu ce film, donc je n'irai pas au cinéma avec toi'

et le parfait d'action récente (passé immédiat) illustré par :

(76) Ja sejčas/kak raz/ tol'ko što/sovsem nedavno videl ix

'Je viens de les voir'

Cela ne nous semble que partiellement correct. Cela dépend évidemment de la définition du parfait que l'on se donne. La notion de parfait suppose une conservation d'un effet dans le présent ou par rapport à un autre point de repère. Cette valeur, il faut le signaler, est plus typique de ce que l'on appelle "plan du discours" (Benveniste 1974), registre informatif

(Zolotova 1995) et régime déictique (Padučeva 1996) et non pas de ce que ces auteurs appellent respectivement "plan du récit", "registre reproductif" et "régime narratif" (*cf.* aussi Fontaine 1983), mais la valeur de parfait n'est pas incompatible avec un repère au passé, ni avec le registre narratif. Il peut cependant y avoir une interprétation plus ou moins étroite de cette notion d'effet. Si l'on reconnaît que le parfait exprime seulement la conservation du résultat propre de l'action, alors ces emplois de *videt'* ne sont pas des exemples de parfait, ce verbe n'exprimant pas un type de situation résultative. Mais si le parfait peut désigner la conservation ultérieure d'un effet indirect, d'une conséquence que l'on peut tirer de la situation à un moment ultérieur, sans doute la valeur factuelle générale-t-elle a souvent une valeur de parfait.

Maintenant, nous considérons que les exemples donnés par Lubensky sont mal interprétés. Dans l'exemple (75), nous avons affaire à un parfait d'expérience qui est une valeur contextuelle typique de l'imperfectif de fait général. Ici, la particularité est que l'événement est présenté comme faisant partie d'une série réelle ou potentielle, c'est-à-dire comme réitéré ou réitérable. Une des conséquences, favorisée par le contexte et par l'inscription dans le plan du discours, est la valeur d'expérience qui se conserve au moment présent. Si on a déjà fait quelque chose une fois auparavant ou si quelque chose nous est déjà arrivé comme dans cet exemple, on en a l'expérience. Dans l'exemple de Lubensky, le fait d'avoir déjà vu un film explique qu'on le connaisse et que l'on n'ait pas envie de le revoir. On pourrait avoir exactement le même effet de sens pour le verbe *čitat'* 'lire', dans le même type de contextes.

Dans l'exemple (76), nous ne pensons pas qu'il soit justifié de dégager une signification distincte de l'imperfectif en valeur factuelle générale. La valeur d'action récente est due à l'usage de circonstants et non à celle de l'aspect. Par ailleurs, l'imperfectif passé conserve sa même signification de constatation d'un fait dans un temps qui n'est pas à préciser avec les conséquences que cela implique, c'est-à-dire que l'on peut tirer du fait de cette perception quelque conséquence indirecte, raconter une anecdote sur la personne que l'on a vue, attester du fait qu'il n'est pas parti comme on le pensait, etc. Le perfectif serait acceptable dans ce contexte mais de façon très contrainte, lorsque cette perception est représentée comme un événement attendu et qu'elle apparaît pour la première fois, par ex. si je viens de voir des stars

que tout le monde attendait près du palais des festivals de Cannes, je peux m'écrier que je viens de les voir. Comme le perfectif met l'accent sur la survenue de l'événement, il va prendre ici sa valeur contextuelle de fait inattendu, sensationnel. Avec *nedavno* 'récemment', il y a peu', le perfectif serait d'ailleurs beaucoup moins acceptable.

Prenons d'autres exemples :

(77) Dvoix drugix - oni byli v štatskom i sideli u steny - on videl v pervyj raz (Dombrovskij CN)

'Il y avait deux autres, habillés en civil et assis près du mur, qu'il voyait pour la première fois'

Ici, ce qui est profilé, ce n'est pas la survenue de la perception mais l'interprétation d'une perception qui se trouve présupposée. L'utilisation du perfectif, encore une fois, mettrait l'événement de perception au premier plan informatif, ce qui est incompatible avec la structure communicative de la phrase, qui est censée apporter des informations sur "les deux autres" placés en position topicale. Il en est de même dans :

(78) Ženu ego on videl odnaždy, vstretil v vyxodnoj na prospekte vsju semejku s malen'koj dočurkoj (Bykov CN)

'Sa femme, il l'avait vue une fois, il avait rencontré toute la famille avec leur fille pendant le week-end sur l'avenue'

Au contraire, voici un exemple où c'est l'événement de perception unique qui est profilé :

(79) Aleksandr tože naučilsja ix [instrumenty] delat'. Uvidel odnaždy balalajku v dome u djadi. "Daj" - govorit. (Presse CN)

'Aleksandr a appris aussi à les faire [les instruments de musique]. Il a vu un jour une balalaïka dans la maison de son oncle. "Donne", dit-il.'

Dans cet exemple, l'événement de voir rentre dans une séquence, il constitue un épisode unique, pris pour lui-même et non pas comme représentant d'une série de répétitions potentielles, il est mis en relation avec d'autres événements qui permettent de l'interpréter et constitue une information de premier plan ou, si l'on veut, une figure qui se détache sur ce fond. Toutes ces caractéristiques convergent pour justifier le choix du perfectif.

Dans cet autre exemple :

(80) Ja videl odnaždy na oxote ranenogo volka, spasavšegosja ot sobak (Gazdanov CN)

'J'ai vu un jour à la chasse un loup blessé qui essayait d'échapper aux chiens'

L'usage de l'imperfectif s'éclaire un peu plus loin dans le texte, car ce que nous raconte le personnage, ce n'est pas un épisode important en lui-même, mais un épisode représentatif qui le conduit à ce commentaire :

(81) Eta že sila, dumal ja, točno gromadnyj magnit, ostanovlivaet menja v moix duševnyx blužaniax i prigvoždaet menja k krovati

'C'est cette même force [il est question de celle qui empêche l'animal d'avancer plus vite], pensai-je, qui, comme un immense aimant, m'arrête dans mes errances spirituelles et qui me cloue au lit'

On voit que l'épisode ne l'intéresse que pour le comparer à sa propre situation.

Bien entendu, le choix entre les deux versions tient à des facteurs très ténus, et on pourrait dire qu'on a affaire à des différences fines de construction alternative de la réalité perçue, avec une mise d'accent différente et des différences communicatives.

Pour cela, analysons encore un exemple intéressant :

(82) Ja ne uvidel svoego otca starejuščim, tol'ko sedejuščim (Presse CN)

'Je n'ai pas vu mon père vieillissant, seulement grisonnant

Dans cet exemple, selon mes informateurs, le perfectif semble impliquer que le locuteur n'a pas eu l'occasion de recevoir cette perception parce que son père est mort avant de vieillir. Si je remplace le perfectif par l'imperfectif, on peut avoir, en plus de cette interprétation, une autre interprétation, à savoir que le père a été vieillissant, mais le locuteur n'a pas eu l'occasion de le voir dans cet état. Cela semble être lié encore une fois à la localisation temporelle précise et à la valeur de survenue du perfectif. Le fait qu'à aucun moment cette perception n'est survenue suppose avec le perfectif qu'elle aurait pu survenir, c'est-à-dire que le locuteur était en contact avec son père. Si le père avait été dans cet état de vieillissement, le locuteur l'aurait forcément vu. Du fait qu'il ne l'a pas vu, on en déduit que le père a disparu avant que cela soit possible. Avec l'imperfectif, on aurait la simple constatation du fait que le locuteur n'a pas eu cette perception et on ne peut pas savoir pour quelle raison il en est ainsi.

Maintenant, passons au verbe *smotret'*/*posmotret'* pris comme exemple pour la perception agentive. On a une situation très semblable. Le verbe *posmotret'* désigne une occurrence unique, circonscrite dans le temps d'un acte de perception dirigée. *Posmotret'*, c'est diriger son regard pour rencontrer un objet dans un intervalle de temps précis et circonscrit et le maintenir durant tout cet intervalle. Encore une fois, la situation n'est pas forcément ponctuelle mais c'est une action à effet immédiat, d'où l'impossibilité de mesurer avec *za X vremena* le temps nécessaire pour acquérir la perception. Par ailleurs, elle a pour effet un état plus ou moins durable du sujet pouvant être désigné par le verbe complémentaire *videt'* et non pas un résultat à proprement parler. Le verbe *smotret'*, lui, va s'employer dans un sens d'activité, c'est-à-dire que ce qui est profilé par le verbe, c'est l'activité de contrôle de la perception et non pas l'état de perception lui-même. Il peut avoir une valeur cursive si on le construit comme ayant lieu pendant une autre situation au passé ou bien comme en cours au présent.

(83) Ja obrnulsja. A on smotrel na menja
'Je me suis retourné. Et lui, il me regardait'

Il est cependant très difficile de trouver des exemples attestés pour le présent pour une raison liée à l'emploi du présent. Les textes écrits sont en registre narratif ou en tout cas ils ne sont pas en registre déictique. Et les textes oraux de corpus ne sont pas des textes de conversation courante en face à face, mais plutôt des interviews, et les principales occurrences rencontrées sont des exemples de valeur métaphorique au sens de 'considérer'. Mais on peut facilement construire des exemples comme :

(84) - A gde Vasja ?
- On tam, smotrit na more
'Où est Vasilij ?
- Il est là-bas, il regarde la mer'

On trouve également beaucoup d'exemples où *smotret'* au passé à la valeur de concomitance avec un autre événement :

(85) Ja stojal u okna električki i smotrel na Pavla
'J'étais debout à la fenêtre du train et je regardais Pavel'

Mais, la plupart du temps, les exemples que nous rencontrons ont la valeur de fait général.

(86) I ja po ètomu propusku vezde xodil, smotrel vsě (corpus oral CN)

'Et moi, je suis allé partout avec ce laisser-passer, j'ai tout regardé'

(87) Vovka smotrel na menja, smotrel i nakonec zasmejalsja

'Vovka m'a regardé, il m'a regardé longuement et enfin il s'est mis à rire'

Cependant, il faut noter que, comme nous l'avons déjà signalé, ils peuvent difficilement être utilisés dans un contexte où ils désigneraient une action de regarder réitérable, en dehors des cas d'emploi téliques (regarder un film). Pour que l'action soit réitérable, il faut des contextes assez particuliers comme :

(88) Na večere Nina smotrela na menja

'Pendant la soirée Nina m'a regardé'

Mais on a difficilement la signification de parfait d'expérience. Ici, le verbe a quasiment le sens de 'faire attention à, remarquer'.

Ailleurs, on ajoute en général une description du regard :

(89) Lico ego oživilos' i on smotrel na menja s nejasnoj nadeždoj (Volos CN)

'Son visage s'anima et il me regarda avec un espoir flou'

Les emplois téliques de ce verbe sont ceux où l'objet indique une quantité à regarder. Dans ces cas, le verbe perfectif n'a plus le sens de survenue d'une occurrence différenciée de regarder, mais le sens de résultat d'une action télique portant sur un objet construit comme étant à regarder. Dans ce cas, la valeur expérientielle est tout-à-fait naturelle pour l'imperfectif

Nous en concluons que le couple *uvidet'/videt'* (ainsi que le couple *slyšat'/uslyšat'*) et les couples agentifs correspondants sont d'un type très particulier et n'entrent pas dans les relations habituelles entre les membres d'un couple aspectuel. Mais, comme nous l'avons vu, cela n'empêche pas qu'on puisse le mettre en relation avec certaines des significations typiques du perfectif et de l'imperfectif, sans quoi il faudrait admettre que, parfois, l'aspect n'apporte aucune signification. Si l'on n'adopte pas un invariant rigide et que l'on refuse la notion de

limitation du procès, due pour nous au type de situation, nous pouvons arriver à trouver des facteurs qui déterminent l'utilisation des aspects. Comme le rappelle très justement Dickey (2000 : 40) "linguistic units are not "containers" of meaning, but designators of access nodes to semantic networks".

Notre étude de l'aspect a montré, si incomplète soit-elle, qu'il est utile d'étudier les caractéristiques aspectuelles à partir de groupes de verbes bien définis et en prenant en compte différents paramètres d'emplois. Cela nous conduit à une petite remarque sur l'aspect. Si les aspectologues avaient d'emblée étudié des verbes comme les verbes de perception, d'activité mentale, les délimitatifs, les gradatifs, les perduratifs, les sémelfactifs, les couples de parfait, les verbes à résultat immédiat et autres couples présentant certaines particularités au lieu d'étudier systématiquement les verbes les plus prototypiques, c'est-à-dire les verbes téléiques, ils se seraient sûrement abstenus de formuler des invariants en termes de limitation qui sont intenable devant les faits. Cette même confusion entre la valeur de l'aspect et la signification de téléicité, propre à des types de situations, a été signalée par Thelin (1990). C'est précisément l'étude de verbes atypiques qui doit permettre de préciser la valeur des aspects et de ne pas la confondre avec autre chose.

TROISIEME PARTIE

LE DEUXIÈME ARGUMENT DES VERBES DE PERCEPTION

CHAPITRE VI

VALENCES NOMINALES ET PRÉPOSITIONNELLES

Dans ce chapitre, nous étudierons uniquement les valences nominales et prépositionnelles des verbes de perception centraux. Tous les verbes de perception peuvent prendre des arguments nominaux et un certain nombre d'entre eux peuvent prendre également un argument introduit par une préposition. Nous avons déjà étudié la question de la structure argumentale et des rôles des différents arguments. Ici, nous nous concentrerons plutôt sur les restrictions sémantiques sur le deuxième argument. Le fait est que l'on ne peut pas choisir n'importe quel type de groupe nominal. Nous allons donc essayer de présenter une espèce d'"ontologie du perceptible". On pourrait nous objecter qu'il ne s'agit plus ici à proprement parler de linguistique, mais de connaissances encyclopédiques. Pourtant, nous considérons que, si nous voulons offrir un modèle global du fonctionnement des unités linguistiques, il faut adopter une attitude plus souple qui ne distingue pas de manière tranchée les informations linguistiques et extra-linguistiques (encyclopédiques, pragmatiques). Un modèle linguistique qui ne prendrait pas en compte de telles restrictions ne permettrait pas de discriminer des constructions interprétables d'autres constructions qui, tout en suivant des schémas grammaticaux généraux, ne peuvent être interprétées qu'au bout d'un fort travail interprétatif et seront exploitées tout au plus dans certains types de poésie. Nous ne voulons pas d'un modèle qui permette de générer des phrases du type du célèbre *les idées vertes incolores dorment furieusement* de Chomsky comme s'il s'agissait de constructions "banales". En outre, il serait inexact de dire que ces considérations n'ont aucun effet sur la structure linguistique. Nous verrons pour les constructions de *smotret'* avec ou sans préposition que le choix suppose des considérations que certains considèrent comme relevant de l'extralinguistique. Nous ne voyons pas comment en faire l'économie sans réduire considérablement l'objectif de l'étude linguistique.

Nous étudierons ici :

- La structure argumentale des verbes de vision, notamment le choix pour certains de ces verbes entre un groupe prépositionnel et un groupe nominal et le choix de la préposition, le

cas échéant (§5.1).

- Plus brièvement, la structure argumentale des verbes d'audition.

6.1 Les valences nominales des verbes de vision

Nous avons vu au chapitre III et IV que l'on distinguait couramment, depuis le travail de Viberg, trois grands types de verbes de perception que l'on appelle traditionnellement verbes de perception passive, verbes de perception active et verbes de perception copulatifs. Nous passerons en revue les deux premiers du point de vue de leurs arguments nominaux et/ou prépositionnels mais nous n'étudierons pas spécialement le dernier groupe, qui présente des types de constructions très différentes et implique des notions distinctes telles que l'émanation de sons, lumières et impressions visuelles odeurs, ainsi que les notions d'apparence et d'impression qui nous conduiraient sur d'autres chemins que ceux de la perception proprement dite.

6.1.1 Les verbes de perception visuelle passive

Le verbe *videt'* s'emploie facilement avec des compléments nominaux désignant des objets concrets, ayant une forme perceptible. Il signifie alors que les objets entrent dans le champ de vision de l'individu ou s'y trouvent. Rien d'étonnant à cela, c'est même la fonction prototypique de ces verbes de désigner la perception d'un objet ayant une forme accessible aux sens. Il en est de même de tous les autres verbes appartenant à ce groupe. Comme nous le verrons cependant, il y a plusieurs questions qui se posent concernant la perception visuelle passive d'un objet : tout d'abord, nous analyserons les différences qu'il y a entre perception et reconnaissance d'un objet, distinction qui a été un peu délaissée depuis qu'elle a été répudiée par Austin. Nous verrons aussi que cette différence permet de tracer des sous-distinctions sémantiques entre les verbes de la classe. Ensuite, nous examinerons les différents types de noms qui peuvent être deuxième argument d'un verbe de la classe, en nous concentrant notamment sur les noms qui supposent une dimension temporelle ou processuelle. Nous

examinerons ensuite le problème des dimensions aspectuelles (ou taxiques) des verbes avec les différents types de noms.

6.1.1.1 Perception et reconnaissance d'un objet

Dans son ouvrage célèbre de 1962, Austin prétend sur la base des exemples suivants (1962 : 98) :

- (1) a. I see a huge star
'Je vois une énorme étoile'
- b. I see a silvery speck
'Je vois une tâche argentée'

"what I see in the single, 'ordinary' sense this word has can be described as a silvery speck, or identified as a very large star for the speck in question is a very large star".

Il affirme qu'il n'y a pas de différence majeure entre la perception d'une forme ou d'une tâche colorée et l'identification d'un objet comme étant une étoile ou autre chose. En fait, comme il a été argumenté par Wierzbicka de façon très convaincante (1980 :103), au contraire de ce que prétend Austin, il y a bien une différence entre ces deux types de perception.

Les philosophes ont beaucoup discuté au sujet de la distinction entre le fait de voir un quelque chose x et le fait de voir un quelque chose x qui est un y, c'est-à-dire entre le simple fait de la mise en contact des organes de sens avec un objet perceptible et la reconnaissance de cet objet. Cette distinction est sans doute aussi très importante en psychologie, puisque le psychologue devra se poser la question de savoir si la reconnaissance du perçu est un phénomène spontané, identique pour tous les individus et qui est provoqué simplement par l'interaction directe des organes des sens avec un stimulus perceptif venu de l'extérieur et directement identifiable ou si, au contraire, le processus est plus complexe. Ainsi, pour certains psychologues, la reconnaissance fait appel à des lois de discrimination d'un objet utilisant les notions de figure et de fond et cette reconnaissance se fait selon quelques lois générales qui permettent de sélectionner la figure et le fond (théorie de la Gestalt). Les psychologues et philosophes se demandent aussi si la reconnaissance de l'objet fait appel à la mémoire de perceptions antérieures, s'il y a des aspects liés à un apprentissage culturel qui

influencent la perception et d'autres questions du même type. Il y a eu de nombreuses discussions philosophiques sur l'expression linguistique de la perception, qui affirmaient sur cette base qu'il fallait aussi distinguer dans la langue entre la perception elle-même et l'identification ou reconnaissance d'un objet, et on a pu argumenter qu'en fait, seule la perception du type 1b dans l'exemple d'Austin relevait vraiment de la perception, tandis que dans l'exemple 1a on avait déjà affaire à de la cognition, transformant la perception pure en image identifiée. Mais ces réflexions confondent linguistique et psychologie, voire physiologie. Qu'en est-il du point de vue linguistique qui nous intéresse ? Dans tous les cas, et dans toutes les langues dont nous avons l'expérience, il y a des constructions distinctes lorsque le Percept est identifié et lorsqu'il ne l'est pas, mais le verbe n'est pas distinct. Il semble bien que, dans la conception naïve des locuteurs, le cas par défaut est celui où la perception n'est pas dissociée de la reconnaissance. Voir quelque chose, c'est aussi reconnaître cette chose comme étant un membre du type y. Pourtant, on peut trouver des constructions qui dissocient les deux, même si elles représentent plutôt le cas marqué, aussi bien du point de vue de leur fréquence que de leur prototypicité. Par ailleurs, il faut rappeler que, en dehors des cas de polyphonie marquée, le contenu de la perception, même s'il ne s'agit pas de la perception de l'énonciateur, est considéré comme réel et comme constituant une source d'information fiable. De plus, il semble que dans un énoncé qui décrit une perception le contenu de perception est très important du point de vue informatif et qu'il constitue le plus souvent une partie du rhème. La perception passive n'est pas seulement présentée comme une rencontre de nos sens avec un objet identifié, c'est aussi un moyen d'introduire cet élément dans le discours. Ainsi dans l'exemple :

(2) Pover'te, tam dlja evreev bol'se vozmožostej, čem zdes', — nastajval on. — Znaete, — skazal ja emu, — ja tol'ko čto videl ofis doktora Trbuko, vašego soseda. Eto dvorec. [Goljaxovskij CN]

'- Croyez-moi, là-bas il y a beaucoup plus de possibilités pour les juifs qu'ici, insistait-il. - Vous savez, lui dis-je, je viens de voir le cabinet du docteur Trebuko, votre voisin. C'est un palais'

l'argument exprimant le Percept fait partie du rhème et il est sans doute plus important que le verbe de perception lui-même. Le Percept va devenir le nouveau thème de discours, repris dans la phrase suivante comme thème au moyen du pronom anaphorique *èto*. Cet enchaînement montre bien que le plus important dans la phrase est le Percept et que la

perception sert essentiellement à l'introduire en donnant une certaine garantie d'objectivité au jugement donné par la suite ("c'est un palais"). Il se peut, certes, que ce soit le verbe de perception qui constitue le rhème, mais il est le plus souvent rhématique avec un autre élément. Ainsi, dans cet autre exemple :

(3) V Kolinoj otremonirovannoj kvartire bol'se ne život inoplanetjane, a živët vpolne neznakomyj mne želovek, (...). Novogo soseda ja mel'kom videl na lestnice. [Presse CN]

'Dans l'appartement refait de Nikolaï ne vivent plus d'extraterrestres mais un homme qui m'est totalement inconnu y vit. Le nouveau voisin je le voyais furtivement dans l'escalier.'

le Percept est exprimé par un groupe nominal défini et déjà identifié par le contexte précédent, ce qui est indiqué par sa position en première place devant le pronom au nominatif. Ici, le nouveau voisin est déjà présent dans le contexte mais l'important ce n'est pas seulement que le locuteur l'ait vu, mais qu'il ne l'ait vu que furtivement, ce qui ne lui permet pas de porter de jugement précis. Si l'on veut vraiment faire du verbe de perception le rhème de la phrase, on met alors l'accent sur la véridicité de l'information en la présentant comme directement perçue.

(4) Ja že znaju, što on priexal. Ja videl ego

'Je sais bien qu'il est arrivé. Je l'ai vu'

Autrement dit, la cognition semble étroitement liée à la perception. Alors, pourquoi parfois peut-on parfois représenter des perceptions dont le Percept n'est pas identifié ? Le fait que le Percept de la perception soit important du point de vue communicatif pourrait nous faire attendre qu'il soit également identifiable et reconnu. Mais ce n'est pourtant pas toujours le cas, comme nous allons le voir.

6.1.1.2. Les constructions avec des pronoms indéfinis

Les constructions avec des pronoms indéfinis se rencontrent peu dans le corpus et ne sont possibles que lorsque l'information est précisément que le Percepteur a perçu un objet

qu'il n'a pas pu identifier totalement et que le locuteur en principe n'est pas capable non plus d'identifier. En principe, cela est précisé dans le cotexte suivant. Voici un exemple que nous avons proposé à nos informateurs :

(5) On čto-to videl, no ne mog skazat', čto èto takoe
'Il a vu quelque chose, mais il ne pouvait pas dire ce que c'était'

Ici, bien entendu, on ne peut pas nier qu'il y a perception, simplement la perception ne peut pas être précisée. Voici un exemple de corpus, assez différent :

(6) Molča smotrel on na črnuju ne podvižnuju zemlju, v kateri mne ne čudilos' živoj žizni, i čto-to videl, čto-to ponimal, čego nikogda ne uznat' i ne ponjat' ljudjam. [M. Arcybašev CN]
'Il regardait en silence la terre noire et immobile où on ne pouvait imaginer de vie vivante et il voyait quelque chose, il comprenait quelque chose que les gens ne pourraient jamais connaître ou comprendre'

Dans cet exemple, l'objet de perception est accessible au Percepteur qui est aussi l'énonciateur mais il ne peut pas la préciser, car elle va au-delà des apparences. Cela est précisé dans la relative. Le Percepteur est en principe capable d'identifier ce qu'il voit, mais il ne peut pas le verbaliser.

Mais en fait, dans notre corpus, la majorité des constructions avec *čto-to* que l'on rencontre sont suivies d'un adjectif ou d'une relative qui apporte une précision sur l'objet perçu et, donc, on a affaire à une construction qui n'est qu'en partie indéterminée. La perception n'est pas identifiée par un terme précis qui en saisirait la substance, mais elle l'est par ses qualités (avec des adjectifs) ou par une mise en relation avec une situation (relative). Voyons quelques exemples :

(7) Ja kogda vižu čto-to interesnoe, novoe, srazu dumaju, a gde èto primenit' možno ? [Presse CN]
'Quand je vois quelque chose d'intéressant, de nouveau, je me demande tout de suite : où est-ce que je peux utiliser cela ?'

Dans cet exemple, nous avons un contexte itératif. Cela suppose qu'à chaque fois la perception est différente. Les adjectifs permettent de préciser que la qualité de la perception doit être intéressante et nouvelle; les autres percepts ne sont pas pris en compte par l'énonciateur.

(8) V klassičeskix knigax každoe novoe pokolenie uže ne vidit čego-to što videli otcy no vidit čto-to čego otcy ne videli [M. L. Gasparov CN]

'Dans les livres classiques, chaque nouvelle génération ne voit plus certaines choses qu'y voyaient leurs pères, mais voit d'autres choses que leurs pères ne voyaient pas'

Dans cette phrase, la perception est également itérative. Ce qui est important ici, ce n'est pas de savoir ce qui est vu, mais c'est que, à chaque fois, c'est différent, et cela suffit à rendre le message pertinent puisque cela nous dit quelque chose sur les livres classiques.

Dans les cas que nous venons de voir, la détermination du Percept est très générale mais, dans d'autres cas, le pronom indéfini est suivi d'une qualification qui sert d'approximation. On ne peut pas nommer avec précision l'objet de perception et donc celui-ci est défini de façon approximative (*cf.* l'usage dans ces contextes des mots : *poxožij* 'semblable' *napodobie* 'du type' *vrode* 'comme', etc.). Ici, il ne s'agit donc plus de différence référentielle à chaque perception, ce que l'on rencontrait en contexte itératif, mais de difficulté à trouver une catégorisation satisfaisante :

(9) Den'gami stali mysli, dviženija, veščī, obrazy. Daže v literature my vidim čto-to poxožee na den'gi, nekuju "korroziju simbolov" projavljajuščujusja v tom, čto mesto simbolov zamenajut metafory. [Presse CN]

'Les idées, les mouvements, les choses, les images, tout est devenu de l'argent. Même en littérature, nous voyons quelque chose de semblable à l'argent, une espèce de "corruption des symboles" qui se manifeste en ce que la place des symboles est occupée par des métaphores'.

(10) Mal'čik vidit čto-to vrode ogoroda, beloje ot znoja nebo. [B; Xazanov CN]

'Le garçon voit quelque chose qui ressemble à un potager, le ciel rendu blanc par la forte chaleur'.

Parfois, le Percepteur ne peut pas préciser le contenu de la perception, car il n'a pas accès à la totalité des informations pour reconnaître l'objet perçu :

(11) Proxodim mimo kontorki i ja vižu čto-to, beloje bumagoj prikrytoe. [Leskov CN]

'Nous passons devant le bureau et je vois quelque chose recouvert de papier blanc.'

Voici encore un exemple, un peu plus complexe, où le locuteur ne veut pas préciser :

(12) (Le locuteur attend à l'aéroport des anciens compagnons de guerre qu'il n'a pas vus depuis longtemps et il n'est pas sûr de les reconnaître.) I kombat mog stat' kakim ugodno. Ja videl tret'ego,

videl i ne smotrel na nego. Ja prosto videl kakogo-to človeka. A to čto bylo v moej pamjati kombatom, ostavalsja netronutym, ja ne sravnival ètix ljudej. [Granin, CT]

'Le commandant de bataillon aussi avait pu changer de n'importe quelle façon. Je voyais le troisième, je le voyais, mais je ne le regardais pas. Je voyais seulement un homme. Et ce qui restait dans ma mémoire comme le commandant de bataillon restait intact, je ne comparais pas ces personnes.'

Dans l'exemple, le Percepteur voit son ancien commandant (probablement en tout cas) mais il ne peut pas le reconnaître comme la personne qu'il a connue. Ici, il faut noter que l'on a un accent d'insistance sur l'indéfini qui permet de l'interpréter avec le sens de "quelconque". Notre connaissance du contexte fait que l'on ne suppose pas que le locuteur est capable d'identifier la personne, mais que la différence avec la personne qu'il a connue fait que, dans sa conscience, l'image actuelle du commandant est celle d'un homme indistinct.

Très souvent, on se rend compte qu'on a un effet polyphonique que nous avons déjà signalé au chapitre 2 dans la mesure où il y a un décalage entre la façon dont le contenu de la perception est représenté dans le texte par l'énonciateur et le Percept réel du Percepteur. On peut avoir plusieurs cas de figure :

- Le Percepteur voit, mais n'identifie pas d'objet et l'indéfini indique sa méconnaissance, l'énonciateur prend le point de vue de l'énonciateur et on ne sait pas s'il peut, lui, identifier le Percept (cas de la focalisation interne, lorsque le récit est mené du point de vue de la conscience d'un personnage). Parfois l'énonciateur, par souci de mimesis, nous montre d'abord une première approximation de perception limitée à l'aspect extérieur du Percept avant de l'identifier dans la suite du texte. Cet effet est très souvent exploité dans le récit littéraire et permet de donner l'impression que nous suivons le cheminement cognitif du personnage, les pensées "en direct".

(13) (...) k neskazannomu udivljeniju svoemu uvidel čto-to krasnevšee v kalitke. Eto byl krasnyj obšlag gorodničego (Gogol' CN)

(...) à son grand étonnement, il vit quelque chose de rouge au portail. C'était le parement rouge du gouverneur de la ville.

- Le Percepteur voit, mais ne peut pas identifier l'objet, l'énonciateur non plus. Dans l'exemple (10), c'est ce que l'on a. À un moment, la perception est partagée, mais on ne sait pas à ce point du texte si elle est identifiée ou non :

(14) On stal smotret'. I, naverno, čto-to uvidel, potomu čto vynul nož. I čerez sekundu - ja tože uvidel čto-to. (Presse CN)

'Il s'est mis à regarder. Et sûrement il a vu quelque chose parce qu'il a sorti un couteau. Et au bout d'une seconde, moi aussi, j'ai vu quelque chose'

- Le Percepteur voit un objet et on peut penser qu'il l'identifie, mais l'énonciateur, lui, ne sait pas ce qui a été perçu (cas moins marqué que l'on peut trouver plus facilement dans la conversation)

(15) On čto-to uvidel i ubežal bez slova

'Il a vu quelque chose et est parti sans dire un mot'

- L'énonciateur omniscient en sait plus que le personnage et identifie le Percept pour le lecteur alors que le personnage ne l'identifie pas.

Toutes ces possibilités se réalisent en contexte. Elles ne sont bien sûr pas grammaticalisées. L'usage de *čto-to* nous indique essentiellement que le Percept est existant, mais que l'énonciateur ne peut pas l'identifier totalement à ce moment du discours, même s'il l'identifie parfois juste après. Comme nous l'avons vu, parfois l'indéfini sera suivi d'une description minimale tandis que, d'autres fois, il n'y a aucun élément d'identification, notamment lorsque l'énonciateur ne sait rien sur le Percept vu par une autre personne..

On peut également utiliser les pronoms de la série *čto-nibud'* mais, selon les règles générales d'utilisation de ces indéfinis, on les trouvera surtout dans des contextes itératifs, potentiels, futurs, interrogatifs (mais non pas impératifs du fait de l'incompatibilité des verbes de perception non contrôlée avec l'impératif) où ils permettent d'introduire un Percept uniquement potentiel, dont on n'assure pas la réalité.

(16) — Nu kak ? — sprosil otec. — ty vidiš' čto-nibud'? [Paustovskij CN]

(situation : le fils regarde le ciel avec un télescope) '- Alors, demanda le père, tu vois quelque chose ?'

Dans ce type de situation, il est évident que le Percepteur voit quelque chose, mais ce qui intéresse l'énonciateur de la question, c'est de savoir si le Percepteur voit un objet d'une

certain type, objet qu'il recherche. Ainsi, ici, il s'agit uniquement des objets qu'on peut voir à travers un télescope. Il ne s'agit pas de savoir s'il y a une perception quelconque, ce qui serait une information triviale.

Dans l'exemple :

(17) Esli on videl čto-nibud', on tebe vse ravno ne skažet

'S'il a vu quelque chose, il ne te le dira pas'

On ne suppose pas que la personne n'a rien vu du tout, c'est-à-dire a été privée de perception, mais qu'elle a pu voir quelque chose ayant une certaine importance. Là aussi, il ne s'agit pas de n'importe quelle perception, sans quoi l'information serait triviale. Ceci peut être vu comme une simple conséquence de la maxime de pertinence de Grice (1975). Nous percevons tout le temps pour peu que nos sens nous le permettent. Si on choisit de parler de la perception, c'est parce qu'elle a une importance, notamment parce que l'objet perçu a suffisamment d'importance pour qu'on en parle. Même quand on utilise un indéfini "virtuel" comme *čto-nibud'*, donc, on suppose qu'il ne s'agit pas d'une perception tout à fait quelconque.

6.1.1.3 La question des contextes opaques/transparents

Nous allons maintenant aborder les constructions avec des groupes nominaux. Une question que l'on peut se poser est la suivante : est-il possible que l'objet du verbe de perception soit précisé par l'énonciateur, mais que cela ne corresponde pas à la perception qu'a le locuteur ? En d'autres termes plus techniques, peut-on avoir des contextes "transparents", dits encore "intensionnels" dans la dénomination de l'objet, du type de ceux que l'on a dans des phrases bien connues des logiciens comme : *Œdipe a épousé sa mère*, où Œdipe ne sait pas que c'est sa mère qu'il a épousée, bien que, référentiellement, le terme "sa mère" corresponde bien à Jocaste, la personne qu'il sait avoir épousée ? En fait, ce type de contexte est imaginable avec des verbes de perception passive dans certaines contextes, même si ces cas sont fortement marqués. Voici un exemple construit et accepté par nos informateurs :

(18) Aleksandr videl menja na ulice no on menja daže ne uznal

'Alexandre m'a vu dans la rue et il ne m'a même pas reconnu'

Dans cet exemple, effectivement, la perception d'Alexandre ne correspond pas à ce qui est nommé comme deuxième argument du verbe. Il voit quelque chose, mais ce que lui croit voit n'est pas la personne de l'énonciateur puisqu'il ne le reconnaît pas. On peut expliquer cela comme un cas de polyphonie dans lequel la nature du Percept fait partie du savoir du locuteur mais non du Percepteur, qui n'utiliserait pas ce terme s'il parlait de sa perception. Il y a co-présence dans une même phrase de l'énonciateur comme responsable de l'énonciation qui identifie le Percept et du Percepteur de la phrase qui perçoit quelque chose, mais ne peut pas l'identifier. Cela doit être ouvertement signalé par le contexte sans quoi l'interprétation par défaut serait celle où le deuxième argument du verbe de perception désigne bien ce qui est identifié par le Percepteur.

Il faut cependant se demander si cet effet est possible avec n'importe quel groupe nominal et dans tous les contextes.

Ce type d'effet est fortement contraint avec la première personne car une personne qui parle d'elle-même ne peut pas dire qu'elle perçoit quelque chose du type *y* si elle ne sait pas que c'est un objet du type *y*, d'où l'inacceptabilité des exemples du type (dans un contexte où l'on rend compte d'une perception actuelle, en contexte de présent de narration, ces exemples deviennent plus acceptables) :

(19) *Ja vižu eë brata na ulice no ja ne znaju, što èto eë brata

'*Je vois son frère, mais je ne sais pas que c'est son frère'

(20) Ja vižu mango no ne mogu ponjat', što èto za frukt

'Je vois une mangue mais je n'arrive pas à comprendre ce que c'est comme fruit'.

Cependant, ces exemples deviennent possibles si j'introduis une dissociation temporelle entre la perception et son interprétation différée :

(21) Ja videl eë brata na ulice no ja tol'ko pozže uznal, što èto eë brat zato on menja uznal

'j'ai vu son frère dans la rue mais je n'ai su que plus tard que c'était son frère en revanche lui m'a reconnu'

(22) Ja videl mango no ne mog ponjat', što èto za frukt

'j'ai vu une mangue mais je ne suis pas arrivé à comprendre ce que c'était comme fruit'

Ici, la perception dans le passé ne correspond pas au nom et ce n'est qu'au moment de la parole que le locuteur peut identifier l'objet de sa perception.

Wierzbicka 1980 : 103) défend l'idée selon laquelle si le groupe nominal est indéfini, il ne peut qu'y avoir reconnaissance de la part du perceuteur. Cela est assez compréhensible dans la mesure où un groupe nominal indéfini représente une catégorisation avec un effort pour trouver une désignation adéquate pour l'objet catégorisé. Et néanmoins, même avec un groupe nominal indéfini il est possible de dissocier perception de quelque chose et catégorisation de cette chose. Wierzbicka donne l'exemple suivant (non numéroté, la numérotation est la nôtre) :

- (23) a I saw your wife but I didn't recognize her
a' ?I saw an elephant but I didn't recognize it
(Wierzbicka : ibid. : 103)

Ainsi, selon elle, seuls les exemples définis seraient pleinement acceptables dans ce type de contexte, mais ceux avec l'indéfini le seraient beaucoup moins. Nous ne partageons pas cet avis. Il semble que l'inacceptabilité dépende ici plutôt du type de nom choisi et de notre savoir encyclopédique sur le dénoté de ce nom. Dans le premier exemple, qui représente le cas des verbes au passé, il suffit de remplacer le nom "éléphant" par "varan de Komodo" ou "iguane" qui sont des types de référents moins familiers que l'éléphant pour que la phrase soit beaucoup moins étrange, puisque cette phrase suppose simplement que la perception d'un objet s'accompagne de difficulté à le catégoriser. Par ailleurs, le choix du verbe *recognize* n'est pas très bon pour l'exemple, car ici il ne s'agit pas, à proprement parler, de reconnaître puisque l'indéfini indique un référent qui n'est, en principe, pas individualisé et pas connu. Cependant, en russe en tout cas, le verbe *uznat'* peut selon les cas désigner aussi bien la reconnaissance d'un référent connu que la catégorisation comme élément d'un certain type, il semble d'ailleurs en être de même pour le verbe anglais correspondant. Ainsi, on pourrait dire, en russe, quelque chose comme :

- (24) Ja videl iguanu i dolgo ne mog uznat', čto za životnoe
'j'ai vu une iguane et pendant un bon moment je n'ai pas pu comprendre ce que c'était comme animal'

En revanche, dans l'exemple 14a', il ne s'agit plus de catégoriser correctement un objet perçu mais de reconnaître le référent d'un objet déjà connu dans le monde perçu, d'où l'utilisation d'une expression définie. Ici, la désignation "*your wife*" représente la catégorisation référentielle exacte, le nom correspond à un objet du monde unique et

déterminé que le locuteur-percepteur n'a pas été capable au moment de sa perception de mettre en correspondance avec un individu déjà connu et qui peut être correctement désigné du point de vue référentiel par l'expression "*your wife*" (mais cela aurait pu être également "*Mary*", le cas échéant). Dans le cas de l'éléphant ou de l'iguane, il y a impossibilité à catégoriser comme membre de la catégorie et pas de difficulté à identifier un référent concret et unique. L'étrangeté de l'exemple avec l'éléphant est due à nos connaissances encyclopédiques qui font qu'il est peu plausible qu'un individu soit incapable de catégoriser un éléphant, animal dont l'image nous est assez familière.

Dans certains cas, le même effet de non-catégorisation devra concerner plutôt le niveau hypo-ordonné de la catégorisation pour les mêmes raisons : il est peu probable qu'un chien ne soit pas immédiatement catégorisé comme chien, sauf à supposer que ce soit un chien peu commun qui ne possède pas les propriétés typiques du chien. Mais si on prend un élément du niveau hypo-ordonné, l'incertitude catégorielle peut de nouveau surgir :

(25) Segodnja ja videl labradora no ja ne srazu uznal, čto èto za sobaka

'Aujourd'hui j'ai vu un labrador, mais je n'ai pas tout de suite reconnu ce que c'était comme chien'

Il est évidemment nécessaire que le Percept puisse être catégorisé à partir de ses propriétés perceptibles. Ainsi, dans l'exemple suivant :

(26) *Segodnja ja videl inženera no ja ne srazu ponjal, čto èto inžener

'*Aujourd'hui j'ai vu un ingénieur mais je n'ai reconnu tout de suite que c'était un ingénieur'

L'impossibilité provient de l'absence de propriétés perceptibles propres aux ingénieurs et servant à leur catégorisation. En changeant de nom et un peu de contexte, on pourrait en revanche imaginer :

(27) Segodnja ja videl francuzskogo žandarma no ja ne srazu ponjal, čto èto žandarm potomu čto u nix strannaja forma

'Aujourd'hui j'ai vu un gendarme français, mais je n'ai pas tout de suite compris que c'était un gendarme parce qu'ils ont un drôle d'uniforme'

(28) Segodnja ja videl požarnogo i ja podumal, čto èto policejskij : u nix forma odinakovaja

'Aujourd'hui j'ai vu un pompier et j'ai cru que c'était un policier : ils ont presque le même

uniforme'

L'exemple suivant, donné par Wierzbicka, est destiné à montrer qu'on peut trouver aussi des exemples au présent dans lequel on peut ne pas avoir d'identification avec un objet défini tandis que cette interprétation serait exclue avec un groupe nominal indéfini :

(29) a I (can) see her, but I would never have guessed it was her
a' ?I can see a girl, but I would never have guessed it was a girl

Mais ces exemples nous semblent critiquables, car ils confondent plusieurs choses. D'abord, si l'exemple (29) était au passé, il redeviendrait tout à fait plausible, ce qui montre bien qu'il s'agit plutôt d'une question de temps verbal. D'autre part, le problème est lié aussi à la personne, tandis que le problème de l'indéfini nous semble être ici un problème dérivé. Ainsi si on prend la phrase russe correspondant à 29a et 29a' :

(29)'b ?Ja vižu odnu devušku no ja by nikogda ne dogadalsja, što èto devuška
'Je vois une fille mais je n'aurais jamais deviné que c'était une fille'

Cette phrase peut être rendue acceptable par les transformations :

(29)'b'J a videl odnu devušku no ja by nikogda ne dogadalsja, što èto devuška
'J'ai vu une fille mais je n'aurais jamais deviné que c'était une fille'

Le problème essentiellement semble donc être le temps puisque un passage au passé rend si facilement la phrase acceptable. Cela est lié à un problème pragmatique. Je ne peux dire que je vois quelque chose au présent qu'à supposer que mon interlocuteur, lui, ne voit pas cette chose et que je lui rapporte ma perception. Or, il est contradictoire de catégoriser un objet avec un nom précis et de dire à la fois qu'on ne peut pas le catégoriser. Cela est possible lorsque la catégorisation est différée. En revanche, si on voulait signaler que cette fille n'a pas l'apparence d'une fille, ce qui rend sa catégorisation difficile, il faudrait l'exprimer d'une autre façon. Cf.

(30) Ja vižu devušku tam no ona voobšče ne poxoža na devušku
'Je vois une fille là-bas, mais elle ne ressemble pas du tout à une fille'

Par ailleurs, si la fille était définie, notamment si elle avait déjà été évoquée dans le cotexte-avant, l'exemple (29) serait tout à fait acceptable

(31)'Ja vižu devušku no ja by nikogda ne dogadalsja, što èto devuška

'Je vois la fille, mais je n'aurais jamais deviné que c'est une fille'

mais dans ce cas l'objet est présupposé et l'accent de phrase tombe sur le verbe. L'information est précisément que le locuteur voit maintenant la fille évoquée avec l'interlocuteur, mais la deuxième partie de la phrase signifie simplement qu'il y a une discordance entre ce que l'on sait être la catégorisation réelle du Percept et l'impression perceptive reçue par le Percepteur.

Comme on le voit donc, le cas typique est celui où la perception est liée à l'identification-reconnaissance dans le cas d'un objet défini et à l'identification-catégorisation dans le cas d'un objet indéfini. Il faut un contexte particulier pour qu'il puisse y avoir une dissociation entre les deux opérations, mais cela vaut aussi bien pour les GN indéfinis que pour les définis. Comme nous l'avons vu, plusieurs facteurs entrent en jeu, tels que la personne du percepteur, des conditions pragmatiques générales, les connaissances encyclopédiques sur le type de référent et sans doute aussi le type de focalisation (dans le récit littéraire) et plus généralement de gestion des voix et de la conscience dans le récit (polyphonie).

Il y a, malgré tout, encore un cas différent qu'il nous faut discuter ici. Lorsque nous avons des constructions avec un pronom indéfini suivi d'une description (23a) ou encore lorsque le nom désigne une catégorie perceptive très générale qui ne peut pas servir de catégorisation suffisamment précise pour un objet (23b), l'énoncé ne nous rapporte pas une perception identifiée, mais simplement une catégorisation approximative et, dans ce cas, on ne peut pas construire un contexte qui contredit la catégorisation proposée :

(32) a. *Ja videl što-to krasnoe i krugloe no ja ne mog ponjat', što èto što-to krasnoe i krugloe

*J'ai vu quelque chose de rouge et rond, mais je n'arrivais pas à comprendre que c'était quelque chose de rouge et rond

(32) b. Ja videl černoje pjatno no ja ne mog ponjat', što èto pjatno

*J'ai vu une tache noire mais je n'arrivais pas à comprendre que c'était une tache

S'il s'agissait d'une tache déjà identifiée, l'exemple (32b) redeviendrait acceptable mais la tache verrait alors son sens infléchi dans le sens de 'tache sur un vêtement, sur une nappe etc.' et non pas dans son sens plus général de forme vague.

Qu'en est-il maintenant avec les autres verbes de la classe ? Le verbe *zametil'* présuppose fortement l'identification du perçu et la vérité de la perception, ce qui d'ailleurs se manifeste dans l'impossibilité de leur emploi en contexte onirique ou de perception erronée. Il semble par conséquent que ce verbe ne puisse pas être employé dans un contexte de non-identification. C'est ce qu'Aprésjan remarque en notant le caractère réel de la perception et en signalant que dans ce verbe, à la différence de *videt'*, la perception semble plus s'imposer de l'extérieur, sans la volonté du percepteur et, de plus, de façon furtive et relativement peu durable. Voir l'inacceptabilité de :

(33) ??Ja zametil Ivana, no ne uznal ego

'??J'ai remarqué Ivan, mais je ne l'ai pas reconnu'

(34) ??ja zametil iguanu no ne uznal, što èto iguana

'??J'ai remarqué une/l' iguane, mais je n'ai pas reconnu que c'était une iguane

Il en est de même avec *različít'* 'distinguer' et *razgljadet'* 'distinguer, apercevoir'

(35) *?Ja razgljadel Ivana v tolpe, no ne uznal ego

'*?J'ai distingué Ivan dans la foule, mais je ne l'ai pas reconnu'

(36) ??On različil Everest vdaleke no ne uznal

'Il a distingué l'Everest au loin, mais ne l'a pas reconnu'

En conclusion, nous pouvons citer un passage de Arutjunova (1998 :417) résumant remarquablement cela :

"...percepcija i taksonomija sostavljajut edinyj akt, kotoryj rasčljenjaetsja tol'ko v situacijax nepolnoty zritel'nogo vosprijatija ili pri stolknovenii s èkzotičeskimi ob"ektami" (la perception et la taxonomie constituent un acte unique qui se divise seulement dans les situations de perception visuelle incomplète ou lors de la rencontre avec un objet exotique).

Nous y ajouterions également les cas de polyphonie que nous avons déjà évoqués où l'acte de perception et l'acte de catégorisation/identification sont assumés par des sujets de conscience différents.

6.1.1.4 Fond et figure dans la perception

Une proposition, venant de la théorie psychologique de la Gestalt, qui a eu un grand succès en linguistique cognitive, consiste à dire que toute perception suppose le détachement d'une figure sur un fond, processus qui se fait selon quelques principes perceptifs très généraux. Du point de vue linguistique, des verbes comme *različít'* et *razgljadet'* 'distinguer, apercevoir' répondent à cette caractéristique, et leur signifié est même spécialisé dans l'expression du rapport figure-fond :

(37) Tolpa ždala ego vyxoda i dolgo revela "ura", kogda na balkon vyšla gruppa voennyx, v kotoroj ja ne uspel različít' gosudarja. [V. Xodasevič CN]

'La foule attendait sa sortie et hurle pendant longtemps des "hourras" lorsque sur le balcon sortit un groupe de militaires parmi lesquels je n'eus pas le temps de distinguer le souverain'

(38) Tut takže naxodilsja starinnyj, vyčurnyj škap, skvoz' stěkla ego možno bylo različít' legiony puzyr'kov, banoček, skljanoček i jarlykov - èto byla "apteka" pomeščicy. [D. V. Grigorovič CN]

'Il s'y trouvait aussi une vieille armoire au style chargé : à travers les vitres, on pouvait distinguer des légions de fioles, de bocaux, de flacons et d'étiquettes : c'était la "pharmacie" de la propriétaire du domaine'

(39) Vskore možno bylo razgljadet' eë čerty : ogromnoe tulovišče, bol'saja vytjanutaja golova i dlinnij širokij nos. [Presse CN]

'Bientôt, on put distinguer ses traits : un torse énorme, une grosse tête allongée et un nez long et large'

Tous ces exemples supposent un fond sur lequel se détache une figure perceptive. Souvent, ces constructions supposent que la perception est gênée par quelque chose et qu'elle devient possible à un moment ultérieur, lorsque le percepteur est capable de dégager une figure interprétable ; cela explique sans doute la tendance vue plus haut à construire ces verbes comme étant toujours accompagnés de reconnaissance d'un objet. C'est particulièrement vrai dans l'exemple (37) où la négation du verbe nous indique que l'identification du souverain parmi les hommes en uniforme n'est pas possible. L'identification n'a pas eu lieu mais l'objet à percevoir reste identifié. Dans (38) le fait qu'il faille regarder à travers la vitre suppose aussi un certain effort pour focaliser son regard sur le contenu de l'armoire et y identifier des objets. Dans l'exemple (39), la modalité de possibilité exprimée

par *možno* nous indique également que l'identification des traits n'est pas automatique et immédiate.

Avec le verbe *zametit'* 'remarquer', nous avons quelque chose de très intéressant qui a été remarqué par Apresjan dans son article pour son dictionnaire des synonymes (NOS 1997 : 31). Si le fond est familier au percepteur, la figure perçue est peu familière et c'est dans cette mesure qu'elle se détache en "s'imposant" aux sens :

(40) *zametit'* v klasse novogo učenika
'remarquer dans la classe un nouvel élève'

Si au contraire la figure est familière, c'est le fond qui ne l'est pas :

(41) *zametit'* v tolpe svoego odnoklassnika
'remarquer dans la foule un camarade de classe'

(42) *zametit'* v očeredi ženu
'remarquer sa femme dans la foule'(exemples d'Apresjan)

Cette particularité est d'ailleurs conservée sous la négation :

(43) On ne *zametil* ženu v očeredi
'Il n'a pas remarqué sa femme dans la queue'

Le verbe *zametit'* est ainsi à mettre en relation avec les verbes *vystupat'* 'ressortir', *vydeljat'sja* 'se distinguer', *brosat'sja v glaza* 'sauter aux yeux' qui prennent la perspective de l'objet et supposent un Percepteur hors cadre ("*nabljudatel' za kadrom*" chez Padučeva) ou représente le Percepteur comme un argument oblique et de façon métonymique comme dans *brosat'sja v glaza*. Ces verbes font partie de ceux que nous avons mis de côté comme ne faisant pas partie des verbes de perception à proprement parler. Mais ils sont intéressants en ce sens qu'ils sont, en quelque sorte, dans une relation "conversive" avec les verbes de perception en prenant la perspective inverse, celle de l'objet qui s'impose au regard.

Avec *videt'*, le verbe le plus neutre de la série, le fond n'est pas toujours signalé car, contrairement aux autres verbes que nous venons d'étudier, ce verbe ne suppose pas forcément une difficulté à distinguer une figure de son fond comme avec *razgljadet'* et *različit'*, ni une saillance particulière d'un élément qui s'impose aux sens comme avec *zametit'*. Par défaut, il semble que le fond soit l'ensemble de ce qui est perçu en même temps. Pour indiquer que la

perception détache un élément pertinent (remarquable), il faut préciser. Dans :

(44) On videl Mašu na ulice

'Il a vu Maša dans la rue'

c'est la rue qui sert de fond. Dans l'exemple suivant, c'est l'ensemble de la personne de Kira qui sert de fond pour ses vêtements qui sont la figure :

(45) Odeta Kira byla narjadno, vpervye on videl na nej polosatoe since s belym plat'e, krupnye metalličeskie busy (...) [D. Granin CN]

'Kira était habillé avec élégance, pour la première fois, il la voyait dans une robe rayée bleue et blanche, avec un grand collier de perles métalliques'

Il convient ici de faire une remarque que nous reprenons à Raxilina (1990 : 79). Etudiant les contraintes d'utilisation des adverbes interrogatifs locatifs, elle remarque que le verbe *videt'*, dans sa signification statique, admet l'adverbe *gde* 'où' qui est en principe incompatible avec des verbes statiques désignant un état intérieur comme *bespokoit'sja*, 's'inquiéter', *bojat'sja* 'avoir peur', etc. Mais la particularité de cette construction est que l'adverbe n'a pas dans sa portée le verbe de perception lui même, mais un prédicat locatif implicite qui relie l'objet à sa localisation. Autrement dit, ce qui est localisé, c'est l'objet perçu et non la situation de perception elle-même ou le Percepteur. Dans notre analyse, nous dirions que la question porte sur le fond sur lequel se détache le Percept. Par ailleurs, du point de vue communicatif, on a une inversion de priorité puisque la question vise à identifier le fond perceptif. Raxilina donne l'exemple :

(46) - Gde že gospodin naturalist, vy videli ètu pticu ?

- Na zasoxšem dereve y ruč'ja. Tam i pero ostalos' (exemple (1) chez l'auteur)

'- Où avez-vous donc vu cet oiseau, monsieur le naturaliste ?

- Sur l'arbre sec près du ruisseau. Une de ces plumes est restée là-bas.

Dans son exemple, le complément locatif qui sert de réponse exprime la localisation du Percept, l'oiseau, est à la fois l'élément du fond sur lequel se détache le Percept. La réponse en aucun cas ne peut porter sur l'endroit où se trouve le percepteur au moment de la perception.

6.1.1.5 Les types de noms désignant le Percept avec les verbes de perception passive et l'échelle concret-abstrait

Dans ce paragraphe, nous ne traitons que des cas où le verbe n'est pas précédé de la négation. Les groupes nominaux désignant le Percept avec les verbes de perception passive sont, comme nous l'avons vu, soit au Nominatif, soit à l'Accusatif. Dans les verbes de perception onirique, imaginaire ou erronée, de très nombreux noms sont possibles dans la mesure où une perception irréaliste peut prendre en principe n'importe quelle forme, malgré tout, certaines restrictions sont communes aux autres verbes de perception. Dans les autres cas, les possibilités sont plus réduites (sauf dans des récits mythiques, des contes, etc., où un objet perçu donné comme réel par le "contrat" du récit, constituant une forme d'espace mental, peut ne pas exister dans la réalité mondaine).

D'une manière générale, même s'il peut paraître trivial de le rappeler, on ne perçoit que du perceptible. Mais qu'est-ce qui est perceptible ? Nous avons déjà vu le cas de la perception non déterminée avec un pronom indéfini et de la perception de propriétés perceptives qui ne débouchent pas sur une identification globale et, donc, sur une dénomination du Percept. Nous allons voir maintenant les cas avec des groupes nominaux en essayant, en quelque sorte, de déterminer une espèce d'ontologie naïve du perceptible.

Le Percept typique est un objet concret situé dans une certaine portion d'espace, puisque c'est la seule chose qui est réellement perceptible par les yeux, les autres perceptions étant dérivées (perception de mouvement). L'espace constitue la portion du monde dans lequel se situe le Stimulus et le fond duquel se détache le Stimulus. Mais, comme nous l'avons vu, il n'est pas forcément verbalisé auprès des verbes de perception et ne rentre donc pas dans leur valence syntaxique.

Le Percept peut être de nature variée et plus ou moins éloigné du prototype. L'un des premiers cas est celui de la perception conjointe d'un objet et de ses qualités. La qualification peut être directement perceptible et objective ou être beaucoup plus subjective voire évaluative. Dans le premier cas, on a un adjectif de sens concret, par ex. un adjectif paramétrique désignant une dimension interprétée sur fond d'une certaine norme ou encore un

adjectif de couleur ou de forme. Cette co-occurrence n'est guère étonnante dans la mesure où la perception englobe en principe aussi les propriétés de l'objet perçu, et celles-ci peuvent d'ailleurs avoir une valeur distinctive importante pour l'identification de l'objet. Ainsi, dans l'exemple :

- (47) (...) on videl svoju mat' i eë bol'suju beluju ruku, videl xuden'kie pleči Soni, (...). [L. N. Tolstoj CN]
'(...) il vit sa mère et sa grande main blanche, il vit les épaules maigres de Sonja, les yeux et le rire de Nataša (...).'

Bien sûr, on peut dire que, dans cet exemple, il y a en fait deux perceptions distinctes, celle de l'objet et celle des qualités et, donc, l'objet introduit une forme de prédication cachée. Ce serait quelque chose du type : 'Il a vu sa main et cette main était grande et blanche'. Il n'est cependant pas certain que l'on puisse prouver, du point de vue syntaxique, que le verbe porte, d'un côté, sur l'objet et, de l'autre, sur la propriété qui lui est attribuée. Malgré tout, du point de vue communicatif, la présence d'un adjectif n'est pas anodine et on pourrait même montrer que certains enchaînements possibles dans le contexte-après portent précisément sur l'information apportée par l'adjectif. Supposons l'exemple suivant :

- (48) Uvidev ego pomjatoe lico, ona gromko zasmejas'
'En voyant son visage chiffonné, elle partit d'un rire bruyant'

.Dans l'exemple (48), il est clair que c'est l'aspect du visage et non pas le visage lui-même qui produit l'hilarité.

De même, on peut montrer un effet comparable avec un groupe nominal décrivant le contenu de la perception en terme d'impression, mais sans utiliser un nom suffisant pour identifier ou classifier un objet précis :

- (49) On uvidel čěrnœ pjatno i ispugalsja
'Il vit une tache noire et prit peur'

Dans cet exemple, effectivement, la tache est une impression perceptive aux contours vagues et l'adjectif est très important ici pour préciser à la fois l'aspect de cette forme, mais aussi ce qui fait que cette perception est effrayante.

Parfois, la perception semble porter sur une propriété beaucoup plus abstraite comme

dans les exemples :

(50) Segodnja ja videl zamečatel'nogo čeloveka

'Aujourd'hui j'ai vu une personne remarquable'

(51) Segodnja ja videl smešnoe zrelišče

'Aujourd'hui j'ai vu un drôle de spectacle'

(52) Vdrug on uvidel prikrasnyj pejzaž

'Soudain, il a vu un superbe paysage'

Ici, on a un niveau de plus sur l'échelle de l'abstraction. Une personne peut être directement perçue, mais la qualité d'être une personne remarquable n'est évidemment pas perceptible et constitue une prédication distincte, fruit d'une évaluation. Par ailleurs, dès qu'on a une troisième personne comme dans (30) on ne peut pas exclure la lecture polyphonique entre l'évaluation du Percepteur et celle de l'énonciateur. On voit bien que, même dans le cas où l'objet du verbe de perception est un groupe nominal et non une proposition subordonnée, la perception peut être mêlée de cognition. Dans notre cas, en termes logiques, on a quelque chose du type : voir(x, y) et y=z où l'élément y=z représente un prédicat taxonomique ou d'identification. Cette deuxième prédication peut être indépendante de la première et ne pas s'appuyer sur les propriétés perceptives, mais sur un savoir antérieur d'une autre origine.

(53) Velikaja u nego byla duša, i on videl gor'kuju žizn' svoego naroda [M. Gor'kij CN]

'Il avait une grande âme et il voyait la vie amère de son peuple'

Il serait possible ici de remplacer le groupe nominal par une proposition introduite par *čto* avec le verbe-copule, supposant une perception indirecte mais non par une proposition introduite par *kak* :

(54) Velikaja u nego byla duša, i on videl, čto žizn' ego naroda gor'jaka

'Il avait une grande âme et il voyait que la vie de son peuple était amère'

(55) *Velikaja u nego byla duša, i on videl, kak žizn' ego naroda gor'kaja

ou encore par une subordonnée exclamative :

(56) Velikaja u nego byla duša, i on videl, kak gor'ka žizn' ego naroda

'Il avait une grande âme et il voyait combien la vie de son peuple était amère'

Ces transformations ne sont certes pas équivalentes, car elles nous obligent à transformer l'adjectif épithète en attribut et donc d'en faire le "profil" de la phrase, alors que l'intérêt de la construction où l'adjectif est épithète est justement d'en faire une espèce de prédication secondaire, intégrée. Ce qui est perçu en (55), c'est la vie et le fait qu'elle est amère est un ajout d'information, une espèce de commentaire après coup.

Un pas de plus dans l'abstraction est franchi lorsque le nom-tête du groupe nominal est lui-même un nom abstrait. Voici quelques exemples commentés avec des mots abstraits supposant une dimension temporelle :

(57) I v pervyj raz vižu takoe oživlenie. [Presse CN]

'Et c'est la première fois que je vois une telle animation'

L'animation est une situation complexe qui peut être perçue plutôt par des indices de différentes sortes que comme un processus précis. C'est sans doute un phénomène abstrait, mais pas à proprement parler un processus déverbal. De même, dans les exemples suivants, ce sont des indices que voit le Percepteur, et cela le conduit à une interprétation qui est abstraite :

(58) Otkroem že glaza, čtoby videt' nuždu ljudej vokrug nas : material'nuju, duševnuju, duxovnuju tosku i odinočestvo, i stol'ko drugix nužd. [Métropolitaine A. Blum CN]

'Ouvrons donc les yeux pour voir les besoins des gens autour de nous : la détresse matérielle, morale, spirituelle, et la solitude et bien d'autres besoins encore'

Effectivement, le besoin n'est pas réellement visible, ce qui est visible c'est la situation des personnes, leur cadre de vie, leur comportement, leurs agissements, à partir desquels on peut déduire leur situation plus abstraite, morale, intellectuelle ou autre.

Dans l'exemple suivant, ce qui est perçu est, cette fois-ci, un ensemble d'actes :

(59) Vspomnil, kak videl samuju bol'suju p'janku v svoej žizni [Presse CN]

'Je me suis souvenu avoir vu la plus grande beuverie de ma vie'.

La perception ne concerne pas un événement unique mais une série d'événements plus ou moins simultanés du type x s'enivre, y s'enivre etc (perception itérative). La perception est de plus, une nouvelle fois, accompagnée d'un commentaire après coup qui ne peut pas être le

résultat d'une perception directe

Maintenant, nous avons vu que certains groupes nominaux pouvaient être l'équivalent de subordinées de perception indirecte, notamment lorsqu'elles comportent des éléments descriptifs ou évaluatifs qui ne sont pas directement perceptibles et sont le résultat d'une évaluation après coup du perceuteur ou de l'énonciateur. Mais est-il possible d'avoir un groupe nominal qui soit l'équivalent d'une proposition subordinée de perception directe et donc un GN qui pourrait être remplacé par une proposition en *kak* ? Pour répondre à cette question, il va nous falloir chercher plutôt du côté des noms déverbaux qui peuvent avoir une sémantique événementielle. C'est possible, mais les exemples sont peu nombreux en russe.

(60) Ja videl otkrytie ètogo magazina

'J'ai vu l'ouverture de ce magasin'

(61) Ja videl pribytie poezda

'J'ai vu l'arrivée du train'

(62) Ja videl postroenie ètogo doma'

'J'ai vu la construction de cette maison'

(63) Ja videl ugon mašiny

'J'ai vu le vol de la voiture'

(64) Ja videl rabotu gončara

'J'ai vu le travail du potier'

Dans tous ces exemples, on pourrait parfaitement remplacer le nom par une subordinée en *kak*. Il faut cependant remarquer que ces exemples sont peu naturels et qu'on en trouve pas tellement d'exemples attestés dans le corpus. Cela est dû, sans doute, à certaines restrictions sur l'utilisation des nominalisations en russe. Il faut rappeler que les nominalisations représentent un degré supplémentaire de perte d'autonomie des verbes par rapport aux subordinées qui subissent une perte de potentiel communicatif, mais conservent au moins une partie de leur autonomie de marquage du temps, de l'aspect et, en partie, du mode. Rappelons ici la distinction établie par Vendler entre nominalisation complète et nominalisation incomplète qui désigne les subordinées complétives. Comme cela a été souvent signalé, les nominalisations en russe ne permettent pas de conserver les distinctions aspectuelles, ce qui peut justifier la préférence pour une proposition à temps fini.

Par ailleurs, la nominalisation en russe ne permet pas en général de conserver tous les arguments. Nous avons la conservation du sujet ou de l'objet, mais pas des deux. Il en est de même dans un verbe intransitif comme dans l'exemple :

(65) Ja videl ego padenie
'J'ai vu sa chute'

Il faut remarquer que, dans cet exemple, l'impression que nous avons et qui est confirmée par nos informateurs, c'est que cet exemple n'est correct que dans un contexte où la chute est déjà un fait acquis et où ce qui est affirmé, c'est que l'énonciateur en a été témoin. Cela est marqué par un accent d'intensité portant sur le verbe de perception. Il semble peu probable de rencontrer cette expression dans un récit pour présenter la chute comme un élément nouveau. Si on veut présenter la chute comme un fait nouveau introduit dans le discours en même temps que sa perception, il faut utiliser une subordonnée. Pourquoi en est-il ainsi, nous ne le savons pas, mais c'est lié aux propriétés de la nominalisation...

Mais les choses se compliquent lorsqu'on veut exprimer les deux arguments d'un verbe transitif. Les exemples suivants sont incorrects et notons qu'ils le sont tout autant en français, qui a aussi de fortes restrictions sur les nominalisations :

(66) *Ja videl eë razbienie tarelki

*J'ai vu son bris de l'assiette

(67) *Ja videl razbienie tarelki ej

*J'ai vu le bris de l'assiette par elle'

Pourtant, encore une fois, il serait malvenu de tirer des conclusions hâtives à partir d'un exemple et, effectivement, il n'y a pas d'interdiction absolue sur l'utilisation d'une nominalisation avec deux arguments, comme le montre cet exemple, tiré d'internet.

(68) Ja odnaždy videl izbienie negrov skinxedami (Google)

'J'ai vu un jour des noirs se faire tabasser par des skinheads'

Cet exemple apparaît irréprochable, bien que, encore une fois, la subordonnée semble plus probable dans ce contexte. Là encore, le manque d'études précises sur les nominalisations

⁴² Il y a bien quelques études portant sur le thème, tels les travaux de Koptjevskaja-Tamm et Malchukov mais ces travaux à visée typologique étudient peu les conditions d'emplois des nominalisations dans des contextes

fait que nous n'avons pas d'éléments nous permettant d'expliquer tous ces faits. Nous pouvons cependant suggérer que la différence entre la nominalisation complète et incomplète est précisément liée à la perte plus importante de "verbalité" dans les nominalisations complètes. Une subordonnée dans le contexte de (68) introduirait un événement supposant une certaine localisation dans le temps, même s'il s'agit d'une localisation indéfinie. La nominalisation complète tend à "réifier" l'événement et à le présenter indépendamment de toute localisation, ce qui peut favoriser son insertion dans un contexte argumentatif, où ce qui est important, c'est la pure existence de l'événement servant à prouver quelque chose (phénomènes de xénophobie en Russie dans ce contexte). Cette phrase aurait plus difficilement pu être insérée dans un contexte narratif. Nous n'irons pas plus loin dans la détermination des conditions d'emploi des nominalisations, en l'absence d'un modèle plus sophistiqué d'emploi de celles-ci dans le discours, qui nous semble être une priorité dans les études futures sur ces phénomènes.

Il nous faut enfin signaler une importante restriction avec les verbes de perception en russe. Le russe n'admet pas d'argument à l'infinitif. Cela distingue fortement le russe de la plupart des langues occidentales, qui construisent en général l'objet des verbes de perception directe à l'infinitif, lorsque cet objet est toute une situation. Le russe, lui, n'admet pas cet usage. Nous avons déjà abordé cela dans le chapitre 1, lorsque nous avons discuté des subordonnées. On peut dresser une hiérarchie de verbes introducteurs de subordonnée selon leur probabilité à régir une proposition plus ou moins finie, et on peut énoncer alors, à la suite de Cristofaro (2003), des universaux implicationnels. Ainsi, les verbes modaux, qui sont plus bas dans la hiérarchie, sont plus susceptibles que les verbes de perception d'avoir un objet prédicatif à une forme dégradée, non finie. Mais s'ils requièrent une forme finie (comme c'est le cas en serbo-croate ou en bulgare), on peut s'attendre aussi à ce que tous les verbes supérieurs dans la hiérarchie, dont les verbes de perception, admettent également des constructions à verbe fini. Chaque langue, selon ses spécificités, va choisir un point de rupture distinct, à un endroit de la hiérarchie. En russe, ce point de rupture passe précisément par les verbes de perception. Les constructions avec un verbe causatif, ou plus largement peut-être, avec les verbes de manipulation (*cf.* Givón 2001) admettent les constructions avec

précis et notamment leur concurrence avec les subordonnées à temps fini. Une des études les plus intéressantes sur l'emploi des nominalisations est Nichols (1988), mais elle se concentre uniquement sur le discours scientifique.

infinitif et les constructions avec forme finie. Mais les verbes de perception n'admettent, eux, que le verbe fini⁴³. Là aussi, nous ne pouvons que nous contenter de remarques au niveau descriptif sans pouvoir proposer une explication, car la nature de l'infinitif en russe n'a pas fait l'objet d'études suffisantes⁴⁴ pour pouvoir déterminer ce qui pourrait bloquer la combinatoire. Il semble cependant que l'on puisse suggérer que la cause est une impossibilité en russe de former des propositions infinitives avec un sujet au nominatif, ce qui est plutôt une contrainte de syntaxe pure. En français, effectivement, les constructions à l'infinitif dépendant d'un verbe de perception sont typiquement considérées comme des propositions infinitives, la condition étant la présence d'un sujet qui est à la fois objet du verbe recteur. Ces cas ont été très souvent discutés dans la tradition générative pour l'anglais. On y a notamment discuté le problème de l'attribution d'un cas, d'où le fameux principe de Marquage de Cas Exceptionnel (*Exceptional Case Marking*) de la Théorie du Gouvernement et du Liage, rejeté dans les versions plus tardives. Quoi qu'il en soit, le russe n'admet pas d'avoir un groupe nominal qui puisse avoir une fonction auprès de deux verbes et qui supposerait un double marquage. D'autres langues, comme les langues turques, vont choisir dans ce cas une autre solution, à savoir un degré plus haut de dégradation de la "verbalité" du verbe avec une forme verbale recevant les marques de cas accusatif fournies par le verbe recteur et un sujet du verbe dépendant au génitif (tandis que l'objet garde la même forme que l'objet d'un verbe indépendant, ce qui montre que l'on n'a pas affaire à une nominalisation totale).

Nous ne chercherons pas plus avant la solution de ce problème, car cela nous conduirait bien au-delà des limites de notre travail.

6.1.2 Les compléments des verbes de perception visuelle active

Tout d'abord, comme nous le verrons avec les objets propositionnels, les verbes de perception active sont limités à la perception directe, dans la mesure où ils supposent un effort pour obtenir ou conserver la perception d'un objet ou d'une situation.

⁴³ Cf. également Achard 1998, pour une comparaison entre les verbes de perception, de causation et les verbes modaux.

⁴⁴ Cf. cependant les travaux de Šeljakin 1996, 2006.

La particularité du verbe de perception visuelle active typique, *smotret'*, est la concurrence entre objet nominal et objet prépositionnel introduit par *na*.

La différence entre ces deux types d'objet est, encore une fois, liée à des différences sémantiques dans le type d'objet. Il serait incorrect, à notre avis, de poser ici une polysémie du verbe de perception. Si polysémie il y a, c'est la polysémie de la construction.

La construction avec *na* profile une perception directe portant sur un objet statique. La construction sans la préposition, elle, suppose une perception qui requiert une certaine durée, autrement dit la perception d'un objet processuel. Avec *na*, il n'est pas nécessaire que l'objet impose une durée limitée.

De la nature de l'objet processuel, limité ou non, va dépendre l'interprétation télélique ou non du verbe. Cela donne lieu à toute une série de faits intéressants. Ainsi *smotret' fil'm* 'regarder un film'. Avec cet objet, on pourra utiliser les deux aspects :

- (69) a. On smotrel fil'm
- b. On posmotrel fil'm
- 'Il a regardé un film'

Avec des différences qui, évidemment, ne sont pas uniquement dues à la télélicité puisque, comme nous l'avons vu, le choix de l'aspect n'est qu'indirectement lié à cette dimension. L'exemple b sera possible dans un contexte séquentiel ou lorsque le fait de regarder un film était prévu et l'on obtient alors une variante de parfait, favorisé par la nature processuelle de l'objet.

Maintenant, la situation *smotret' televizor* est processuelle, mais n'est pas télélique en soi. Il est néanmoins possible de construire ce verbe au perfectif :

- (70) Ty posmotrel televizor ?
- 'Tu as regardé la télévision'

dans deux cas. Soit on suppose que l'interlocuteur voulait regarder un programme bien précis et on vérifie s'il l'a bien regardé. Si l'on veut savoir si la situation "regarder la télévision" a eu lieu ou non sans aucune autre attente, on va utiliser l'imperfectif. Soit on va pouvoir comprendre qu'il ne s'agit pas du programme, mais d'un appareil que l'interlocuteur veut acheter. Ici, on utilisera pas *na*, car le fait de choisir un téléviseur et de passer en revue

différents modèles introduit une nuance processuelle et également une nuance informative (liée au choix).

L'exemple :

(71) On posmotrel na televizor

Il a regardé le téléviseur

ne pourrait que signifier qu'il a porté son regard sur le téléviseur, détaché parmi d'autres objets de la pièce, et on pourrait enchaîner en ajoutant qu'il a remarqué que le téléviseur était neuf, ou que l'écran était fendu, ou sale, ou autre chose de ce genre. À l'imperfectif, le même exemple signifierait également que c'est le téléviseur qui l'intéresse et l'on y ajoutera les interprétations propres à l'imperfectif (cursive : il regardait le téléviseur au moment où est survenu un autre événement ; factuelle générale, il a déjà regardé ta nouvelle télé et l'a apprécié etc.).

Voici, d'autres exemples de contraste :

(72) a. On smotrel na doma

'Il a regardé des maisons'

b. On smotrel doma

'Il a regardé des maisons' (pour en acheter une par ex.)

Dans le premier exemple, il y a simple contemplation et on peut penser que les maisons vues sont contiguës dans l'espace (perception unitaire). Dans le deuxième exemple, la perception est plutôt liée au choix d'une maison à acheter, à la comparaison des qualités des maisons etc.

Dans le cas suivant, il est peu probable que l'on puisse avoir *na* :

(73) On smotrel xorošij slovar'

'Il recherche un bon dictionnaire'

(73)⁴ ?*On smotrel na xorošij slovar'

Ici, le Percepteur est en fait en quête d'un bon dictionnaire et on est d'ailleurs obligé de traduire par le verbe *rechercher* en français. Par ailleurs, cette extension de sens vers le sens de 'rechercher' est considérée comme étant un peu familière, mais ce qui est intéressant, c'est

qu'elle semble liée au sens précédent.

Avec un nom de personne, l'usage sans préposition semble peu probable, même si l'on prend le temps de détailler l'apparence d'une personne, car il manque la dimension informative qui est importante pour l'emploi sans préposition.

6.1.3. Les constructions avec prédication incorporée dans le groupe nominal

Un dernier point que nous voudrions aborder, ce sont des constructions assez peu courantes, mais qui se rencontrent néanmoins. Il s'agit de constructions dans lesquelles le groupe nominal est accompagné d'une prédication incorporée dans le groupe nominal, sous forme de participe.

Là aussi, nous rencontrons un problème insuffisamment étudié, car, dans la tradition russe, on a porté moins d'intérêt aux constructions non finies qu'aux formes finies du verbe. Le verbe est à la forme du participe présent actif qui se forme uniquement à partir de l'imperfectif du verbe. Le verbe principal régit un objet à l'Accusatif ; le participe est accordé avec l'objet, en genre nombre et cas Accusatif.

(74) Ja videla pereživajuščego človeka (entendu à la télévision)

'J'ai vu une personne qui souffrait'

(75) Ja vošel i uvidel ego sidjaščego pered televizorom

'Je suis entré et je l'ai vu assis devant la télévision'

Cette construction est proche, au niveau du sens, de la construction avec subordonnée introduite par *kak*. Elle ne peut pas être équivalente à la construction avec subordonnée en *čto*. Cette construction suppose notamment une stricte coïncidence temporelle entre la perception et la situation perçue, ce qui est une des particularités sémantiques du participe présent actif. La différence par rapport à la subordonnée, c'est que la prédication est, en quelque sorte, "enfouie". Faisant partie du groupe nominal, elle est perçue en même temps que l'objet. La subordonnée aurait plutôt l'effet de représenter la situation en renvoyant le sujet de la situation dans le fond. Ici, au contraire, on parle de la perception d'un objet concret, auquel est associée

une situation, avec un certain équilibre entre les deux. On a ici, donc, une ambivalence syntaxique de l'objet qui est aussi le sujet du participe. Cependant le participe, qui se rapproche syntaxiquement de l'adjectif, permet en russe ce que ne permet pas l'infinitif, à savoir ce grand écart syntaxique de l'objet-Percept qui a un rôle dans deux prédications à la fois.

Il faut noter que, dans la tradition russe, le participe est considéré comme un marqueur privilégié de la catégorie de taxis, c'est-à-dire une catégorie grammaticale qui exprime l'ordre temporel entre les prédicats à l'intérieur d'une même phrase⁴⁵. Xrakovskij (2005 : 30) divise les significations taxiques en neuf catégories, trois pour la postériorité, trois pour la simultanéité et trois pour l'antériorité. Dans sa terminologie, le cas que nous avons ici est de l'ordre de la simultanéité partielle₁. La perception, qui est représentée par le prédicat principal, ne coïncide pas totalement avec la situation perçue. Celle-ci est plus longue. Elle commence avant la perception et, sans doute, se prolonge après que la perception cesse, particulièrement dans le premier exemple, où la situation de souffrance ne va sûrement pas s'arrêter du fait de la perception par autrui de cette souffrance. Ce type de simultanéité est distingué par Xrakovskij de la simultanéité totale et de la simultanéité partielle₂, qui en est l'inverse, lorsque la situation du verbe régi est incluse dans la situation de verbe régissant.

Il est à remarquer que les exemples sont peu nombreux et semblent limitée à des situations d'état ou d'activité. Nous n'avons pas rencontré d'exemples avec des situations d'accomplissement ou d'achèvement dans la terminologie vendlerienne. Ceci peut s'expliquer, peut-être par le fait que les constructions avec *kak* admettent mal des verbes statiques et, dans le premier exemple, la transformation en subordonnée :

(76) Ja videl, kak on perežival
'Je l'ai vu souffrir/j'ai vu comme il souffrait'

risquerait d'être interprété comme exclamatif, soulignant le haut degré de souffrance. Avec *sidet'* 'être assis', on n'a pas ce risque, car ce verbe n'est pas susceptible d'être gradable, d'où l'incompatibilité avec la valeur exclamative.

Proches de cette construction, on trouve des constructions avec des adjectifs qui sont

⁴⁵ Cf. Bondarko (éd.) 2001 (1987), et surtout Xrakovskij 2005 qui a développé le modèle le plus complet de la taxis.

interprétées chez les générativistes comme des "petites propositions" (*small clauses*).

(77) Ja videl ego grustnogo

'Je l'ai vu triste'

Là encore, le prédicat étant purement statique (plus précisément, il désigne un état provisoire), il ne peut être inséré dans une proposition avec *kak*.

6.2. Les compléments des verbes d'audition

Les verbes d'audition imposent une contrainte assez forte à leur objet. Celui-ci doit être soit une impression sonore, soit un son identifié, soit une source sonore. D'autre part, du fait de la nature du Percept sonore, l'objet sera le plus souvent duratif et imposera une durée plus longue que l'objet de la vision pour lequel la durée est souvent neutre (par exemple pour la perception d'un objet concret, on ne sait pas si la perception est durable ou non). Bien entendu, ce ne sont que des tendances, car un son peut aussi être momentané.

Par conséquent, on va avoir la compatibilité avec

- des pronoms indéfinis, précisés ou nom par d'autres constructions
- des noms désignant des sons, des manifestations musicales, etc. :

(78) kak-to raz on uslyšal kolokola v cerkvi (Presse CN)

'Un jour il entendit les cloches à l'église'

- des noms désignant le contenu informatif de paroles etc.

(79) Ja tak i ne uslyšal otvet ot igrokov (Presse CN)

'En fin de compte, je n'ai pas entendu de réponse de la part des joueurs'

(80) Syn v pervye uslyšal ètu istoriju, kogda on byl eščë v škole (Limonov CN)

'Le fils avait entendu cette histoire pour la première fois alors qu'il était encore à l'école.'

- des noms concrets désignant la source de l'émission sonore

(81) On uslyšal šagi v korridore

'Il a entendu des pas dans le couloir'

(82) On uslyšal telefon

'Il entendit le téléphone (ç-à-d. il entendit le bruit du téléphone).

(83) On slyšal Pavla v sosednej komnate

'Il entendait Pavel dans la pièce voisine'

Il faut remarquer l'existence d'une construction avec la préposition o +Locatif qui s'emploie dans le sens d'"entendre parler de'

(84) Skvaryš uže slyšal o takix slučajax, kogda xoronili čužix vmesto svoix (V. Bykov CN)

'Skvaryš avait déjà entendu parler de cas où l'on avait enterré des ennemis à la place des siens

Pour les verbes de perception active, il n'y a pas de différence majeure avec la perception passive, si ce n'est que le dernier cas, l'"ouï-dire", n'est pas disponible du fait de la concentration sur le procès de ces verbes qui est incompatible avec l'interprétation du contenu qui met l'accent, au contraire, sur une perception complète.

CHAPITRE VII

LES PROPOSITIONS ARGUMENTS INTRODUITES PAR *KAK* ET *ČTO*

7.0 Préliminaires

L'étude systématique d'un large échantillon de verbes comprenant un sème de perception a révélé que, parmi ces verbes, seul un petit nombre pouvait prendre un argument de forme propositionnelle. Par ailleurs, il n'existe aucun verbe de perception qui ne prenne que des propositions arguments à l'exclusion de groupes nominaux mais, comme nous l'avons vu, dans le cas des verbes d'audition la présence d'un groupe nominal seul en position de deuxième argument ne doit pas faire oublier que ce qui est perçu par l'ouïe n'est pas un individu, mais une impression sonore, résultat d'un procès.

Une des particularités du russe que nous avons déjà évoquée au chapitre précédent est le fait que les propositions arguments régies par des verbes de perception ont une forme de proposition subordonnée à verbe fini, introduite par une conjonction ou comprenant un pronom interrogatif ou exclamatif. Cela les différencie des constructions similaires de beaucoup d'autres langues européennes, dans lesquelles on peut avoir une forme non-finie du verbe dans certaines constructions et une forme finie dans d'autres cas, avec une nette opposition syntactico-sémantique. Ainsi, on ne trouve pas de construction à l'infinitif dont le premier argument coïncide avec le second argument du verbe de perception, comme on le rencontre en français :

(1) Je l'ai vu entrer dans la boutique

Dans cet exemple français, le pronom *l'* est le second argument du verbe *voir* et prend la forme "accusative" dont seuls les pronoms personnels disposent en français. Il se place également devant le verbe *voir*, ce qui montre qu'il entre bien dans les arguments syntaxiques de voir. A la fois, ce pronom est du point de vue sémantique le premier argument du verbe

entrer. Le français impose par ailleurs dans cette construction que le pronom à l'accusatif soit, précisément, le sujet du verbe régi, ce qui oblige à choisir des verbes différents selon la perspective choisie ou à utiliser une périphrase du type *se faire* :

(2) a) je l'ai vu \emptyset se faire frapper (*l'* est aussi celui qui se fait frapper)

b) *je l'ai vu frapper \emptyset (agrammatical si *l'* est co-référent avec le deuxième objet de l'infinitif)⁴⁶

En russe, l'usage de l'infinitif après un verbe de perception est agrammatical.

Et donc nous nous concentrerons ici sur les subordonnées à temps fini. Nous verrons que certaines des distinctions qui sont exprimées par une opposition forme finie/non-finie du verbe en français sont prises en charge par le choix du subordonnant en russe, alliées à quelques autres particularités syntaxiques.

7.1 Les mots subordonnants

Nørgard-Sørensen divise en deux groupes les mots subordonnants qui introduisent des complétives en russe :

- Le système de base "présente la situation décrite par la subordonnée comme ayant lieu dans la réalité ou n'ayant pas lieu dans la réalité". Ainsi

- "*čto* décrit une situation qui a lieu"

- "*čtoby* décrit une situation qui n'a pas lieu".

Il signale que cette répartition est liée à la modalité exprimée par le prédicat recteur.

Nørgard-Sørensen distingue ensuite un deuxième système, secondaire, lié, selon lui, à la perception. Selon cet auteur :

"-au moyen de la conjonction *kak* le locuteur présente la situation comme le résultat d'une perception sensorielle

- au moyen de la conjonction *budto* le locuteur présente la situation comme n'étant pas le résultat d'une perception sensorielle"

L'auteur parvient ainsi à un double système symétrique dans lequel on a deux éléments dont le deuxième est simplement la négation du premier. Quant à la différence entre les deux

⁴⁶ Pour plus d'exemples sur ces constructions dans différentes langues européennes, avec des exemples tirés de l'albanais, langue n'ayant pas d'infinitif, cf. Guasti 1993.

systemes, elle se résume essentiellement à une distinction entre perception et non perception. Cela peut sembler erroné d'emblée puisque les propositions en *čto* sont compatibles avec les verbes de perception. À la fois, il est bien connu que les propositions en *čto* dénotent une perception indirecte, c'est-à-dire qu'elles ne représentent pas ce qui apparaît directement aux sens. Cela rendrait la définition de Nørgard-Sørensen tout à fait acceptable.

Malgré tout, il nous semble que cela mérite quelques précisions et rectifications. La combinaison avec telle ou telle construction implique des différences sémantiques importantes que la caractérisation de Nørgard-Sørensen est, à notre avis, insuffisante à traiter. Nous nous intéresserons ici essentiellement au cas des verbes de perception, tandis que l'étude de Nørgard-Sørensen porte sur les subordonnées complétives en général. mais nous serons obligé dans une certaine mesure de faire des comparaisons avec d'autres groupes de verbes.

Tout d'abord, la définition que l'auteur donne du premier système en se basant sur la notion de vérité nous semble quelque peu imprécise. Sans doute, les propositions avec *čto* servent-elles à introduire en principe une situation qui est tenue pour vraie. Mais, dans la langue, la vérité n'a pas le même statut dans tous les cas. Pour nous, ce qui est introduit par cette conjonction fait l'objet d'un travail mental préalable à l'énonciation qui en fait un simple "objet de pensée". Elle est donc relativement neutre en ce qui concerne le statut de vérité, la vérité n'étant que le cas non marqué. Ainsi, la proposition en *čto* est compatible avec le verbe recteur *somnevat'sja* 'douter' qui, de toute évidence, ne sert pas à introduire une proposition dont la vérité est acceptée. Cf. :

- (3) Ja sil'no somnevajus', čto moj zamestitel' mog čto-libo zajavit' po ètomu povodu
'Je doute fortement que mon adjoint ait pu déclarer quelque chose à ce sujet'

En fait, la contenu de la subordonnée est plutôt de l'ordre de ce que l'on appelle, à la suite de la logique, une proposition. C'est d'ailleurs la solution préconisée pour ce type de constructions, dans une approche typologique, par Dik & Hengeveld. Les auteurs essaient de formaliser les différences entre les structures prédicatives dépendantes des verbes de perception en les munissant de variables spécifiques. Dans leur système, la proposition se trouve au dessus du niveau de la prédication qui est la simple mise en relation d'un sujet et d'un prédicat. La proposition suppose un niveau supplémentaire d'abstraction. On trouve

également quelque chose de semblable dans le système des entités dégagées par Lyons (1977). Pour cet auteur, nous avons là affaire à une entité de troisième ordre, les deux précédentes étant les noms et les prédications. Le terme de "proposition", il est vrai, n'est pas très satisfaisant du point de vue terminologique, car nous avons déjà utilisé ce terme dans le sens plus traditionnel de "structure syntaxique comprenant un prédicat verbal à une forme finie ou non". Ici, on a un sens sémantique du terme. Cela n'est pas un problème pour Dik & Hengeveld, qui utilise pour la proposition syntaxique le terme de "clause" qui, en anglais, permet de séparer les deux. Nous avons cependant d'autres possibilités, sans avoir à créer un terme de toute pièce ou à détourner un terme existant. Il s'agit des termes "contenu propositionnel" et "dictum". Le premier est utilisé dans des travaux de tendance pragmatique ou logiciste. Le plus souvent, le contenu propositionnel est alors opposé à la force illocutoire. L'inconvénient c'est que, dans ce cas, le contenu propositionnel existe également dans les propositions indépendantes et qu'alors on ne peut pas distinguer bien la subordonnée, privée justement de cette force illocutoire de la proposition indépendante. Le deuxième terme, est plus satisfaisant, à notre avis, bien qu'il ait le défaut d'évoquer essentiellement les cas où la subordonnée est dépendante d'un verbe de parole. Mais, en faisant abstraction de l'étymologie, ce terme n'est pas mauvais et permet de le mettre en relation avec le "modus", dans la tradition des travaux de Bally (1932).

Effectivement, ce à quoi nous avons affaire avec ces propositions, c'est un simple contenu de pensée qui doit être mis en relation avec un prédicat recteur exprimant le modus. Par ailleurs, comme nous l'avons vu dans la section consacrée à la subordination, le contenu de la subordonnée n'est pas asserté de façon autonome. Plus précisément, le dictum est dans un rapport complexe avec le modus. Par rapport à celui-ci, il constitue un fond, tandis que le modus est la figure, car le dictum n'est pensé qu'en liaison avec le modus. Cela explique qu'il est fortement dépendant au niveau du temps, du mode et d'autres déterminations grammaticales, mais aussi au niveau de son interprétation (*cf. infra*). A la fois, comme le modus est en lui-même peu informatif, on a, en quelque sorte une inversion communicative qui fait que, très souvent, le contenu de la subordonnée est plus important que le modus du point de vue informatif et peut même l'éclipser (v. ch.1 sur la subordination).

Un autre point, qui est important, c'est que les subordonnées en *čto* n'imposent pas une

interprétation au niveau de la vérité. C'est le verbe recteur qui va apporter cette précision. La sémantique du verbe recteur avec d'autres déterminations (négation, temps, mode) va introduire des déterminations supplémentaires, tandis que la subordonnée reflétera aussi dans sa structure interne ces déterminations. Il faut donc que l'on ait un haut niveau de congruence entre les déterminations grammaticales et sémantiques du verbe recteur et de la subordonnée, ce que nous allons étudier par la suite.

Avec les verbes de perception, *čto* introduit une proposition constituée en fait. Cette notion de fait a été importée en linguistique après les travaux de Vendler (notamment cf. Vendler 1967, mais aussi Arutjunova 1998 : 488-526). Par la suite, la notion de fait a été systématisée dans le travail célèbre de Kiparsky & Kiparsky 1970⁴⁷.

Le fait n'est pas simplement une situation qui a lieu dans un intervalle de temps, ce qui vaudrait tout autant pour la situation introduite par *kak*. C'est une situation que l'énonciateur choisit de présenter comme incontestable. Le fait est évidemment un type de dictum ou une "proposition" dans les termes de Dik & Hengeveld. Il faut d'abord qu'un contenu de pensée soit isolé pour pouvoir ensuite être constitué en fait. Par ailleurs, il est présenté comme vrai, indépendamment du modus dont il dépend syntaxiquement. Ce qui veut dire que le dictum factif ne rentre pas dans la portée du modus. Cela veut dire également que le modus doit désigner uniquement une activité mentale qui doit enregistrer la vérité de la situation décrite, par exemple savoir, constater. Les verbes de perception passive peuvent faire partie de ces verbes. Nous verrons ensuite quelles sont les particularités formelles et sémantiques de ces constructions.

Pour ce qui est de *kak*, il régit une subordonnée d'un autre type. Nous considérerons qu'il ne s'agit pas ici d'un dictum, mais de ce qu'on appellera un événement. l'événement est en général opposé au fait mais, d'une manière générale il s'oppose à tous les types de dictum, tels que nous les avons définis, c'est-à-dire comme des contenus de pensée. C'est là que Nørgard-Sørensen nous semble avoir eu une bonne intuition en disant que *kak* est lié à la perception. Effectivement, la perception directe d'une situation est la mise en relation d'un sujet perçu avec un prédicat, cette mise en relation étant contemporaine de la perception (simultané en

47 Cf. également l'étude linguistique et psycholinguistique de Schulz 2003.

terme de taxis, nous y reviendrons). Dik & Hengeveld appelle cela un état de choses (*state of affairs*) et Lyons une entité de second ordre, mais nous préférons parler d'événement dans un sens technique. Le niveau de l'état de choses, c'est le niveau de la prédication qui est aussi caractéristique de la proposition indépendante, elle en est même le plus souvent considéré, comme un trait définitoire. Il semble préférable d'avoir un terme que nous réserverons pour les subordinées et qui soit, de plus, différencié du terme "dictum". Nous proposons de réserver pour celles-ci le terme d'événement, qui sera donc opposé au dictum. Effectivement, nous considérerons que nous n'avons pas affaire ici à un dictum mais à quelque chose de bien distinct. Le dictum, qu'il soit factif ou non, est indépendant du temps du verbe recteur. Il n'est pas repéré temporellement strictement par rapport au verbe recteur. Il est ce qui peut être dit parce qu'il a déjà été pensé comme un tout. L'événement, au contraire, suppose la simultanéité de la perception et du perçu. C'est pourquoi ce type de constructions est typique de la perception et, dans une certaine mesure, du souvenir, de la rêverie ou du rêve qui peuvent être considérés, métaphoriquement, comme des façons de voir, d'avoir quelque chose sous ses yeux.

Qu'en est-il alors des deux autres types avec *budto* et avec *čtoby* ? Ici, l'intuition de Nørgard-Sørensen est plus exacte : on peut effectivement les décrire comme étant, en quelque sorte, le résultat d'une négation. Mais en fait, là aussi, il nous faudra préciser. *Budto* marque plus l'incertitude ou le caractère fictif de la perception que l'absence de perception. Tandis que *čtoby*, avec les verbes de perception, peut être considéré comme l'équivalent de *čto* en contexte de polarité négative, mais il n'est pas sûr que l'on puisse trouver une valeur similaire dans tous ces contextes d'emplois. C'est un emploi qui dépend fortement de la construction et de certains facteurs sémantiques (modalité, négation, interrogation)..

Nous essaierons dans la suite de cette étude de préciser les particularités sémantiques de ces constructions en suivant le modèle suivant : d'abord, nous étudierons le premier système de Nørgard- Sørensen avec l'opposition *čto/kak* (§ 7.2). et ensuite le deuxième système avec l'opposition *kak/čto//budto* (§ 7.4) et nous essaierons de conclure sur ces oppositions. Ce n'est cependant pas tout et, dans le chapitre suivant, nous étudierons les interrogatives subordinées et les exclamatives subordinées .

Nous passerons en revue, notamment, certaines propriétés combinatoires de ces différentes constructions :

- choix de la forme temporelle et modale du verbe subordonné et problème du rapport temporel avec la principale

- choix de l'aspect du verbe recteur ainsi que subordonné

- négation auprès du verbe recteur, négation auprès du verbe subordonné

ainsi que certaines propriétés sémantico-pragmatiques, notamment le problème de la factivité :

Nous essaierons ainsi de montrer qu'en russe le subordonnant est seulement l'indice de diverses distinctions sémantiques qui affectent toute la construction avec un verbe de perception. Nous étudierons à part les propositions subordonnées interrogatives et exclamatives parce que nous considérons qu'elles ne sont pas introduites par un mot subordonnant et qu'elles ne font pas à proprement parler partie de ce que l'on considère traditionnellement comme des complétives. Leur lien avec le verbe recteur, leur fonctionnement et leur interprétation sémantique répondent à des déterminations assez distinctes de celles des complétives. Malgré cela, elles font partie de plein droit des constructions appelées ici "propositions arguments".

7.2 Les mots subordonnants *kak* et *čto* : nature, sémantique

Les propositions introduites par *kak* et par *čto* représentent les deux types de loin les plus représentés avec les verbes de perception. *Kak* et *čto* sont souvent en concurrence mais avec une différence de sens importante, c'est pourquoi nous avons décidé de les traiter ensemble, en contraste.

D'abord, comme nous l'avons dit, certains verbes comme *smotret'* (et verbes de sens proche supposant un effort pour acquérir une perception ou la conserver comme *nabljudat'* 'observer' ou *sozercat'* 'contempler') ne peuvent pas se construire avec une proposition introduite par *čto*, alors que *kak* semble ne pas connaître de restriction (autre chose est que le contenu de la subordonnée, lui, connaît des restrictions).

Le subordonnant *kak* est d'abord un adverbe interrogatif portant sur la manière

('comment'). Il est aussi employé pour introduire une comparaison ('comme'), où il s'oppose à d'autres mots tels que *budto*, *slovno*, etc qui notent le caractère plus incertain du rapprochement ('comme si'). Cette valeur nous semble cependant plus éloignée de celle qui nous intéresse, car la construction que nous étudions ne comprend pas l'idée de comparaison. Il est cependant à noter que la subordonnée de perception a grammaticalisé en partie les mêmes instruments que la construction comparative et oppose *kak* à *budto* avec un certain air de famille, en gros, perception avérée/perception incertaine.(cf. § 3.3).

Il faut bien distinguer les cas d'emplois de *kak* adverbe interrogatif placé au début d'une proposition subordonnée interrogative et qui n'est pas selon nous un mot subordonnant puisque il a une contribution sémantique dans la proposition subordonnée et le *kak* introducteur d'une proposition subordonnée après un verbe de perception qui n'a pas de rôle d'argument, ou de circonstant, adjectif ou adjectif, dans la subordonnée, mais sert plutôt à marquer le statut sémantique de toute la subordonnée par rapport au prédicat recteur. Cela veut dire que nous ne considérons pas *kak* comme dépourvu de signification. Il ne s'agit pas d'un pur marqueur de subordination et sa contribution sémantique est plus claire et, sans doute, plus précise que pour *čto*.

Dans la langue actuelle, on pourrait dire que ce *kak* subordonnant est le résultat d'une grammaticalisation très poussée de l'adverbe interrogatif qui a fini par perdre son statut adverbial et donc sa contribution sémantique à l'intérieur de la proposition où il se trouve pour marquer le statut subordonné de la proposition et; à la fois, le type de lien sémantique avec l'extérieur. Le *kak* subordonnant ne représente guère un élément absent dans la proposition et la proposition est complète du point de vue de la réalisation de ses valences sans lui.

(4) Ja fiksiroval ego lico i videl, kak, položiv palec na spusk, on spokojno pricelilsja v menja
'Je fixai son visage et je vis qu'ayant posé le doigt sur la gachette, il se mit à me viser'
[V. Bogomolov, CN]

Dans cet exemple, on pourrait très bien supprimer le mot subordonnant et on aurait alors une structure avec juxtaposition composée de deux propositions, désignant chacune le même état de choses que dans la construction subordonnée, mais avec les nuances introduites par la suppression de la subordination.

Le mot *čto* est en russe le subordonnant par excellence, celui que l'on rencontre avec le plus grand nombre de verbes recteurs ainsi qu'avec des prépositions. On peut donc s'attendre à ce que sa signification soit beaucoup plus abstraite. Son origine est pronominale. C'est un pronom interrogatif/indéfini.

Les propositions subordonnées en *kak* sont en général présentées comme représentant un contenu de perception directement observé, tandis que *čto* est présenté comme une perception indirecte ou plus précisément une inférence faite à partir d'une perception. En fait, cette distinction ne nous semble pas tout à fait exacte, au moins dans le cas du russe. Il est vrai que la perception introduite par *čto* est souvent beaucoup plus abstraite :

(5) Očevidcy videli, kak s mesta avarii, prixramyvaja, bežal čelovek v černoj kurtke. [Presse CN]

'Les témoins ont vu un homme en blouson noir courir en boitant du lieu de l'accident'

(6) No oni vidjat, čto politika "tret'ego puti", kotoruju vybral Blèr ne rabotaet. [Presse CN]

'Mais ils voient que la politique du troisième type qu'a choisie Blair ne fonctionne pas'

Le premier exemple avec *kak* est un contexte typique de "témoignage", l'objet de la perception ne peut être qu'un état de choses contemporain à la perception et directement perceptible. Les témoins se trouvent là au moment où se produit un état de choses et présentent cet état de choses tel qu'ils le voient se dérouler devant eux. Bien entendu, il n'est pas exclu qu'il y ait interprétation, car le compte rendu d'une perception est déjà un choix parmi un ensemble de perceptions de celle qui apparaît la plus saillante pour la conscience à un moment donné et qui mérite qu'on s'y intéresse. Mais l'état de choses doit être perceptible pour un sens externe et contemporain à la perception. Le locuteur plutôt que d'asserter un état de choses comme le résultat d'une opération mentale qui "solidifie" une situation en fait, présente cet état de choses comme simplement perçu, c'est-à-dire co-présent aux sens.

L'effet recherché peut être divers et nous en avons déjà vu quelques exemples dans d'autres chapitres. Dans un récit, on peut vouloir représenter un état de choses à partir de la perception d'un personnage de façon à renforcer l'empathie du lecteur avec le personnage. On ne sait plus alors très bien si la subordonnée représente ce que le personnage interprète de sa perception ou ce que l'énonciateur nous donne de son savoir, mais que le personnage ne sait

pas forcément. On donne l'impression de voir les actions en direct.

Dans d'autres cas, le locuteur peut simplement éviter d'asserter la réalité d'un état de choses et donc d'en prendre la responsabilité tout en précisant qu'il a fait l'objet d'une perception réelle. Nous avons vu que la perception est une source essentielle de savoir. À la fois, nous savons aussi que les sens peuvent tromper une personne, que nous sommes parfois soumis à des illusions d'optique. Mais en général, par défaut, on considère que, lorsqu'une personne parle d'une perception avec *kak*, il présente sa co-présence avec la situation perçue et le fait de sa perception comme une garantie suffisante de véridicité de l'événement. En même temps, le choix de présenter la perception comme directe semble indiquer qu'on ne veut pas présenter ce que l'on dit comme un travail d'inférence, comme l'extraction indirecte d'informations à partir d'indices. C'est ce que nous avons essayé de capturer en utilisant les notions de fait et d'événement. Nous sommes ici dans la catégorie de l'événement et l'une des particularités justement de l'événement, c'est qu'il se déroule et qu'il est perceptible, tandis que le fait n'est pas présenté comme se déroulant, mais comme détaché du temps de son déroulement. L'événement est perceptible, le fait est pensable ou dicible, il est interprété pour qu'on puisse le mettre dans la portée d'un jugement, d'une évaluation, sans que cela n'en modifie le contenu⁴⁸.

Ainsi, dans l'exemple (6), le fait que la politique de Blair ne marche pas n'est pas directement observable, mais se déduit de toutes une série d'observations de types différents.

Mais il n'est pas nécessaire qu'il en soit ainsi. L'état de choses représenté avec *čto* est effectivement, le plus souvent, assez abstrait, n'est pas directement observable et pas toujours concomitant à la perception mais il peut arriver qu'il ait toutes ces propriétés et qu'on utilise néanmoins *čto* :

(7) Vidite, čto on bežit s poezda, značit — pora sadit'sja za stol. [N.A Teffi. CN]

'Vous voyez qu'il court du train, ça veut dire qu'il est l'heure de se mettre à table'

(8) Smotri, vidiš', čto ja š'ju ! [Presse CN]

'Regarde, tu vois que je couds.'

48 Cf. Arutjunova : 1999 : 490 : "C'est le jugement qui constitue le fait et non le fait qui constitue le jugement. La réalité existe indépendamment de l'homme, mais les faits non. L'homme extrait un fragment de la réalité et dans celui-ci un certain aspect, le conceptualise, le structure selon le modèle du jugement (c'est-à-dire introduit la valeur de vérité), le vérifie, et alors seulement il obtient un fait". (notre traduction)

Dans ces deux exemples, ce qui permet néanmoins l'emploi de *čto*, c'est que le locuteur ne cherche pas à présenter l'état de choses observé comme un événement vu dans son déroulement par un témoin, mais plutôt comme un fait. Les données perçues sont retravaillées en fait. Le rapport entre le fait établi et la perception d'un état de choses réel peut être plus ou moins direct. Par ailleurs, le fait n'est pas important en lui-même. Il est important pour justifier autre chose. Effectivement, si *kak* introduit une perception "en ligne" ou un témoignage direct, la construction en *čto* présentant un fait élaboré par la perception a souvent un rôle argumentatif. Dans notre exemple, il s'agit de hisser la perception d'un visible, un homme qui court, à l'état de fait établi et l'établissement de ce fait a une importance pour la suite puisqu'il sert de justification pour le fait de se mettre à table. De même, dans le deuxième exemple, on demande de constater un fait qui est déjà visible pour le locuteur. Le fait que le locuteur coud n'est pas présenté comme un événement qui entre dans le champ de la perception du percepteur (ici le destinataire), mais il est déjà présenté comme un fait par le locuteur qui cherche simplement à ce que ce fait soit enregistré. En fait, ici, la forme d'allocation *vidiš'* sert à appeler l'interlocuteur à constater un fait qu'il pourrait ne pas avoir noté et à en tirer des conséquences selon un schéma d'inférence s'appuyant sur des scénarios culturels ou des topoï (du genre : "coudre est un type de travail qui demande de la concentration, lorsqu'une personne travaille il faut la laisser tranquille, X m'a fait remarquer qu'il faisait une activité de ce type, donc X a voulu dire que je dois le/la laisser tranquille"). Le remplacement par *kak* ne serait guère possible dans ce contexte, sauf avec un changement d'intonation (intonation d'interrogative partielle), conduisant à un changement total de sens. Ainsi:

(9) Smotri, *vidiš'*, kak ja š'ju?

'Regarde, tu vois comment je couds ?'

n'est sans doute pas agrammatical, mais va être compris comme une structure interrogative, où *kak* est un pronom interrogatif portant sur la manière. On aurait mis ici l'accent sur l'événement en cours et on aurait demandé à l'interlocuteur de regarder la façon dont X coud pour apprendre quelque chose, ce qui est évidemment très différent.

Autrement dit, nous considérons que la distinction, temporelle au départ, a des

conséquences importantes au niveau communicatif ou argumentatif dans les termes de la théorie pragmatique de Ducrot.

Revenons brièvement au rapport entre *kak* conjonction et le pronom interrogatif marquant la manière. Le lien de *kak* avec la manière est assez éloigné et tient essentiellement, à notre avis, au fait que la manière dont une action est réalisée est dépendante temporellement de cet action : elle ne peut être que concomitante. De la même façon, *kak*-conjonction nous indique que la perception accompagne la réalisation d'un état de choses, la manière dont elle se déroule, en quelque sorte, et c'est comme si le percepteur était capable de nous relater chaque étape du déroulement de l'état de choses. On verra que la subordonnée de perception en *kak* présente des restrictions comparables à celles des propositions comportant un adverbe de manière sur le choix du verbe. Tout verbe ne peut pas forcément désigner un état de choses qui a une manière d'être. Et tout adverbe de manière ne va pas forcément convenir à tous les types de verbe

(10) - Kak on rabotaet ?

-Bystro, medlenno, iskusno...

'Comment il travaille ?

- Vite, lentement, habilement

(11) Kak on živët ?

- ?*Bystro, ?*medlenno, ??iskusno

'-Comment il vit ?

-?*Vite, *?lentement, ??habilement⁴⁹

(12)*Kak mašina prenadležit Petru ?

'*Comment la voiture appartient -t-elle à Pierre ?'

Ici, la question même est inacceptable, car on a un prédicat totalement statique désignant une relation constante. On retrouve aussi d'assez fortes restrictions sur les types de verbes dans les subordonnées avec *kak*, comme nous le verrons plus loin. Mais il y a aussi des différences. *Kak*-conjonction est encore plus sélectif. Le problème est qu'il n'est plus un adverbe de manière et qu'il n'a pas de fonction dans la subordonnée. En aucun cas, il ne doit

⁴⁹ Une réponse en *xorošo/ploxo* 'bien/mal' est possible mais alors on a une expression idiomatique avec le sens de 'comment va-t-il ?'. De plus, on est plus dans le domaine de la manière, mais dans celui de l'évaluation.

pouvoir être remplacé par un adverbe de manière. Or, dans l'exemple :

(13) Ja videla, kak on rabotaet
'j'ai vu comment il travaillait'

avec le verbe d'activité *rabotaet'*, l'interprétation normale est celle de manière et la structure devient donc interrogative avec accent sur *kak*. Pourquoi en est-il ainsi, nous essaierons de la voir un peu plus loin

7.3 La question de la concordance des temps

Ce que nous venons de dire nous conduit à prendre en compte l'usage des formes temporelles dans la subordonnée de perception. Cette question a déjà été étudiée par certains auteurs (Guiraud Weber 1974, Fici Giusti 1993, Lubensky 1984 et, surtout, récemment, Barentsen 1996, 2001). Effectivement, le russe est réputé ne pas connaître le phénomène connu comme concordance des temps, dans lequel le temps du prédicat subordonné se met à une forme dictée par le temps du prédicat principal. Ainsi en russe, à la différence du français, la subordonnée d'un verbe de parole conserve le temps utilisé au discours direct. Cependant, il a été remarqué depuis longtemps que la concordance des temps se rencontrait précisément dans les constructions avec un prédicat de perception directe. Le russe nous offre alors le choix d'appliquer ou non la concordance des temps. Ainsi dans l'exemple :

(14) V binokl' ja videl, kak on vyxodil iz čašči. [Tolstaja CN].
A travers les jumelles, je l'ai vu sortir du fourré

nous avons un verbe au passé imparfaitif dans la principale comme dans la subordonnée. L'action perçue est antérieure au moment de l'énonciation de même que la perception elle-même. Par ailleurs, l'action de la subordonnée doit être concomitante à sa perception, c'est ce que nous indique *kak*. La concomitance est accentuée par l'usage du passé imparfaitif qui, dans certains contextes, prend une valeur cursive-durative. Bien que le type d'action indiquée par le verbe *vyxodit'* n'ait pas forcément une très grande durée, l'action est comme dilatée par l'usage de l'imparfaitif et présentée comme ayant une durée suffisante pour que la perception

depuis un certain temps. Ceci correspond bien au contexte : le locuteur guette la sortie d'un animal et il observe l'apparition, lente, de l'animal. Le choix du passé dans la subordonnée renvoie l'action de la subordonnée dans le passé, mais ce passé ne doit en aucun cas être interprété comme antérieur à la situation du verbe recteur. Cette interprétation est bloquée par la valeur de *videt'*, *kak* qui contraint à penser la situation perçue comme simultanée à la perception. Ce passé est donc bien un passé de concordance. Avec d'autres types de verbes recteurs, ce passé aurait pu avoir une valeur de simultanéité.

Maintenant, pourquoi avoir choisi le passé alors que le présent est possible ? La préférence du passé nous semble plutôt liée ici à une contrainte pragmatique : lorsque le verbe subordonné est au présent, la situation de la subordonnée est présentée comme particulièrement saillante dans l'esprit du locuteur (et probablement du sujet de perception). L'action semble ainsi avoir une intensité particulière, provoquant parfois un effet de surprise. Voyons un exemple :

(15) Odin raz ja videl, kak on, ne terjaja ètogo vida, roetsja v musornom vedre (Pelevin CN)

'Un jour, je l'ai vu fouiller dans une poubelle, tout en gardant cette expression/un jour je l'ai vu qui fouillait dans la poubelle tout en gardant cette expression'

En quelque sorte, l'utilisation du présent fait passer l'action au premier plan, comme si en même temps qu'on la donnait comme perçue par le Percepteur, on voulait la détacher pour la présenter comme présente devant les yeux du destinataire du message. On retrouve ici quelque chose qui a un air de famille, en termes cognitifs, avec le présent de narration dont beaucoup de chercheurs ont noté cette particularité en parlant de plus grande expressivité, de pittoresque ou autres définitions semblables.

Il est à remarquer qu'avec d'autres verbes recteurs, on n'a pas cet effet ; là, le choix temporel est contraint et le remplacement n'est pas possible :

(16) a. Ja znal, što on rabotaet v ètoj firme

'Je savais qu'il travaillait dans cette entreprise'

(16) b. Ja znal, što on rabotal v ètoj firme

'Je savais qu'il avait travaillé dans cette entreprise'

Dans l'exemple b, la situation est forcément antérieure à la situation profilée par le verbe recteur. Dans l'exemple a, au contraire, elle est forcément simultanée dans le passé et aucun effet de pittoresque n'apparaît.

De plus, le choix du passé situe l'action perçue dans la continuité narrative du texte. Le présent, lui, indique un décrochage dans la trame narrative et fait "ressortir" le contenu de perception.

Prenons un autre exemple très intéressant :

(17) a. I tut ja uvidel, kak mal'čiška gnevno vskočil... [A. Inin CN]

'Et là je vis le gamin bondir furieusement'

(17) b. I tut ja uvidel, kak mal'čik gnevno vskakivaet

Dans cet exemple, le remplacement du passé par un présent est possible, même si le verbe, là encore, en principe désigne une action de très courte durée qu'il est difficile de visualiser dans sa durée. On a de nouveau quelque chose d'assez semblable au présent de narration qui permet d'utiliser au présent, dans un sens d'action unique, des verbes qui ne peuvent normalement avoir qu'une valeur itérative ou fréquentative lorsqu'ils sont utilisés au présent. Le passé "fond" l'action dans la trame narrative, dans la séquentialité. Il faut noter que l'utilisation du présent semble s'accompagner, dans cet exemple, d'un changement d'intonation avec un accent sur le verbe de la subordonnée, marquant la surprise due à cette perception. En quelque sorte, le présent permet d'extraire l'événement de la subordonnée, de lui redonner du relief alors que la subordination lui ôte son autonomie énonciative, comme nous l'avons suggéré dans notre traitement de la subordination. Il permet de compenser cette perte d'autonomie.

Maintenant un autre point intéressant. Lorsque le verbe de la subordonnée est au passé, il peut être à l'imperfectif ou au perfectif.

(18) Ja videl, kak šaraxalis' proxodivšie mimo ljudi (Dovlatov CN)

'J'ai vu les gens qui passaient à côté s'écarter brusquement'

Ici, nous avons un verbe à l'imperfectif. La situation nous apparaît comme cursive dans le passé ? Nous voyons avec le Percepteur ce qui se passe sous ses yeux. Dans l'exemple, le procès est de faible durée, mais la multiplicité des sujets qui accomplissent l'action rend le

procès distributif et donc, ce qui se présente au regard, c'est un ensemble de situations du même type qui se succèdent. Voyons un autre exemple :

(19) (Il est question d'une fenêtre au crépuscule) On videl, kak ono mutnelo : iz belogo i zolotistogo stanovilsja golubym, potom sinim, potom fioletovym. Kogda ono stalo sovsem černym, čerez stekljannuju dver' vošla (...) sedaja dama. (Dombrovskij)

'Il la vit se troubler, passer du blanc et doré au bleu, puis au bleu foncé, puis au violet. Quand elle devint totalement noire, par la porte vitrée entra une dame aux cheveux blancs'

Dans cet exemple, encore une fois, nous avons une vision cursive avec des verbes marquant un changement graduel. Puis l'auteur change de perspective dans la phrase suivante et nous présente le point d'atteinte du changement, mis en séquence avec une autre situation (l'entrée de la dame). L'imperfectif nous permet ici de suivre toutes les étapes du changement, comme si l'on suivait le regard, mais sans la saillance que permettrait le présent. Le remplacement par des perfectifs est envisageable, avec simplement un changement d'accent. Il présente l'action dans sa totalité et le locuteur nous place ainsi plutôt dans sa perspective au moment où il parle et plus dans celle de l'observateur contemporain à la situation.

L'imperfectif peut avoir une de ses valeurs, la valeur d'itération comme dans :

(20) On videl, kak padali v sneg izmoždënnye ljudi i uže ne vstavali (Grossman)

'Il a vu/voyait des gens tomber dans la neige et ne plus se relever'

Par ailleurs dans cet exemple, selon le contexte, on peut avoir deux interprétations. Une interprétation où le verbe recteur est cursif avec répétition d'un même type d'actions perçues, ce qui les rend observables comme s'il s'agissait d'une seule action complexe durable. Le verbe de perception doit alors être lui-même situé comme contemporain à un repère dans le passé afin d'avoir son interprétation cursive. Dans la deuxième interprétation, la situation de perception n'est pas située précisément et on a une simple constatation du fait qu'elle a eu lieu, le contenu de la subordonnée nous indique, lui, que la situation est itérative. On a alors la valeur de fait général de l'imperfectif, compatible avec la répétition de la situation perçue : 'il m'est arrivé (dans un certain nombre d'intervalles temporels) de voir des gens tomber'.

Le perfectif peut-être, est, lui, dû à la séquentialité des situations perçues, une de ses valeurs fréquentes, comme dans l'exemple suivant :

(21) V okno ja videl, kak Klara vyvela devočku na kryl'co, raskryla svoju sumočku, sunula čto-to devočke v ruku (Dombrovskij CN)

'Par la fenêtre je la vis faire sortir la fillette sur le seuil, ouvrir son sac et glisser quelque chose dans la main de la petite'

Dans l'exemple suivant, on a séquentialité, mais le locuteur a choisi de construire le premier verbe au perfectif en prenant un point de vue qui surplombe tout l'action et un deuxième verbe à l'imperfectif, visiblement pour en souligner la durée et la difficulté de réalisation :

(22) Ja videl, kak bezmolvnye, potjasënnye piraty sklonilis' nad nim i razžimali stisnutye zuby, čtoby vlit' emu v rot glotok roma (Gubarëv CN)

'J'ai vu les pirates, silencieux, héberlués, se pencher sur lui, desserrer ses dents crispés et lui verser dans la bouche une gorgée de rhum'

Par ailleurs, il semble que le choix soit aussi dicté par le type de situation perçue. Les verbes d'état, comme nous le verrons, ne sont pas admis. Mais, si l'on a une activité du type *sidet'* 'être assis', *rabotat'* 'travailler', n'ayant pas de verbe de couple propre⁵⁰, celle-ci sera à l'imperfectif. Par ailleurs, les exemples de perfectifs les plus nombreux que nous avons rencontrés sont les verbes d'achèvement et les sémelfactifs, les verbes inceptifs, ce qui n'est guère étonnant dans la mesure où ces verbes exprimant une faible durée sont plus compatibles avec le perfectif et que leur imperfectif, très souvent, est limité à la valeur itérative. Ainsi, dans les exemples :

(23) Ja videl, kak Bražnikov upal, vybegaja iz saraja

'J'ai vu Bražnikov tomber en sortant de la grange'

(24) Ja videl, kak u Mily zadërgalsja podborodok

'J'ai vu le menton de Mila être secoué d'un tic nerveux'

Avec *čto*, les choses sont différentes. Dans ces constructions, la situation de la subordonnée n'a pas à être simultanée à la situation du verbe recteur. Ceci est tout à fait possible puisque ce qui est perçu est transformé par le travail cognitif et ce qui est représenté

⁵⁰ Ces verbes admettent généralement les dérivés limitatifs du type *porabotat'* et perduratifs du type *prorabotat'* mais ils ne constituent pas des corrélatifs de couples)

n'est donc pas forcément ce qui est perçu, mais ce qui a été inféré. On peut alors avoir plusieurs cas de figure :

Soit la situation de la subordonnée est antérieure à celle de la principale. Le verbe est alors au passé, perfectif ou imperfectif. Le verbe recteur peut être lui aussi aux deux formes. Par ailleurs, à l'imperfectif, il aura, le plus souvent, soit la valeur itérative, soit, en l'absence, la valeur de fait général mais rarement la valeur cursive, du fait de l'antériorité de la situation de la subordonnée.

(25) Adamovič videl, čto ego staryj drug uže peresëk čertu, kotoruju redko kto, razve čto čudom-perešagivaet obratno

'Adamovič vit que son vieil ami avait franchi cette limite que bien peu de gens, à moins d'un miracle, peuvent retraverser dans le sens inverse'

(26) Dmitriev videl, čto ona obradovalas'

'J'ai vu qu'elle était réjouie/se réjouissait'

Dans cet exemple, on pourrait voir une valeur de parfait du fait que la joie se lit au moment de la perception sur le visage de la personne. C'est la différence avec l'exemple précédent où la situation est extrêmement abstraite et ne s'appuie pas directement sur du perceptible. C'est là la différence notée par Enghels (*cf.* chapitre 4) entre un type de perception indirecte qui est une interprétation d'une perception directe et un type de perception qui s'appuie seulement sur un indice donné par la perception directe mais où la situation représentée dans la subordonnée n'est pas directement perceptible. C'est uniquement dans le premier cas qu'on peut avoir cette impression de parfait.

Dans le deuxième cas, le verbe de la principale désigne une action concomitante à la perception. Ici, le cas le plus courant est de ne pas pratiquer la concordance des temps et d'utiliser donc le présent, temps embrayé sur le moment de la perception et non par rapport au moment de parole. Pourtant, les deux possibilités se rencontrent parfois en concurrence, essentiellement avec des verbes d'activités :

(27) Ja vošel v kvartiru i uvidel, čto mal'čik igraet/igral odin na balkone

'Quand je suis entré dans l'appartement j'ai vu que le garçon jouait tout seul sur le balcon' (exemple entendu avec la variante au passé)

Et un des rares exemples livrés par le corpus (avec il est vrai un contexte itératif et un verbe statique) :

(28) Ja videla, što èti ljudi terpeli eë dlja černoj raboty,
kotoruju ona inogda vypolnjala [I. Poljanskaja. CN]
'je vis que ces gens la tolérait pour le travail pénible qu'elle effectuait parfois'

Dans cet exemple, le verbe n'est pas télique. C'est même un verbe statique. Mais, comme nous l'avons vu avec *igrat'*, la concordance est aussi possible avec un verbe d'activité. Ici, le remplacement par un présent est possible mais avec un risque d'ajouter la nuance que l'état de choses en question est toujours valable dans le présent. Effectivement, la notion de fait, liée à l'usage de *što* et l'autonomie dont elle dispose, nous conduit à penser que, si je présente le fait au passé, celui-ci n'est plus vrai au présent, ce que l'on n'a pas forcément avec *kak* au présent.

Avec un verbe d'accomplissement, l'utilisation du perfectif va induire l'interprétation d'antériorité. Ainsi dans l'exemple :

(29) Ja videl, što čary uže prizemlilis'. [Presse CN]
je vis que les montgolfières s'étaient déjà posées'

Les informateurs n'admettent que la valeur d'antériorité et, pour la valeur de simultanéité, n'admettent que la variante avec *kak*. Cependant, là encore, il n'y a pas d'interdiction absolue, comme le montre l'exemple suivant où l'on a un perfectif avec un verbe ayant une très faible durée, quasi-momentané même, et il semble bien que l'interprétation privilégiée soit celle où la perception est simultanée. Mais l'élément interprétatif l'emporte sur l'élément descriptif et entraîne l'usage de *što*.

(30) (contexte : il est question d'une compétition de natation)
No tem ne menee, ja videla što Nina srazu oto vsex otorvalas'. [Presse CN]
'Mais néanmoins j'ai vu que Nina s'est tout de suite détachée de tous les autres'

La présence de *tem ne menee* 'toutefois, néanmoins' avant la séquence avec le verbe de perception indique d'ailleurs la valeur polémique entre une attente (on n'attendait pas que la nageuse se détache) et la constatation du fait qui dément l'attente. L'usage de *kak* aurait entraîné une interprétation du type témoignage ou description qui aurait été en contradiction

avec ce contexte argumentatif.

Peut-on admettre un autre temps que le présent et le passé ? Nous avons trouvé des exemples avec un futur dans la subordonnée :

(31) Vser"ěz ètu ideju togda ne obsuždali, poskol'ku vse videli, čto vtorogo tura ne budet, skol'ko kandidatov ni vystavlja. [Presse CN]

'À l'époque, cette idée n'avait pas été examinée sérieusement car tout le monde voyait qu'il n'y aurait pas de deuxième tour, quel que soit le nombre de candidats que l'on aligne'

Ce fait est paradoxal car on en voit pas comment on peut voir une situation au futur. Mais il cesse de l'être si nous nous rappelons que ce verbe donne lieu à toute une série de déplacements métaphoriques. Ici, le verbe prend le sens de 'comprendre à partir de certains indices', voire de 'prévoir'.

Il faut également noter une spécificité combinatoire qui est parfois donnée comme diagnostique pour la distinction entre fait et événement, les propositions en *kak*, au contraire des propositions en *čto*, peuvent comporter des adverbes de durée du type *dolgo* 'longtemps', *medlenno* 'lentement' etc.

(32) a. Ja videl, kak tam Tamara Moskvina, ispolnjavšaja v ètot večer rol' perevodčika, dolgo čto-to ob"jasnjala [Presse CN].

'J'ai vu Tamara Moskvina, qui jouait le rôle de traducteur, expliquer longuement quelque chose'

(32) b. Ja videl, čto tam Tamara Moskvina, ispolnjavšaja v ètot večer rol' perevodčika, dolgo čto-to ob"jasnjala

'?J'ai vu que Tamara Moskvina qui jouait le rôle de traducteur expliquait longuement quelque chose'

Avec les verbes dénotant un effort pour conserver une perception (*smotret'*, *nabljudat'*, *sozercat'* etc.) seules les propositions arguments en *kak* sont admissibles. Ces verbes mettent précisément l'accent sur la durée de la perception et sa concomitance avec l'action elle-même. Ses verbes servent plus à représenter le Percepteur pendant son acte de perception que le contenu de la perception elle-même. Ils mettent l'accent sur l'action, contrôlée, du Percepteur.

7.4 Type de prédicats et choix et de la modalité

Une restriction que nous avons déjà vue concernant le type de construction avec *kak* est la nécessité d'utiliser un verbe ayant la caractéristique [+dynamique], ce qui signifie que le verbe de la subordonnée ne peut pas être un verbe d'état. L'état de choses observé ne doit pas être égal à lui-même à chaque coupe temporelle. Cela ne veut pas dire qu'un état sans changement dans le temps n'est pas observable mais, seulement, cela ne peut être exprimé par cette construction. Un état de choses [-dynamique] est exprimable avec *čto*, car il peut effectivement être constitué en fait. Le français semble connaître une même restriction dans les constructions avec un infinitif dépendant.

Ainsi, on peut avoir, avec *čto*, une propriété totalement statique, ici une intention :

(33) Esli my vidim, čto predprijatie ne namereno rasplačivat'sja po kreditu i ždět neponjatno čto, to togda peredaëm isk v sud. [Presse CN]

'Si nous voyons que l'entreprise n'a pas l'intention de s'acquitter de son crédit et attend on ne sait quoi, alors nous transmettons l'affaire au tribunal).

Il faut cependant remarquer que l'interdiction de l'usage de verbes statiques ne semble pas absolue s'il s'agit d'un état directement observable. Nous n'avons pas trouvé d'exemples attestés mais nous avons soumis à nos informateurs cet exemple, qui est adapté d'un exemple français donné par Labelle (1996).

(34) Ja videl, kak sredi oblomkov doma valjajutsja tela

'J'ai vu trainer des corps parmi les décombres de la maison'

La possibilité de cet exemple est embarrassante, mais elle se laisse expliquer, nous semble-t-il, par le fait qu'ici nous suivons le regard du locuteur et qu'il nous promène entre les corps qu'il rencontre sur sa route. La présence de *kak* renforce cet idée de parcours qui "dynamise" la perception et renforce l'effet de surprise ou d'horreur qui s'en dégage. Sans vouloir tout sauver par le recours à la pragmatique, il nous semble qu'ici la raison est donc essentiellement pragmatique. On rencontre ici encore un des nombreux cas où la langue peut contourner une interdiction au prix d'une petite réinterprétation. Barentsen donne également un exemple, tiré du corpus d'Upsalla, où l'on trouve le verbe *sidet'* :

(35) (Čížegov) izdali uvidel, kak ona sidit na podavlennom brevne, gde on ostavil eë, opustiv golovu, ruki scepleny
'(Čížegov) la vit de loin assise sur la bûche enfoncée où il l'avait laissée, la tête baissée, les mains jointes'

On peut sans doute expliquer cela par le fait que les verbes de position sont des états contrôlés et qui supposent donc l'application d'une certaine force, comme les verbes de perception. En ce sens, ils disposent d'un dynamisme plus élevé que d'autres verbes reconnus comme statiques.

Nous avons vu aussi que certains verbes d'état peuvent, dans le contexte, désigner un état provisoire comme manifestation. On peut s'attendre à ce que ces verbes, dans une certaine mesure, soient compatibles avec les verbes de perception s'ils désignent une propriété observable, mais il semble que, là aussi, cette possibilité soit ouverte surtout aux verbes supposant un contrôle. Ainsi, l'exemple suivant a été accepté par mes informateurs, sans nuance exclamative, tandis que d'autres soulignaient une nuance exclamative :

(36) Včera ja prišël na npriëm, ja videl, kak on byl ljubezen s nej i udivilsja
'Hier je suis arrivé à la réception, je l'ai vu être très aimable avec elle et je me suis étonné'

Il semble, malgré tout, que l'interprétation exclamative l'emporte et les locuteurs ont le plus souvent tendance à accentuer *kak*, le transformant ainsi en pronom exclamatif. Ceci est sans doute dû au caractère gradable de la propriété *byt' ljubeznym* 'être aimable' et à la coïncidence formelle, outre l'accentuation, de *kak*. A la fois, plusieurs ont accepté l'intonation sans accent d'insistance sur *kak*, en reconnaissant le caractère inhabituel de la construction. Certains y voient également une fusion des deux valeurs sans ambiguïté (le locuteur a été témoin de la situation et il a été étonné du haut degré de la manifestation d'amabilité). Au contraire, un exemple avec *byt' krasivym* 'être beau ne suscitait aucun doute et était interprété comme exclamatif :

(37) Včera ja prišël na npriëm, ja videl, kak on byl krasiv i udivilsja
'Hier je suis arrivé à la réception, je l'ai vu être très aimable avec elle et je me suis étonné'

La différence est que, même si le fait d'être beau est en partie sous contrôle, c'est une

propriété qui a beaucoup moins de manifestations dynamiques, tandis qu'être aimable suppose une série d'actes réalisés et interprétés comme marque d'amabilité.

Par ailleurs, les verbes totalement statiques (*prinadležat'* 'appartenir', *byt' poxož* 'ressembler') ne supposant aucune évolution dans le temps sont totalement incompatibles avec *kak*.

Maintenant, passons au problème de la modalité. Il semble qu'avec *kak*, il soit impossible d'employer un verbe modal ou une forme modale du verbe autre que l'indicatif. La modalité est le fruit d'une attitude mentale à l'égard d'un état de choses, or ceci ne peut pas être directement observé. On rencontre en revanche des verbes modaux dans les constructions avec *čto*, mais de façon extrêmement restreinte :

(38) *Kak u každygo tvorčeskogo čeloveka, čuvstvo neudovletvorënnosti inogda byvaet, osobenno kogda vidiš', čto možno bylo sdelat' nomer eščë original'nee.* [Presse CN]

Comme toutes les personnes créatives, il existe parfois un sentiment d'insatisfaction, surtout lorsqu'on voit qu'on pouvait (=aurait pu) rendre le numéro plus original

Nous avons cependant noté que seules sont représentées les modalités radicales (capacité, propension), mais non pas déontiques (obligation, nécessité), ni épistémiques (probabilité, possibilité etc.). Celles-ci sont visiblement hors de portée de ce que la perception permet d'appréhender.

Ainsi nous pouvons aussi trouver le verbe *xotet'*, en général inclus dans la liste des modaux dans un exemple de ce type :

(39) *Ja videl, čto on xočet spat'*

'J'ai vu qu'il voulait dormir'

Mais nous n'avons pas affaire ici à un contexte modal. Ce qui est observé, ce sont des manifestations extérieures qui nous indiquent qu'il a sommeil. On pourra également trouver le verbe *xotet'* avec la proprioception comme dans l'exemple suivant, donné par Barentsen :

(40) *Slopav ego, pës vdrug počuvstvoval, čto on xočet spat'*

'Une fois qu'il l'eut englouti, le chien sentit soudain qu'il avait sommeil'

Mais, encore une fois, nous ne sommes pas certains que l'on soit totalement dans le domaine de la modalité. Si *xotet'* appartient à la modalité, c'est plutôt de la modalité radicale, puisque le désir est de l'ordre de ce qui met quelqu'un en position de faire quelque chose, comme l'habileté, le savoir-faire. Mais les autres modalités ne sont guère perceptibles.

Au niveau des modes verbaux, seul est représenté l'indicatif dans ce type. L'impératif est exclu pour des raisons triviales : il n'est jamais enchâssé. Le subjonctif-conditionnel avec *by* se rencontre avec *čto*, mais nous avons décidé de le classer dans un autre type, car il est assez différent et demande une discussion en propre. Par ailleurs, comme nous l'avons vu, même le futur est relativement rare du fait de sa nature de non advenu, et lorsqu'il s'emploie malgré tout, il induit un infléchissement de la signification du verbe.

7.5 Contraintes sur la personne du sujet

Comme on peut s'y attendre, il est en principe peu commun de rencontrer la première personne du singulier ou du pluriel dans la subordonnée de perception. Malgré tout, l'interdiction semble stricte avec *kak*, mais beaucoup moins avec *čto*. Cela découle d'une simple limitation cognitive. Nous sommes capables de ressentir des sensations corporelles, des états internes (proprioception), mais nous pouvons rarement nous percevoir nous-même comme si nous étions extérieurs à nous-mêmes.

Dans certains cas, on va pouvoir avoir la première personne si le locuteur prend conscience d'un état qui le concerne et qu'il pourrait ne pas avoir remarqué. Mais c'est plus probable avec des verbes d'audition, parce que chaque personne peut saisir ses productions sonores comme extérieures à lui-même. Par exemple dans :

(41) Ja slyšal, čto ja fal'sivil
'J'entendais que je chantais faux'

Avec les verbes de vision, l'utilisation d'un verbe à la première personne semble beaucoup plus limitée ou alors on aura un déplacement de sens du type 'j'ai compris, j'ai réalisé'

(42) ja videl, čto ja ego ne ubedil
'J'ai vu que je ne l'avais pas convaincu'

(43) Teper' (...) vyxodilo sovsem drugoe ja videl, čto ja eščë mal'čik (...) (Leskov)

'Maintenant il s'avéra qu'il en était tout autrement : je voyais que j'étais encore un petit garçon (...)

Dans ce dernier exemple, le narrateur, se retrouvant seul avec sa mère, pensait être suffisamment grand et pouvoir profiter du fait qu'il était un garçon pour devenir le maître de maison, mais il se rend compte que ce n'est pas le cas. Dans les deux exemples, on a affaire plutôt au résultat d'une réflexion abstraite qu'à une véritable perception.

Cette restriction ne vaut pas lorsqu'on a affaire à des conditions spéciales : visionnement d'un film où le percepteur est présent comme un personnage dissocié ou de quelque autre représentation du percepteur (tableau, miroir...) ainsi qu'avec les verbes de perception imaginaire, onirique ou erronée, mais dans ces cas on privilégiera *budto*.

(44) Ja videl, čto na fotografii ja ne ulybalsja

'j'ai vu que je ne souriais pas sur la photographie'

7.6 La négation, l'interrogation et le problème de la factivité

Les subordonnées introduites par *čto* ou *kak* sont parfois considérées comme factives, la factivité est une propriété sémantique de certains prédicats qui prennent une subordonnée. Avec ces verbes, le contenu de la subordonnée est présupposé être vrai. La vérité de la situation qu'elles expriment ne peut pas être mise en cause et se conserve donc sous la négation, avec une interrogation totale dans la principale ou encore dans un contexte hypothétique ou même contrefactuel. Par ailleurs, étant dans la subordonnée, ces situations ne font pas l'objet d'une assertion indépendante. Les verbes généralement cités sont *savoir*, *réaliser*, *oublier*, ainsi que des verbes dits "affectifs" comme *déplorer*, *regretter* ou, avec des adjectifs, *être heureux*, *être ravi*, etc. Les verbes de perception ne sont pas systématiquement cités dans cette catégorie. Alors avons-nous affaire à des verbes factifs ?

Tout d'abord, il ne faut pas confondre la factivité avec la notion de fait que nous avons utilisée jusqu'ici en opposition avec la notion d'événement, bien que ces deux notions soient très proches. Le fait est une façon de transformer le perçu en concept. La factivité a à voir avec la présupposition.

Il nous semble que l'on peut effectivement parler ici de factivité avec les verbes de perception introduit par *kak* et par *čto*. Au contraire, *budto* et *čtoby* ont à voir, comme nous l'avons déjà signalé, avec la négation ou la mise en doute de la vérité et rendent la proposition non factive. La factivité dans ces verbes est due sans doute à une contrainte cognitive : la perception est notre principal moyen d'accès à la réalité, mais les états de choses réels peuvent exister sans être perçus. Si le locuteur dit qu'une personne X n'a pas perçu (vu, entendu, etc...) une situation, il continue à présenter cet état de choses comme réel. Ainsi, la perception peut être niée, mais sa vérité va se conserver. Ceci est valable aussi bien avec *kak* que avec *čto*.

On se rend compte qu'il n'y a que de petites différences entre les constructions avec les deux subordinants en ce qui concerne la factivité, et celles-ci sont dues essentiellement à leur différence sémantique. Avec *kak*, la factivité est liée au fait que la perception est présentée comme se déroulant en direct. Si l'on admet la vérité de la perception, on doit admettre en principe la réalité de son contenu. Avec la négation, donc, on va supposer que la situation a eu lieu, mais qu'elle n'est pas entrée dans le champ perceptif du sujet, que celui-ci ait connaissance de cette situation ou non.

(45) No Gluškov ne videl, kak voda pošla čerez kraj bočki

'Mais Gluškov n'a pas vu l'eau déborder du tonneau'

On a ici en fait un effet de polyphonie, que nous avons déjà évoqué. Celui qui sait que l'eau a débordé n'est pas Gluškov. Paradoxalement, ce n'est pas la perception qui assure la vérité de ce qui est dit, mais le savoir préalable du locuteur. Mais il en est de même avec *znat'* 'savoir', verbe typiquement factif, comem dans cet exemple où la vérité de la proposition subordinnée est la vérité du locuteur et non pas celle du sujet du verbe recteur :

(46) On ne znal, čto ona prišla

'Il ne savait pas qu'elle était arrivée'

Par ailleurs, il semble que la factivité ne soit pas absolue et que la présupposition puisse donc être remise en cause, comme dans cet exemple que nous avons trouvé dans le corpus :

(47) I ved' ty ne videl, kak Xauzer zastrelil prokurora

'Et puis, tu n'as pas vu Xauzer descendre le procureur, n'est-ce pas ?'

Le contexte et la particule *ved'* qui sert à faire accepter l'évidence présentée comme partagée nous laissent bien entendre que le crime de Hauzer n'a pas été perçu parce qu'il n'a peut être pas eu lieu. On est assez proche de la valeur qu'aurait donné *čtoby* dans le même contexte.

Maintenant, avec *čto*, on va avoir des effets semblables, avec une même polyphonie lors de l'introduction de la négation. Là encore, le contenu de la subordonnée est présupposé par le locuteur. Ce contenu, s'il était perçu par le Percepteur potentiel, ne serait pas perçu directement, mais seulement comme résultat d'un travail d'inférence ou d'abstraction.

(48) No obščestvo ne verit, potomu čto ne vidit, čto menjajutsja instituty [Presse CN]

'Mais la société ne croit pas parce qu'elle ne voit pas que les institutions changent'

Ainsi, dans cet exemple, le contenu de la subordonnée (dictum) 'les institutions changent' est présenté comme incontestable. Par ailleurs, la factivité semble encore plus difficile à annuler dans le cas des propositions avec *čto*, car celui-ci possède une contrepartie négative avec *čtoby* qui, lui, sert à nier le contenu de la perception et non la perception d'un existant. Il faut noter qu'on peut avoir quelque chose de ce genre dans le domaine nominal avec l'opposition génitif-accusatif.

(49) a. Ja ne videl knig tam

'Je n'ai pas vu de livres là-bas'

(49) b. Ja ne videl knigi tam

'je n'ai pas vu les livres là-bas'

La première phrase, sans nier totalement la présence des livres, implique fortement leur absence totale dans le lieu en question, tandis que la deuxième phrase ne nous dit rien sur ce point. Il se peut que le locuteur de cette phrase sache après coup que les livres étaient bien là-bas mais, qu'il ne les a pas vus ; il est aussi possible, cependant, qu'ils n'y soient pas du tout;

Dans l'exemple suivant avec *ne smotret'*, *kak* le Percepteur est en position de voir un événement qui se présente à sa perception, mais il choisit de ne pas regarder. L'événement n'en continue pas moins d'exister et d'être du type événement. Comme les verbes de perception active n'admettent que les subordonnées événementielles avec *kak*, nous n'avons évidemment pas d'exemples avec *čto* :

(50) Bolee togo, 56% oprošennyx ne smotreli, kak Vladimir Putin govoril o glavnom [Presse CN]
Par ailleurs, 56% des sondés n'ont pas regardé Vladimir Putin qui parlait des questions essentielles.

Un point à noter est que dans ces propositions la factivité semble difficile à annuler. Ainsi, dans l'exemple suivant, nous avons plutôt une subordonnée interrogative portant sur la manière :

(51) Ja ne smotrel, kak ona delala boršč, potomu što ona ne delala
'Je n'ai pas regardé comment elle faisait le boršč parce qu'elle ne l'a pas fait'

On pourrait se convaincre qu'il en est de même de la factivité dans les autres contextes, ainsi dans le contexte interrogatif :

(52) Ty videla, kak on prišël ?
'Tu l'as vu venir ?'

Cependant, l'interrogation dans la principale a tendance à induire une interprétation interrogative de la subordonnée également comme dans l'exemple suivant où l'interprétation sera plus vraisemblablement interrogative :

(53) On videl, kak ona delaet boršč ?
'Il a vu comment elle faisait le boršč ?'

Maintenant évoquons le cas où la négation est dans la subordonnée. Nous pouvons avoir une négation dans la subordonnée avec *što*. Cela n'est pas problématique dans la mesure où ce qui est perçu n'est pas directement présenté, ce à quoi nous avons accès, c'est le résultat d'une perception déjà digérée à partir de laquelle on peut faire une remarque générale même sur un état de choses qui, lui, n'est pas directement observé. Nous avons pu tester auprès de nos informateurs la parfaite acceptabilité de l'exemple inventé suivant :

(54a) On srazu uvidel, što Ivan ne prixodil
'Il a vu immédiatement que Ivan n'était pas venu'.

qui est du type inférentiel par rapport à l'inacceptabilité de la même phrase avec *kak* :

(54b) *On uvidel, kak Ivan ne prixodil

Dans cet exemple, par ailleurs, l'usage du verbe *prixodit'* au passé ajoute une nuance supplémentaire qui l'oppose au perfectif correspondant, celle d'aller-retour qui suppose que le sujet de *prixodit'*, même s'il est venu, ne se trouve plus ici à l'heure actuelle.

De même avec un exemple attesté, un peu différent :

(55) S udivleniem vižu, čto nikakix tolp ne nabljudaetsja [Presse CN]

'Je vis avec étonnement qu'on s'observait aucune foule'

Dans cet exemple, ce qui est constaté, c'est le fait de l'absence d'un objet observable que le percepteur s'attendait à voir. Cela ne pose guère de problème, car le verbe de perception ne porte pas sur une situation observable exprimée dans la subordonnée mais sur une entité qui est purement de nature cognitive. Au contraire, avec *kak*, nous assistons forcément à un événement dans lequel sont impliquées des entités perçues qui participent à cet événement. En quelque sorte *kak* est "transparent" pour le verbe qui ne peut voir l'état de choses qu'en percevant les entités y participant. Cela explique que l'on ne rencontre guère de négation à l'intérieur de ces subordonnées, car on ne peut pas logiquement être témoin d'une absence d'événement.

Le verbe *videt'* est aussi compatible avec d'autres expressions, elles-mêmes factives, qui semblent traverser le verbe de perception pour porter sur le contenu de la subordonnée.

(56) Radosno videt', čto "Lokomotiv" segodnja na pod"ěme. [Presse CN]

'Il est heureux de voir que le Lokomotiv est au sommet de sa forme aujourd'hui'

Ici, le verbe *videt'* est à l'infinitif et constitue avec la subordonnée qu'il régit le premier actant de l'adjectif à la forme courte (forme prédicative) *radosno*. Cet adjectif fait partie de la classe des adjectifs évaluatifs qui présupposent la réalité de l'état de choses auquel il se rapporte. On a l'impression que ce qui est heureux, c'est autant que le club en forme que le fait de le constater. On peut de même trouver dans ce contexte d'autres adjectifs marquant l'attitude du locuteur à l'égard de la situation en question et présupposant sa vérité : *stranno* ('étrange'), *udivitel'no* ('étonnant'). La vérité ne peut être annulée que dans certains contextes modaux. Cela est un effet pragmatique. Le fait de percevoir un événement n'est heureux que si cet événement lui-même est heureux. À plus forte raison, si l'on dit qu'il est étrange de voir

quelque chose, on peut supposer que ce qui est étrange, ce n'est pas le fait de la perception, mais le contenu de celle-ci.

7.7 Remarques sur l'ordre des mots

Dans les propositions avec *kak*, on rencontre très souvent un ordre de mots du type : circonstant régi ou facultatif-verbe- sujet. Cet ordre des mots est typique des constructions introduisant une situation dans sa globalité, sans qu'un thème ait déjà été établi dans le contexte antérieur ou puisse être récupérée dans la situation de communication (*cf.* Chafe 1994, Lambrecht 1994). Cet ordre des mots est beaucoup moins caractéristique des constructions avec *čto*, bien que ce ne soit qu'une tendance statistique. Cela semble congruent avec notre distinction événement/fait. Nous avons déjà noté que la situation introduite par *kak* ne peut être séparé de sa perception et ne peut lui être que concomitant. La perception établit l'existence de l'événement perçu (même si dans la réalité l'état de choses existe évidemment indépendamment de sa perception). En quelque sorte, l'état de choses est comme "absorbé" par la perception et en devient inséparable (*cf.* pour le français Achard, 1993). Il n'est guère étonnant que, très souvent, on trouve dans la subordonnée une construction typique des séquences d'introduction globale d'une nouvelle situation, comme dans les débuts de récit. Ainsi :

(57) Ja vzletal i vzletal prjamo k nebu i videl, kak razglaživajutsja xmurje lica, kak ulybaetsja babuška, kak smotrjat na menja gosti. [Presse CN].

'Je montais et montais droit vers le ciel et je voyais les visages renfrognés se dérider, ma grand-mère qui souriait et les invités qui me regardaient'

7.8 Particularité des verbes d'audition

Slušat' ('écouter') se comporte en gros comme *smotret'* (regarder). Il n'est compatible qu'avec *kak*, car il suppose toujours qu'un Percepteur fait un effort pour suivre un état de choses exprimé par un verbe dynamique. Il est incompatible avec *čto* pour les mêmes raisons : *čto* est plus complexe, supposant un travail inférentiel à partir d'un perçu, il n'est pas compatible avec l'idée d'attention portée au simple déroulement de l'action.

(58) Den' Ivanovič provodil v podvale, štopaja noski i slušaja, kak určat truby. [Presse CN]

'Sa journée Ivanovič la passait dans la cave à repriser des chaussettes et à écouter gargouiller les tuyaux'

Pour *slyšat'*, au contraire, on note une asymétrie avec *videt'*. L'usage avec *kak* est du même type que pour *videt'* ; en revanche, avec *čto*, *slyšat'* a une signification particulière, celle d'"entendre dire" et le contenu de la subordonnée n'est plus tout à fait de l'ordre de la perception puisque c'est le compte rendu d'un dire laissé implicite dans la construction.

(59) Ja slyšala, čto nekotorye krema usilivajut rost volos [Presse CN]

'J'ai entendu dire que certaines crèmes renforcent la croissance des cheveux'

Cela semble signifier que la modalité auditive, à la différence de la modalité perceptive, ne peut rarement servir à établir un fait et, effectivement dans les langues, c'est le plus souvent la vision qui nous sert de source pour établir des faits. Il n'est cependant pas tout à fait exclu de rencontrer *slyšat'* avec *čto* dans un sens perceptif. Nous avons un exemple attesté :

(60) Vidite i slyšite, čto razgovarivaju s vami, značit, v porjadke! [Presse CN]

'Vous voyez et vous entendez que je parle avec vous, donc tout est en ordre !'

Dans cet exemple, on pourrait supposer une certaine attraction du type de *videt'*, *slyšat'* ne faisant que confirmer l'impression déjà acquise par *videt'*. Cependant l'exemple suivant, avec une valeur inférentielle, est également possible. Si j'entends des pas dans le couloir et que j'entends X, je peux dire des choses du genre :

(61) Ja slyšu, čto on idët

'Je l'entends arriver'

(62) Ja že slyšu, čto kto-to est' vnizu, idi prover'

'J'entends bien qu'il y a quelqu'un en bas, va vérifier'

De même, une personne qui a besoin de s'assurer que X travaille et qui entend le bruit de son activité peut dire :

(63) Ja slyšu, čto on rabotaet
'j'entends qu'il travaille'

Ici, il ne s'agit plus de rapporter la survenue d'un événement dans le champ perceptif mais d'établir un fait, de chercher une confirmation. Nous retrouvons ces mêmes particularités d'utilisation de *slyšat'* avec d'autres constructions telles que celles avec *budto* et *čtoby* où ce verbe conserve généralement sa valeur d'ouï-dire avec les nuances apportées par les constructions en question. C'est peut-être la possibilité d'être inséré dans des contextes de ce type qui ont conduit les équivalents de ce verbe à signifier 'comprendre' (du type 'j'entends bien que vous voulez partir') mais, comme nous l'avons déjà dit, le russe n'a pas développé ce type de signification dérivée.

CHAPITRE VIII

LES PROPOSITIONS ARGUMENTS INTRODUITES PAR *BUDTO* ET *ČTOBY*

8.1. Les propositions introduites par *budto*

Les propositions introduites par *budto* représentent un type particulier au russe, même si la signification exprimée par *budto* peut être transmise par d'autres mots ou constructions dans d'autres langues. Le mot *budto* a (au moins) deux emplois assez distincts syntaxiquement, mais pas si éloignés du point de vue sémantique :

- un emploi comparatif, où il est souvent précédé de *kak* et où il signale, par rapport à *kak* tout seul, que la comparaison entre deux états de choses est incertaine ou hypothétique (cf. *comme si* en français). Dans cet emploi, il est en concurrence avec des synonymes : *točno*, *slovno*, qui ne semblent pas apporter de nuances importantes si ce n'est, peut-être, de registre. Nous ne nous pencherons pas ici sur les questions complexes de son statut catégoriel et de la syntaxe de la comparaison.

- un emploi comme subordonnant après certaines classes de verbes : verbes de parole, de pensée et de perception. *Budto* exprime que l'état de choses décrit dans la subordonnée ne fait pas l'objet d'un savoir certain du locuteur et que celui-ci ne veut pas s'engager sur la vérité de la proposition, mais fait entendre qu'il tend plutôt à croire que cette proposition est fausse. Il s'agit donc d'un opérateur de modalisation, introduisant une modalité de type épistémique, qui concerne le savoir.

Dans le cas de la perception, *budto* indique que la perception est incertaine. Il ne s'agit donc pas tant comme dans la formulation de Nørgard-Sørensen d'une perception qui n'a pas lieu, ce qui est un peu fort, mais d'une perception incertaine. L'auteur se laisse visiblement guider par un désir de construire un système symétrique entre son domaine du vrai et son domaine du perçu avec dans chaque domaine une catégorie de négation. Or, ici, la présentation de cette modalité comme une négation est un peu excessive.

Il faut rappeler que cette incertitude peut ne pas être fondée et la perception tout à fait réelle. Encore une fois, ce marqueur introduit souvent une forme de polyphonie : la perception peut n'être douteuse que pour le locuteur, mais non pour le Percepteur lui-même qui peut être, à tort ou à raison, tout à fait convaincu de la véracité de sa perception. Mais si le verbe de perception est à la première personne du singulier et a donc le locuteur pour Percepteur, c'est celui-ci qui est incertain de sa perception, ce qui semble paradoxal. Ce paradoxe se résout lorsqu'il y a juste un décalage temporel entre la perception et la prise de conscience que la perception est incertaine. L'incertitude ou l'approximation est, par ailleurs, ce qui semble rassembler les différents emplois de *budto*, régis ou non. La différence entre ces emplois se situe essentiellement au niveau de l'opposition événement/fait, selon le type de verbes : avec les verbes de perception, nous sommes dans le cas "(pseudo-)événement", alors qu'avec un verbe de parole, c'est un (pseudo-)fait qui est transmis. Le type "événement" est ce qui rapproche ce type de *kak*. Le perçu est un événement. Il est construit en même temps que la perception. Mais à la différence de *kak*, *budto* présente le perçu comme incertain. À la différence de *čtoby*, l'observation est incertaine mais pas du tout contrefactuelle, ce qui est très différent.

Le type sémantique de la construction en *budto* implique quelques contraintes sur sa combinatoire. Elle est incompatible avec un verbe recteur de perception contrôlée du type *smotret'*, car il paraît absurde de présenter un Percepteur faisant un effort pour conserver sa perception et à la fois affirmer que cette perception n'est pas avérée. Ainsi, nous n'avons trouvé aucun exemple avec les verbes *smotret'*, *nabljudat'*, etc. De même, on ne trouve pas d'exemples avec des verbes du type *zametit'* 'remarquer', *otličit'* 'distinguer', ce qui semble s'expliquer par le fait, déjà suggéré plus haut, que ces verbes présupposent plus fortement la réalité du contenu de perception et ne peuvent pas ne pas être factifs. En revanche, *budto* est tout à fait compatible avec *videt'* ainsi qu'avec les verbes de perception imaginaire avec lesquels il est en consonance.

Nous allons étudier quelques exemples :

- (1) *Včera mne snilos', budto ja učus' v svoëm institute i dolžen vot-vot polučit' diplom.* [Presse CN]
'Hier, j'ai rêvé que j'étudiais dans mon institut et que j'étais sur le point de recevoir mon diplôme'
- (2) *Ja sečas zadremal i mne snilos', budto u menja levaja noga čužaja.* [A. P. Čexov CN]

'Je viens de faire un petit somme et j'ai rêvé que ma jambe gauche ne m'appartenait pas'

Dans ces exemples, nous avons un verbe de perception imaginaire, onirique en l'occurrence. Dans ce contexte, *budto* est particulièrement approprié, car il renforce ici la composante sémantique d'irréalité du verbe. En fait, ces constructions sont souvent en concurrence avec des constructions en *kak* (concomitance de la perception onirique et de l'état de choses vu en rêve) et avec *čto* (constat d'un état de choses, mais dans un contexte onirique), où l'on fait plutôt comme si la perception était réelle. La fréquence des trois constructions est à peu près semblable. Ainsi avec *kak* :

(3) Njusen'ka vzdragivala ot ljubogo stuka v dver', po nočam , ej snilos' kak v komnatu, topaja grjaznymi botinkami, vvalivajutsja menty. [Dar'ja Doncova. CN]

'Njusen'ka sursautait à chaque fois les nuits, elle rêvait qu'on frappait à la porte, que des flics déboulaient dans sa chambre en piétinant avec leurs brodequins sales'.

Ceci s'explique par le fait qu'avec ces constructions, *budto* est en partie redondant, car le verbe exprime l'idée que la perception est une juste une apparence, même si dans le rêve ou l'hallucination elle peut sembler très réelle. Doit-on en conclure que *budto* ici apporte une information totalement redondante ? Après tout, on admet que dans la langue, certaines significations, par exemple la signification de pluriel, puissent être exprimées plusieurs fois dans l'énoncé et les catégories d'accord semblent même précisément spécialisées dans cet usage. Mais nous pensons que la signification n'est pas seulement redondante. Le choix de *budto* nous indique que l'on adopte la perspective du locuteur qui est conscient du caractère onirique de la perception et la construit comme un espace distinct de la réalité. Avec *kak* et *čto*, nous sommes transportés dans la perspective du locuteur et dans un espace qui, le temps du rêve, est considéré comme celui de la réalité.

Même chose avec *pokazat'sja* ('sembler') et les formes à postfixe réfléchi *-sja* *poslyšat'sja* ('être entendu') qui, lorsqu'elles sont employées avec un actant au datif, présentent des propriétés subjectales.

(4) Mne pokazalos', budto on nemnogo pomračnel (Presse CN)

'j'ai cru voir qu'il était devenu d'humeur un peu sombre'

(5) Mne poslyšalos', budto v golose mal'čika prozvenelo malen'koe takoe sožalenie (Družkov CN)
'Il m'a semblé que dans la voix de l'enfant on pouvait entendre une pointe de regret'

En fait, dans les corpus, les emplois de *budto* avec des verbes oniriques sont de loin les plus fréquents.

C'est véritablement avec les verbes "neutres" de ce point de vue du type *videt'* ('voir') ou *slyšat'* ('entendre') que *budto* a un apport sémantique irréductible et n'est guère remplaçable. Dans ce cas, la principale différence concerne, comme nous l'avons dit, la crédibilité de la perception.

(6) On videl, budto (*kak avec le même sens) čto-to dvižetsja v dali [Google]
'Il a vu comme si quelque chose bougeait au loin.'

Nous avons trouvé un exemple particulier où le verbe *videt'* signifie, en gros, dans le contexte particulier, 'lire' et où *budto* introduit une information incertaine :

(7) Ja vot v gazetax videl, budto v Japonii kakie-to nevoda osobyje est', ne po našemu lovjat a kak lovjat ne znaju
'J'ai lu là dans un journal qu'au Japon ils auraient des filets de pêche spéciaux, ils ne pêchent pas comme nous, mais comment ils pêchent, je n'en sais rien'

Avec *slyšat'*, c'est le seul type d'emploi que nous ayons rencontré. Ici, on est dans le type (pseudo-)fait et les contraintes sont moins fortes qu'avec *videt'*

(8) Ja slyšal, budto i v takom vozraste berut
'J'ai entendu dire qu'ils recrutent même à cette âge'

8.2 Le type de prédicats et la concordance des temps

Comme on peut s'y attendre, la concordance des temps est également possible mais facultative. Ainsi, dans l'exemple que nous venons de citer, il est possible de remplacer le présent par un passé avec les mêmes nuances qu'avec *kak*. L'étude de tous nos exemples attestés a montré de même que dans tous les cas la contrainte de concomitance était la même que pour *kak*. De même, il semble qu'il y ait une forte contrainte sur le type de prédicats dans

la subordonnée. Des exemples avec un verbe totalement statique que nous avons soumis à nos informateurs ont été en général jugés déviants :

(9)*??Ja videl, budto on mērtv/durak/spit

'Il m'a semblé voir qu'il était mort/ qu'il était un idiot/ qu'il dormait

Il y a une contrainte plus forte sur la négation. On peut nier le verbe de perception devant une proposition commençant par *kak*. Dans ce cas, comme nous l'avons vu, l'état de choses existe, mais une perception qui pourrait être contemporaine à cet état de choses n'a pas lieu. Mais dans le cas des propositions en *budto*, il y a peu de sens à nier la perception d'un état de choses dont la réalité est déjà présentée comme incertaine. Tout au plus, la négation est tolérable si elle a la valeur de rectification métalinguistique et que l'on veut indiquer que l'état de choses a été incorrectement présenté avec *budto* comme incertain, alors que cet état de choses était avéré et devait être présenté avec *kak*. Mais il faut alors un accent d'insistance sur les subordonnants et une mise en contraste. Voici un exemple qui a cependant suscité le scepticisme de certains de mes informateurs.

(10) ? On ne videl , BUDTO on kopal jamu a on videl, KAK on kopal jamu.

il n'a pas cru voir qu'il creusait un trou, il a vraiment vu qu'il creusait un trou

(on peut continuer par : ved' on dejstvitel'no vykopal jamu, ja tože videl: car il a effectivement creusé un trou, moi aussi je l'ai vu)

8.3. Les propositions introduites par *čto*by

L'association du subordonnant *čto* avec la forme en *by* est écrit en russe comme un seul mot. C'est le fruit d'une évolution historique où la particule, d'origine verbale, s'est trouvée de plus en plus fixée à la deuxième position (loi de Wackernagel). Alors qu'avec d'autres subordonnants, elle peut conserver une certaine variété positionnelle, avec *čto* elle est toujours collée au subordonnant et a fini par former une seule unité orthographique. Le verbe se met lui-même à la forme du passé ou à la forme de l'infinitif. Au niveau sémantique, la particule a un apport modal. Elle semble avoir la valeur d'exprimer la simple virtualité de la situation. Son sens est à la fois plus précis et plus diffus que le subjonctif du français. Effectivement, sa

valeur de virtualité la rend compatible avec la valeur de conditionnel, y compris contrefactuel (condition qui ne peut plus être réalisée, car se rapportant déjà au domaine du passé)⁵¹. D'un autre côté, il se rencontre dans certains des contextes typiques du subjonctif français, en position d'argument d'un verbe recteur, introduit par *čto* avec lequel il fusionne. Mais, par ailleurs, le choix des verbes recteurs est beaucoup plus réduit qu'en français. Il ne se rencontre pas avec des verbes marquant une attitude émotionnelle ou une évaluation. En revanche, il s'associe naturellement avec les prédicats d'injonction, de désir, de volonté, etc. Cela signifie que l'idée d'éventualité est plus centrale qu'en français, alors que pour le français on a pu dire que le subjonctif servait au mieux de marqueur de non assertion, tandis que certains y voient un simple reflexe syntaxique⁵². Voici un exemple avec le verbe *xotet'* 'vouloir' :

(11) Aktěry xotjat, čtoby každy iz nix platili po 1, 25 milliona za seriju [Presse CN]

'Les acteurs veulent que l'on paie 1,25 millions à chacun par épisode'.

Une sphère d'emploi un peu différente et qui nous intéresse au premier chef ici, c'est l'emploi avec un verbe recteur de cognition sous la négation ou avec certains marqueurs que l'on appelle "à polarité négative". Cet emploi du subjonctif est également partagé par le français. Dans ces emplois, la subordonnée exprime une proposition dont l'éventualité est juste envisagée pour être tout de suite évacuée comme "impensable".

(12) No ja ne dumaju, čtoby Timu xotelos' uvidet' v presse moi komentarii po ètomu povodu. [Presse CN]

Mais je ne pense pas que Tim ait envie de voir dans la presse mes commentaires à ce propos

Ce type d'emploi se rencontre avec certains verbes de perception :

(13) Ja provël v SŠA za rulëm počti mesjac i ni razu ne videl, čtoby kto-nibud' posmel zanjat' specijalizirovannoe mesto dlja stojanki [Presse CN]

'J'ai passé presque un mois au volant aux Etats-Unis et je n'ai jamais vu que quelqu'un se garait sur

51 Cf. l'ouvrage de P. Garde 1963, qui lui, distingue une autre signification, en gros liée à l'expression de la volonté, dans les contextes optatifs, hortatifs et désidératifs. La séparation argumentée par Garde semble assez justifiée, mais nous ne nous engagerons pas ici à étudier si la deuxième signification est liée à la première et de quelle façon, car cela n'a pas d'incidence directe pour notre travail.

52 Ainsi, pour le français, avec une approche essentiellement syntaxique, Lalaire 1998 étudie les conditions d'emploi du subjonctif et de l'indicatif dans les complétives. Bien que l'argumentation soit intéressante, nous ne sommes pas enclins à penser que certains emplois doivent être décrits comme purement syntaxiques; Les problèmes liés à la définition sémantique du subjonctif que note l'auteur sont peut-être dus au fait qu'il pense en terme d'invariant, unique pour tous les emplois, ce qui n'est pas la seule approche possible..

une place de parking réservée'

Il s'agit surtout des verbes *videt'* et *slyšat'*, c'est-à-dire des verbes de perception passive. Cette restriction peut s'expliquer facilement par le fait que la subordonnée a pour objectif de nier toute perception d'un certain état de choses et que cela est peu compatible avec la perception contrôlée qui suppose que la perception existe déjà.

Il faut cependant préciser qu'il n'est pas suffisant que l'un de ces verbes soit présent comme prédicat recteur que pour l'on puisse utiliser *čtoby*. On a ici un cas d'interaction complexe entre plusieurs éléments qui permettent d'arriver à la valeur globale. Le verbe de perception lui-même ne change pas de sens, même s'il désigne, paradoxalement, une non-perception. Avec *budto*, nous avons bien une perception, mais le contenu de celle-ci est mise en doute. Ici, on affirme qu'il n'y a pas eu de perceptible d'un certain type. Ce type lui-même peut être déjà activé par le contexte ou non. Le subordonnant ne peut pas être *kak*, parce que *kak* suppose que l'observable est co-présent au moment de la perception et qu'il existe donc réellement. Nous avons dit que l'on pouvait nier ce type de perception en conservant la vérité du contenu de la subordonnée, assumée par le locuteur, mais on ne pouvait pas observer un non-événement.

En revanche, avec *čtoby*, on va pouvoir établir un non-fait. Cela suppose souvent un certain caractère polémique ou, encore une fois, argumentatif, dans la conception de Ducrot. Il faut souvent supposer la possibilité d'une certaine perception, évoquée dans le contexte-avant, pour pouvoir la nier. Cela distingue, ce que l'on appelle "négation polémique" de la "négation descriptive" qui constate simplement une situation négative, du type :

(14) Ja uvidel ego na ulice. On ne spešil
'Je l'ai vu dans la rue. Il ne se pressait pas'

Nier, c'est souvent s'opposer et pas seulement décrire que quelque chose n'est pas vrai, comme pourrait le laisser croire l'approche logique de la négation. Pourtant, avec *čtoby*, on va souvent trouver des cas où la négation ne présuppose pas forcément une assertion préalable. Le rôle de la construction est alors de montrer le fait qu'une situation n'a jamais été perçue et, par conséquent, qu'elle n'existe pas. Cela est en général prononcé en vue d'une certaine

conclusion :

(15) "Ja nikogda ne slyšal, čtoby kto-nibud' tak čital stixi ". [Presse CN]

'Je n'ai jamais entendu quelqu'un lire des vers de la sorte'

Ici, la conclusion sous-jacente est que la personne dont on parle lit remarquablement des vers. Nous avons ici une prédominance de la description car on ne sent quasiment pas de polémique sous-jacente. Voyons un autre exemple :

(16) Nikogda ne videl, čtoby oni ssorilis' - v bytovom, obydenom smysle. Im mešalo vzaimnoe uvaženie.

'Je ne les ai jamais vu se disputer - dans le sens quotidien, banal. Leur respect mutuel les en empêchait'.

Dans cet exemple, le locuteur décrit un vieux couple particulièrement soudé. L'énoncé que nous citons fait partie des circonstances de la vie du couple. Cette description sert elle-même d'illustration à l'affirmation qu'ils sont unis et se charge donc d'une valeur argumentative en faveur d'une certaine conclusion. Elle ne présuppose pas d'assertion précédente mais, il est vrai, la négation semble ici s'appuyer au moins sur un stéréotype (topos chez Ducrot) sous-jacent du type "tous les couples se disputent, cela fait partie de la vie des couples". La négation souligne alors l'aspect exceptionnel de leur cohabitation sans nuage. Voici d'autres exemples, où l'on peut aussi identifier des topoi sous-jacents :

(17)Valentin Jur'evič šel nebystro, no počti ne prixramyvaja. Jura redko videl, čtoby otec xodil s palkoj, tol'ko posle doždja, kogda mokraja glina stanovilas' sovsem uže skol'zkoj [Bersenenva CN]

'Valentin Jur'evič marchait lentement, mais presque sans boiter. Jura l'avait rarement vu avec une canne, seulement après la pluie, lorsque la glaise mouillée devenait vraiment glissante' (topos : à un certain âge, on marche avec une canne)

(18) Šef voobščě-to byl čelovekom ne sliškom vesělym. Po-moemu, ja ni razu ne videl, čtoby on ulybalsja. (Leonov, Makeev CN)

'Notre chef, d'une manière générale, n'était pas un homme très gai. Il me semble que je ne l'ai jamais vu sourire' (argument allant en faveur de l'assertion précédente s'appuyant sur le topos : un homme gai doit sourire de temps en temps).

Parfois, cependant, on va pouvoir trouver un aspect polémique plus marqué, avec un

élément dans le contexte qui induit une polémique. C'est le cas dans l'exemple suivant, même si le locuteur construit lui-même les arguments et les contre-arguments sous-jacents :

(19) *Vsě-ravno federaly s boevikami ne vojujut, ty videl, čtoby federaly šturmovali gornye bazy ?*

'Et malgré tout, les troupes fédérales ne combattent pas les guerriers, tu as déjà vu les fédéraux prendre d'assaut les bases de montagnes ?'

Le locuteur polémique avec une assertion sous-jacente : les troupes fédérales combattent les guerriers et donne un exemple pour nier cette affirmation. Nous voyons donc avec cette série d'exemples que la distinction entre négation descriptive et négation polémique est plutôt une question de degré que de différence tranchée, car la négation suppose souvent au moins la réfutation d'une affirmation sous-jacente sous forme de topos (Cf. Ducrot & Anscombe 1997).

Pour bien utiliser le subordonnant *čtoby*, il est nécessaire qu'il y ait dans le contexte du verbe recteur un élément qui indique que la perception n'a pas eu lieu ou en tout cas peu fréquemment, et que le perçu est donc présenté comme contrefactuel. Le contexte est constitué par des unités de statut catégoriel divers que l'on appelle généralement des mots (ou, de façon plus neutre, items, ou éléments) à polarité négative⁵³. Ce sont des éléments qui orientent l'interprétation vers le pôle négatif. Les négations elles-mêmes en constituent l'élément fondamental, parfois liées à d'autres éléments qui renforcent la négation et qui ne peuvent être employés que dans un contexte négatif. Mais certains autres éléments ont pour fonction d'orienter l'interprétation vers la négation, même s'ils ne supposent pas la négation absolue. Nous allons voir une série d'exemples.

(20) *Kto-nibud' videl, čtoby mužčina v kosmetičeskom otdel'ke fotki demonstriroval ? (Forum CN)*

'Quelqu'un a-t-il déjà vu un homme montrer des photos (de leur femme) dans un rayon de produits de beauté ?'

Ici, il est question sur un forum du fait que les hommes sont incapables de choisir correctement des produits de beauté pour leur femme. Le contexte qui entraîne l'usage de *čtoby* est interrogatif. Le pronom *čto-nibud'*, qui indique un référent virtuel, va dans le même sens et renforce l'aspect virtuel de la proposition subordonnée. Dans ce cas, l'alliance de

53 Cf. sur ce point, Muller 1991, Huddleston & Pullum 2002,

l'interrogation et de *čtoby* dans la subordonnée donne une interrogation rhétorique, c'est-à-dire qui n'appelle pas de réponse dans la mesure où elle oriente déjà nécessairement vers une certaine réponse. Ici, la question rhétorique revient à nier la possibilité que l'état de choses en question soit perçu, et elle ne permet au destinataire de répondre à la question apparente. Si on remplaçait *čtoby* par *čto* avec la transformation du verbe subordonné correspondante (perte de la marque de passé), en revanche, l'état de choses serait présupposé réel et la question serait sans doute une vraie question ou encore une question de vérification, mais le sens serait totalement différent.

Voici encore des exemples :

(21)— A gde ty slyšal, čtoby ryby gromko razgovarivali? [Presse CN]

'Et où est-ce que tu as entendu des poissons parler tout haut ?'

(22) Vy slyšali, čtoby u nas kto-to propogandiroval vojnu, nasilie, narkotiki ? [Presse CN]

'Vous avez entendu que l'un d'entre nous ait fait de la propagande pour la guerre, la violence ou la drogue ?'

Au niveau temporel, il semble, d'après tous nos exemples, que *čtoby* indique toujours la négation d'un état de choses qui aurait pu se trouver en concomitance avec la perception. Nous n'avons pas trouvé d'exemples de décalage temporel. Cela rapproche *čtoby* de *kak* et *budto* et l'oppose à *čto*. Cela va à l'encontre de l'approche de Nørgard-Sørensen, qui réunit *čto* et *čtoby* dans un même type. Pour être tout à fait précis, il faudrait parler dans ce cas de valeur "contre-événementielle" plutôt que "contrefactuelle"! Cela ne vaut pas cependant, pour l'interprétation "oui-dire" de *slyšat'*, mais celle-ci n'est plus tout à fait perceptive.

(23) Ja nikogda ne slyšal, čtoby kto-to iz nix byl šťastliv v svoëm izganii [Presse CN]

'Je n'ai jamais entendu dire que l'un d'entre eux fût heureux dans son exil'.

Il faut noter en revanche qu'il n'y a pas de restriction quant au type du prédicat qui n'a pas à être dynamique, ce qui rapproche *čtoby* de *čto*.

(24) Gde vy eščë videli, čtoby v pravilax bylo propisano o raspoložanii stadiona otnositel'no storon sveta ? [Presse CN]

'Où avez-vous vu que soit inscrit quelque chose dans les règlements concernant la disposition du stade par rapport aux points cardinaux ?'

CHAPITRE IX

LES PROPOSITIONS ARGUMENTS INTERROGATIVES ET EXCLAMATIVES

9.1. Les propositions subordonnées interrogatives

9.1.1 Généralités sur l'interrogation en russe

L'étude des propositions subordonnées interrogatives est un sujet trop large pour que nous puissions espérer l'étudier en profondeur ici. Et la bibliographie est immense, surtout chez les linguistes d'inspiration logiciste⁵⁴. Nous nous contenterons donc d'une caractérisation très générale :

- Les propositions interrogatives peuvent être partielles, totales ou alternatives (disjonctives). Une interrogation partielle porte sur un élément, exprimé par un pronom ou un adverbe interrogatif, qui occupe une fonction à l'intérieur de la proposition interrogative. Cet élément peut être un actant ou un circonstant, celui-ci régi ou non. La réponse à une interrogation partielle suppose que le terme interrogatif qui fonctionne comme une variable soit remplacé par un élément qui comble une lacune informative et permette d'avoir une proposition complète. L'élément informatif doit canoniquement occuper la même fonction dans la proposition que l'élément interrogatif. L'énoncé-réponse ne nous intéressera pas directement ici, dans la mesure où la subordonnée interrogative ne suppose pas de réponse. L'interrogation totale, elle, porte sur l'ensemble de la proposition ou sur un de ses éléments et cherche à obtenir une information d'une autre nature, à savoir si la proposition interrogée répond à un état de choses lorsque la question porte sur le prédicat et que celui-ci n'est pas

⁵⁴ Ainsi Padučeva (1985), Berman (1991), Bulygina & Šmelëv (1997), Lahiri (2002), Defrancq (2005).

focalisé (mis en contraste par exemple) ou si le constituant, argument ou circonstant, interrogé permet bien de saturer l'état de choses dans les questions portant sur un constituant particulier. Enfin, l'interrogation alternative est une variante de l'interrogation totale dans laquelle une disjonction (*ili* 'ou') indique les deux réponses possibles, l'une positive, l'autre négative si l'interrogation porte sur toute la proposition. Si elle porte sur un constituant, alors elle offre le choix entre deux (ou plus) constituants qui peuvent saturer un état de choses.

- En russe, du point de vue formel, les propositions interrogatives partielles sont marquées essentiellement par la présence d'un pronom ou adverbe interrogatif et par l'intonation. L'interrogation totale peut être marquée par la seule intonation (cas le plus courant dans la langue parlée) ou par l'adjonction d'une particule *li* qui se place derrière l'élément syntaxique sur lequel porte l'interrogation, celui-ci étant lui même renvoyé en début de phrase. Cette variante présente une nuance de sens par rapport à la construction sans *li* : elle ne dirige pas la réponse du destinataire à l'avance sur telle ou telle variante, positive ou négative et elle est donc plus ouverte que la variante sans *li* (cf. Kobozeva 2000, partie III, ch. 4)

(1) a. Uznal li ty menja ?

Est-ce que tu me reconnais ? (Exemple de Kobozeva tiré de Puškin)

(1) b. Ty menja uznal, pravda ?

'Tu m'as reconnu, n'est-ce pas ?'

Dans le second exemple, on a le même chose qu'en (1) a. mais sans inversion et sans *li* ; ici, on peut insérer une demande de confirmation au contraire de l'exemple précédent.

Lorsqu'une interrogation partielle est subordonnée, elle conserve sa forme, mais perd l'intonation, marque de sa force illocutoire. La proposition totale, dans la langue normée, comporte toujours *li* qui perd alors sa nuance sémantique expliquée plus haut de question non biaisée. Une variante de plus en plus courante consiste à remplacer cette construction par une structure disjonctive avec *ili net* ('ou non'). Le fait que la nuance sémantique se perd n'a rien d'étonnant dans la mesure où la proposition interrogative cesse d'être une véritable question appelant une réponse et que l'opposition réponse dirigée/ réponse libre n'a plus de pertinence. Il n'est d'ailleurs guère étonnant qu'on choisisse dans le cas de neutralisation la construction la

plus ouverte des deux. En même temps, elle présente peut-être l'avantage d'un marquage explicite.

- Les propositions interrogatives peuvent être subordonnées⁵⁵ et dans ce cas, comme le prédit bien la description fonctionnelle de la subordonnée que nous avons donnée, elle perd la capacité de former un acte de langage à elle seule. Effectivement, une construction interrogative subordonnée n'appelle plus une réponse même si son emploi avec certains verbes recteurs eux-mêmes employés à la forme interrogative pourrait faire croire le contraire. Dans une construction du type *tu lui as demandé s'il venait ?* ou son équivalent russe *ty sprosil ego, pridët li on ?*, le destinataire du message peut se sentir obligé de répondre non seulement à la première question (s'il a posé la question), mais aussi à la deuxième (si X va venir). Mais cela se laisse expliquer par des règles d'interprétation pragmatique très générales, à la façon de Grice (1975), sans qu'on ait à affirmer que, dans ce cas, la subordonnée interrogative conserve leur force d'interrogation : ici, il est probable que ce qui intéresse mon interlocuteur, ce n'est pas seulement que je lui dise si j'ai posé la question, mais que je lui donne aussi la réponse que j'ai reçue, ce qui est l'information la plus intéressante et si je veux être coopératif, je vais effectivement lui donner cette information. Cette interprétation est donc tributaire de la sémantique du verbe recteur, de la syntaxe de la phrase dans son ensemble et de principes pragmatiques plus généraux.

- On distingue en général deux types de verbes capables de régir une subordonnée interrogatives : des verbes orientés vers la question et des verbes orientés vers la réponse⁵⁶. Les verbes du premier type portent déjà une composante sémantique de doute ou d'interrogation et nous indiquent que la proposition interrogative à un certain moment comporte une incertitude pour un individu qui peut être un argument auprès du verbe recteur ou bien le locuteur de la phrase lui-même. Ces constructions conservent donc quelque chose de l'interrogation indépendante, mais ne constituent pas pour autant une question. Dans les constructions orientées vers la réponse, la subordonnée interrogative a un contenu qui est

⁵⁵ Nous préférons parler de "subordonnée interrogative" que d'interrogation indirecte, car ce terme, selon nous, obscurcit le fait que l'on a bien affaire à un type de subordonnée. Un autre terme qui a été proposé est "interrogation enchâssée" (Lahiri 2002, Defrancq 2005).

⁵⁶ Le concept a été proposé par Ohlander (1986), cf. aussi Huddleston & Pullum (éds) (2002), Leonarduzzi (2004).

présenté comme connu d'un participant et/ou du locuteur mais non (en principe) du destinataire de l'énoncé. C'est ce qui permet d'employer des verbes non interrogatifs du type *savoir, comprendre, dire* avec une subordonnée interrogative. L'incertitude, en effet, n'en est une, le plus souvent, que pour le destinataire du message à qui le locuteur fait savoir que cette information est détenue par quelqu'un, éventuellement par lui, auquel cas, très souvent, on peut supposer qu'il va la communiquer à son destinataire par la suite. Les verbes de perception en russe, lorsqu'ils peuvent s'employer avec une subordonnée interrogative, sont précisément de ce type. Il faut néanmoins signaler que l'orientation vers la réponse, même si elle est une propriété lexicale de quelques verbes, peut être annulée dans une autre configuration syntaxique (par exemple si le verbe recteur est lui même soumis à une interrogation).

Comparez :

(2) On videl, kto èto sdelal

'Il a vu qui a fait cela'

On videl, kto èto sdelal ?

'Il a vu qui a fait cela ?'

Seul le premier exemple suppose que le sujet (et peut-être le locuteur) connaisse la réponse ; le deuxième exemple du fait de l'interrogation qui porte sur le verbe recteur réintroduit un doute.

- Au niveau aspecto-temporel et modal, ces propositions sont en principe peu dépendantes du verbe recteur. L'état de choses représenté peut être antérieur, postérieur ou simultané à celui de la principale, et il y a peu de contraintes sur le type de verbes ainsi que sur la négation et la modalité. Elles sont cependant tributaires du repère déictique de la prédication principale, par exemple pour le choix de la personne ou des adverbess de temps (utilisation dans certains cas de formes temporelles relatives spéciales comme *na sledujuščij den'* 'le lendemain' à la place de 'demain' etc...). Pourtant, nous verrons que les verbes de perception impliquent, malgré tout, un certain nombre de contraintes d'ordre temporel, tout comme avec les autres types de propositions arguments.

Nous allons maintenant étudier les constructions où les verbes de perception sont suivis d'une subordonnée interrogative, en examinant d'abord l'interrogation partielle, puis

l'interrogation totale.

9.1.2. La subordonnée interrogative partielle

9.1.2.1. Les prédicats admettant une subordonnée interrogative partielle

La subordonnée interrogative partielle est très bien représentée et se rencontre avec un plus grand nombre de prédicats que la subordonnée interrogative totale. *Videt'* est compatible avec différents types de subordonnées interrogatives partielles. Avec *kak* :

(3) Ètot koncert— vozmožost' uvidet', kak vsë èto vygladelo let sorok nazad.

'ce concert est l'occasion de voir de quoi tout cela avait l'air il y a quelques quarante ans en arrière'.

[Presse CN]

(4) Ljublju xorošo odevat'sja i smotret' , kak odevajutsja drugie.

'J'aime m'habiller élégamment et regarder comment les autres s'habillent'

[Presse CN]

Dans ces deux exemples, nous voyons que *kak* est l'adverbe de manière qui correspond à une place de circonstant dans la construction. Dans le premier exemple, il rentre dans la valence du verbe qui régit un circonstant de manière : en effet, le verbe *vygljadet'* est un des (rares) verbes qui requièrent un circonstant de manière régi (adjet). *Kak* pourrait être remplacé par *kakim obrazom* 'de quelle manière'.

Dans le deuxième exemple, le circonstant est un adjectif qui modifie le verbe. Ici, le remplacement est plus difficile, car *kakim obrazom* porterait plutôt sur le procédé alors qu'il s'agit plutôt de style, mais on peut dire, par exemple : *v kakom stile* 'dans quel style'. De tels remplacements ne sont pas possibles lorsque *kak* est un mot subordonnant, car il n'a pas de fonction dans la phrase :

(4) Ja videl, kak on poceloval eë

'Je l'ai vu l'embrasser'

On peut aussi rencontrer d'autres pronoms interrogatifs, locatifs (5), directionnels (6), de personne (7), d'objet (8) :

(5) On i v snegu i vtemnote videl, gde emu nado idti (Astaf"ev CN)

'Il voyait aussi bien dans la neige que dans l'obscurité où il devait aller'

(6) Ded videl, kuda pobežala i sejčas pokažet (Bykov CN)

'Le grand-père a vu où elle est partie et maintenant il va le montrer'

(7) On naverno videl, kto èto sdelal (Presse CN)

'Il a sûrement vu qui a fait cela'

(8) Ja videl, čto èto takoe (Dombrovskij CN)

'J'ai vu ce que c'était'

Il est à noter, cependant, que le plus souvent *čto* a la valeur de mot subordonnant. Les cas d'ambiguïté sont plus rares qu'avec *kak*, comme nous le verrons plus loin.

On ne peut visiblement pas avoir de question sur le temps. Lorsque l'on trouve *kogda* après *videt'* où un autre verbe de perception, celui-ci est un circonstant :

(9) Ja ego eščë utrom videl, kogda na studiju šël

'Je l'ai vu ce matin encore, quand j'allais au travail'

Le temps n'est pas quelque chose de directement perceptible par les sens. La perception du temps est en général le résultat d'un travail cognitif complexe impliquant la mémoire à long terme et l'expérience, et l'on peut comprendre donc cette incompatibilité.

Il en est de même avec ou la cause ou le but :

(10)??Ty videl, počemu on tak postupil ?

Tu as vu pourquoi il a agi ainsi ?

La cause précède toujours l'événement et on voit difficilement comment cette cause peut être perçue directement. Cela montre que le contenu représenté dans la subordonnée interrogative requière une observabilité directe et donc la simultanéité de la perception et du Percept. Les propositions interrogatives sont donc, sur ce point, plus proches du type

événementiel (*kak*) que du type factuel (*čto*). On peut cependant trouver *počemu* derrière *videt'* lorsque celui-ci est réinterprété dans sons sens cognitif de 'comprendre' , notamment après la négation :

- (11) Ja ne vižu, počemu on tak postupil
'Je ne vois pas pourquoi il a agi comme cela'

Mais il faut remarquer que le verbe recteur doit alors être au présent. Au passé, il aurait d'ailleurs la même nuance, mais décalée dans le récit. Le décalage temporel est alors non seulement possible, mais même courant.

La combinatoire avec le verbe de perception passive *zametil'*, qui désigne une perception soudaine survenant sans être recherchée, est également assez bonne. On peut trouver des exemples avec *kak* :

- (12) Ja zametil, kak ona smotrela na nego
'J'ai remarqué comment elle le regardait'

L'acceptabilité est aussi parfois renforcée par le négation :

- (13) Ja ne zametil, kak vdrug očutiljsja v ètoj gluxoj dyre (Presse CN)
'je n'ai pas remarqué comment je me suis trouvé dans ce trou perdu'
(14) Ja daže ne zametil, kak èto proizošlo (Dovlatov CN)
'Je n'ai même pas remarqué comment cela était arrivé'

Mais ce verbe est aussi compatible avec d'autres pronoms interrogatifs :

- (15) Rozka pod domom oščenilas'. No ja ne zametil, gde i kogda.
'Rozka a eu mis bas près de la maison. Mais je n'ai pas remarqué où ni quand'

Il faut remarquer, dans cet exemple, la possibilité d'avoir *kogda*, contrairement à ce que nous avons vu plus haut. Cela s'explique par le fait que *zametil'* n'est pas limité à la vision et qu'il peut être même synesthésique, c'est-à-dire englober plusieurs sens à la fois. Cela lui donne une nuance cognitive particulière qui le rend compatible avec la perception temporelle.

Les verbes de perception auditive présentent plus de limitations. L'ouïe ne nous donne pas accès en principe à des informations sur la localisation ou sur le temps. Après *slyšat'*, on

peut avoir *kto* mais alors, dans tous les exemples attestés, il s'agit de oui-dire :

(16) Kak čelovek vozvrativšijsja iz morja, on slyšal, kto umer, i vzdoxnul ob nix obo vsech (Gercen (Herzen) CN)

'En rentrant de la mer, il apprit qui était mort et il soupira sur chacun d'entre eux'

Dans des cas restreints, on peut cependant avoir une perception directe de sons, comme dans cet exemple, avec la nuance de 'distinguer' :

(17) Ty slyšiš', kto tam govorit ?

'Tu entends qui parle là-bas ?

Avec les autres pronoms interrogatifs, l'interprétation sera possible avec le sens de oui-dire uniquement :

(18) Ja slyšal, kuda on idët, no ja zabyl

'J'ai entendu dire où il allait, mais j'ai oublié'

Les verbes de perception visuelle active sont compatibles avec *kak* :

(19) Ja smotrel/nabljudal, kak ona gotovila testo

'J'ai regardé/observé comment elle préparait la pâte'

On peut avoir aussi *kuda*. Il est à noter que dans deux exemples que nous avons rencontrés, nous avons trouvé un futur perfectif, ce qui semble montrer que le verbe *smotret'* se complique d'une nuance de 'suivre l'action pour chercher à savoir'. Il n'est pas sûr que le futur soit bon dans la traduction française :

(20) Tol'ko odin iz nix, Pëtr, šël izdali za Iisusom i smotrel, kuda ego povedut (Tolstoj CN)

'Seul un d'entre eux, Pierre, suivait de loin Jésus et regardait où on le conduisait/?allait le conduire'

(21) On, razinja rot, smotrel, kuda sprjačet Ivan Savič den'gi (Gončarov CN)

'Il regardait, bouche bée, où Ivan Savič allait cacher l'argent' (meilleur avec *guetter* ou *suivait*)

Avec *gde*, le verbe prend nettement le sens de 'chercher'

(22) On smotrel, gde udobnee proniknut' v dom

'Il cherchait par où il était plus facile de pénétrer dans la maison'

(23) Izredka ostorožno oboračivajas', on smotrel, gde fakir (Teffi)

'De temps en temps, en se retournant avec précaution, il regardait où était le fakir'

La subordonnée interrogative partielle n'est en revanche pas compatible avec les verbes de perception imaginaire et erronée, probablement parce que le caractère manifestement irréal de la perception n'est pas compatible avec une interrogative orientée vers la réponse :

(24)*Mne mereščilos', kak on èto sdelal/ gde on

'*J'ai cru (=eu l'illusion de) voir comment il a fait cela/ où il était'

Le russe fait partie des langues qui admettent plusieurs mots-K⁵⁷ qui occupent forcément tous les deux (trois etc.) la place de début de proposition réservée aux mots interrogatifs. Aucun d'entre eux donc ne peut rester *in situ*, c'est-à-dire dans la position où se trouverait le constituant non-interrogatif correspondant. Ces constructions sont possibles en subordonnée. En voici un exemple :

(25) (Situation : les interlocuteurs parlent de billard)

Smotri, kak oni dejstvujut v toj ili inoj situacii, kuda kak b'jut. [Presse CN]

'Regarde comment ils agissent dans telle ou telle situation, où ils frappent et comment'.

9.1.2.2. Interprétation sémantique de la construction et problème de la factivité

Au niveau sémantique, l'interrogation dans ces exemples n'en est pas vraiment une, comme nous l'avons déjà signalé. Elle représente simplement une incertitude ou, en termes logiques, elle comporte une variable qui n'est pas saturée. Cela ne revient pas à dire qu'elle requiert une réponse, car cela constitue la valeur illocutoire de la question, précisément ce qui disparaît en contexte de subordonnée. L'incertitude ou variable à saturer peut l'être pour le locuteur, pour le destinataire ou pour les deux, mais la variable peut aussi ne pas être saturée, même pour le Percepteur dans un contexte itératif comme (4), où la façon de s'habiller des gens est différente pour chaque individu que le Percepteur regarde, mais elle reste saturable à chaque acte de perception. Ainsi, on peut considérer que, dans tous ces cas, la variable peut

⁵⁷ Nous notons ainsi l'équivalent russe des WH-words de l'anglais ou des mots-QU du français!

être saturée par le Percepteur par le fait de sa perception, c'est ce qui justifie qu'on classe ces propositions parmi celles qui sont orientées vers la réponse et non vers la question comme avec les verbes de sens '*demander*', '*ignorer*', etc.

Par définition, le contenu de la subordonnée ne peut pas être factif dans la mesure où il y a une lacune informative, mais ces propositions présentent avec les propositions factives le point commun de ne pas être sensibles à la négation et autres contextes diagnostiques du même type. C'est que, dans une certaine mesure, la réponse sous-entendue, elle, est factive dans la mesure où l'état de choses entièrement saturé (sans variable), même s'il n'est pas (et souvent ne peut pas être) dévoilé par le locuteur, est factif une fois que l'on assume qu'il fait l'objet d'une perception. La négation, elle, va entraîner, une nouvelle fois une disjonction entre le sujet du verbe recteur dont on déclare qu'il n'a pas accès à l'information perceptive et le fait, présupposé, que la situation qui n'est pas perçue, existe. Cependant, la présence d'une variable bloque une interprétation purement factive. Dans :

(26) Ja ne videl, gde on byl
'Je n'ai pas vu où il était'

l'effet de la négation est de rapprocher le verbe de perception du type orienté vers la question, puisque l'absence de perception correspond à une ignorance et que le contenu de l'interrogative comporte une variable qui reste ouverte. Nous considérerons que les interrogatives sont neutres du point de vue de la factivité.

9.1.2.3. Le type de prédicat à l'intérieur de la subordonnée, le temps et l'aspect

Le prédicat recteur n'impose pas de restrictions particulières sur le type de verbes de la subordonnée. Celui-ci ne doit être compatible qu'avec les autres éléments internes à la subordonnée et notamment le mot interrogatif puisque celui-ci a un rôle sémantique dans la subordonnée. Il faut donc que l'on ait un verbe sur lequel la question peut être posée. Ainsi avec un verbe de position, on peut avoir un mot interrogatif de localisation, mais non de direction et la question sur la manière est assez restreinte :

(26) Ja videl, gde ležit tetrad' no ja zabyl

'J'ai vu où était le cahier, mais j'ai oublié'

Avec un verbe exprimant le déplacement d'un objet, comme on peut s'y attendre, seul *kuda* sera possible, mais non pas *gde*.

(27) Ty videl, kuda on položil tetrad' ?

'Tu as vu où il a posé le cahier ?'

Ces contraintes valent aussi pour l'interrogation directe et Raxilina (1990) a montré que les contraintes n'étaient pas si triviales qu'elles en avaient l'air. Nous n'allons pas approfondir ici, car cela nous conduirait trop loin. Nous ajouterons simplement que dans la subordonnée interrogative, les choses se compliquent du fait que l'on doit avoir une double compatibilité interne (avec le verbe subordonné) et externe (avec le verbe recteur), ce qui rend la situation plus contrainte.

Au niveau aspecto-temporel, avec les verbes du types *smotret'*, la contrainte générale de concomitance tient, car elle est une des conditions sémantiques d'emploi du verbe (sauf réinterprétation, comme nous l'avons vu plus haut avec le sens de 'chercher').

Avec *videt'* ou *zametit'* ('remarquer'), la perception doit au moins être concomitante à l'état présenté comme résultat d'une action antérieure, dans la mesure où la subordonnée interrogative ne peut pas introduire un fait. Ainsi on peut avoir, en reprenant l'exemple (27) :

(27) Ty videl, kuda on položil tetrad' ?

'Tu as vu où il a posé le cahier ?'

même si ce qui a été vu n'est pas l'action de poser, mais la présence du cahier quelque part, résultat de l'action de poser. Mais la plupart du temps, on a une contrainte de simultanéité, par exemple avec la manière, d'où l'inacceptabilité de

(28) *Ja segodnja videl, kak on včera prigotovil tort

*'J'ai vu aujourd'hui comment il avait fait le gâteau hier'

9.1.3. Cas particuliers : les constructions délibératives et les interrogatives cachées

Une autre spécificité de la subordonnée interrogative partielle, c'est qu'elle est le seul type à pouvoir avoir un verbe à l'infinitif. Cf. :

(29) I, poka oni v kabinetu direktora izlagali svoju problemu, ja uže videl, kak eë rešit' [Presse CN]
'Et pendant qu'ils exposaient leur problème dans la cabinet du directeur, je voyais déjà comment le résoudre'

Mais dans ce cas l'interrogation a une valeur délibérative (actionnelle dans le système proposé par Ransom (1988), tandis que les autres interrogations que nous avons vues rentrent dans le type des modalités évaluatives dans le système de Ransom portant sur la vérité et le verbe *videt'* prend une valeur cognitive. Encore une fois, le verbe se charge ici d'une autre signification, proche de 'comprendre'. Ce type de déplacement sémantique a été signalé dans les articles d'Arutjunova (1987 et 1989) et de Viberg (1984).

Notons enfin un autre cas particulier. La valeur d'une interrogative partielle peut apparaître même en l'absence d'une proposition argument, lorsque qu'un syntagme nominal comporte un nom qui désigne un individu ou une chose dont l'identité (et donc la valeur référentielle) reste à déterminer ou un nom abstrait renvoyant au sens d'une question (la manière, la cause, la raison). Au vu des particularités sémantiques des verbes de perception, seuls des noms représentant des entités concrètes visibles peuvent être utilisés :

(30) On uvidel ubijcu
'Il a vu le meurtrier'

peut supposer deux interprétations. Dans le premier cas, le meurtrier désigne un individu déjà identifié et a la même valeur partagée pour les interlocuteurs et pour le Percepteur, par exemple Popov. Dans le deuxième cas, on a ce que l'on appelle une question cachée "concealed question" (cf. Heim (1979), Leonarduzzi (2004), Romero (2005)) qui pourrait se gloser par 'il a vu qui est le meurtrier'. On pourrait d'ailleurs avoir la transformation suivante avec les mêmes possibilités de continuation :

(31) a. On videl, kto ubijca, no on boitsja skazat', kto èto

'Il a vu qui était le meurtrier, mais il a peur de dire qui c'est'

(31) b. On videl ubijcu no on boitsja skazat', kto èto

'Il a vu le meurtrier, mais il a peur de dire qui c'est'

Cette construction suppose l'utilisation d'un nom déverbal ou non mais comportant, même contextuellement, un sème prédicatif ou relationnel (l'auteur, le frère, l'arme (du crime)). Par ailleurs, il faut supposer ici toute une série de possibilités d'effets polyphoniques. Par exemple, dans l'exemple ci-dessus, on pourrait supposer que c'est le locuteur qui appelle l'homme perçu le meurtrier, tandis que le Percepteur peut être uniquement conscient d'avoir vu un homme comme dans :

(32) On videl ubijcu no k ščast'ju on ne v kurse ob ubijstve

'Il a vu le meurtrier, mais par chance, il n'est pas au courant du meurtre'

Nous ne pourrions pas ici étudier plus en détail cette construction très intéressante et nous nous contentons des remarques faites.

9.1.4 Les propositions subordonnées interrogatives totales et alternatives

Elles sont beaucoup moins représentées et imposent des contraintes plus fortes, sur le choix du verbe recteur. Effectivement, elles sont peu compatibles avec les verbes du groupe *smotret'* ou alors il y a réinterprétation et le verbe est compris comme 'regarder pour vérifier si', possibilité qui semble encore plus réduite avec les verbes d'audition du fait de leur plus faible rendement comme source de savoir. Malgré tout, des exemples du type :

(33) On vslušivalsja, ne idët li kto-nibud'.

Il tendait l'oreille pour entendre si quelqu'un venait.

sont possibles. Les exemples authentiques, cependant, sont très rares.

Ce type présente quelques particularités : d'abord, dans la langue normée, seul le type avec *li* placé derrière le constituant interrogé ou la variante alternative (disjonctive) se rencontre. Cela signifie que la distinction notée dans l'interrogation indépendante : "question

présupposant la réponse/ ne présupposant pas la réponse" n'est plus marquée formellement, ce qui se comprend bien dans la mesure où l'interrogation ici ne suppose plus de réponse, donc il n'est plus question d'orienter quelqu'un.

D'autre part, elle ne se combine naturellement avec les prédicats du type *videt'* que si ceux-ci sont sous la négation ou dans d'autres contextes non-assertifs (interrogation, hypothèse, modalisation) (ex; (34), (35)).

(34) Ja/on ne videl, est' li tam mesto

' Je n'ai pas vu/il n'a pas vu si il y avait de la place là-bas

(35) Ty videl, est' li tam mesto ?

'Tu as vu s'il y avait de la place là-bas ?'

(36) Esli on videl, est' pis'mo ili net, ty dumaeš', on nam skažet ?

'S'il a vu si la lettre était arrivée, tu crois qu'il va nous le dire ?

Si malgré tout, il se rencontre en contexte assertif, on dit que le Percepteur est capable grâce à sa perception de saturer l'état de choses de la subordonnée, mais le locuteur, lui, n'a pas l'information (37). Par ailleurs, les exemples que nous avons soumis sont souvent meilleurs avec la forme alternative et avec, en plus, de préférence, un modalisateur épistémique. Cf. :

(37) On naverno videl, prišla ona ili net, no on nam ne skažet

'Il a sûrement vu si elle est arrivé, mais il ne nous le dira pas'

(38) (situation : le locuteur et son destinataire attendent un e-mail important, mais quelqu'un d'autre monopolise l'ordinateur)

(39) On naverno videl, prišlo li soobščenie, no on ne skažet, gad!

'Il a sûrement vu si le message était arrivé mais il ne va pas nous le dire, ce salopard!'

(40) On videl, sdala ona ili net, no on nas tomit! (exemple proposé par un de mes informateurs)

'Il a vu si elle a réussi à son examen ou non et il nous fait mariner.

Ces phrases sont rares, car elles supposent toujours soit que le sujet percepteur retient l'information, soit qu'il n'a pas eu encore l'occasion de la communiquer. Autrement, on suppose toujours que si l'on peut dire que quelqu'un a vu quelque chose, il l'a communiqué, sans quoi on n'en parlerait pas. D'autre part, un énoncé où l'on annoncerait que X a vu quelque

chose que je ne connais pas serait dépourvu d'informativité. Il faut enfin ajouter que les énoncés que nous avons donnés n'ont pas été acceptés par tous, beaucoup ont signalé leur caractère peu naturel. Nous sommes là aux limites de l'acceptabilité.

A la première personne, ce type est moins probable, car cela voudrait dire que je sais quelque chose, mais que je ne veux pas le révéler, à moins que ce soit un moyen d'anticiper la révélation en lui donnant plus d'effet. Il faut reconnaître que toutes ces situations sont très marquées. Nos informateurs ont été très sceptiques à l'égard des exemples soumis à leur jugement ((41), néanmoins, a obtenu l'aval de certains). Comme le corpus nous a donné assez peu d'indications sur ce type, nous utilisons uniquement des exemples artificiels :

(41)??Ja videl, sdelal on ej predloženie o brake ili net, no ne skažu

'J'ai vu s'il a fait sa déclaration de mariage ou non, mais je ne le dirai pas'

(42) ??Ja videl, prišlo soobščenie ili net, no ne skažu

'?? J'ai vu si le message est arrivé, mais je ne te le dirai pas'

Dans ce type, vu la rareté des exemples, il est difficile de faire des remarques sur la présence ou non de concordance des temps. En général, l'état de choses est concomitant à la perception. Cependant une approche décalée ne semble pas impossible, lorsqu'on observe les effets d'une action comme dans l'exemple avec l'e-mail où ce n'est pas l'arrivée que l'on voit mais le fait qu'il est arrivé.

9.2. Les propositions subordonnées exclamatives

9.2.1. Caractérisation des constructions exclamatives

Elles ont été peu étudiées en russe (voir cependant quelques remarques dans Padučeva (1987). Elles partagent certaines particularités des subordonnées interrogatives, mais présentent moins de variété.

En russe, la proposition exclamative non enchâssée est en général introduite par la particule *kak* 'comme' ou l'adjectif *kakoj* 'quel' de même racine. Elle présente ainsi moins de

variété qu'en français ou en anglais où elle comporte de nombreux marqueurs avec différentes restrictions sur leur utilisation (*cf.* Bacha 2000, Leonarduzzi 2004, Huddleston *et al.* : 2003).

La particularité sémantique de la proposition exclamative, c'est qu'elle contient un contenu déclaratif dans lequel une propriété exprimée par un élément gradable (adjectif, adverbe, verbe) est marqué comme manifesté à un haut degré⁵⁸. Notons qu'il faut distinguer ce cas de ceux où l'intonation ou d'autres marqueurs marquent simplement le niveau émotionnel (étonnement, incrédulité, indignation, etc.) du locuteur à l'égard d'un état de choses du type :

(43) Ty sdal èkzamen!

Tu as réussi ton examen!

Ces constructions, souvent appelées également exclamatives et écrites avec un point d'exclamation, nous semblent être d'une autre nature. Elles sont fortement dépendantes de l'intonation et expriment une grande variété d'attitudes à l'égard de l'énoncé. Elles sont donc peu grammaticalisées. Elles signalent une attitude plutôt qu'elle ne l'exprime et ces significations, bien que pertinentes du point de vue linguistique nous semblent être plus proches en termes sémiotiques des indices que du symbole. Sur cette base sémiotique, nous ne les rangerons pas dans la classe des exclamatives. Par ailleurs, ces constructions n'ont pas de particularités syntaxiques et sont marquées essentiellement par l'intonation. Lorsqu'elles sont enchâssées, elles perdent cette intonation ainsi que la force illocutoire correspondante et, si l'on veut conserver leur idée, on est obligé de la marquer par le choix lexical du verbe recteur.

(44) On udivilsja, čto Ivan sdal èkzamen

'Il s'est étonné que Ivan ait réussi l'examen'

Dans les propositions qui nous intéressent ici, l'exclamation n'exprime que le haut degré et elle est marquée par un élément qui se conserve dans la subordonnée exclamative. Par ailleurs, il n'est guère nécessaire qu'elle soit caractérisée par un haut niveau d'émotivité. À la différence du français, la propriété sur laquelle porte le marqueur d'exclamation est

⁵⁸ *Cf.* Milner (1978), une des premières études éclairantes sur l'exclamation en français, Bacha 2000, et Culioli 1999 (1974, 1992) pour un traitement plus sophistiqué dans le cadre de sa Théorie des Opérations Énonciatives utilisant les notions de gradient et d'attracteur. S'il rejette la notion de haut degré comme trop imprécise, son traitement nous semble assez proche, bien que plus technique, puisqu'il nous dit que "ce que dit l'exclamative, c'est l'ineffable d'une occurrence finie, rapportée à l'illimité d'une qualité qui par l'attracteur tire sa stabilité de son homogénéité et de son identification à elle-même". (1999 : 129)

couramment verbalisée par un adverbe sur lequel porte *kak* (voir le caractère peu naturel des traductions françaises de nos exemples).

Une différence importante entre cette construction et la construction interrogative, c'est que le marqueur d'exclamation, même s'il a un rôle à l'intérieur de la proposition, ne peut pas être un argument ni un circonstant dans la proposition dans laquelle il se trouve, et il n'est pas non plus la tête d'un syntagme. Il ne peut pas recevoir d'expansion de quelque sorte et se trouve donc dans la même situation que des mots tels que *očen'* 'très', *bol'se* 'plus' etc., qui sont également des marqueurs de degré. Comparez :

(45) a. On rabotaet očen' xorošo

'Il travaille très bien'

(45) b. Kak on xorošo rabotaet!

'Comme il travaille bien!'

Bien qu'étant considérés comme des adverbes, les marqueurs de haut degré ne sont pas la tête d'un syntagme adverbial et ne peuvent pas recevoir d'expansions ; ils fonctionnent comme des modificateurs d'un adverbe, d'un verbe ou d'un adjectif. Ils ne peuvent également pas être coordonnés, test qui est souvent considéré comme une preuve de statut syntagmatique :

(46) On rabotaet xorošo i dobrosovestno

'Il travaille bien et consciencieusement'

(47)*On rabotaet očen' i/ili čezmerno xorošo

'* Il travaille très et extrêmement bien'

Par ailleurs, les adverbes peuvent souvent être substitués par des syntagmes propositionnels contenant un adjectif ou un nom de même racine par ex. : *priležno* = *s priležnost'ju* ('assidument' = 'avec assiduité'). La plupart de ces propriétés ne sont pas valables pour les marqueurs de degré et pour le marqueur exclamatif. Il est vrai que *kak* peut être remplacé par quelques syntagmes propositionnels : *do kakoj stepeni* ('à quel point'), que certains mots, incontestablement d'origine adverbiale, se sont spécialisés dans la fonction de marqueurs de degré (par ex. *čezmerno* 'extrêmement') et que les adverbes sont une source courante de renouvellement des marqueurs de degré dans les langues, mais il n'en demeure

pas moins que ceux-ci ne forment pas de syntagme, et on peut donc supposer que l'évolution les éloigne de la classe des adverbes "purs" pour les faire entrer dans une autre classe au statut flou, auquel nous ne chercherons pas à inventer le nom. Il faudrait sans doute ranger ces marqueurs de degré dans une partie du discours distincte. C'est la solution préconisée, par exemple, dans la grammaire de l'allemand de Zitofun et al. (1997 Tome 1, ch. 1), mais aussi par Feuillet (1988 : 160 et *sqq*) qui parle de "modificateurs".

Nous pensons donc que *kak*, dans cette fonction, se rapproche des marqueurs de haut degré, mais il a un rôle supplémentaire dans la mesure où il entre dans une construction exclamative, alors que le caractère exclamatif n'est absolument pas nécessaire pour les marqueurs de haut degré. Par ailleurs, le russe, à la différence du français ou de l'anglais où une incompatibilité totale a été notée (notamment chez Leonarduzzi 2004), *kak* présente une certaine compatibilité avec *očen'* 'très', encore que l'acceptabilité des exemples proposés ne fasse pas l'unanimité. voici un exemple qui a bien passé le test.

(48) Kak ono očēn' bystro vyroslo!

'Comme elle a grandi vite!' (en parlant d'une plante par ex.)

Il n'en reste pas moins que, dans ces exemples, le haut degré est marqué de façon redondante, une fois par un marqueur d'exclamation et une fois par un marqueur de haut degré et que l'exemple, du fait de cette redondance, semble appartenir à un registre populaire.

Au niveau de son emploi, *kak* peut se combiner avec des verbes, des adverbes ou des adjectifs. La condition est que ceux-ci présentent une propriété gradable.

Pour ce qui est de *kakoj*, on est bien contraint de reconnaître qu'il est morphologiquement un adjectif, mais là aussi, son statut adjectival est très périphérique, car il ne ressemble pas aux autres adjectifs de la langue. Il semble qu'il y ait là une forme de syncrétisme catégoriel. *Kakoj* occupe la position d'un modificateur à l'intérieur du syntagme nominal, mais il conserve un certain nombre de restrictions propre, au marqueur de degré, notamment l'impossibilité de former un syntagme en lui-même. Par ailleurs, cela le distingue de *kakoj* interrogatif, qui a la possibilité de recevoir une expansion : *kakoj iz nix* ('lequel d'entre eux'), d'être employé sans tête nominale (ellipse de la tête nominale). Nous ne

trancherons pas la question ici et continuerons à appeler *kakoj* adjectif suivant la tradition, tout en notant son caractère particulier et ses liens avec une particule de degré.

Enfin, il nous faut noter d'autres marqueurs exclamatifs. *Skol'ko* peut avoir une valeur exclamative dans les énoncés portant sur la haute quantité, tandis que *kak* porte sur la qualité et donc sur le domaine de l'intensité. *Skol'ko* peut s'employer avec un nom au génitif pluriel ou avec un verbe.

(49) *Skol'ko bed i smertej narkotiki prinesli mnogim ego druž'jam* [Rostovskij CN]

'Que de malheurs et de morts les drogues ont apportés à plusieurs de ces amis'

On peut utiliser aussi *do čego* comme équivalent de *kak*⁵⁹:

(50) *Do čego my sovsem eščë nedavno byli prosty i do čego zagadočymi my sdělalis' teper'*
[Rasputin CN]

'Comme nous étions simples il y a a peu encore et comme nous sommes devenus mystérieux maintenant'

Tous ces marqueurs exclamatifs se placent généralement en début de phrase dans l'exclamation, mais peuvent aussi se placer directement devant le mot sur lequel il porte, avec, il est vrai, là aussi une forte nuance familière, voire populaire :

(51) *On kak xorošo poët!*

'Comme il chante bien!'

(52) *On kak bystro bežit!*

'Ce qu'il court vite'

9.2.2. Les subordonnées exclamatives

Du point de vue formel, la proposition exclamative subordonnée perd en partie son intonation exclamative, mais seulement en partie, ce que nous ne pouvons pas étudier ici en

⁵⁹ Notons, par ailleurs que ce marqueur exclamatif n'est en général pas reconnu et qu'il ne figure notamment pas dans le dictionnaire de Ožegov & Švedova éd. 1995, ni sous *do* ni sous *čto* où sont pourtant rassemblées un grand nombre de locutions. Il semble que ce marqueur soit une légère nuance familière, mais nous n'avons pas de témoignage absolu de cela et beaucoup de locuteurs ne ressentent absolument aucune nuance de ce type.

détail, faute d'instrumentation. Mais elle semble toujours conserver au moins un accent d'intensité sur le marqueur exclamatif. Celui-ci se place toujours en tête de subordonnée et a donc une moins grande mobilité que dans les exclamatives non enchâssées.

La subordonnée exclamative ne comporte pas, en russe, de mots subordonnants. Dans ces propositions, *kak* ou *kakoj* sont des marqueurs de haut degré qui sont indispensables à la structure exclamative, qu'elle soit subordonnée ou non. Ils ne marquent pas directement le caractère subordonné. C'est pourquoi il nous semble inutile de les rassembler, comme cela se fait dans certains travaux générativistes sous l'étiquette de "complémenteur", car cela nous obligerait à considérer que l'on a également un complémenteur dans la construction exclamative indépendante (et de même pour les interrogatives) et, dans ce cas, il faudrait que l'on cherche un lien sémantique entre eux, autre que la pure ressemblance formelle. Cela reviendrait à reconnaître - et certains traitements générativistes sont allés jusque là - que toute phrase peut être dominée par un complémenteur ou, en tout cas, que les propositions interrogatives indépendantes (directes) ont un complémenteur. Nous ne voyons pas de justification à cela sauf une recherche de parallélisme absolu. Par ailleurs, dans une langue comme l'espagnol, le mot interrogatif peut être précédé par un vrai marqueur de subordination, le subordonnant "universel" *que*⁶⁰. Dans cette langue, la subordonnée exclamative, en revanche, ne peut pas être précédée d'un subordonnant. Il n'en reste pas moins que nous avons affaire à un mot qui a sa fonction propre et qu'il n'est pas un marqueur de subordination.

Le caractère subordonné de ces propositions est cependant clair si l'on admet que la subordination a pour conséquence de faire entrer une construction phrasoïde dans une construction phrastique plus large en lui faisant perdre sa force illocutoire propre. Effectivement, le contenu de la proposition exclamative perd sa force exclamative et ne peut plus constituer une véritable exclamation. L'exclamation est "absorbée" par le verbe recteur qui constitue l'assertion principale. Ceci n'exclut pas que l'exclamation soit "régénérée" par le verbe principal, si celui-ci, à une certaine forme, est congruent avec l'exclamation. Ainsi, le verbe *smotret'* utilisé à l'impératif sert à marquer que l'on attire l'attention sur quelque chose. S'il est suivi d'un mot exclamatif, le verbe à l'impératif va donc attirer l'attention sur ce qu'il y

⁶⁰ Cf. Bosque & Demonte (éds) 1999, tome 3 ch. 61, 62.

de surprenant dans la situation et va "recharger" le marqueur de haut degré :

(53) Smotri, kak on xorošo risuet!

'Regarde comme il dessine bien!'

(54) Smotri, kak za okno krasivo, da ? (Presse CN)

'Regarde comme c'est beau derrière la fenêtre, n'est-ce pas ?'

Dans ce deuxième exemple, la demande de confirmation, exprimée par *da*, porte bien sur l'exclamation et non pas sur l'impératif, ce qui montre bien que l'exclamative a retrouvé son statut illocutoire. Mais, répétons-le, c'est là un effet de la construction impérative, combiné à la sémantique du verbe et de la subordonnée qui est la cause de cette régénération illocutoire. Voici un exemple du même type avec la verbe *zametit'*, également à l'impératif ; il ne comportait pas de question de confirmation, mais nous avons soumis à nos informateurs la variante (55) b. qui a été acceptée par certains et trouvée douteuse par d'autres :

(55) a. Zamet'te, kak často protestant ljubit govorit' o pravax človeka

(55) b. ??Zamet'te, kak často protestant ljubit govorit' o pravax človeka, ne tak li?

[Presse CN]

On va trouver également un effet de revitalisation avec une construction hypothétique tronquée, dépourvue de l'apodose, comme dans l'exemple suivant :

(56) Esli by avtor videl, do čego poxože ego žilišče na ego sobstvennuju popytku opisat' buduščij mir! [Bitov CN]

'Si l'auteur voyait à quel point son logement ressemble à sa propre tentative de décrire le monde futur!'

Ainsi, dans l'exemple suivant, où le verbe principal n'est pas à la forme impérative, l'insertion d'une demande de confirmation est exclue :

(57) a. I ta neizvestnaj ženščina iz TV-peredači iz TB-, na lice kotoroj byl nepoddel'nyj

šok : kogda ona uvidela, kak bystro i xorošo strojat u nas rabočie iz Severnoj Korei [Presse CN]

'Et cette inconnue de l'émission télé sur le visage de laquelle on pouvait lire un véritable choc quand elle a vu comment les ouvriers de Corée du Nord construisaient vite et bien chez nous'

(57) b. *kogda ona uvidela, kak bystro i xorošo strojat u nas rabočie iz Severnoj Korei, ne tak li ?

Bien entendu, l'agrammaticalité concerne les cas où *ne tak li* porte sur la subordonnée, il reste grammatical s'il porte sur le verbe principal mais, le cas échéant, la phrase n'a pas de verbe principal sur lequel pourrait porter la demande de confirmation.

9.2.3 Les verbes de perception pouvant régir une subordonnée exclamative

Maintenant, nous allons préciser les verbes de perception recteurs qui se rencontrent dans les subordonnées exclamatives, ainsi que les conditions d'emploi des marqueurs exclamatifs et leurs restrictions combinatoires.

Commençons par étudier les types de verbes recteurs qui peuvent régir une proposition exclamative. Ce sont en général des verbes de la classe de savoir, de deviner/prédire, de dire ou de surprise. Et il faut y ajouter les verbes de perception qui nous intéressent. Beaucoup de ces verbes ont la particularité de présupposer la vérité de la proposition déclarative subordonnée (factivité). Ainsi les verbes d'opinion, d'interrogation et de doute sont exclus. Les seuls verbes recteurs de subordonnée interrogative qui peuvent être employés dans la subordonnée exclamative sont ceux qui sont appelés "verbes orientés vers la réponse" (*answer-oriented*). Dans la classe des verbes de perception qui régissent des propositions arguments, certains semblent être exclus. Les verbes marquant le rêve ou une perception imaginaire ne se rencontrent dans aucun contexte avec une exclamative dans notre corpus et aucun exemple construit ne semble passer le test :

(58)*Mne prisnilsja, kak ty xorošo tancevala/kakoe u tebja krasivoe plat'e
'*J'ai rêvé comme je dansais bien/comme tu avais une belle robe'

Le verbe *videt'* se rencontre souvent dans cette construction avec tous les marqueurs que nous avons passés en revue. Reprenons l'exemple (54) sous le numéro (59):

(59) Esli by avtor videl, do čego poxože ego žilišče na ego sobstvennuju popytku opisat' buduščij mir! [Bitov CN]
'Si l'auteur voyait à quel point son logement ressemble à sa propre tentative de décrire le monde futur!'

Ici, le marqueur exclamatif est combiné avec un mot désignant une propriété gradable *poxože* 'semblable' qui constitue le prédicat de la subordonnée. Un autre exemple :

(59) Ja tože smotrel na neë i videl, kak ona vozmužala, ogrubela za èti dva goda [Ju. Dombrovskij]
'Je la regardai aussi et je vis comme ses traits étaient devenus masculins, grossiers durant ces deux années'

Ici, c'est la propriété incorporée dans le verbe qui fait l'objet d'une gradation.

(60) Ja videl, skol'ko on s"el i udivilsja
'J'ai vu combien il avait mangé et j'ai été étonné'

Il est vrai que, dans cet exemple, on peut être incertain entre l'interprétation interrogative et l'interprétation exclamative : 'J'ai vu quelle quantité il a mangé/'j'ai vu à quel point il a beaucoup mangé'

Le verbe *smotret'* permet aussi des constructions exclamatives :

(61) I togda glaza ego raspaxnulis' - i ja s naslaždeniem smotrel, kak bystro blednelo, stiralos', isčezalo eë lico [Zamjatin CN].
'Et alors ses yeux s'ouvrirent tout grands - et je regardai avec délectation, avec quel vitesse son visage pâlisait, s'estompait, disparaissait'.

La compatibilité est bonne également avec d'autres verbes typiques comme *nabljudat'* 'observer' ou *zametit'* 'remarquer'.

9.2.4 Spécificité sémantique et pragmatique de la construction

La bonne compatibilité de la subordonnée exclamative avec les verbes de perception peut s'expliquer par la proximité de l'exclamation avec la phrase déclarative. Les verbes de perception sont parfaitement compatibles avec des subordonnées exprimant un dictum. Celles-ci, selon le principe général, perdent leur force de phrase déclarative, et leur interprétation devient en grande partie indépendante du verbe recteur, notamment en ce qui concerne la factivité et l'interprétation temporelle. L'exclamation indépendante

suppose, comme nous l'avons vu, l'affirmation du très haut degré de manifestation d'une propriété. Le haut degré de manifestation suppose l'existence de la situation dans laquelle la propriété est profilée. La subordonnée exclamative présente donc des points communs avec la subordonnée déclarative. Cela explique que, hors contexte et intonation, on puisse parfois avoir des doutes sur l'interprétation. Ainsi, dans l'exemple suivant :

(62) Naveščaja Drozdovskogo v lazarete, ja videl, kak tomilsja on svoim vynuždennym pokoem, kak ves' on uoxidil v interesy armii i svoej divizii i rvalsja k nej. [A. I. Denikin CN]

'En rendant visite à Drozdovskij à l'hôpital militaire, je vis qu'/comme il se languissait de son repos forcé, que/comme il était absorbé tout entier par les intérêts de l'armée et de sa division et qu'/comme il tendait vers elle'

Si l'on interprète le premier *kak* comme exclamatif marquant le haut degré de l'état '*tomit'sja*' 'languir', le second *kak* sera, en principe, aussi exclamatif. Or, aucun des prédicats ne nous empêche d'interpréter la phrase de cette façon. Mais on peut aussi appliquer une autre lecture dans laquelle on a *kak* non accentué, qui désigne simplement une situation dont le locuteur est témoin et dont le degré n'est pas précisé. Dans le premier cas, on peut remplacer *kak* par *do čego* à chaque fois et on aura une phrase correcte. Dans le deuxième cas, *kak* ne peut pas être remplacé par quoi que ce soit sans changement sémantique, mais il semble que *čto* déclaratif serait admissible. L'ordre des mots verbe-sujet favorise l'interprétation exclamative dans la mesure où il permet à *kak* de porter plus facilement sur le prédicat qui lui est contigu. Mes informateurs, lorsque je leur ai soumis cet exemple écrit, n'ont pas toujours su choisir entre les deux interprétations.

La question de la différenciation entre la subordonnée déclarative et l'exclamative ne se pose que lorsque la phrase possède une propriété gradable. Si le prédicat est statique, l'interprétation déclarative sera bloquée, comme dans :

(63) Ja videl, kak emu radostno otkryvat' mne nevedomoe, verxovodit', podtrunivat' nad moim nevežestvom [B. Okudžava CN]

'J'ai vu comme il se réjouissait de me faire découvrir des choses inconnues, de dominer, de se gausser de mon ignorance'

Dans d'autres cas, on peut avoir des doutes. L'exemple suivant semble être exclamatif peut-être parce que *volnovat'sja* 's'émouvoir, être ému' est plutôt un état, même si c'est un état provisoire et représenté par un verbe qui demande un aspect plus dynamique que si on avait un adjectif :

(64) On čital rasskaz Gor'kogo 'Emel'jan Pil'jaj'. Ja videl, kak on volnovalsja, kogda čital.
'Il lisait le récit de Gor'kij 'Emel'jan Pil'jaj'. Je vis comme il était ému au moment où il lisait'

Lorsque la propriété n'est pas gradable, il n'y a aucun doute, comme dans :

(65) Ja videl, kak on to podymal nogu, to opuskal i stavil eë na moj sled [Ju. Koval' CN]
'je l'ai vu tantôt lever le pied, tantôt le baisser et le poser sur ma trace'

Par ailleurs, la présence auprès de *kak* d'un mot gradable n'est pas une condition suffisante pour que l'on ait une interprétation exclamative. Ainsi, dans :

(66) Njura vyslušala spokojno, no večerom ja videl opjat', kak tixon'ko plačet na kuxne [Ju. Trifonov CN]

'Njura écouta calmement mais, le soir, je la vis de nouveau pleurer tout doucement dans la cuisine'

Ici, la présence du diminutif sur l'adverbe *tixon'ko* entre, en fait, en conflit avec le haut degré exprimé par *kak*. L'interprétation déclarative est donc privilégiée. A cela s'ajoutent de pures raisons de pertinence. Le haut degré doit être significatif dans la situation, car le locuteur veut faire part d'une situation intense qui est observée. Or, il n'est pas très pertinent ici de souligner le caractère discret et silencieux de ses pleurs. Si on avait, avec le verbe *slyšat'*, l'adverbe *gromko* 'fort, bruyamment' auprès de *kak*, on pourrait avoir l'interprétation exclamative, à condition cependant que l'adjectif soit contigu, sinon l'interprétation déclarative sera privilégiée :

(67) Njura vyslušala spokojno no večerom ja videl opjat', kak gromko ona plačet na kuxne
'Njura écouta calmement mais, le soir, j'entendis de nouveau comme elle pleurait fort dans la cuisine'
ou 'Njura écouta calmement mais, le soir, je l'entendis de nouveau pleurer fort dans la cuisine'

Voilà encore un cas où on peut avoir des doutes, hors contexte et intonation :

(68) Ja raz videl, kak on plakal nad umirajuščim soldatom

'Je l'ai vu une fois pleurer sur un soldat mourant/comme il pleurait sur un soldat mourant'

L'exclamative présente aussi une parenté formelle avec l'interrogative partielle et en partage les marqueurs. Le pronom ou adverbe interrogatif est aussi porteur d'un accent, mais il n'est pas certain et même peu probable qu'il soit exactement semblable à celui que porte les marqueurs exclamationnels. La différence est en général nette entre les deux constructions. Notamment, l'exclamative a tendance à placer le mot sur lequel porte le haut degré contigu au marqueur exclamationnel. Ces constructions ne peuvent pas être interrogatives. Ainsi

(69) Ja videl, kak mudro i prosto u nix vsë bylo ustroeno

'j'ai vu comme tout était organisé raisonnablement et simplement'

Parfois, cependant, en l'absence d'un adverbe et lorsque *kak* porte sur le verbe, la propriété sur la base de laquelle le verbe est évalué reste implicite. Alors, on a un risque d'ambiguïté et c'est le contexte qui nous indique si *kak* est exclamationnel ou complétif ou interrogatif.

Ainsi :

(70) Slušaj, kak ona poët

Ecoute-la chanter/comment elle chante/comme elle chante

Il nous reste, pour compléter l'interprétation de ses constructions, à préciser le statut pragmatique global de la construction, autrement dit, pourquoi on choisit d'enchâsser une exclamative sous un verbe de perception dans le discours. La particularité de ces constructions, à notre avis, par rapport à d'autres subordonnées, c'est qu'elles semblent ne jamais perdre totalement leur force illocutoire. Alors que les phrases déclaratives sont transformées en dictum, dépendant pour leur interprétation du verbe recteur et d'autres facteurs comme la modalité, la négation, etc. et que les interrogatives ne peuvent plus être employées comme questions, à moins d'être revitalisées par le verbe recteur et le type illocutoire de la phrase dans sa globalité, les exclamatives semblent, en effet, ne jamais perdre totalement leur force d'exclamation, et ce quel que soit le verbe recteur qui les admette. On a

l'impression que le locuteur utilisant ces constructions avec un verbe de perception veut à la fois marquer le très haut degré de quelque chose, en soulignant que cette intensité a quelque chose d'exceptionnel, et, en même temps il introduit cela comme le fruit d'une perception qui sert essentiellement à présenter dans le discours cette situation en tant que perçue. En fait, même dans ce cas, on a bien perte de la fonction illocutoire. Effectivement, l'exclamative indépendante ne sert pas seulement à décrire le haut niveau. Elle sert surtout à l'exprimer directement comme quelque chose de frappant. Autrement dit, elle ne décrit pas seulement, comme le font les déclaratives, elle exprime une réaction. C'est là une différence qui n'est pas sans rappeler celle entre l'impératif et d'autres formes moins directes de présenter une incitation à l'action (voir à ce sujet, par ex. Xrakovskij & Volodin (2002)). Ainsi, l'exclamative enchâssée continue à représenter le haut niveau mais perd le caractère de réaction directe, ce qui en fait précisément une exclamation.

Ce qui fait aussi que nous n'ayons pas tout à fait affaire à une exclamation, c'est que cela entrerait en conflit avec la gestalt principale des phrases contenant une subordonnée, c'est-à-dire que même si la subordonnée peut ne pas totalement disparaître dans le fond, le verbe recteur continue à s'imposer comme figure dans la phrase. Ce qui est profilé, c'est tout de même la perception d'une situation dont un des paramètres possède une intensité frappante, ce n'est pas la simple expression de la réaction d'un individu face à cette intensité.

Cela pourrait même conduire à nier la spécificité des exclamatives et effectivement beaucoup d'auteurs considèrent que ce n'est pas un type de phrases distinctes et que le haut degré s'ajoute simplement à la valeur déclarative qui est toujours présente dans ses phrases. On pourrait aussi proposer l'idée d'une double valeur illocutoire, l'exclamation étant, en quelque sorte, supplémentaire et ayant la capacité de ne pas s'estomper complètement sous subordination. Nous laissons la question ouverte.

Par ailleurs, il faut signaler encore quelque chose d'intéressant sur l'interprétation de ces constructions. Il semble bien que, en dehors des types de focalisations du point de vue d'un des personnages dans la narration romanesque, la constatation du haut degré est toujours partagée entre le locuteur et le sujet de la perception et donc le locuteur ne peut pas se désolidariser du jugement de haut degré. C'est lui qui souligne le haut degré, même si la réaction est partagée par le sujet du verbe de perception. Ainsi :

(71) On govoriš èto šutja, tak kak videl, do čego ja emu rada [Dostoevskij CN]
'Il a dit cela en plaisantant parce qu'il voyait à quel point j'étais contente de le voir'

Dans cette phrase, la narratrice est à l'origine de la constatation du haut niveau de l'état 'être contente'. En même temps, ce qui nous est dit, c'est que le Percepteur a également perçu l'intensité de cet émotion. Comme on le voit, l'énoncé ne sert pas à profiler une exclamation mais bien une perception, perception qui ne se contente pas de constater une situation, mais qui en détache un élément de haute intensité.

Si on veut nier l'engagement du locuteur dans le jugement de haut niveau, on va avoir un énoncé inacceptable.

(71)' ?*On govoriš èto šutja, tak kak videl, do čego ja emu rada no v samon dele ja ne byla rada
'?* Il disait cela en plaisantant, car il voyait à quel point j'étais contente de le voir, mais en réalité je n'étais pas contente'

Cette remarque nous permet de faire une transition naturelle vers la section suivante où nous parlerons de la factivité.

9.2.5. Factivité, temps, aspect et modalité

Les constructions que nous étudions sont factives, comme le montre l'exemple (71)' ci-dessus. On peut s'en convaincre également en plaçant le verbe recteur sous la négation. Dans ce cas, l'exclamative ne cesse pas d'être assumée, mais elle n'est plus le fait que du locuteur

(72) On ne videl, kak krasivo tam
'Il n'a pas vu comme c'était beau là-bas'

Cela est peut-être dû à la proximité que nous avons signalée entre exclamative et déclarative. Par ailleurs, la factivité est d'un type un peu particulier, disons atypique. En effet, par sa nature même, l'exclamative exprime un jugement assez subjectif, particulièrement lorsqu'on parle de beauté comme dans l'exemple (72). Néanmoins, la factivité n'est pas

seulement (et peut-être pas tant) concernée par la réalité dans le monde extérieur, mais souvent elle se présente plutôt comme l'imposition pragmatique d'un jugement qui appartient au locuteur. C'est ce que nous avons ici. C'est encore un point qui distingue la subordonnée exclamative de l'exclamation simple. Cette dernière exprime, la première présuppose. Bien sûr, on peut toujours remettre en cause un présupposé dans le tour de parole suivant, et peut-être un peu plus facilement pour des présupposés subjectifs, mais il a souvent été remarqué que la réfutation d'un présupposé est une forme d'opposition et de recherche de conflit plus violente que la réfutation du posé, car cela oblige à aller chercher ce qui est en profondeur dans le discours de l'autre, ce qu'il veut présenter justement comme admis et incontestable.

Passons maintenant au problème du type de situations, du temps et de l'aspect. Tout d'abord, les types de situations que l'on rencontre dans les exclamatives peuvent être aussi bien des états durables ou provisoires⁶¹ que des activités ou des accomplissements. L'important est qu'il y ait une propriété gradable. Si la propriété n'est pas exprimée, il se peut qu'elle soit sous-entendue. À l'oral, cela sera souligné par l'intonation mais à l'écrit, le caractère peut être alors imperceptible. La modalité impérative va parfois souligner ce caractère. Voir l'exemple (70) que nous reprenons en (73) :

(73) Slušaj, kak ona poët!
'Ecoute, comme elle chante!

Ici on a un cas d'ambiguïté puisque la subordonnée peut être tout autant déclarative ou même interrogative, mais l'impératif favorise l'interprétation exclamative. Une transformation à la forme affirmative rendrait cette interprétation beaucoup moins probable en l'absence d'un adverbe précisant la propriété :

(73)' Ja slušaju, kak ona poët
'Je l'écoute chanter/j'écoute comment elle chante'

Les contraintes sur les relations temporelles entre les deux propositions sont les mêmes

61 La différence pouvant être matérialisée avec un adjectif par l'opposition *kakoj/kak* avec la forme longue ou la forme courte de l'adjectif. Comme cette opposition est bien plus complexe qu'une simple opposition durable/provisoire, nous ne détaillerons pas ce point ici, qui n'a pas d'importance capitale pour notre travail.

que pour les constructions de compte-rendu de perception avec *kak* : il semble que la condition de concomitance soit nécessaire et, d'autre part, la concordance des temps est possible, mais facultative. Cela indique que la proposition exclamative enchâssée est proche du type événement. La ressemblance s'arrête là, car les événements requièrent un prédicat dynamique.

(74) Ja videl, kak bystro on on bežal/bežit

'J'ai vu comme il courait vite'

(75) a. Ja slyšal, kak gromko stonala Mila [V. Gubarëv CN}

'J'ai entendu comme Mila gémissait fort'

b. Ja slyšal, kak gromko stonet Mila

Par ailleurs, la perception portant avant tout sur la propriété, on peut avoir des phrases dans lesquels la perception ne porte pas sur une situation, mais sur son résultat perceptible, comme dans cet exemple, et alors on se rapproche du type fait :

(76) Ja videl, kak krasivo on sdelał ètu rabotu

'J'ai vu comme il a joliment accompli ce travail'

Dans cet exemple, la perception, selon mes informateurs, porte sur le résultat du travail (par exemple, j'ai vu le vase fait par un potier) et non pas sur le travail lui-même. Pour avoir cette interprétation, il aurait fallu utiliser l'imperfectif, marquant alors que j'admire le travail lui-même et pas seulement son résultat. Dans notre exemple, le locuteur n'a sûrement pas assisté à la réalisation du travail, certains de mes informateurs ont même exclu cette possibilité.

Au niveau de la modalité, on aura là aussi uniquement des modalités radicales (aléthiques) à l'intérieur de la subordonnée :

(77) Ja videl, kak on xorošo možet risovat'

'J'ai vu comme il pouvait bien dessiner'

Auprès du verbe recteur, on peut avoir une négation, comme nous l'avons vu dans l'exemple (72). On peut aussi avoir d'autres modalités : radicale (78) et épistémique (79) et

même pas déontique, sans que cela affecte vraiment le contenu de la subordonnée :

(78) On smog uvidet, kak tam krasivo

'Il a pu voir comme c'était beau là-bas'

(79) Možet byt' on uvidit, kak tam krasivo

'Peut-être qu'il verra comme c'est beau là-bas'

(80) Ty dolžen objazatel'no videt', kak tam krasivo

'Tu dois absolument voir comme c'est beau là-bas'

Enfin, il nous faut remarquer un autre fait intéressant qui indique que les exclamatives et les complétives en *kak* ne sont pas incompatibles, malgré leur différence. Nous avons rencontré un cas de coordination des deux structures.

(81) On videl, kak važno vystupal Papanja pered ovcami, kak oni podčinjalis' malejšemu ego dviženiju [Troepol'skij, G. Corpus de Tübingen]

'Il voyait avec quel air important papa agissait face aux brebis, et il les voyait se soumettre au moindre de ses mouvements'

La première phrase est manifestement une exclamative, la deuxième une complétive, car il n'y a pas de propriété gradable sur laquelle pourrait porter *kak*. On sait que la coordination suppose une certaine équivalence de structure. Croft (2001) dit que l'on a l'association de deux figures dans une figure complexe. Mais il faut préciser que les constructions coordonnées, outre le fait qu'elles sont toutes deux profilées, doivent partager suffisamment de propriétés grammaticales. Ainsi, on ne peut en principe coordonner que des syntagmes ayant le même type de tête mais un groupe nominal admet tout de même la coordination avec un pronom ("mon frère et moi") du fait de leur proximité fonctionnelle. Le critère fonctionnel semble être donc aussi important que le critère de l'identité morphologique ou syntaxique. Il semble aussi notamment que deux phrases coordonnées doivent avoir le même type illocutoire. La compatibilité des deux types dans l'exemple semble montrer une compatibilité entre l'exclamative et la déclarative, due à des similitudes que nous avons notées. Mais la rareté de la coordination de ces constructions confirment aussi leur différence.

Pour conclure, nous dirons que les constructions avec subordonnées exclamatives ne se rencontrent pas si rarement dans la langue et qu'il serait nécessaire d'en analyser plus avant

les propriétés avec un corpus beaucoup plus large et différents verbes recteurs.

9.3. Les relatives à antécédent pronominal

Les relatives à antécédent pronominal ne sont pas du même type que les propositions arguments que nous avons étudiées jusqu'ici. Dans ces constructions, il y a obligatoirement un pronom démonstratif cataphorique neutre qui sert d'antécédent à la subordonnée qui suit.

(82) Ja videl to, o čom ty govoriš
'j'ai vu ce dont tu as parlé'

Ici, il n'y a pas de question, car ce dont X a parlé est déjà connu des deux interlocuteurs et ne constitue pas une incertitude. On a, en fait, affaire à une construction relative qui n'est pas directement dépendante du verbe recteur. Elle est dans la dépendance d'un pronom recteur et fait partie d'un syntagme (pro)nominal. C'est le syntagme pronominal lui-même qui remplit la valence du verbe recteur. Le *čto* que l'on rencontre dans ces constructions n'est pas le *čto* subordonnant que nous avons rencontré auparavant, mais un pronom relatif neutre qui remplit une place d'argument dans la proposition subordonnée. En russe, il est impossible d'omettre le pronom cataphorique qui sert de tête à l'ensemble du syntagme et détermine son fonctionnement dans les structures syntaxiques dans lesquelles le syntagme est enchâssé (construction dite "endocentrique"). Cela distingue ces constructions de celles que l'on rencontre dans d'autres langues, comme l'anglais où le pronom antécédent, tête de syntagme est fusionné avec le pronom relatif.⁶² D'autres propriétés de ces syntagmes ont été notées dans la littérature, notamment la forte dépendance sémantique du verbe subordonné par rapport au pronom : le pronom désigne en principe une entité concrète, ce qui assigne des contraintes au type de verbe de la subordonnée. Celui-ci doit être compatible avec le pronom sur lequel il apporte une information permettant d'en préciser ou d'en identifier le référent. Mais le verbe de la subordonnée reste assez indépendant du verbe recteur. Dans notre exemple ci-dessus, ce qui est vu ce n'est pas une action de parler, ce qui n'aurait pas de sens. C'est un objet qui est identifié par l'indication, dans la relative, que l'interlocuteur en a parlé. Autrement dit, le verbe subordonné est largement indépendant du verbe recteur. Cela explique que l'on puisse avoir

⁶² Pour des exemples concernant l'anglais cf. Leonarduzzi 2004, Huddleston *et al.* 2003 ch. 11

une grande latitude dans le choix du temps de la subordonnée :

(84) I togda on videl to, čego nikogda ne vidjat drugie [L. Andreev CN]

'Et alors j'ai vu ce que ne voit jamais les autres' (présent à valeur générale)

(85) Mal'čiška videl, to čto on xotel videt' : kita Mit'ku, kotoryj možet prevraščaťsja v babočku (...)

[V. Burlak CN]

'Le garçon vit ce qu'il voulait voir : la baleine de Dmitrij qui peut se transformer en papillon (...)

(verbe modal au passé)

(86) Pojmi, ved', esli ty uže videl, to čto dlja kogo-to drugogo tol'ko eščë budet, to dlja tebja ono bylo [Pjatigorskij CN]

'Comprends bien, si tu as vu ce qui pour les autres est encore à venir, pour toi ceci a été' (futur)

Il est nécessaire de signaler un cas dans lequel des confusions pourraient être possibles. Comme nous l'avons dit, le pronom cataphorique est à peu près obligatoire dans ce type de constructions, alors que le *čto* subordonnant n'est pas en général précédé d'un pronom cataphorique. Il y a cependant un certain nombre de cas dans lesquelles le pronom cataphorique apparaît devant une complétive: lorsque celle-ci est introduite par une proposition requise par le verbe et, plus ou moins facultativement, lorsque la complétive est en début de proposition. Mais alors le *to* est très différent : il ne représente plus un actant concret qui joue un rôle dans les deux propositions, mais annonce globalement toute la proposition subordonnée. Le neutre du pronom est ici choisi par défaut dans la mesure où *to* reprend une proposition et a, donc, un contenu extrêmement abstrait. Par ailleurs, le *čto* subordonnant est invariable, comme nous l'avons déjà signalé, ce qui montre qu'il n'est pas un argument du verbe subordonné. Ce type de construction est cependant peu caractéristique des subordonnées de verbes de perception, car elles supposent que la proposition subordonnée soit en fonction de thème et que le prédicat recteur constitue le rhème. Or, le plus souvent, le verbe de perception ne constitue guère un candidat très intéressant pour le rhème, sans le contenu de la perception. Ce genre de construction est cependant possible lorsque le contenu de perception est donné comme présumé et que le verbe de perception est là pour garantir la crédibilité de la source de savoir, lorsque le contenu de la perception pourrait être remise en cause. On ajoute alors généralement une indication du type *sobsvstennymi glazami* 'de mes (tes, etc.) propres yeux'

(87) *To, čto on ego ubil, ja videl sobstvennymi glazami*
Qu'il l'ait tué/le fait qu'il l'a tué, je l'ai vu de mes propres yeux

Dans cette construction, il est impossible de mettre *čto* à une autre forme et d'autre part le *to* peut être supprimé sans trop de perte, si ce n'est stylistique (moins fréquent).

(88) *Čto on ego ubil, ja videl sobstvennymi glazami*
'idem'

Par ailleurs, *kak* semble aussi acceptable dans ce genre de construction lorsqu'il y a concomitance temporelle, avec ou sans *to*, mais ces constructions sont rarissimes:

(88') *(to,) kak on ego ubil, ja videl sobstvennymi glazami*

Les interrogatives introduites par *čto*, elles, ne peuvent pas être précédées d'un cataphorique, en russe. Ces constructions posent donc en général peu de problèmes de reconnaissance en russe, et nous n'allons pas les étudier plus en détail ici, car cela nous obligerait à approfondir le problème des propositions relatives, ce qui dépasserait largement le cadre de ce travail.

CHAPITRE X

COMPARAISON AVEC D'AUTRES TYPES DE VERBES RÉGISSANT DES PROPOSITIONS ARGUMENTS

10.1. Présentation. La hiérarchie des verbes recteurs

Ce chapitre n'a pas la prétention de donner une étude complète des autres types de verbes. Il s'agit simplement de mettre notre étude en perspective. Nous nous appuyerons notamment ici sur la remarquable étude de Cristofaro (2003).

Tout au long de ce travail, nous avons remarqué des ressemblances et des différences entre les verbes de perception et d'autres verbes. D'abord, les verbes de perception entrent dans une extraordinaire variété de constructions avec des objets nominaux ou propositionnels, sans commune mesure avec les possibilités de la plupart des verbes. D'autre part, ils partagent des constructions avec d'autres types, ce qui peut soulever la question de leur lien à un niveau plus "schématique", plus abstrait. D'une manière générale, nous allons essayer de montrer, dans la même optique que nous avons adoptée durant tout ce travail, que les ressemblances et les différences s'expliquent en partie par des contraintes d'ordre cognitif. Nous catégorisons en fonction de notre expérience, perceptive, sociale, culturelle. Notre expérience est elle-même dépendante de notre corps qui contraint nos possibilités. C'est une hypothèse très forte faite par des cognitivistes et qui a reçu le nom, en anglais de "*embodiment*", pour lequel nous avons proposé en français "corporisation", mais peut-être peut-on préférer parler simplement d'"expérience corporelle". Ceci est bien résumé dans Evans & Green (2006 : 64) :

"Given the fact of human embodiment, namely that we share similar cognitive and neuro-anatomical architectures (minds? brains and bodies), it follows that the nature of human experience, and the nature of possible conceptualisations that relate to this experience, will be constrained"

Par conséquent, nous pensons que l'explication des faits de langue doit s'appuyer sur des contraintes de ce type.

Cristofaro (2003 : ch. 8), dans sa remarquable étude typologique sur la subordination a défendu l'idée qu'il existait des hiérarchies de codage des propositions arguments en fonction des verbes recteurs, présumée valable pour toutes les langues du monde. Ces hiérarchies sont légèrement différentes selon le critère que l'on adopte : perte des marque de temps, de personne, d'accord, etc. Mais il semble que l'on puisse au moins dresser une hiérarchie moyenne qui serait de ce type :

Modaux > Phase > Désidératifs > Manipulation > Perception > Savoir > Attitude propositionnelle > Parole

Elle fait l'hypothèse que plus la subordonnée est dépendante notionnellement du verbe recteur, comme c'est le cas quand il y a contrainte de concomitance, plus la forme verbale employée dans la subordonnée a de chances d'être une forme dégradée, perdant ce qui lui permet d'être une forme prédicative autonome (temps, rection du sujet, personne...). La hiérarchie reflète cela, c'est-à-dire que plus un verbe est haut dans la hiérarchie (plus près des verbes de paroles) et plus il a de chances d'être à une forme finie avec un large choix de formes, temporelles, personnelles, modales etc. Elle note que, très souvent, la ligne de démarcation se trouve aux alentours des verbes de perception. Les objets de ces verbes sont plus dépendants du verbe recteur qu'avec les verbes de parole ou d'attitude propositionnelle mais moins dépendants que dans le cas des manipulatifs, où le verbe recteur modifie la situation exprimée dans la subordonnée et moins encore qu'avec les modaux ou les verbes de phase pour lesquels le prédicat recteur peut même finir par fusionner avec le prédicat subordonné de sorte que le prédicat recteur se transforme en simple affixe (on a alors grammaticalisation, ou plus précisément morphologisation). Avec les verbes de perception, on n'a pas d'exemple de fusion⁶³, mais beaucoup de langues fonctionnent avec des formes verbales non finies : infinitif ou participe en français et dans d'autres langues romanes, forme en *-ing* ou infinitif sans *to*, considéré comme plus dépendant, en anglais, etc. Nous allons

63 Il n'est pourtant pas impossible que ce soit une source pour le médiatif/évidentiel. Mais dans ce cas la perception n'est pas profilée, elle a un statut de présupposition (*cf.* Guentcheva (éd.) (1996))

essayer de préciser cela.

10.2. Comparaison avec des verbes plus élevés dans la hiérarchie

D'abord rappelons que les verbes de perception peuvent aussi être suivis de formes finies. C'est le cas assez généralement en russe (et dans d'autres langues slaves) pour toutes les propositions arguments, comme nous l'avons bien vu. Le russe peut utiliser un infinitif dans la rection d'un verbe, mais il n'utilise jamais cette construction avec un verbe de perception.

En fait, même en français ou anglais, on rencontre des constructions à formes finies avec des verbes de perception. C'est qu'il faut faire une distinction supplémentaire entre perception directe et indirecte. On se souvient que la perception indirecte requière un travail d'inférence à partir du perçu et transforme une perception d'éléments ou de situations concrets en un fait abstrait. Il n'est donc guère étonnant qu'elle fonctionne comme des prédicats qui sont assez haut dans la hiérarchie.

Tout d'abord, la perception indirecte étant factive et impliquant une source de savoir, elle va se rapprocher naturellement de prédicats de cognition factifs comme *znat'* 'savoir'. Elle partage avec ce type de verbes la relative indépendance temporelle par rapport au prédicat recteur puisque celui-ci n'impose pas la simultanéité de la perception et de la situation inférée, mais seulement de la perception et de ce qui est directement perçu. La différence est que le savoir peut s'appliquer à du futur comme à du passé ou du présent, ce qui est dû au fait que les sources du savoir peuvent être diverses (apprentissage, ouï-dire, perception, etc.). Avec les verbes de perception, on ne peut avoir le futur qu'avec *predusmotret'* et *predvidet'*, qui signifient tous deux 'prévoir', mais leur sémantique ne se limite pas à de la perception et même s'en éloigne du fait qu'il ne s'agit pas vraiment d'une forme de perception.

Ainsi on peut dire :

- (1) Ja znaju, čto on pridët
'Je sais qu'il va venir'

Mais on peut plus difficilement dire, sauf dans le cas très particulier d'une voyante avec sa boule de cristal :

(2) Ja vižu, što on pridět
'Je vois qu'il va venir'

Il faut noter que le verbe *znat'* admet aussi des subordonnées interrogatives et exclamatives :

(3) ja znaju, kak on krasivo pišet
'Je sais comme il peint bien
(4) Ja znaju, kak on budet nazyvatsja
'Je sais comment il va s'appeler'

Par ailleurs, le verbe *znat'* est aussi un verbe recteur qui oriente vers la réponse : dans notre exemple, ce que connaît le sujet, c'est la réponse à la question. Pour orienter vers la question, il faudrait que le verbe recteur soit lui-même sous un opérateur d'interrogation, de doute, de négation etc.

Les verbes d'attitude propositionnelle, du type *verit'* 'croire', *dumat'* 'penser', *polagat'* 'présumer', etc. sont différents. Ils ne sont pas factifs et, du point de vue communicatif, ils servent surtout à modaliser un dictum qui du coup ne peut pas être factif. Ces verbes peuvent porter sur n'importe quel temps. Ils n'admettent pas de subordonnée interrogative, même le verbe *somnevat'sja* 'douter', car celui-ci porte sur une affirmation que l'on met en cause et n'exprime pas une incertitude. Ces verbes n'admettent pas non plus de subordonnées exclamatives, également pour une raison assez évidente : les exclamatives supposent la constatation d'une situation et sont incompatibles avec une incertitude.

Les verbes de paroles sont assez proches au niveau des effets polyphoniques que l'on peut y rencontrer. Mais ils constituent sans doute une classe beaucoup trop large pour qu'on puisse en parler de façon unitaire⁶⁴. Certains admettent notamment *budto* comme mot subordonnant et donc la dissociation entre le dire de quelqu'un et l'avis du locuteur⁶⁵.

(5) On govorit, budto znaet, počemu trup do six por ne obnaružen [Presse CN]
'Il prétend qu'il sait pourquoi le corps n'a toujours pas été retrouvé'

64 Cf. l'ouvrage de Wierzbicka (1987) où sont analysés un grand nombre de verbes de paroles (d'actes de langage) anglais

65 Précisément, certains seulement les admettent. Il semble qu'un verbe comme *otricat'* 'nier' soit totalement incompatible avec *budto*, tandis que *utverždat'* 'affirmer' est fortement compatible.

Mais ils ne sont pas factifs. Ces verbes par ailleurs présentent, selon les spécialistes, le niveau le plus élevé d'indépendance entre le verbe recteur et le contenu de la subordonnée, car la situation ne dépend en rien du dire. Cela ne concerne évidemment pas les verbes qui transmettent un ordre qui sont d'un autre type (les manipulatifs) et se rapprochent des causatifs qui sont, au contraire, beaucoup plus bas dans la hiérarchie d'indépendance. Ils admettent les propositions exclamatives et interrogatives, mais avec de grandes différences d'un verbe à l'autre comme on le voit dans les exemples suivants :

(6) On skazal, kto soveršil ubijstvo

'Il a dit qui avait commis le meurtre'

(7) *On utverždal, kto soveršil ubijstvo

*'Il a affirmé qui avait commis le meurtre'

Du fait de l'ampleur de la classe de verbes, nous nous contenterons de ces remarques.

Une autre classe de verbes, qui n'est pas toujours distinguée comme classe sans doute du fait du petit nombre de verbes qu'elle comprend, c'est la classe des verbes de souvenirs. Cela n'a rien d'étonnant. Le souvenir, c'est une façon de voir qui ressemble aux verbes de perception onirique ou erronée que nous avons étudiés. Mais en plus, ces verbes n'ont pas certaines des restrictions de ces verbes, dues au fait qu'il s'agit d'une perception qui ne s'inscrivent pas dans le monde réel. Car si le souvenir n'est pas une perception actuelle, c'est une façon de reconstituer mentalement ce qui a été. Ces verbes sont tellement proches des verbes de perception qu'ils en admettent presque toutes les mêmes constructions. Perception directe avec *kak* :

(8) Ja pomnju, kak on prišël, molodoj, rozovoščëkij paren', krepkij takoj [corpus oral CN]

'Je me souviens quand il est arrivé, jeune, les joues roses, bien solide'

Par ailleurs, en russe, il y a des différences, comme le montre l'exemple suivant, qui admet un verbe statique, incompatible en principe avec les verbes de perception :

(9) Ja pomnju , kak ja byl vljublën v illjustraciju v knižke [Griškovec CN]

'Je me souviens que j'étais amoureux d'une illustration dans un livre'

Avec *čto* :

(10) A ja pomnju, čto papa moj očen' ego ljubil

'Mais je me souviens que mon père l'aimait beaucoup'

Avec une interrogative partielle :

(11) Ja ne pomnju, čto on tam govoril

'Je ne sais pas ce qu'il a dit là-bas'

Avec une interrogation totale :

(12) Ne pomju, byl li ja prežde v Palermo, no ètot gorod mne pokazalsja znakomym [Kataev CN]'

'Je ne me souviens plus si j'étais allé auparavant à Palerme, mais cette ville m'a paru familière'

Avec *čtoby* :

(13) I ja ne pomju, čtoby kto-to vozražal

'Je n'ai pas le souvenir que quelqu'un ait fait une objection'

En revanche, *pomnit'* n'admet pas *budto* ; visiblement, il ne permet pas de présenter le souvenir comme incertain. Les ressemblances ne se limitent pas à cela. Par exemple, du point de vue aspectuel, *vspomnit'* est un perfectif qui indique une occurrence de souvenir localisée dans une séquence et peut avoir le même effet de soudaineté que *uvidet'*. Une comparaison détaillée de toutes les ressemblances et différences entre ces groupes de verbes est au-delà des limites de notre travail, mais représente une tâche intéressante à entreprendre dans l'avenir.

10.3. Comparaison avec les verbes qui sont au-dessous dans la hiérarchie

Tous les groupes de verbes que nous avons analysés sont au-dessus de la perception directe dans la hiérarchie mais, comme nous l'avons vu, la perception indirecte, ainsi d'ailleurs que certains emplois métaphoriques des verbes de perception du type 'comprendre', s'y inscrivent très bien. Nous laisserons de côté d'autres groupes comme les verbes d'émotion, de jugement et d'évaluation. Nous allons maintenant nous tourner vers ce qui est au-dessous de

la perception dans la hiérarchie de Cristofaro.

Parmi ces verbes, nous avons notamment les verbes modaux et les verbes de phase. Dans un grand nombre de langues, ces verbes sont suivis d'une forme très "dégradée" du verbe, le plus souvent un infinitif. Ce sont les prédicats qui sont le plus susceptibles d'être suivis d'une forme non finie du verbe et même de se transformer en simples affixes de dérivation. Mais les verbes modaux sont un peu plus bas dans la hiérarchie, car un verbe de phase peut par exemple être plus facilement accentué, et, dans beaucoup de langues, les verbes modaux peuvent être réduits à un affixe. Par ailleurs, lorsqu'il existe un affixe marquant la phase, celui-ci est en général d'une productivité réduite, et il existe comme affixe dérivatoire à côté d'un verbe indépendant. Les significations de phases sont relativement peu exprimées par des affixes dans les langues du monde, comme le note Plungjan (2000 : 305). Ainsi, en russe, avec des petites différences de sens que nous n'aborderons pas ici, nous avons quelques inchoatifs formés par dérivation et des constructions avec le verbe plein correspondant : *zapet'* 'se mettre à chanter' / *načat' pet'* commencer à chanter'.

Du point de vue de leur signification, les verbes de phases sont assez éloignés des verbes de perception. Notamment ils ne sont pas factifs mais implicatifs, c'est-à-dire que la forme affirmative suppose la vérité, mais la forme négative, elle, suppose la fausseté de la situation qui est dans la dépendance du verbe de phase. Ces verbes présentent aussi peu de proximité du point de vue formel, et il n'y a que dans des langues dans lesquelles on n'emploie que des formes finies dans les prédicats dépendants, comme en serbe, que l'on va pouvoir trouver une parenté de forme.

De même, les verbes modaux sont des verbes qui ont un contenu lexical très abstrait et ils portent sur une situation dont ils viennent préciser les relations avec le monde réel (l'espace de base dans la théorie des espaces mentaux). Les significations modales sont présentes dans d'autres verbes mais, comme nous l'avons vu, plutôt sous forme pragmatique de présupposition ou d'implication. Ainsi, la factivité ou la contrefactualité du complément de certains verbes de perception est une signification de type modal, cependant elle ne constitue pas le contenu sémantique des verbes de perception mais une présupposition, d'ailleurs en grande partie liée à la construction et non pas seulement au verbe.

Il nous reste à considérer les verbes de manipulation. La proximité formelle des

constructions de ces verbes avec celles des verbes de perception a été signalée par de nombreux auteurs (Guasti 1993, Achard 1998). On a notamment noté qu'il y avait une corrélation entre la force de manipulation, l'aspect plus ou moins direct de la causation et la forme du verbe, finie ou non. Ainsi, en français, des verbes comme *faire* ou *laisser* sont implicatifs, supposant donc la réalité de la situation lorsque le verbe recteur est à la forme affirmative. Ils désignent une interaction efficace ayant un résultat positif et ne mettent pas l'accent sur la dépense de force tandis que *forcer* à demande plus de force, *persuader* encore un peu plus. On a mis cela en relation avec le fait que, dans le premier cas, il y avait une fusion plus étroite entre le verbe de manipulation ("causatif") et la situation exprimée par l'absence de préposition, tandis que dans les autres cas, on avait des formes plus indirectes. On a pu comparer cela avec les différences entre perception directe et indirecte.

Malgré tout, ces ressemblances restent superficielles. La perception est nettement plus près de la cognition que de la manipulation, d'où sa factivité, c'est-à-dire la possibilité pour une situation d'être présentée comme vraie ou fausse indépendamment de l'acte mental ou sensoriel à travers le crible duquel elles passent. Cela est rendu possible par :

- la possibilité dans la langue de dissocier des sujets de dire ou de pensée, de créer d'autres sujets imaginaires, potentiels, etc. (polyphonie)
- le fait que les phénomènes mentaux n'ont pas ou n'ont que peu de prise sur les situations qu'elles analysent, celles-ci existant sans ceux ceux-là.

Par ailleurs, en russe, les verbes de manipulation sont très hétéroclites. Ils présentent un faible niveau de grammaticalisation (pas de véritables verbes causatifs correspondant au français *faire* et *laisser*). Certains verbes, dans toutes les langues, supposent des paroles qui transmettent la volonté et se situent donc plus haut dans la hiérarchie, plus près des verbes de parole. Ces verbes en russe sont accompagnés en général d'une subordonnée introduite par *čtoby* :

- (14) Potom otec Feofil poprosil, čtoby k nemu priexala i ja [L. Vertinskaja CN]
'Ensuite, le père Feofil me pria de venir moi aussi chez lui'

Mais le *čtoby* que l'on utilise ici a une valeur bien différente de celui que l'on trouve auprès des verbes de perception. Le seul point commun, c'est sans doute la notion de virtualité

de la situation désignée par la subordonnée. Mais dans un cas, il est régi par un verbe marquant la volonté, dans l'autre cas il est dans un contexte de négation ou de mise en doute. Une analyse plus précise de chacune de ces classes de verbes montrerait d'autres différences ou des ressemblances concernant les constructions argumentales, le comportement aspectuel, la taxis et d'autres dimensions. Mais une telle analyse, dépassant largement le cadre de cette étude, reste à accomplir (pour des études partielles dans ce domaine, *cf.* Noonan (1985), Ransom (1986), Givón (2000))

CONCLUSIONS

Il est temps de tirer quelques conclusions de ce travail. Nous avons essayé de montrer que l'étude des propriétés grammaticales d'une classe de verbes délimitée sur une base sémantique pouvait être extrêmement fructueuse. Il s'est avéré que beaucoup de généralisations qui sont formulées directement pour une toute une partie de discours étaient souvent définies à partir d'exemples prototypiques et se révélait d'application plus délicate lorsqu'on étudiait des lexèmes moins centraux. En ce sens, l'étude des verbes de perception permet de reposer et d'enrichir le débat sur un grand nombre de notions fondamentales telles que l'agentivité et le choix du sujet, l'aspect et bien d'autres questions.

Par ailleurs, il est apparu que, même à l'intérieur d'une même classe lexico-sémantique, on pouvait avoir des divergences de comportement assez importantes. Nous avons pu nous rendre compte de cette diversité même en travaillant sur un petit nombre de verbes de perception, une fois écartés des verbes moins prototypiques comportant d'autres composantes à côté des éléments proprement perceptifs. Nous avons pu ainsi atteindre un certain nombre de résultats intéressants.

D'abord, nous avons vu que, si on élargissait la recherche à des verbes où la composante perceptive n'était pas dans le "profil", on risquait d'avoir encore bien plus de variations, avec des rapprochements vers d'autres classes de verbes. Dans un premier temps, il est donc préférable de s'en tenir à des classes présentant un comportement plus homogène. Nous avons ainsi pu distinguer trois classes cohérentes, les verbes de perception active, les verbes de perception passive et les verbes de perception erronée et onirique. Bien entendu, en définitive, chaque mot a des caractéristiques distinctes, mais des mots appartenant à une même classe ont plus de chances d'avoir des points communs.

Nous avons aussi vu que les verbes de perception centraux, à côté de leurs emplois typiques, présentaient d'autres usages résultant d'un déplacement métaphorique et métonymique. Nous avons pu nous convaincre également que ces déplacements n'étaient pas spécifiques du russe, mais se rencontraient dans de nombreuses langues, même si il n'est pas nécessaire qu'une langue possède chacun de ces types de déplacement. Par ailleurs, les

déplacements sémantiques ont souvent été étudiés du point de vue de la seule sémantique lexicale et des différences de traitement du lexique qu'ils impliquaient, mais les extensions sémantiques entraînent aussi des différences de comportement morpho-syntaxique. La perception indirecte pourrait être considérée comme le cas le plus répandu de déplacement sémantique pour les verbes de perception. Elle fait de la perception directe d'un Percept la condition pour en tirer une affirmation se situant à un plus haut niveau et, donc, rapproche la perception de la cognition. Il est à gager que ce type de déplacement se rencontre dans un très grand nombre de langues et s'explique par le fait que la perception est étroitement liée au traitement de l'information et à l'élargissement des connaissances. D'autres domaines conceptuels tels que la mémoire, la compréhension, le jugement ou la comparaison sont extrêmement proches de la perception et expliquent certaines de ces extensions. Mais une fois détectés, ces déplacements doivent être décrits du point de vue des constructions qu'ils admettent, en gardant à l'esprit la possibilité d'une explication fonctionnelle.

Nous avons essayé, effectivement, à côté d'une description minutieuse des constructions, d'en fournir, dans la mesure du possible, une explication, en motivant les faits linguistiques par des considérations d'ordre cognitif et/ou communicatif.

Dans cette ligne, nous avons montré qu'un traitement réaliste du langage devait prendre en compte les propriétés spécifiques des langues, mais aussi des types de constructions particulières de cette langue, celles-ci pouvant inclure des références à des classes ou des sous-classes lexicales.

L'un des résultats les plus intéressants est que, si l'on aborde les verbes de perception dans leurs propres termes et non en leur imposant d'emblée un schéma plus englobant, on se rend compte qu'ils se comportent de façon très atypique du point de vue de leurs propriétés grammaticales.

D'abord, au niveau des rôles sémantiques et de leur corrélation avec leur réalisation morpho-syntaxique, nous sommes arrivés à la conclusion qu'il était préférable de poser des rôles spécifiques de Percepteur et de Percept plutôt que de parler d'Expérient et de Stimulus, comme on le fait généralement pour ces verbes. Ces rôles doivent être définis non pas indépendamment, mais en fonction du type de situation définie par le verbe. Ils partagent un certain nombre de propriétés communes avec d'autres rôles auprès d'autres verbes, mais la

généralisation à un niveau plus élevé (schématisation) suppose que l'on soit aussi capable de voir les différences entre les instanciations concrètes de ce schéma. Effectivement, un schéma ou niveau abstrait suppose forcément que l'on laisse de côté un certain nombre de propriétés pertinentes. Si le modèle ne permet pas de voir les différences autant que les ressemblances, il risque de ne pas être adéquat. Cela nous semble aussi avoir des conséquences importantes pour l'écriture de grammaires présentant un haut niveau d'adéquation descriptive et servant également de base pour une explication fonctionnelle des faits. Ainsi, il y a des différences non triviales entre les arguments des verbes de perception et ceux de verbes de sentiments, qui se manifestent dans leur possibilité linguistique (compatibilité avec les marqueurs causatifs ou décausatifs, avec le passif etc.⁶⁶).

De même, notre approche, pensons-nous, peut permettre de jeter de la lumière sur le problème du type de situation aspectuelle et de l'aspect grammatical. Les tentatives que nous connaissons de classer le type de situation des verbes de perception sont en général inadéquates parce qu'elles fonctionnent à partir d'un petit nombre de types, définis en termes de conditions nécessaires et suffisantes. Ni états typiques, ni achèvements typiques dans la terminologie de Vendler, les verbes de perception (ou, plus précisément, il faudrait dire les situations de perception) présentent des traits communs avec plusieurs de ces classes et cela est dû, encore une fois, à leurs particularités sémantiques. Par ailleurs, notre étude confirme un principe largement répandu dans la linguistique actuelle selon lequel le type de situation comprend une caractéristique argumentale (les types de rôles et leur rapport avec le choix du sujet) et une caractéristique aspectuelle, qui, tout en étant distinctes, interagissent régulièrement. Dans le type de traitement que nous adoptons, qui ne pose pas de limites strictes entre le lexique et la grammaire, entre la sémantique et la pragmatique, cela n'a rien de particulièrement étonnant et ne constitue pas un cas exceptionnel. L'interaction de différents facteurs pour exprimer du sens dans le processus de communication nous semble même être la situation normale dans la langue.

Concernant l'aspect, nous sommes conscients qu'il s'agit d'un des problèmes les plus controversés dans la linguistique russe actuelle (et au delà de celle-ci également!). Beaucoup de définitions tentant de définir un invariant, une "Gesamtbedeutung" de l'aspect valent

⁶⁶ Pour une approche grammaticale de ce type, tenat compte des classes lexicales v. Dixon (2005)

surtout pour les verbes appartenant à certains types de situations centraux. La perception n'est pas typiquement agentive, mais n'est pas non plus purement un état. Ce n'est pas non plus une situation qui suppose un résultat direct. Par ailleurs, même les verbes de perception active supposant un certain contrôle ne peuvent pas être considérés comme des situations proprement agentives ou téléiques. Cela implique quelques conséquences sur le choix de l'aspect imperfectif/perfectif. Nous avons vu que les définitions du perfectif en termes de complétude, d'atteinte de limite interne, de résultat ne sont pas adéquates pour des verbes qui ne supposent ni limite interne, ni atteinte d'un résultat. Néanmoins, les verbes de perception et beaucoup d'autres verbes non résultatifs admettent l'aspect perfectif, même si celui-ci est dans une relation atypique avec l'imperfectif correspondant. Nous avons suggéré que l'aspect grammatical pouvait avoir un rapport avec l'organisation discursive, comme cela a déjà été proposé par un certain nombre de linguistes. Il est donc nécessaire de ne pas confondre, comme cela est souvent fait, le type de situation, et l'aspect grammatical. Beaucoup des invariants proposés nous semblent être en fait des propriétés du type de situation et non de l'aspect. Encore une fois, entre ces deux dimensions, nous avons une interaction étroite, mais il est important de ne pas les confondre. Il est à souhaiter qu'un jour soit réalisé un dictionnaire aspectologique des verbes russes qui nous permettent d'avoir une idée claire des rapports entre types de situation et comportement aspectuel.

Enfin, l'étude des verbes de perception nous a permis d'aborder le problème des différents types d'objets. La sélection de l'argument-objet se fait selon un certain nombre de restrictions sémantiques, celles-ci étant évidemment des tendances prototypiques plutôt que des contraintes absolues. Avec les verbes de perception, il faut distinguer différents groupes nominaux selon que le Percepteur perçoit un objet qu'il peut catégoriser ou non. Par ailleurs, une autre différence va porter sur la possibilité d'identifier l'objet comme unique dans notre domaine de connaissances ou comme appartenant à un type. C'est la différence entre catégorisation et identification. Nous avons vu aussi qu'il fallait tenir compte également des connaissances encyclopédiques pour établir une "ontologie du perceptible". Cela nous pousse à mettre en doute des traitements sémantiques qui refusent de prendre en compte ces aspects, en adoptant une vision restrictive de la sémantique. Si une telle sémantique restreinte peut être considérée comme plus strictement linguistique, seule une linguistique large peut

permettre d'expliquer le comportement des unités linguistiques et, souvent, les quelques traits de sélection qui sont proposés par les auteurs sont insuffisants pour expliquer ce fonctionnement. De même, il nous a fallu faire usage du concept de polyphonie, issu de la pragmatique de Ducrot et importé des travaux de Bakhtine, qui l'utilisait en analyse littéraire. Les verbes de perception permettent souvent une scission entre les déclarations du locuteur et une autre conscience représentée par le percepteur, ce qui donne lieu à une grande variété interprétative.

Muni de ces instruments théoriques, nous avons aussi abordé l'étude des propositions arguments. Cela constitue la contribution de notre travail que nous considérons comme la plus nouvelle. Le plus souvent, les travaux sur les comptes rendus de perception ont porté sur les subordonnées déclaratives et sur la distinction entre perception directe et indirecte. Il est rare cependant que l'on ait abordé les subordonnées interrogatives et exclamatives qui se rencontrent pourtant très souvent avec les verbes de perception. Concernant les exclamatives subordonnées, celles-ci, à notre connaissance, n'ont même quasiment jamais été étudiées en détail en russe et assez peu dans d'autres langues, ce qui fait que nous avons dû défricher le terrain, avec les éléments théoriques dont nous disposions.

De même, l'étude des subordonnées introduite par *budto* et des subordonnées avec *čtoby* nous a permis de montrer qu'il fallait prendre en compte toute une série de facteurs, tels que la modalité auprès du verbe recteur, la négation, la modalité de phrase. L'étude des propositions arguments a montré la pertinence de distinctions telles que fait/événement/contrefactualité, de la notion de factivité, dont nous avons montré qu'elle était une question de degré et de contexte. Nous avons pu aussi réanalyser la notion de concordance des temps qui est typique de certaines constructions des verbes de perception en russe, bien que facultative. Cela remet en cause l'idée que la concordance des temps n'existe pas dans cette langue. Le russe permet un choix, au contraire du français et d'autres langues, où la concordance est une servitude forte (mais pas absolue, d'ailleurs). Ce choix est exploité pour atteindre différents effets sémantico-pragmatiques.

L'étude a montré aussi qu'une vision purement verbo-centrique ne permettait pas de rendre compte de tous les aspects du fonctionnement langagier. Le verbe est sans doute la pièce centrale d'une situation, c'est ce qui lui donne son profil, en termes cognitifs, mais la

situation complète comprend des participants, un profil temporel, des caractéristiques aspectuelles, modales qui constituent un faisceau de constructions interagissant entre elles. C'est pourquoi nous avons préféré parler, le plus souvent, de constructions que simplement de valence. Les approches purement valenciennes ont tendance à trop concentrer l'étude sur le verbe, en tant que sommet de la phrase, alors que nous considérons plutôt la situation d'un point de vue holistique.

Enfin, nous avons essayé dans ce travail de montrer le bien-fondé, du point de vue épistémologique, d'un éclectisme "raisonné", notamment dans le domaine de la sémantique, où nous avons montré que l'adoption de certains principes issus d'une théorie particulière ne nous obligeait pas forcément à adopter l'ensemble de la théorie. Il ne s'agit pas d'affirmer quelque chose du type du "en science, tout va" ("in science everything does") de Feyerabend (1993(1974)). L'éclectisme n'est pas forcément une forme d'anarchie scientifique. Il ne doit pas conduire à associer n'importe quoi à n'importe quoi. Certaines approches sont plus aisément compatibles que d'autres. Les approches fonctionnalistes et cognitivistes sont sans doute plus compatibles entre elles que celles-ci avec les approches générativistes mais, même avec ces dernières, il y a aujourd'hui de plus en plus de points de contact, comme nous l'avons vu avec les travaux de Jackendoff ou de Levin et Rappaport Hovav (sur la compatibilité des approches fonctionnalistes et cognitivistes et leurs divergences cf. Nuyts (2008), v. aussi Newmeyer (2005) pour un générativisme avec une "dose" de fonctionnalisme). Nous avons fait usage de certains concepts issus de la linguistique cognitive, notamment des travaux de Langacker pour les concepts de "base" et "profil", de Talmy pour la notion de "force" et de "figure" et "fond", eux-mêmes issus de la psychologie gestaltiste, et des travaux cognitivistes sur la métaphore, la catégorisation, les prototypes ou la polysémie. Mais nous avons aussi eu recours à la conception de Wierzbicka qui n'est pas pleinement cognitive, au mieux "sympathisante". Elle a le mérite de poser clairement la question du métalangage et des primitifs sémantiques, qui ne sont pas des questions prioritaires dans la mouvance cognitive. Nous avons aussi fait appel à certains concepts issus de la théorie originale dite "linguistique perceptive" ou "grammaire liminaire", développée à Valence (Espagne) par López-García, qui se veut aussi une théorie cognitive. Par ailleurs, cet auteur est aussi quelqu'un qui a prôné un éclectisme raisonné, tel que nous l'entendons (López-García 1990).

Par ailleurs, beaucoup de faits linguistiques nous semblent requérir une approche pragmatique. Nous avons utilisé le concept de polyphonie de Ducrot, un auteur qui ne revendiquerait sûrement pas son appartenance aux cognitivistes, mais ce concept, bien qu'utilisé au départ dans une théorie d'inspiration structuraliste, me semble être tout à fait compatible avec les autres concepts de notre travail. Sans doute, on aurait pu le reformuler dans les termes d'une théorie cognitive reconnue comme la théorie des espaces mentaux de Fauconnier, qui essaie de prendre en compte les mêmes phénomènes et bien d'autres encore, mais nous considérons que la notion de polyphonie est intéressante dans la mesure où elle souligne le jeu des voix cachées dans l'énoncé et qu'elle inscrit le langage dans une dimension interactionnelle ("dialogique") qui manque à la linguistique cognitive. Là encore, il n'y a pas incompatibilité, car les cognitivistes eux-mêmes ont souvent reconnu l'importance des facteurs communicatifs, sans les étudier explicitement.

Nous avons aussi fait usage de notions qui ont sans doute autant d'importance pour les pragmaticiens que pour les cognitivistes telles que la notion de gestion des connaissances encyclopédiques, des stéréotypes ou des *topoi* chez Ducrot qui nous semblent indispensables pour traiter certains faits du langage.

Bien entendu, de nombreuses questions restent ouvertes. C'est ce qui nous a poussé à appeler ce travail "une grammaire des verbes de perception". D'abord, il ne s'agit que d'une grammaire possible. D'autre part, lorsqu'on écrit une grammaire, il faut toujours être conscient du fait que l'on ne parviendra sûrement pas à épuiser tous les faits pertinents. Mais, à la fois, on essaie de recenser le plus grand nombre de faits, d'en donner un traitement satisfaisant, en tenant compte des avancées de la science du moment sur ces questions et quelquefois, on sera obligé d'aller plus loin que les recherches en cours, car les travaux existants ne traitent pas certaines questions que l'on ne peut pas laisser de côté dans une grammaire. D'autre part, il reste toujours des zones d'ombre. Nous pensons que l'étude des constructions des verbes de perception est loin d'être terminée, même si nous avons pu en recenser un grand nombre.

D'abord, nous n'avons pas pu accorder suffisamment d'attention à tous les verbes de la classe et, par exemple, nous avons dû nous contenter de remarques furtives concernant des verbes comme *nabljudat* 'observer', *zamečat/zametit* 'remarquer'.

D'autre part, l'étude des rapports entre polysémie du verbe et variété des constructions n'a été qu'effleurée dans ce travail et doit être beaucoup mieux développée pour cette classe de verbes comme pour d'autres classes.

Troisièmement, l'étude des subordonnées arguments doit être encore affinée en prenant en compte d'autres dimensions. Par exemple, nous n'avons pas pu prendre suffisamment en compte tout ce qui concerne l'intonation, l'ordre des mots et les distinctions communicatives auxquelles ces facteurs sont liés.

Nous ajoutons que, d'une manière générale, nous sommes enclins à penser que la linguistique du futur devra prendre de plus en plus compte les aspects discursifs. Nous avons essayé d'esquisser une présentation des fonctions discursives des constructions avec des verbes de perception mais cet aspect demanderait à être étudié systématiquement sur des extraits de textes plus importants pour être situés dans la dynamique des textes. Les corpus existants soit ne présentent pas de contexte, soit donnent un contexte trop court pour que certains exemples puissent être vraiment exploités et l'on se rend compte que, lorsqu'on prend en compte le contexte large, on arrive parfois à une interprétation qui n'est pas du tout celle qu'on envisageait au départ. Cela doit être pris très au sérieux.

Enfin, la comparaison avec d'autres constructions incluant d'autres types de verbes, à l'intérieur de la même langue ou dans une optique typologique, nous semble être une des grandes priorités de la linguistique à venir et on ne peut que se féliciter de l'apparition de travaux dans ce domaine qui devrait nous conduire à mieux comprendre la nature des langues.

ANNEXE : règles de translittération

Nous donnons ici les règles de la translittération internationale couramment utilisée dans les travaux sur les langues slaves écrits dans d'autres langues européennes. Cette translittération a l'avantage d'être unifié contrairement aux différentes transcriptions nationales traditionnelles. Dans la mesure où elle ne reflète exactement ni la phonétique, ni la phonologie de la langue mais représente simplement le système graphique russe en remplaçant chaque graphème russe par un graphème univoque, nous n'avons pas donné l'équivalent phonétique ou phonologique de cette translittération. Une présentation en transcription phonétique ou phonologique aurait alourdi considérablement le travail.

а → a	р → r
б → b	с → s
в → v	т → t
г → g	у → u
д → d	ф → f
е → e	х → x
ё → ë	ц → c
ж → ž	ч → č
з → z	ш → š
и → i	щ → šč
й → j	ъ → "
к → k	ы → y
л → l	ь → '
м → m	э → è
н → n	ю → ju
о → o	я → ja
п → p	

INDEX

Index personarum

Achard.....	271, 307, 378
Adamczewski.....	198, 378
Aikhenvald.....	99, 378
Anscombe.....	203, 318, 381
Apresjan.....	44, 51 sv, 99, 103 sv, 140
Arutjunova.....	118, 140, 144, 260, 282, 287, 332, 378, 389, 393
Austin.....	113, 126, 246 sv, 379
Bacha.....	336, 379
Bally.....	84, 87, 97, 111, 281, 379
Barentsen.....	132 sv, 196, 222, 290, 298, 300, 379
Barwise.....	129, 379
Benveniste.....	224, 379
Berman.....	321, 379
Bondarko.....	217, 219, 222, 275, 379, 392
Bonnot.....	188, 379
Bosque.....	69, 340, 379
Bossong.....	154, 379
Bühler.....	96, 379
Bulygina.....	183, 196, 217, 321, 380
Cadiot.....	140, 380
Chafe.....	188, 307, 380
Chomsky.....	36, 245, 380
Clas.....	52, 388
Cristofaro.....	17, 79 sv, 82, 270, 355 sv, 361, 380
Croft.....	17, 23, 27, 59, 61 sv, 66, 70, 73, 79, 82, 133, 171, 191, 195, 351, 380
Cuenca.....	94, 380
Culioli.....	141, 336, 380
Defrancq.....	321, 323, 381
Demonte.....	69, 340, 379
Dickey.....	241, 381
Dik.....	280 sv, 381
Dixon.....	44, 99, 366, 378, 381
Dowty.....	39, 42, 45 sv, 56, 156, 167 sv, 197, 229, 381
Dretske.....	126 sv, 381
Dryer.....	25, 381
Ducrot.....	68, 84, 113, 203, 289, 316 sv, 368, 370, 381
Dupas.....	220, 381
Durst Andersen.....	217, 381
Enghels.....	121 sv, 129 sv, 156, 159, 295, 381
Evans.....	59, 94, 355, 381

Faber.....	34, 382
Fauconnier.....	114, 382
Feuillet.....	69, 146, 338, 379, 382
Feyerabend.....	369, 382
Fici.....	19, 145, 147, 199, 290, 382
Fillmore.....	12, 36, 39 sv, 43, 47, 49, 52, 58 sv, 68, 101, 382
Fontaine.....	217, 224, 236, 382
Franckel.....	9, 143, 167, 382
Gabilan.....	197 sv, 382
Gak.....	9, 382
Galton.....	217, 383
Garde.....	88, 315, 383
Gerritsen.....	181, 383
Givón.....	39, 85, 174, 181, 271, 363, 383
Glovinskaja.....	196, 217, 383
Goldberg.....	12, 61, 141, 383
Green.....	59, 94, 355, 381
Grice.....	222, 254, 323, 383
Grønn.....	234, 383, 390
Gross.....	9, 62, 383
Gruber.....	120, 158, 383
Guasti.....	19, 279, 383
Guentcheva.....	85, 99, 356, 383
Guiraud-Weber.....	65, 173, 189, 217, 383 sv
Gurevič.....	217, 224, 384
Guzmán Tirado.....	71, 384
Haiman.....	69, 384, 387 sv
Hale.....	50, 384
Halliday.....	96, 173, 384
Heim.....	332, 384
Hénault-Sakhno.....	19, 140, 181, 384
Hengeveld.....	280 sv, 381
Hilferty.....	94, 380
Hong.....	221, 224, 384 sv
Huddleston.....	318, 323, 336, 352, 385
Hudson.....	73, 385
Ibarretxe-Antuñano.....	140, 385
Israeli.....	181, 385
Jackendoff.....	39, 47, 54, 369, 385
Jakobson.....	141, 147, 385
Janko.....	188, 385
Karcevsky.....	83, 385
Karttunen.....	234, 385
Kasevič.....	174, 385

Kay.....	58, 68, 382
Keenan.....	173, 385
Keyser.....	50, 384
Kibrik.....	39, 44, 385
Kiparsky.....	57, 282, 385
Kirsner.....	126, 386
Kleiber.....	65, 140 , 386
Kobozeva.....	322, 386
Kolosova.....	72, 380
Koptjevskaja-Tamm.....	74, 270, 386
Kryk.....	19, 386
Kustova.....	110, 140 , 386
La Polla.....	188 , 392
Labelle.....	298, 386
Lahiri.....	321, 323 , 386
Lalaire.....	315 , 386
Lambrecht.....	188 , 307, 386
Langacker.....	66, 82, 103 , 109, 166, 386 sv
LaPolla.....	42, 46
Larson.....	39, 47, 387
Lazard.....	146, 173 , 387
Lebaud.....	9 , 143, 167, 382
Leeman.....	75, 387
Lehmann.....	69 , 387
Leinonen.....	217 , 387
Leonarduzzi.....	323, 332 , 336, 338, 352 , 387
Levin.....	39, 53, 100, 369 , 387
Ljutikova.....	54 , 387
López-García.....	69, 83, 102 , 106, 369, 387
Lowrey.....	19, 137, 388
Lubensky.....	19 , 205, 214, 227, 233, 235 sv, 290, 387
Lyons.....	281, 283, 387
Mairal Usón.....	28, 34, 382, 388
Malchukov.....	74, 270 , 387
Maslov.....	195, 212, 217 , 228, 387 sv
Mateu.....	54, 388
Matthiessen.....	82 , 388
McCawley.....	36, 388
Mel'čuk.....	33 , 51 sv, 388
Mendoza Ibañez.....	28, 388
Miller.....	19 , 137, 388
Milner.....	336 , 388
Mönnich.....	126, 388
Montaner Montava.....	9, 388

Moreno Cabrera.....	54, 388
Muller.....	318, 388 sv
Newman.....	9, 389
Newmeyer.....	369, 389
Nichols.....	270, 389
Noonan.....	79, 363, 389
Nørgard-Sørensen.....	279 sv, 282 sv, 310, 319, 389
Nuyts.....	369, 389
O'Connor.....	58, 382
Ohlander.....	323, 389
Onipenko.....	72, 393
Ožegov.....	148, 339
Padučeva.....	9, 18, 93, 100, 109 sv, 116, 132, 140, 171, 193, 196, 217, 221, 224, 228, 230, 234 sv, 262, 321, 335, 389 sv, 393
Percov.....	140, 143, 390
Perlmutter.....	37, 390
Perry.....	129, 379
Plungjan.....	180, 390
Polguère.....	52, 388
Prozorova.....	188, 390
Pullum.....	318, 323, 385
Quero Gervilla.....	71, 384
Rabattel.....	113, 390
Ramchand.....	54, 390
Ransom.....	79, 332, 363, 390
Rappaport Hovav.....	39, 53, 100, 369
Raxilina.....	263, 331, 390
Romero.....	332, 390
Schüle.....	19, 390
Schulz.....	282, 390
Selivërstova.....	188, 390
Sidorova.....	72, 393
Soares da Silva.....	9, 140, 390
Talmy.....	166, 170, 383, 391
Tatevosov.....	54, 387
Tesnière.....	15, 30 sv, 39, 44, 74, 391
Testelec.....	32 sv, 40 sv, 391
Thelin.....	217, 241, 391
Thompson.....	69, 82, 126, 157, 384, 386 sv, 388, 389
Touratier.....	81, 391
Usoniene.....	19, 391
Van Valin.....	39, 42, 46 sv, 54 sv, 57, 153, 163, 170, 188, 195 sv, 198, 392
Vendler.....	54, 184, 195 sv, 214, 217, 229, 268, 282, 392
Verkuyl.....	193, 392

Viberg.....	19, 118, 136, 144, 155, 246, 332, 392
Visetti.....	140 , 380
Volodin.....	143 , 347, 392 sv
Wechsler.....	54 , 392
Weil-Barais.....	95 , 392
Wierzbicka.....	12 , 52 , 67, 103 sv , 107 , 126 , 142 , 247 , 256 , 258 , 358 , 369 , 392
Włodarczyk.....	224 , 392
Xrakovskij.....	143 , 275 , 347, 392 sv
Zaliznjak.....	140 , 196, 217 , 393
Zel'dovič.....	217 , 219, 221, 223, 226 , 233, 393
Zitofun.....	338, 393
Zolotova.....	72 , 224 , 236, 393
Čeremisina.....	72 , 380
Šeljakin.....	217 , 271 , 391
Šmelëv.....	217 , 321
Švedova.....	75, 135, 145, 148, 339 , 391

BIBLIOGRAPHIE

Achard, Michel (1998) : *Representations of cognitive structures : syntax and semantics of French sentential complements*, Berlin, New York, Mouton de Gruyter (cognitive linguistics research ; 11).

Achard, Michel (2008) : "Complementation" in : Geeraerts, D. & Cuyckens (éds), *The Oxford handbook of Cognitive linguistics*, Oxford, Oxford University Press, 782-802.

Adamczewski, Henri (1976) : *Be+ing* dans la grammaire de l'anglais contemporain, Thèse soutenu auprès de l'université Paris VII, diffusion Henri Champion.

Aikhenvald, Aleksandra Ju. (2004) : *Evidentiality*, Amsterdam, Philadelphia, John benjamins Publ.

Aikhenvald, Aleksandra Ju. & Dixon, Robert M. W. (éds) (2003) : *Studies in evidentiality*, Amsterdam, Philadelphia, John benjamins Publ.

Apresjan, Jurij Derennikovic (1995a) : *Izbrannyje trudy T1 (Travaux choisis T. 1)*, Moscou, Škola «Jazyki russkoj kul'tury».

Apresjan, Jurij Derennikovic (1995b) : *Izbrannyje trudy T2 (Travaux choisis T. 2)*, Moscou, Škola «Jazyki russkoj kul'tury».

Apresjan, Jurij Derennikovic (éd.) (1997) : *Novyj ob"jasnitel'nyj slovar' sinonimov russkogo jazyka (NOS)*, Moscou, Škola "Jazyki russkoj kul'tury".

Arutjunova, Nina Davydovna (1987): «Glagol videt' v funkcii predikata propozicijonal'noj ustanovki» (*le verbe voir en fonction de prédicat d'attitude propositionnelle*) in : Arutjunova, Nina Davydovna (éd.) (1987).

Arutjunova, Nina Davydovna (1989) : «Polagat' i videt'. K probleme smesannyx propozicijonal'nyx ustanovok» (supposer et voir. Contribution au problème des attitudes propositionnelles mixtes) in : Arutjunova, Nina Davydovna (éd.) (1989).

Arutjunova, Nina Davydovna (1998) : *Jazyk i mir čeloveka*, Moscou, Škola «Jazyki russkoj kul'tury».

Arutjunova, Nina Davydovna (éd.) (1987) : *Propozicijonal'nyje predikaty v logičeskom i lingvističeskom aspekte (les prédicats propositionnels sous l'aspect logique et linguistique)* Tezisy dokladov rabočego soveščanija / AN SSSR Institut jazykoznanija. Problemnaja gruppa «Logičeskij analiz jazyka», Moscou, Nauka.

Arutjunova, Nina Davydovna (éd.) (1989): *Logičeskij analiz jazyka : problemy intensional'nyx i*

pragmatičeskix kontekstov (L'analyse logique de la langue : problèmes des contextes intensionnels et pragmatiques). AN SSSR Institut jazykoznanija. Problemnaja grupa «Logičeskij analiz jazyka», Moscou, Nauka.

Austin, John L. (1962), *Sense and sensibilia*, Oxford, Oxford University Press.

Bacha, Jacqueline (2000): *L'exclamation*, Paris, L'Harmattan.

Bally, Charles (1932) : *Linguistique générale et linguistique française*, Paris, Leroux.

Barentsen, Adrian (1996) "Shifting points of orientation in Modern Russian. Tense selectioning 'reported perception", in : Theo Janssen & Wim van der Wurff (éds) *Reported speech: Forms and functions of the verb* , 15-55. Amsterdam, Benjamins.

Barentsen, Adrian (2001) "O taksisnyx otnošenijax v složnopodčinennyx predloženijax s glagolami vosprijatija" , in : Adrian Barentsen & Youri Poupynin (éds), *Functional Grammar: Aspect and Aspectuality. Tense and Temporality. (Essays in Honour of Alexander Bondarko)* , 1-22, München, LINCOM Europa.

Barwise, Jon & Perry, John (1983) : *Situations and attitudes*, Cambridge, MIT Press.

Benveniste, Emile (1966) : *Problèmes de linguistique générale*, tome I, Gallimard, coll. Tel.

Berman, Stephen (1994) : *On the semantics of WH-clauses*, NY, Garland.

Bondarko, Aleksandr Vladimirovič (éd.) (2001 (1987)): *Teorija funkcijonal'noj grammatiki, vvedenije, aspektual'nost', vremennaja lokalizacija, taksis (théorie de la grammaire fonctionnelle, introduction, aspectualité, localisation temporelle, taxis)*, Moscou, éd. URSS.

Bonnot, Christine (1999) "Pour une définition formelle et fonctionnelle de la notion de thème (sur l'exemple du russe moderne) in: Guimier, Claude (éd.), *La thématization dans les langues*, Berne, Peter Lang.

Bosque, Ignacio & Demonte, Violeta (éds.) (1999) : *Gramática descriptiva del español T 2 : Relaciones temporales, aspectuales y modales*, Madrid, Espasa-Calpe.

Bossong, Georg, (1998a) "Le marquage différentiel de l'objet dans les langues de l'Europe", in : Feuillet, Jack (éd) (1998).

Bossong, Georg, (1998b) "Le marquage de l'expérient dans les langues de l'Europe", in : Feuillet, Jack (éd) (1998).

Bühler, Karl (1965) : *Sprachtheorie : die Darstellungsfunktion der Sprache*, Stuttgart, G. Fischer.

Bulygina, Tat'jana (1982) : "K postroeniju tipologii predikatov v rusском jazyke", in : Selivërstova, O. N. (éd.) *Semantičeskie tipy predikatov*, Moscou, Nauka.

Bulygina, Tat'jana . Šmelëv, Aleksej (1997) : «K voprosu o kosvennyx voprosax» (contribution à la question de l'interrogation indirecte) in : Bulygina, Tat'jana Šmelev, Aleksej (1997): *Jazykovaja konceptualizacija mira (la conceptualisation linguistique du monde)*, Moscou, Škola «Jazyki russoj kul'tury»..

Cadiot, Pierre & Visetti, Yves (2001) : *Pour une théorie des formes sémantiques : motifs, profils, thèmes*, Paris, Presses Universitaires de France.

Čeremisina, Majja & Kolosova, Tat'jana (1987) *Očerki po teorii složnogo predložénija* (Essais de théorie de la phrase complexe), Moscou, Nauka.

Chafe, Wallace L. (1994) : *Discourse, consciousness and time*, Chicago, the University of Chicago Press.

Cristofaro, Sonia (2003) : *Subordination*, Oxford, Oxford University Press.

Chomsky, Noam (1970) : "Remarks on nominalization" in : Jacobs, Rosenbaum (éds) *Readings in transformational grammar*, 184-221.

Croft, William (2001) : *Radical Construction Grammar. Syntactic theory in typological perspective*, Oxford, Oxford University Press.

Croft, William & Cruse, Allan D. (2004): *Cognitive linguistics*, Cambridge, NY, Melbourne, Cambridge university Press.

Croft, William (en préparation) : *Verb aspect and argument structure* (version provisoire disponible sur le site de l'auteur : <http://www.unm.edu/~wcroft/WACpubs.html>)

Cuenca, Maria Josep & Hilferty, Joseph (1997) *Introducción a la lingüística cognitiva*, Barcelone, Ariel lingüística.

Culioli, Antoine (1974), "A propos des énoncés exclamatifs", Paris, Larousse, *Langue française*, N° 22, 1974. Repris dans Culioli (1999).

Culioli, Antoine (1992), "Quantité et qualité dans l'énoncé exclamatif", in : Fontanille, J. (éd.) *La quantité et ses modulations qualitatives*, NAS PULIM, Benjamins. Repris dans Culioli (1999).

Culioli, Antoine (1999) : *Pour une linguistique de l'énonciation, Domaine notionnel*, Tome 3, Paris, Gap, Ophrys.

- Defrancq, Bart (2005) : *L'interrogative enchâssée*, Bruxelles, De Boeck-Duculot.
- Dickey, Stephen (2000), *Parameters of Slavic aspect*, Stanford, CSLI.
- Dik, Simon (1997a) : *The theory of functional grammar. Part 1: The structure of the clause (2nd ed.)*, Berlin, New York, Mouton de Gruyter..
- Dik, Simon (1997b) : *The theory of functional grammar. Part 2 : Complex and derived constructions*, Berlin, New York, Mouton de Gruyter..
- Dik, Simon & Hengeveld, Kees (1991): "The hierarchical structure of the clause and the typology of perception verb complements", *Linguistics*, Vol. 29, 1991, pps 165-173.
- Dixon, Robert M. W. (1994) : *Ergativity*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Dixon, Robert M. W. (2005) : *A semantic approach to English grammar*, 2nde édition, Oxford, Oxford University Press.
- Dowty, David (1990) : "Thematic proto-roles and argument selection", *Language* 67, 3 : 547-619.
- Dretske, Fred (1969) : *Seeing and knowing*, Chicago, University of Chicago Press.
- Dryer, Matthew S. (2006) "Descriptive theories, explanatory theories, and basic linguistic theories", in Ameika F., Dench A. & Evans, N. (éds) *Catching languages : Issues in grammar writing*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- Ducrot, Oswald (1984) : *Le dire et le dit*, Paris, Editions de Minuit.
- Ducrot, Oswald & Anscombre, Jean-Claude (1997) : *L'argumentation dans la langue*, 3ème édition, Bruxelles, Mardaga.
- Dupas, Chantal (1997) : *Perception et langage : étude linguistique du fonctionnement des verbes de perception auditive et visuelle en français et en anglais*, Louvain, Paris, Peeters.
- Durst Andersen, Per (1992) : *Mental grammar : aspect and related issues*, Columbus Ohio, Slavica publishers.
- Enghels, Renata (2007) : *Les modalités de perception visuelles et auditives, Différences conceptuelles et répercussions sémantico-syntaxiques en espagnol et en français*, Tübingen, Niemeyer.
- Evans, Vyvyan & Green, Melanie (2006) : *Cognitive linguistics : An introduction*, Edinburgh, Edinburgh University Press.

Faber, Pamela & Mairal Usón, Ricardo (1999) : *Constructing a lexicon of English verbs*, Berlin, NY, Mouton de Gruyter.

Fauconnier, Gilles (1984) : *Espaces mentaux: aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*, Paris, Editions de Minuit.

Fauconnier, Gilles (1997) : *Mapping in thought and language*, Cambridge, Cambridge University Press.

Feuillet, Jack (1988) : *Introduction à l'analyse morphosyntaxique*, Paris, Presses Universitaires de France.

Feuillet, Jack (1992) : "Typologie de la subordination", *Travaux linguistiques du Cerlico, vol 6 : Subordinations*, Presses de l'Université de Rennes, 7-28.

Feuillet, Jack (éd.) (1998) : *Actance et valence dans les langues de l'Europe* Berlin/New York, De Gruyter.

Feyerabend, Paul (1993 (1974)) *Against method*, Chicago, University of Chicago Press

Fici Giusti, Francesca (1993) : "Perception, conceptualisation et connaissance. Problème de prédication et d'argumentation propositionnelle" in Sériot, Patrick (éd.) *Relations inter-et intrapredicatives*, Cahiers de l'ILSL N°3, pp 127-144.

Fillmore, Charles (1968) : "The case for case" in Bach E. & Harms R.T. (éds) *Universals in linguistic theory*, NY Holt, Rinehart and Winston 1-88.

Fillmore, Charles (1970) "The grammar of hitting and breaking" in Jacobs R. & Rosenbaum P. (eds) *Readings in English transformational grammar*, Waltham (Mass.) Ginn.

Fillmore, Charles, Kay, Paul & O'Connor, Kay. (1988) : "Regularity and idiomaticity in grammatical constructions, : the case of *let alone*", *Language* 64 : 501-538.

Fontaine, Jacqueline (1983) : *Grammaire du texte et aspect du verbe en russe contemporain*, Paris, Institut d'Etudes Slaves.

Franckel, Jean-Jacques & Lebaud, Daniel (1990) : *Les figures du sujet. À propos des verbes de perception, sentiment, connaissance*, Gap, Paris, Ophrys.

Gabilan, Jean-Pierre (2006) *Grammaire expliquée de l'anglais*, Paris, Ellipses.

Gak, Vladimir (1968) : *Russkij jazyk v sopostavlenii s francuzkim*, Moskva, Nauka.

Galton, Herbert (1976), *The main functions of the Slavic aspect*, Skopje Macedonian Academy of Arts and Sciences.

Garde, Paul (1963) : *L'emploi du conditionnel et de la particule "by" en russe*, Aix-en-Provence, Ophrys.

Gerritsen, Nelleke (1990) : *Russian reflexive verbs : in search of unity in diversity*, Amsterdam, Rodopi.

Givón, Talmy (2001) : *Syntax. A functional-typological introduction*, vols I & II, Amsterdam/Philadelphie, Benjamins.

Glovinskaja, Marina (2001), *Mnogoznačost' i sinonimija v vido-vremmenoj sisteme russkogo glagola* (Polysémie et synonymie dans le système aspecto-temporel du verbe russe), Moscou, Azbukovnik/Russkie slovari.

Goldberg, Adele (1995) : *Constructions : a construction grammar approach to argument structure*, Chicago, University of Chicago Press.

Grice, Hermann Paul (1975) : " Logic and conversation", in Cole P. & Morgan, J.L. (éds) *Syntax and Semantics 3 : Speech Acts*, New York, Academic Press, 41-58.

Grønn, Atle, (2004) *The semantics and Pragmatics of the Russian Factual Imperfective*, Series of dissertations submitted to the faculty of arts, Oslo, University of Oslo. (consulté sur le site de l'auteur à l'adresse <http://folk.uio.no/atleg/>)

Gross, Maurice (1968) : *Grammaire transformationnelle du français : syntaxe du verbe*, Paris, Larousse.

Gross, Maurice (1975) : *Méthodes en syntaxe, Régime des constructions complétives*, Paris, Hermann.

Gross, Maurice (1977) : *Grammaire transformationnelle du français : syntaxe du nom*, Paris, Larousse.

Gruber, John S. (1967) " Look and see", MIT, *Language*, vol. 43, N° 4.

Guasti, Maria Teresa (1993): *Causatives and perception verbs: a comparative study*, Torino, Rosenberg & Sellier.

Guentcheva, Zlatka (éd.) (1996) : *L'énonciation médiatisée*, Louvain, Peters.

Guiraud-Weber, Marguerite (1974) : "Y a-t-il une concordance des temps en russe ?"; Paris, *Les langues modernes*, année 1974 N°1, pps 67-78.

Guiraud-Weber, Marguerite (1984) : *Les propositions sans nominatif en russe moderne*, Paris, Institut d'études slaves.

Guiraud-Weber, Marguerite (2002) : "Sub"ektnye čerty i probleme podležaščego v russkom jazyke" (les traits subjectaux et le problème du sujet en russe), Paris, Revue des Etudes slaves, 74, pps 278-289.

Guiraud-Weber, Marguerite (2003): "Le sujet en russe" in : Merle, J. M. et al. (éds.) *Le sujet*, Coll. Bibliothèque de faits de langues, Gap, Paris, Ophrys.

Gurevič, Valerij Vladimirovič (1998) : "Vidovaja semantika v russkom i anglijskom jazykax (sémantique aspectuelle en russe et en anglais)", in : Čertkova (éd.) *Tipologia vida, problemy, poiski, rešenija* (typologie de l'aspect, problèmes, recherches, solutions), Moscou, izd. "Jazyki russkoj kul'tury".

Gurevič, Valerij Vladimirovič (2008) : *Glagol'nyj vid v russkom jazyke : značenie i upotreblenie : učebnoe posobie*, Moskva, Flinta, Nauka.

Guzmán Tirado, Rafael & Quero Gervilla, Enrique F. (2002) : *Tipología de la oración subordinada en ruso y en español (Typologie de la proposition subordonnée en russe et en espagnol)*, Granada, Dykinson.

Haiman, John & Thompson, Sandra A. (1984) : " 'Subordination' in universal grammar", *Proceedings of the Tenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, Berkeley, Berkeley Linguistics Society, pps 510-523.

Haiman, John & Thompson, Sandra A. (éds) (1988) : *Clause combining in grammar and discourse*, Amsterdam/Philadelphia, J. Benjamins.

Hale, Kenneth L. & Keyser, Samuel J. (2002) : *Prolegomenon to a theory of arguments structure*, London, MIT Press.

Halliday, Michael A. K. (1994) : *An introduction to functional grammar* (2nd edition), London , Edward Arnold.

Heim, Irene, (1979), "Concealed Questions", in : R. Bäuerle, U. Egli and A. von Stechow (eds.) *Semantics from different points of view*, Berlin, Springer.

Hénault-Sakhno, Christine (2002) : *Problèmes de synonymie dans une approche contrastive : verbes de perception visuelle en français et en russe*, Thèse de doctorat en linguistique soutenue à Paris X.

Hénault-Sakhno, Christine (2005) : "Les verbes réflexifs en russe : avec -sja ou sebja ?", *La revue russe*, N° 27, pps 103-110, Institut d'Etudes Slaves.

Hong Taek-Gyu (Xong Tèk-Gju) (2001), "Ob "informacionnom podxode" k opisaniju glagol'nogo vida"

(Sur l'approche informationnelle de la description de l'aspect verbal), *Issledovanija po teorii grammatiki, I : glagol'nye kategorii*, Moscou, Russkie slovari.

Hong Taek-Gyu (Xong Tèk-Gju) (2003) *Glagol'nyj vid svoz' prizmu teorii rečevyx aktov* (L'aspect verbal à travers le prisme des actes de langage), Moscou, Indrik.

Huddleston, Rodney, Pullum, Geoffrey (éds) (2002): *The Cambridge Grammar of the English Language*, Cambridge, Cambridge university Press.

Hudson, Richard (1990) *English Word grammar*, Oxford, Blackwell.

Ibarretxe-Antuñano, Iraide (1999) : *Polysemy and metaphor in perception verbs : a cross-linguistic study*, Ph. D. Thesis, University of Edinburgh.

Israeli, Alina (1997) : *Semantics and pragmatics of the "reflexive" verbs in Russian*, München, Otto Sagner Verlag.

Jackendoff, Ray (1990) : *Semantic structures*, Cambridge (Mass), London, MIT Press.

Jakobson, Roman (1971 (1936)) "Beitrag zur allgemeinen Kasuslehre" in : Jakobson R. *Selected writings*, La Haye, Mouton, 23-71 (repris de : *Travaux du cercle de linguistique de Prague* 1936).

Janko, Tat'jana (2001) : *Kommunikativnye strategii v russkoj reči* (Stratégies communicatives dans le discours russe), Moscou, izd. Jazyki slavjanskoj kul'tury.

Karcevsky, Serge (2000) : *Inédits et introuvables*, Paris, Louvain, Peeters.

Karttunen, Lauri (1973) : "La logique des constructions à complément prédicatif", *Langage* 8, 56-80.

Kasevič, Vadim (1992) : "Sub"ektnost' i ob"ektnost' : problemy semantiki", in : Bondarko, Aleksandr (éd.) *Teorija funkcijonal'noj grammatiki. Sub"ektnost'. Ob"ektnost'. Kommunikativnaja perspektiva vyskazyvanija. Opredelënnost'/neopredelënnost'*, Saint-Pétersbourg, Nauka.

Keenan, Edward (1976) : "Towards a universal definition of subjects", in : Li, Charles N. (éd.), *Subject and topic*, New York, Academic Press.

Kibrik, Aleksandr E. (2002 (1992)) *Očerki po obščim i prikladnym voprosam jazykoznanija* (Essais de linguistique générale et appliquée), 2ème éd. Moscou, éd. URSS.

Kiparsky, Paul & Kiparsky, Carol (1970): "Fact", in Bierwisch, M. & Heidolph K. (eds.), *Progress in Linguistics*, La Haye, Mouton.

- Kirsner, Robert S. (1977), "On the passive of sensory verb complements", *Lingua* N°8, 173-179.
- Kirsner, Robert S. & Thompson Sandra A. (1976), "The role of pragmatic inference in semantics : a study of sensorial verb complements in English", *Glossa* 10/2 200-240.
- Kleiber, Georges (1999) : *Problèmes de sémantique : la polysémie en question*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- Kobozeva, Irina Mixajlovna (2000) : *Lingvističeskaja semantika (sémantique linguistique)*, Moscou, éd. URSS.
- Koptjevskaja-Tamm, Maria (1993): *Nominalizations*, London, New York, Routledge.
- Kustova, Galina Ivanovna (2004) : *Tipy proizvodnyx značenij i mexanizmy jazykovogo rasširenija* (Les types de significations dérivées et les mécanismes d'extension sémantique), Moscou, izd. "Jazyki slavjanskoj kul'tury".
- Kryk, Barbara (1978) : "Some remarks on the verbs of perception in English and Polish", in : Fisiak, J. (éd.) *Papers and Studies in Contrastive Linguistics*, Vol. 8, Poznań & Arlington Va. Center for applied linguistics, pps 113-131.
- Kryk, Barbara (1979) : "How factive are SEE, HEAR, and FEEL and their Polish counterparts", in : Fisiak, J. (éd.) *Papers and Studies in Contrastive Linguistics*, Vol. 9, Poznań & Arlington Va. Center for applied linguistics, pps 147-164.
- Labelle, Marie (1996) : "Remarques sur les verbes de perception et la sous-catégorisation", *Recherches linguistiques de Vincennes*, 25, Numéro spécial : structure et interprétation, 83-106.
- Lalaire, Louis, (1998) : *La variation modale dans les subordonnées à temps fini du français moderne*, Berne, Peter Lang.
- Lahiri, Utpal (2002): *Questions and answers in embedded contexts*, Oxford, New York, Oxford University Press, Oxford studies in theoretical linguistics, 2.
- Lambrecht, Knud (1994) : *Information structure and sentence forme : topic, focus and the mental representation of discourse referents* , Cambridge, Cambridge University Press.
- Langacker, Ronald (1987) : *Foundations of cognitive grammar, vol 1, Theoretical prerequisites*, Stanford CA, Stanford University Press.

- Langacker, Ronald (1990) : *Concept, image and symbol. The cognitive basis of grammar*, Berlin, NY, Mouton de Gruyter.
- Larson, Richard (1988) : "On the double object construction", *Linguistic Inquiry*, N°21, 335-391.
- Lazard, Gilbert (1994) : *L'actance*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Leeman, Danièle (2002) : *La phrase complexe: les subordinations*, Bruxelles, De Boeck, Duculot.
- Lehmann, Christian (1988) : «Towards a typology of clause linkage» in : Haiman, John & Thompson, Sandra A (éds) (1988), pps. 181-226.
- Leinonen, Marja (1982), *Russian aspect, "temporal'naja lokalizacija" and definiteness/indefiniteness*, Thèse de doctorat, Helsinki.
- Leonarduzzi, Laetitia (2004): *La subordonnée interrogative en anglais contemporain*, Aix-en-Provence, Presses de l'Université de Provence.
- Levin, Beth (1993) : *English verb classes and alternations*, Chicago, University of Chicago Press.
- Levin, Beth & Rappaport Hovav, Malka (2005) : *Argument realization*, Cambridge, Cambridge University Press.
- López-García, Angel (1989) : *Fundamentos de lingüística perceptiva*, Madrid, Gredos.
- López-García, Angel (1994) : *Gramática del español, vol 1: La oración compuesta*, Madrid, Arco/Libros.
- Lubensky, Sophia (1984) : "The aspectual properties of Verba Percipiendi", in : Flier, Michael S ; & Timberlake, Alan (éds), *The scope of slaviv aspect*, Columbus, Ohio, Slavica Publisher.
- Ljutikova, E. A., Tatevosov, S. G. et al. (2006) : *Struktura sobytija i semantika glagola v karačaevobalkarskom jazyke* (La structure de l'événement et la sémantique du verbe en karatchaï-balkar), Moscou, IMLI im. A. M. Gor'kogo RAN.
- Lyons, John (1977) : *Semantics*, 2 vol, Cambridge, Cambridge University Press.
- Malchukov, Andrej L . (2004) : *Nominalization/verbalization : constraining a typology of transcategorial operations*, Munich, Lincom Europa.
- Maslov, Iurij : (1948) "Vid i leksičeskoe značenie glagola v sovremennom russkom jazyke", *Izvestija AN SSSR, Serija literatury i jazyka*, T. VII, pps 303-316.

- Maslov, Iurij (1984) *Očerki po aspektologii*, Léningrad, Izdatel'stvo LGU.
- Matthiessen, Christian & Thompson, Sandra (1988): «The structure of discourse and 'subordination'» in :
Haiman, John & Thompson, Sandra A (éds) (1988) pps 275-329.
- Mateu Fontanals, Jaume (1997) *On relational semantics : a theory of argument structure*, Departament de Filologia Catalana, Universidad Autonoma de Barcelona.
- McCawley, James (1976) "On experiencer causatives" in : Shibatani, M. (éd.) *The grammar of causatives constructions*, (Syntax and semantics 6) NY Academic Press.
- Mel'čuk, Igor' (1974), *Opyt teorii modelej Smysl↔Tekst* (Essai de théorie des modèles Sens↔Texte, Moscou, Nauka.
- Mel'čuk, Igor', Clas André & Polguère, Alain (1995) : *Introduction à la lexicologie explicative et combinatoire*, Paris, Duculot.
- Mendoza Ibañez, Francisco Ruiz de, Mairal Usón, Ricardo (2006) : "Levels of semantic representation : when lexicon and grammar meet", *Interlingua* N°17, 26-47.
- Miller, Philip (2003) : "Negative complements in direct perception verbs", in: John Cihlar *et al.* (éds) PCLS XXXIX/CLS-39-Miller_2_
- Miller, Philip & Lowrey, Brian (2003): «La complémentation des verbes de perception en français et en anglais», in : Miller, Philip & Zribi-Hertz, Anne (éds.) : *Essais sur la grammaire comparée du français et de l'anglais*, Presses universitaires de Vincennes, 2003.
- Milner, Jean-Claude (1978) : *De la syntaxe à l'interprétation*, Paris, Seuil.
- Mönnich, Uwe (1999), Sprachtypologische Überlegungen zur Perzeptionskonstruktionen, ms, Université de Tübingen. consulté en 2008 sur le site: <http://tcl.sfs.uni-tuebingen.de/~tcl/sprachtypologie/perzsem.html>
- Montaner Montava, Maria Amparo (2005) : *Análisis cognitivo-perceptivo de la combinatoria de los verbos de transferencia*, Frankfurt am Main, Peter Lang.
- Moreno Cabrera, Juan Carlos (2003) *Semántica y gramática. Sucesos, papeles semánticos y relaciones sintácticas*, Madrid, Machado Libros.
- Muller, Claude (1991) : *La négation en français : syntaxe, sémantique et éléments de comparaison avec les autres langues romanes*, Genève, Droz.
- Muller, Claude (1996) : *La subordination en français : le schème corrélatif*, Paris, Armand Colin.

Muller, Claude (2001) : "Sémantique de la subordination: l'interrogation indirecte" in : André Rousseau (éd) : *La sémantique des relations*, Villemeuve d'Ascq, Université Lille 3, CeGes (UL3 Travaux et recherches).

Muller, Claude (éd.) (1996) : *Dépendance, coordination et intégration syntaxique*, Tubingen, Niemeyer.

Newman, John (1996) : *Give : A cognitive linguistic study*, Berlin, Mouton de Gruyter.

Newmeyer, Frederick, J. (2005) *Possible and probable languages : a generative perspective in linguistic typology*, Oxford, Oxford University Press;

Nichols, Johanna (1988) : "Nominalization and assertion in scientific prose", in : Haiman, John & Thompson, Sandra A. (éds) (1988), pps 399-427.

Nørgard-Sørensen, Jens (2002) : "Sojuzy što, čtoby, kak, budto v russkom jazyke" (*les conjonctions što, čtoby, kak, budto en russe*) in : Onipenko, Nadežda Konstantinovna (éd. (2002) *Kommunikativno-smyslovye parametry grammatiki i teksta* (*Les paramètres communicativo-sémantiques de la grammaire et du texte*), Moscou, éd. URSS.

Noonan, Michael (1985) : "Complementation" in T. Shopen (éd.) (1985), *Language typology and syntactic description*, Cambridge, Cambridge University Press, Tome 1 : 42-139.

Nuyts, Jan (2008) ; "Cognitive linguistics and Functional linguistics" in : Geeraerts, D. & Cuyckens (éds), *The Oxford handbook of Cognitive linguistics*, Oxford, Oxford University Press, 543-565.

Ohlander, Sölve (1986) : "Question-orientation versus answer-orientation in English interrogative clauses", in Kastovsky, Dieter & Szwedek, Alexander (éds), *Linguistics across historical and geographical boundaries, in honor of Jacek Fisiak*, Mouton de Gruyter

Padučeva, Elena Viktorovna (1987) : "Slova podčinjajuščie kosvennyj vopros : spisok ili semantičeskij klass?" (Les mots régissant une question indirecte : liste ou classe sémantique ?) in : Arutjunova, Nina Davydovna (éd.) (1987).

Padučeva, Elena Viktorovna (1996) *Semantičeskie issledovanija. Semantika vida i vremeni. Semantika narrativa*. (2tudes sémantiques; Sémantique de l'aspect et du temps. Sémantique du récit), Moscou, izd. jazyki russkoj kul'tury.

Padučeva, Elena Viktorovna (2001 (1985)): *Vyskazyvanije i ego sootnesennost' s dejstvitel'nost'ju* (*L'énoncé et sa relation avec la réalité*), Moscou, éd. URSS.

Padučeva, Elena Viktorovna (2004) : *Dinamičeskije modeli v semantike leksiki (Modèles dynamiques dans l'étude du lexique)*, Moscou, Škola «Jazyki slavjanskoj kul'tury».

Padučeva, Elena Viktorovna (2006), Compte-rendu de Atle Grønn, (2004), *Russian linguistics*, 30(2), pps 293-301.

Percov, Nikolaj V. (2001) : *Invarianty v russkom slovoizmenenii (Les invariants dans la flexion russe)*, Moscou, izd. "jazyki ruskoj kul'tury".

Perlmutter, David (1978) "Impersonal passives and the unaccusative hypothesis", *Berkeley linguistics society*, 4th annual meeting, 157-189.

Plungjan, Vladimir (2000) : *Obščaja morfologija*, Moscou, éd.URSS.

Rabattel, Alain (2003) : "Le dialogisme du point de vue dans les comptes-rendus de perception", *Cahiers de praxématique*, N°41, 131-155.

Ramchand, Gillian (1997) : *Aspect and predication*, Oxford, Clarendon press.

Ransom, Evelyn (1986) : *Complementation : its meaning and forms*, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamin.

Raxilina, Ekaterina V. (1990) : *Semantika ili sintaksis ? K analizu častnyx voprosov v russkom jazyke (Sémantique ou syntaxe ? Pour l'analyse des questions partielles en russe)*, München, Otto Sagner.

Romero, Maribel (2005): "On concealed questions", Itaca, *Proceedings of Semantics and Linguistic theory XVI*.

Schüle, Susanne (2000) : *Perception verb complements in Akatek, a Mayan language*, thèse de doctorat en philosophie soutenue auprès de la Neuphilologische Fakultät de l'université de Tübingen.

Schulz, Petra (2003) : *Factivity : its nature and acquisition*, Tübingen, M. Niemeyer.

Selivërstova, Ol'ga N. & Prozorova L. A. (1992) : Kommunikativnaja perspektiva vyskazyvanija (la perspective communicative de l'énoncé), in : Bondarko, Aleksandr (éd.) *Teorija funkcijonal'noj grammatiki. Sub"ektnost'. Ob"ektnost'. Kommunikativnaja perspektiva vyskazyvanija. Opredeľennost'/neopredeľennost'*, Saint-Pétersbourg, Nauka.

Soares da Silva, Joaquim (1999) : *A semântica de deixar*, Lisboa, Fundação Calouste Gulbenkian.

Soares da Silva, Joaquim (2006) : *O mundo dos sentidos en português : polissemia, semântica e cognição*

(Le monde des sens en portugais : polysémie, sémantique et cognition), Coimbra, Almedina.

Šeljakin, Mixail A. (1996) : "O funkcional'noj suščnosti russkogo infinitiva" (Sur l'essence de l'infinitif russe) in : Karaulov et al. (éds) : *Slovar', grammatika, tekst (Le dictionnaire, la grammaire, le texte)*, Moscou, Institut russkogo jazyka im. V.V. Vinogradova Rossijskoj akademii nauk, pps 288-302.

Šeljakin, Mixail A. (2006) : *Russkij infinitiv (morfologija i funkcija) (L'infinitif russe (morphologie et fonction))*, Moscou, Flinta-Nauka.

Švedova, Natalija Jur'evna (éd.) (1970) : *Grammatika sovremennogo russkogo jazyka (grammaire de la langue russe contemporaine)*, Moscou, Nauka.

Švedova, Natalija Jur'evna (éd.) (1980) : *Russkaja grammatika (Grammaire russe) T. 2*, Moscou, Nauka.

Talmy, Leonard (2000) : *Towards a cognitive semantics*, vol. 1, Cambridge, Mass, Cambridge University Press.

Talmy, Leonard (2003) : *Towards a cognitive semantics*, vol. 2, Cambridge, Mass, Cambridge University Press.

Tesnière, Lucien (1959) : *Eléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.

Testelec, Jakov Georgevič (2001), *Vvedenie v obščij sintaksis (Introduction à la syntaxe générale)*, Moscou, RGGU.

Thelin, Nils (1990a) "Verbal aspect in discourse : on the state of the art", in : Thelin N. (éd.) *Verbal aspect in discourse*, Amsterdam, John Benjamins, pps 3-88.

Thelin, Nils (1990b) "On the concept of time : A prolegomena to a theory of aspect and tense in narrative discourse", in : Thelin N. (éd.) *Verbal aspect in discourse*, Amsterdam, John Benjamins, pps 91-129.

Touratier, Christian (1989) : "La subordination, essai de définition", in : CALBOLI (éd.) : pps. 219-240.

Usoniene, Aurelija (1999) : "Perception Verbs Revisited", *Working Papers* 47. Lund: Lund University, Dept of Linguistics, 211-225.

Usoniene, Aurelija (2001a) : "On Direct/Indirect Perception with Verbs of Seeing and Seeming in English and Lithuanian", *Working Papers* 48, 163-181. Lund: Lund University, Dept of Linguistics.

Usoniene, Aurelija (2001b) "Veiksmazodžio *matyti* komplementų tipai: formos ir reikšmės sąveika". (Complémentation du verbe lituanien MATYTI 'voir': interaction entre forme et signification), *Baltistica*,

XXXVI(1), 115-124.

Van Valin, Robert & La Polla, Randy (1997) : *Syntax : Structure, Meaning and Functions*, Cambridge, Cambridge University Press.

Vendler, Zeno (1967) : *Linguistics in philosophy*, New York, Ithaca.

Verkuyl, Henk J. (1972) : *On the compositional nature of the aspects*, Dordrecht, Reidel.

Verkuyl, Henk J. (1993) *A theory of aspectuality : the interaction between temporal and atemporal structure*, Cambridge, Cambridge University Press.

Viberg, Åke (1984): "The verbs of perception : a typological study", in : Butterworth, B., Comrie, B. Dahl, Ö. (eds), *Explanations for language universals*, Berlin, New York Amsterdam, Mouton, pp. 123-162.

Wechsler, Stephen (1995) *The semantic basis of argument structure*, Stanford, CSLI.

Weil-Barais, Annick (éd.) (2005) : *L'homme cognitif*, Presses Universitaires de France.

Wierzbicka, Anna (1980a) : *Lingua mentalis, The semantics of natural language*, Sidney, Academic Press Australia.

Wierzbicka, Anna (1980b) : *The case for surface case*, Ann Arbor, Karoma.

Wierzbicka, Anna (1987) : *English speech-act verbs : a semantic dictionary*, Sidney, Orlando, Academic Press.

Wierzbicka, Anna (1988) : *The semantics of grammar*, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamin.

Wierzbicka, Anna (1995) : *Lexicography and conceptual analysis*, Tucson, Karoma.

Wierzbicka, Anna (1996) : *Semantics : Primes and universals*, N.Y., Oxford, Oxford University Press.

Włodarczyk, Hélène (1997) : *L'aspect verbal dans le contexte*, Paris, Institut d'études slaves.

Xrakovskij, Vladimir S. (2003), "Kategorija taksisa (obščaja xarakteristika)" (La catégorie de la taxis (caractéristiques générales)), *Voprosy jazykoznanija*, 2003b, N°2.

Xrakovskij, Vladimir S. (2005), "Taksis sledovanija v sovremennom russkom jazyke" (La taxis consécutive en russe contemporain) in Bondarko : *Problemy funkcional'noj grammatiki, Polevye struktury (Problèmes de grammaire fonctionnelle, La structure de champs)*, Sankt-Peterburg, Nauka, 29-85.

Xrakovskij, Vladimir S. & Volodin, Aleksandr P. (2002 (1986)) : *Semantika i tipologija imperativa. Russkij imperativ*, 2ème éd., Moscou, editorial URSS.

Xrakovskij, Vladimir S. & Volodin, Aleksandr P. (2003) "Russkij imperativ : problema invariantnogo značenija (sxolii na poljax raboty N.V. Percova "K probleme invarianta grammatičeskogo značenija")" (L'impératif russe ; problème de la signification invariante (scholies en marge du travail de N. V. Percov "Sur le problème de l'invariant de la signification grammaticale) in : Bondarko (éd.) *Problemy funkcional'noj grammatiki. Semantičeskaja invariantnost'/variantivnost'*, Saint-Pétersbourg, Nauka, pps 236-250.

Zaliznjak, Anna Andreevna (1987): «K probleme faktivnosti glagolov propozicijonal'noj ustanovki» (Contribution au problème de la factivité des verbes d'attitude propositionnelle) in : Arutjunova, Nina Davydovna (éd.) (1987).

Zaliznjak, Anna Andreevna (1992): *Issledovanija po semantike predikatov vnutrennego sostojanija* (Études de sémantique des prédicats d'état intérieur) Munich, Verlag O. Sagner, Slawistische Beiträge, Band 298.

Zaliznjak, Anna Andreevna (2006) : *Mnogoznačnost' v jazyke i sposoby eë predstavlenija*, Moscou, izd. "Jazyki Slavjanskix Kul'tur".

Zaliznjak, Anna Andreevna, Padučeva, Elena Viktorovna (1989) : "Predikaty propozicijonal'noj ustanovki v modal'nom kontekste" (Les prédicats d'attitude propositionnelle dans un contexte modal) in : Arutjunova, Nina Davydovna (éd.) (1989).

Zel'dovič, Gennadij Moiseevič (2002) : *Russkij vid : semantika i pragmatika*, Wydawnictwo uniwersytetu Mikołaja Kopernika, Torun.

Zitofun, Gisela *et al.* (1997) : *Grammatik der deutschen Sprache*, Berlin, New York, Walter de Gruyter (3 tomes).

Zolotova, Galina A., Onipenko, Nadežda K. Sidorova, Marina Ju. (1998) : *Kommunikativnaja grammatika russkogo jazyka* (Grammaire communicative de la langue russe), Moscou, MGU.